

Au loin : souvenirs de
l'Amérique du Sud et des Îles
Marquises / par Aylic Martin

Petit, Édouard (gouverneur des établissements français de l'Océanie pseud Aylic Marin). Au loin : souvenirs de l'Amérique du Sud et des Îles Marquises / par Aylic Martin. 1891.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

5536

33

AU LOIN

SOUVENIRS DE L'AMÉRIQUE DU SUD

ET DES ILES MARQUISES

J. G.
6558

DU MÊME AUTEUR

EN OCÉANIE

Un vol. in-32, de 200 pages, orné de dessins d'Alexandre de Bar, paru dans *La petite Bibliothèque populaire*. . . . 0 fr. 60

Cet ouvrage, honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique, est actuellement en refonte.

LIBRARY LEGAL
MUSEUM
1891

AU LOIN

SOUVENIRS

DE L'AMÉRIQUE DU SUD ET DES ILES MARQUISES

PAR

AYLIC MARIN

*Pars ; au loin, réels deviennent les rêves,
Près des Océans aux neigeuses grèves,
Sous les bois géants, vierges de sentiers,
Qui peuplent les monts aux sommets altiers !*

Eugène BERTIN.

Dessins d'ALEXANDRE DE BAR, G. DE MARE et RENÉ BEAU

DELHOMME & BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS

13, Rue de l'Abbaye, 13

LYON

3, Avenue de l'Archevêché, 3

1891

©



AYLIC MARIN

A MON FILS

Ces récits de campagne te prouveront, mon Aylic, que j'ai couru le monde avant de m'enfermer dans un bureau. L'existence aventureuse de la Marine avait pour moi de grands charmes; l'attente de ton doux sourire a suffi pour m'y faire renoncer.

Pendant mes veillées à bord, j'édifiais dans le pays des songes un foyer idéal qui me recevrait au retour de mes voyages, où je trouverais, à côté de la vaillante et intelligente compagne de ma vie, l'enfant aux yeux mutins, aux longues boucles blondes, aux caresses dont l'haleine fût assez douce pour dissiper les soucis quotidiens.

Ces rêveries ont pris corps... Sur un coin de la table où ta mère écrit ces jolies nouvelles que tu liras plus tard, tu alignes déjà tes soldats de plomb en poussant de grands cris de guerre.

Est-ce la marque d'une vocation ?

Sois ce que tu désires, mais en poursuivant ton but n'envisage jamais que le Bien. Au culte de l'Honnête joins la passion du Beau; c'est tout ce que mon cœur te souhaite.

Aylic MARIN.

Paris, le 1^{er} janvier 1891.



AU LOIN

CHAPITRE PREMIER

DÉBUTS DE CAMPAGNE

Comment j'appris que j'allais faire campagne. — Mon journal. — Le croiseur Le Mistral. — Mes camarades de carré. — Arrivée à Tenériffe. — Promenade à Santa-Cruz. — Le Tage. — Coup d'œil sur les Canaries ; leurs habitants.

Je revenais, par une soirée d'hiver, de dîner à bord du stationnaire de Brest sur lequel j'étais embarqué, et je me sentais tout heureux de retrouver ma chambre garnie de la rue du Port où flambait un beau feu de bois sec tandis que le vent de Sud-ouest gémissait au dehors, ébranlant les persiennes de la maison.

Il se faisait tard. Fatigué par le roulis qui m'avait secoué toute la journée, trempé jusqu'aux os par les embruns de la rade, désireux de goûter enfin un repos bien mérité, je poussai les verrous de ma porte pour m'enfoncer bientôt douillettement sous l'édredon.

Je fermais les yeux, quand la voix de ma propriétaire se fit entendre sur le palier de l'escalier, m'arrachant sans

pitié aux douceurs du premier sommeil. Elle m'appelait avec insistance.

Une violation de domicile, en ce moment de douce quiétude, était chose exaspérante. — Je menaçai la pendarde de la police et me retournai dans mon lit tout en maugréant. Les Parisiens qui se plaignent de leur portier ne se doutent pas de la tyrannie des loueurs de garnis dans les ports,



L'AUTEUR RECEVANT SON ORDRE DE DÉPART

êtres hybrides, monstres à deux faces, à la fois propriétaires et concierges.

La voix, loin de se taire, n'en devint que plus pressante. Une main ferme ébranla même ma porte. Cartahut, le caniche du stationnaire, qui, ce soir-là, « piquait une bordée à terre » et avait trouvé tout naturel de me demander l'hospitalité, perdit alors patience et, bondissant du fauteuil où il s'était blotti sous les plis de mon caban de mer, se mit à aboyer furieusement.

Tumulte inexprimable ! Cette vieille maison de province, où l'on s'endormait ordinairement de bonne heure, fut bientôt en révolution. Mon voisin, le capitaine d'artillerie, et certain ténor qui habitait à l'étage supérieur, d'accourir aussitôt sur le seuil de ma chambre, dans des costumes des plus primitifs.

— Pourquoi ces cris d'alarme de Cartahut ? Le feu prenait-il donc à la maison ?

Dame Kervella, « la propriétaire » qui, dans les circonstances les plus critiques, conservait le sang-froid d'un maître d'équipage devant la bourrasque, habituée qu'elle était à fréquenter la marine, imposa, d'un geste, silence à tout le monde.

— Pas de bruit, mes enfants, fit-elle, il est dix heures ! allez vous coucher...

Personne ne bougea ; on s'attendait à un événement.

Impatienté, je me décidai à parlementer en entr'ouvrant ma porte.

— Me ferez-vous enfin l'honneur de m'expliquer ?...

— Un gardien du port est venu vous demander tantôt, môtieu.

— Et pour quel motif ?

— Il apportait une lettre, môtieu...

— Que ne le disiez-vous plus vite, allons, donnez-moi cela.

Et dame Kervella me tendit une grande enveloppe jaune, timbrée d'un cachet officiel, quelque pli mystérieux.

— Désirez-vous de la lumière, cher monsieur ? me dit le ténor qui cherchait depuis longtemps « à faire connaissance ».

— Montez donc chez moi, ma lampe est allumée, repar-
tit le capitaine.

— Merci bien, messieurs, j'ai des allumettes.

Et je congédiai les curieux. J'avais, d'ailleurs, mes voisins en grippe depuis de longs mois. L'acteur, parce qu'il chantait toujours dans l'escalier ; l'officier, parce qu'il y laissait traîner son sabre.

Une fois seul dans ma chambre, je brisai le cachet de cette enveloppe qui m'intriguait tant, et lus rapidement quelques lignes, d'une grosse écriture de fourrier, au bas desquelles mon chef de service avait apposé sa signature.

Je recevais, tout simplement, l'ordre de débarquer, dès le lendemain, du stationnaire où je faisais un intérim, et d'embarquer, le même jour, sur le croiseur le « *Mistral* », destiné à la division de l'Océan Pacifique.

« — Diable ! mon pauvre Cartahut, voilà une nouvelle à sensation... nous allons nous quitter. Le *Mistral*, quel est donc ce *rafio* ?... Enfin, mon ordre d'embarquement est précis ; j'aurai, demain, à remettre mon service et à commencer un armement ; une journée occupée. — Dormons en attendant. »

Et nous nous couchâmes.

Cartahut eut des cauchemars.

Le *Mistral* n'était pas, certainement, un des spécimens les plus nouveaux de la flotte ; il paraissait même peu élégant de tournure, pour dire la vérité, avec ses extrémités coupées tout droit, presque symétriques, si bien que de loin on n'eût pu, avant la pose du grément, distinguer l'arrière de l'avant. Mais, à défaut de coquetterie, le brave navire possédait de bons états de service, il avait tenu fièrement la mer en plusieurs épreuves sérieuses et c'était tout ce que je pouvais lui demander de mieux.

Quinze jours après son entrée en armement, mon « ba-

teau » semblait déjà avoir repris la vie, lui qui languissait naguère au fond du port comme un ponton condamné. Une mâture toute neuve s'élevait superbe au-dessus de la coque, les vergues s'étendaient bien droites, le gréement se complétait avec une rapidité étonnante ; cet équipage de Bretons, rassemblé à Brest pour faire la campagne, aurait déjà voulu être à la mer, et préparait le navire à affronter toutes les péripéties des longues traversées avec un entrain diabolique.

La couche de peinture réglementaire était à peine donnée au *Mistral*, tout rajeuni dans sa belle robe noire bien luisante, qu'il fit ses essais et partit.

Le navire sortit du goulet vers cinq heures du soir, comme les ruines du cap Saint-Mathieu reflétaient les dernières lueurs d'un pâle soleil d'hiver. Les feux de la machine s'éteignirent et, au même commandement, les grandes voiles blanches, déployées, s'enflèrent à en craquer comme des outres trop pleines. Les cordages neufs se tendirent sous les efforts de la brise, le *Mistral*, habilement conduit, s'inclina doucement et, se lançant dans une course folle, fendit gaillardement les masses d'eau verdâtres qui se séparaient devant sa proue avec de gros bouillonnements d'écume.

Je descendis alors dans ma chambre, le cœur gros, je l'avoue, voyant se dresser devant moi, comme des fantômes, ces trois longues années de séparation qui commençaient à peine et devaient faire, à ce moment-là, sangloter ma mère, fille de marin et consciente des souffrances de la vie à la mer. J'allumai, en trébuchant, (le roulis nous secouait rudement), la petite lampe qui se balançait sur un support à la cardan fixé à mon bureau, et prenant une rame

de papier blanc, j'inscrivis en gros caractères sur la première feuille :

AU LOIN

C'était le début de mon journal, du futur confident de toutes mes impressions pendant mes pérégrinations aux antipodes.

... En mettant de l'ordre dans mes papiers, je retrouvai, tout dernièrement, un gros manuscrit aux feuilles jaunies. Sur le dos sont écrits, déjà presque effacés, ces deux mots qui en disent plus que bien des phrases : « Au loin ! ». — J'ouvris ce cahier et trouvai que ces notes crayonnées au jour le jour pendant mes veillées à la mer, me déplaisaient moins, dans leur allure familière, que bien des œuvres, plus étudiées, que j'ai publiées depuis. En complétant certaines parties trop écourtées, en mettant au point quelques détails, j'ai communiqué ce premier essai à des amis du monde littéraire qui m'ont conseillé de le livrer au public. Le public les approuvera-t-il ?

*
*
*

Avant de le suivre à travers l'Océan, vous me demandez à faire la connaissance du *Mistral* ?

C'est un aviso comme tant d'autres, avec cent cinquante et quelques hommes d'équipage, dont huit officiers, muni d'un canon à pivot de seize centimètres à l'avant, de quatre canons de quatorze centimètres en batterie sur le pont, et d'un autre, à pivot, à l'arrière. Deux canons-revolvers et une pièce de campagne destinée à la compagnie de débar-

quement complètent notre artillerie. La machine, du type Wolf, est de la force de deux cent trente chevaux. Voilà, une fois pour toutes, les renseignements obligatoires destinés aux esprits positifs qui aiment les détails techniques.

Comme j'ai ma place dans l'état-major, je tiens à vous faire les honneurs de la partie du croiseur affectée au logement des officiers. Descendez avec moi l'échelle de l'avant-carré. Nous sommes à l'arrière du bâtiment ; les appartements du commandant en occupent l'extrémité, puis vient le carré, salle commune des officiers sur laquelle s'ouvrent la plupart de leurs chambres, réduit étroit où il faut vivre côte à côte, de l'existence la plus anormale que l'on puisse imaginer et dont celle du cloître donne à peine une idée quand les navigations se prolongent ; le carré où l'on est gai par les jours de beau temps, affreusement quinteux par les jours de pluie, toujours poursuivi par le regret des affections lointaines, mais soutenu, en revanche, par quelques amitiés profondes, souvent inaltérables.

L'ameublement de ce *capharnaïm* est généralement d'une simplicité spartiate au commencement de la campagne ; il s'enrichit au retour en France du trop plein des chambres des collectionneurs, bibelots d'art si l'on revient de pays civilisés, casse-tête et idoles grimaçantes si l'on a vécu dans la sauvagerie. Une grande table ovale tient le milieu du carré ; dès le jour du départ, on la couvre d'un revêtement en bois percé d'une multitude de petits trous qui reçoivent les chevilles destinées à faire tenir, en dépit des coups de roulis, assiettes et verres en face de chaque convive. Ces petits trous constituent une distraction pour les oisifs ; ils donnent asile aux boulettes de mie de pain qu'on y fait disparaître quand on n'a rien de mieux à faire. Un

des meubles de fondation et le plus important du carré est le sofa, deux longueurs d'homme tout au plus... J'ai vu quelquefois des accès de mauvaise, de très mauvaise humeur autour de moi à cause de ce sofa. C'était à qui s'en emparerait pour y rêver entre le déjeuner et le dîner, pour *siester* aux heures les plus chaudes du jour.

C'est au carré que je prends la liberté de vous présenter trois camarades dont vous retrouverez les noms souvent dans mes tablettes, trois amis depuis ces années passées ensemble.

D'Artimon et Kervor comptaient tous deux parmi les enseignes du bord, Trocart représentait la Faculté en sa qualité de médecin.

Nous nous rencontrions pour la première fois à bord du *Mistral* et au bout de quelques jours nous paraissions déjà liés comme de vieilles connaissances ; nous ne nous en observions pas moins curieusement, cherchant à approfondir mutuellement nos caractères. Les autres officiers du *Mistral*, qui ne partageaient pas nos goûts et ne furent jamais franchement de *notre bande*, ne figureront pas dans ce roman de mes voyages.

Au commencement d'une campagne, il s'agit de s'arranger de façon à vivre le mieux du monde ensemble, il faut tâter le terrain des concessions forcées, rester sur une prudente réserve tout en se montrant conciliant et aimable.

D'Artimon nous apparut dès le premier jour tel qu'il fut sans cesse : spirituel, galant homme, content de vivre parce que le patrimoine de famille s'ajoutait largement à ses maigres appointements de *bigale* et satisfaisait à ses exigences d'enfant gâté ; un peu vaniteux, maniaque à bord où l'on n'a pas toutes ses aises, mais si obligeant, si franc

d'allures qu'on lui pardonnait facilement ses petits travers.

Tout différent était Kervor, dont l'abord froid, glacial même, rendait impossible, pour quiconque n'avait pas déjà depuis longtemps vécu avec lui, toute analyse psychologique intime.

— « Nous étudierons son caractère quand les circonstances nous le permettront, nous disait d'Artimon ; en attendant, contentons-nous de savoir que notre ours a une réputation d'honnêteté bien établie dans les cinq ports et a fait maintes fois preuve de supériorité dans le métier, c'est beaucoup déjà. »

A côté des physionomies si opposées de Kervor et d'Albert d'Artimon se dessinait nettement celle du docteur Trocart, un méridional de la bonne espèce, beau parleur, tenant énergiquement tête aux « officiers de vaisseau » dans les discussions sur les sujets techniques les plus spéciaux, et ne cédant jamais, mais avant tout fort épris de son métier : « Ma corporation, disait-il avec conviction, a évidemment le pas sur toutes les autres qui lui doivent leur conservation... »

Et vous qui parlez tant des autres, me diront quelques lecteurs, quel rôle aviez-vous donc à bord de ce *Mistral* ?

Je remplissais les fonctions d'officier d'administration et partageais avec Trocart les honneurs de la « garde nationale ». Quiconque fait partie d'un état-major dans la Marine, sans avoir les prérogatives du commandement, est rangé dans cette milice illustrée par Jérôme Paturot.

J'ai dit depuis longtemps adieu à la Marine, je ne veux en garder qu'un aimable souvenir, et n'entreprendrai pas l'historique des luttes héroïques de la « garde nationale »

du *Mistral* contre certain « combattant » de son carré. A côté de tant de gens d'esprit et de cœur, le capitaine Ramolot se retrouve dans tous les milieux militaires ; on ne pourrait sans méchanceté lui en vouloir, mais qu'il est ennuyeux dans sa fatuité !

* * *

Après quelques jours d'une marche vertigineuse, le *Mistral* arbora son pavillon national ; il arrivait devant l'île Ténériffe, un point où relâchent toujours les navires de guerre en allant de France à Montévidéo.

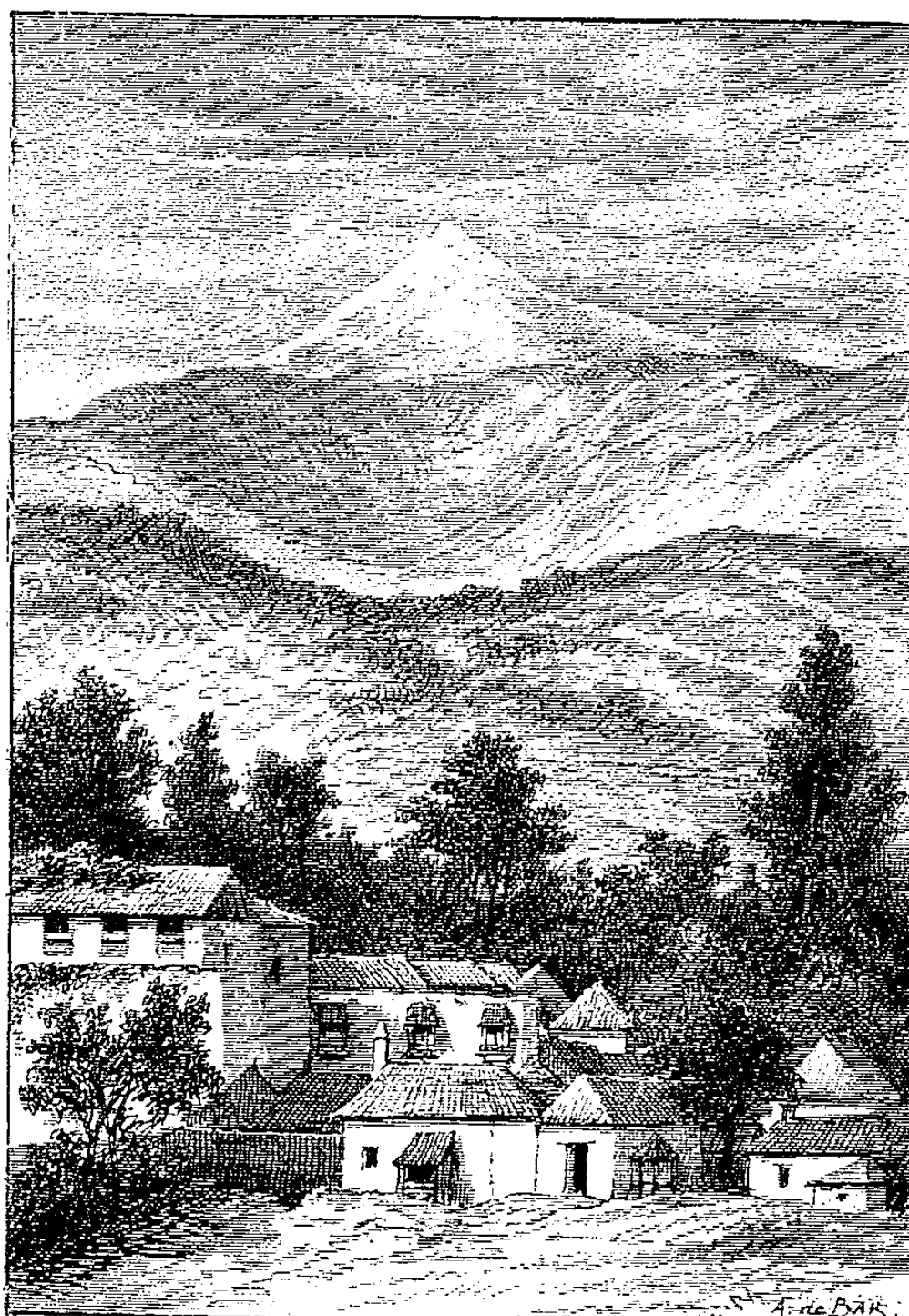
C'était au matin. Les hautes montagnes de l'île dominées par le pic de Teyde *, s'estompaient à l'horizon en lignes bleuâtres, voilées par une brume légère. Le commandant était à son poste sur la dunette avec Kervor qui prenait des observations ; assis sur une cage à poules, à quelque distance d'eux, nous causions, d'Artimon, le docteur et moi, tandis que les timoniers, lançant à toute volée leurs plombs de sonde, annonçaient sur un ton dolent les changements qui s'opéraient dans la profondeur des eaux.

Il s'agissait de mouiller sur le plateau très limité qui forme la rade de Sainte-Croix de Ténériffe. Le *Mistral* s'approchait prudemment de la terre, couronné par un épais panache de fumée.

— Il faut que les règlements nous obligent à passer par

* NOTE. — L'ascension du pic se fait, tant à cheval qu'à pied, en suivant la route qui passe par la Laguna, Tegeste et la jolie petite ville d'Orotava bien connue des touristes pour son climat d'une douceur remarquable.

Ténériffe et à y faire escale pour avoir droit à l'avenir aux frais de table les plus élevés du tarif, dit d'Artimon en souriant, car le commandant n'aurait jamais eu le cœur,



VUE DU PIC DE TEYDE (TÉNÉRIFFE)

sans cela, de couper une traversée aussi remarquable. Quelle brise nous avons eue depuis notre départ de Brest !

— Ne médions pas des règles administratives, répartit Trocart en me lançant un regard de protection ; ces règles

dont le caractère est parfois tout paternel, nous donneront dans quelques minutes une excellente occasion de fouler le plancher des vaches. J'avoue que la vue des îles *Salvages* et des *Desertas*, terres inhabitées, amas de roches et de sable, m'a médiocrement distrait pendant ces neuf jours de traversée. J'ai besoin de respirer à terre. Cette *maison flottante*, comme disait M. de la Harpe, constitue une habitation des plus contraires à mon tempérament. Cette vie de mollusque que nous subissons à la mer serait bien vite intolérable si l'aspect de pays nouveaux ne venait de temps en temps réjouir l'œil des reclus. Notre court passage à Ténériffe nous permettra au moins d'acheter de la salade. Les végétaux sont indispensables au fonctionnement régulier de mon estomac.

— Vous appelez Ténériffe un pays nouveau, cher docteur ! s'écria d'Artimon. Comme vous êtes jeune ! J'ai déjà visité Santa-Cruz trois fois pour mon humble part ; une première fois, je venais alors de sortir de l'École navale...

— Fort bien, monsieur le marin ! repartit vivement Trocart, craignant d'avoir à subir le récit déjà édité des campagnes de l'enseigne. Vous avez fait « trois fois le tour du monde » comme dit la chanson, et je m'incline devant votre expérience, mais j'en suis, moi, à mes premières émotions de voyage dans l'Océan Atlantique et je n'éprouve aucune honte à l'avouer.

— Vous choisissez mal votre moment, messieurs, pour entamer une aussi intéressante discussion, dis-je à mon tour. Vous feriez mieux de regarder devant vous ; le brouillard qui couvrait l'île il y a cinq minutes vient de disparaître subitement, un vrai changement à vue !

Le décor qui s'offrait à nos yeux n'avait rien de banal.

Devant le navire s'allongeait une ligne de collines grisâtres, saupoudrées de mousses aux reflets pâles, et s'abaissant graduellement vers la mer. Sur des mamelons, au milieu des contreforts de la chaîne centrale de l'île dominés par le pic neigeux de Teyde, (qui n'atteint pas moins de 3.725 mètres), s'étagaient des vignes plantureuses, des bois de bananiers et d'orangers, des champs de tabac. Toute cette verdure était resplendissante sous un chaud rayon de soleil.

Au fond des petites baies qui découpent la côte, sont groupés des villages de pêcheurs aux maisonnettes blanches recouvertes de tuiles écarlates et baignées de lumière.

En arrivant au mouillage, nous distinguâmes nettement les longs quais de Santa-Cruz, la capitale des îles Canaries, et leurs constructions de genre espagnol, bariolées de nuances criardes qui seraient absolument odieuses dans un pays sans soleil.

Un canot orné d'un énorme pavillon jaune et conduit par un naturel très galonné, aborda à la coupée. Trocart, qui nous avait mystérieusement quittés au moment où l'ancre tombait à pic avec un gros bruit de chaînes, arriva très solennel et tendit au noble étranger, qui la reçut à l'extrémité d'une pince, sa patente de bord. L'officier de la Santé arma son nez d'une paire de lunettes et, constatant que nous n'apportions ni la fièvre jaune ni le choléra, nous permit de communiquer avec la terre.

Au moment de quitter le bâtiment, le pilote qui nous avait conduits au mouillage vint me demander le certificat nécessaire au paiement de ses honoraires. Je me souviens encore du nom de ce brave homme : Francisco Castellano. Il fut le premier à m'apprendre une nouvelle qui me réjouit

le cœur. On signalait un vaisseau ; et ce ne pouvait être, au dire de Francisco, que le *Tage*, un transport français dont il connaissait bien la tournure. Mon frère Paul était embarqué comme médecin sur le *Tage* ; vous jugez de ma joie. Je monte dans les haubans, puis dans la grand'hune, interrogeant l'horizon avec anxiété. Un point noir se détache à peine dans la brume. Arriveront-ils aujourd'hui ? Et dire que nous devons, irrévocablement, partir ce soir pour l'Amérique !

Mais le clairon sonne l'heure du déjeuner. Je descends au carré et trouve tout l'état-major en liesse, débouchant les nombreux échantillons que les marchands de vin de Ténériffe envoient à bord à pleins paniers. Nous goûtons si consciencieusement les crûs variés qui sont soumis à notre appréciation que le déjeuner est gai, très gai même. Le canot-major va aller à terre... Devons-nous garder une barbe longue de huit jours ? Les dames de Ténériffe sont habituées à voir les officiers français avec cette barbe-là ; cependant, toute réflexion faite, nous trouvons que nous avons l'air d'hommes sauvages et nous nous rasons le menton. Le calme parfait de la rade permet l'accomplissement de cette opération.

« Messieurs, le canot-major est armé ! » annonce le timonier de service.

Je descends dans l'embarcation avec le docteur et d'Artimon qui a revêtu un « complet civil » des plus coquets. Nous mettons à peine les pieds sur le môle de Sainte-Croix, qu'une horde de voyous déguenillés se précipite sur nous en nous offrant toutes sortes de services. Nous essayons de charger cette bande de naturels en leur prodiguant des marques manifestes de notre impatience... Peine inutile !

leur nombre va toujours croissant, la cohorte devient bientôt légion, et c'est entourés de cette singulière escorte que nous faisons notre entrée triomphale à Santa-Cruz. Une remarque, d'abord, à l'adresse de l'édilité de l'endroit. — Quand on a des pavés comme ceux-là, on les remplace par un pavage en bois ! Figurez-vous des rues couvertes de galets pointus, la pointe en dehors. Saint Crépin doit avoir de nombreux protégés dans cette vieille capitale des Canaries ; les savetiers y font certainement fortune.

En sortant de la rue du Tigre « *Calle del Tigre* », nous allons faire un tour sur la place de Sainte-Croix. Pour se conformer aux vieilles habitudes de la mère Patrie, les Espagnols de Ténériffe ont appelé cette place « *Plaza major de la Constitucion* ». Toutes les colonies ibériques que j'ai visitées ont une place de ce nom.

Le dallage de ce vaste parallélogramme est élevé de deux ou trois pieds au-dessus du niveau des rues qui l'entourent, et constitue ainsi une manière de plate-forme construite pour le malheur des étrangers qui s'y rompent le cou. On descend de là par des escaliers de trois ou quatre marches, placés de distance en distance.

Le palais du gouverneur des Canaries (*palais* est l'expression usitée, mais elle me paraît ici légèrement emphatique), deux cabarets où coule à pleins verres le nectar du pays, des bureaux de tabac munis d'excellents cigares de prix modeste, des bazars français, voilà ce que l'on voit sur les côtés de la place de la Constitution.

Nous allons demander un peu de fraîcheur aux ombrages d'un square qu'on appelle le *jardin public*, puis, sans trop d'espoir, retournons du côté du port pour voir ce que devenait le *Tage* encore si loin le matin. La brise avait fraîchi

et favorisé le transport. — Nous eûmes le plaisir de l'apercevoir, mouillé à quelques encâblures du *Mistral*, ses tangons déjà déployés. Nous traversons la place; elle est remplie par les officiers du vaisseau, par les passagers et passagères qui caracolent follement sur des bourriquets en se faisant une guerre d'extermination. Leur mitraille consiste en coquilles d'œufs pleines de son, un jeu du pays. A tout hasard, j'entre au *café del Commercio* où je tombe dans les bras de Paul et du vieil ami P*** embarqué avec lui sur le *Tage*.

Bras dessus, bras dessous, nous parcourons la ville dans tous ses coins et recoins; la bonne humeur de mon frère se manifeste par des générosités luculliennes; il vide tous nos fonds de portemonnaie pour faire rouler des sous sur les dalles de la place de la Constitution, à la vive satisfaction des gamins; aux fusillades des amateurs de courses à âne se mêlent alors des pugilats un peu moins aristocratiques.

D'Artimon et le D^r Trocart, voyant que notre promenade prenait les allures d'une petite fête de famille, nous abandonnèrent pour aller de leur côté.

Mon frère m'entraîna vers l'église où se portait la foule des passagers du *Tage*. Extérieurement, l'édifice a l'aspect d'une grange. Intérieurement, le regard y est désagréablement surpris par une profusion de dorures d'un goût douteux; les fresques primitives, qui couvrent les murailles, n'ont rien d'artistique, c'est une orgie de couleurs. Nous faisons le tour de la nef: partout des confessionnaux de forme bizarre; le long des piliers, des bancs en bois, à dossiers élevés, constituent les seuls sièges de l'église.

La journée passa trop vite; il nous fallut bientôt regagner le *Mistral*. Paul et notre ami m'y suivirent; nous voulions, avant de nous séparer pour plusieurs années, dîner

ensemble sur mon bateau. Le *Tage* devait rester trois jours à Ténériffe ; ses officiers avaient toute liberté d'action.

Le chef de gamelle fit bien les choses. — Nous festoyâmes au champagne frappé. D'Artimon fut très loquace et nous raconta les péripéties de son séjour à terre avec le docteur, à partir du moment où ils nous avaient quittés.

Suivons-les dans leur promenade...

S'enfonçant dans un des quartiers reculés de la ville, ils avaient été frappés du silence de nécropole qui s'appesantit sur Santa-Cruz, de midi à deux heures.

C'est, en effet, le moment de la sieste par excellence : les hommes dorment ; les femmes, étendues langoureusement sur leurs chaises longues en rotin tressé, font mine d'en faire autant, mais derrière des persiennes à jour, de manière à pouvoir s'éveiller au moindre bruit qui, d'aventure, troublerait la rue.

Les deux Français regardaient curieusement toutes les fenêtres, en se rappelant des vers d'Alfred de Musset, mais ne voyaient rien paraître et passaient. Aussitôt certain juda, insidieusement entr'ouvert au milieu du volet, permettait à un joli minois de se montrer ; ils se retournaient alors, et la vision de s'évanouir avec un rire moqueur...

— « C'est une mystification en règle que cette promenade, cher Mentor, murmura le docteur, un peu vexé. Pourquoi ces *senoras* jouent-elles ainsi à cache-cache avec d'honnêtes gens comme nous qui ne demandons qu'à les admirer en passant ?

— Une femme du monde, répondit l'enseigne, ne peut, sans être ridicule, paraître ici au milieu du jour : « *Personne, à midi, dans les rues, dit un proverbe du crû, sauf les Français et les chiens.* » Le dicton est malhonnête, j'en con-

viens, mais a sa raison d'être ; il faut n'avoir qu'un moment à y passer et surtout tenir à vous faire plaisir pour accepter, de gaieté de cœur, la corvée d'aller à terre par cette chaleur torride.

— Et quand peut-on présenter ses hommages aux dames dans ce pays ?

— De neuf heures du matin à neuf heures du soir, elles se regardent dans la glace et frisent les boucles de leur noire chevelure ; elles ne s'habillent qu'après le dîner, pour aller promener au clair de lune des toilettes aux nuances tendres et faire admirer leur taille de sylphide en prenant le frais.

— Nous partirons donc de Ténériffe sans avoir pu contempler à l'aise un joli visage qui puisse nous remettre un peu des tristesses de la vie de bord ? repartit mélancoliquement le docteur, car nous appareillons ce soir, n'est-ce pas ?

Il achevait à peine sa phrase qu'une aubade étourdissante y répondit soudain. C'était un chœur de voix fraîches et vibrantes qui n'avaient rien de masculin ; d'une fenêtre largement ouverte, s'échappait la chanson du « *Beau Nicolas* » (une *scie* parisienne alors en vogue), accompagnée, à quatre mains, avec un brio infernal.

« Bravo ! bravo ! » s'écria d'Artimon.

Un essaim de charmantes jeunes filles envahit aussitôt le balcon ; elles avaient de fort beaux yeux noirs, des mantilles andalouses encadraient leurs gracieux visages, mais ce refrain de Batignolles gâtait tout ! Il n'avait malheureusement rien d'espagnol.

— Ce sont des beautés indigènes ? demanda Trocart à son camarade.

— Ne vous montez pas l'imagination inutilement, cher

ami, lui répondit d'Artimon, sur un ton légèrement narquois. Ces demoiselles sont les filles d'un négociant très pratique. Je soupçonne fort que plusieurs d'entre elles ont dû voir le jour dans l'arrière-boutique de certaine épicerie, sise en pleine Cannebière, où *Môsou* leur père, un Marseillais des plus fûtés, a commencé sa fortune. C'est lui qui nous a envoyé tous ces échantillons de vins du pays ce matin, dès notre arrivée en rade. Il attend notre visite et espère, grâce au petit concert de famille dont on nous régale, nous attirer dans une de ces fameuses caves que je connais et d'où l'on ne sort jamais sans avoir fait une bonne commande de malvoisie. Il vous en fait goûter tant et tant qu'on se croit obligé, en tout honneur, d'acheter son petit baril.

— S'approvisionner de vins fins, pour les garder en tonneaux, sous sa couchette, pendant trois années de campagne ! Je ne ferai certes pas cette sottise-là, reprit Trocart. Si encore la liqueur pouvait vieillir ! mais en votre compagnie...

— Vous avez tort ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Peut-être aurons-nous à héberger des rois en Océanie. Le malvoisie est un philtre qui attendrit les cœurs les plus durs et peut utilement servir la diplomatie blanche auprès des cours de couleur. Je vais en prendre un tonnelet.

— Et moi, je pars à la découverte du marché, très prosaïquement. L'état-major ne peut se passer de légumes frais, cela vaut mieux que toutes les liqueurs du monde.

— Adieu, ô Esculape !

— A bientôt, profond politique !

Les deux amis se séparèrent. Nous ne suivrons pas le docteur dans ses pérégrinations à travers la ville. M. César

Soulassou, l'un des nombreux fournisseurs de la Marine, à Santa-Cruz, reçut, avec les démonstrations de la plus vive tendresse, « *Môsou d'Artimon*, un gaillard qu'il revoyait toujours avec plus de plaisir, tellement il personnifiait, à ses yeux, la mère Patrie, ce cher Midi, si chèrement regretté ! un homme d'esprit que l'on aimait beaucoup dans le monde de Santa-Cruz... »

— Voyons, monsieur Soulassou, pas de cajoleries ! lui répondit d'Artimon. Il est vrai que j'ai déjà passé plusieurs fois ici, que j'ai accepté deux invitations chez vous, que j'ai fait danser ces demoiselles, mais vous ne me ferez pas croire qu'elles poussent la gracieuseté au point d'avoir gardé mon souvenir ; j'en deviendrais d'une fatuité insupportable !

— Parlons d'autres choses, si vous y tenez, repartit l'honnête négociant. Puisque vous n'êtes pas venu ici pour voir ces dames, c'est donc au marchand de vin que vous désirez vous adresser ?

— Au propriétaire et à l'ami. Eh bien, oui ! je voudrais du malvoisie et du meilleur.

— « Malvoisie, tourne la tête ! » glapit une vieille négresse qui écoutait attentivement la conversation tout en lézardant contre la muraille de la maison sans craindre les effets d'une chaleur suffocante.

— Veux-tu t'éloigner d'ici et rapidement, sorcière ! s'écria M. Soulassou. Je ne veux plus te voir rôder autour de ma porte, tu importunes tout le monde avec tes sornettes. Va dire la bonne aventure aux paysans de la montagne ; nous ne croyons pas à tes prédictions pour notre part et sommes peu disposés à encourager plus longtemps ta paresse en te nourrissant comme un animal inutile.

— Je ne partage pas votre manière de voir, fit d'Artimon, je suis au contraire des plus superstitieux. Cette femme sait-elle déchiffrer les secrets de l'avenir en examinant les lignes de la main ?

La négresse répondit par un signe de tête affirmatif.

— Sois donc assez bonne, ma charmante, pour m'éclairer sur mes destinées futures pendant la campagne que je commence, lui dit l'enseigne, et il mit en même temps ses mains nerveuses et blanches dans celles de la nécromancienne couleur d'ébène.

Au-dessus des personnages de cette scène, accoudées à un balcon, les six filles de M. Soulassou, anxieuses, se penchaient en prêtant l'oreille.

La sorcière regarda avec minutie les plis qui ridèrent intérieurement la main de son client et, hochant la tête, grommela entre ses dents : « Capitaine n'aura pas de chance ; vilaine ligne zig-zag raconte à Margarita, li aller courir sottés aventures dans pays lointain. — Donne piastre ! »

— Tiens, voilà ta piastre, gypsie de malheur ! répondit d'Artimon, mais je ne veux pas te croire...

— La Margarita n'a jamais menti, dit une voix qui venait du balcon.

— Qui vivra verra, n'est-ce pas, mon bon Môsou d'Artimon ? repartit M. Soulassou ; en attendant, allons goûter mon malvoisie !

Une heure après, le docteur Trocart, accompagné du maître d'hôtel de l'état-major qui suait sang et eau, chargé comme un baudet des divers spécimens de la culture maraîchère de Ténériffe, rencontrait en haut de l'escalier glissant du quai de Santa-Cruz son ami d'Artimon précédé d'un

commissionnaire dont le béret basque supportait allègrement un tonneau de vin fin.

— Voilà Ténériffe ! mon cher enthousiaste, dit d'Artimon au docteur tout essoufflé. On y arrive après huit jours en moyenne de traversée ; on y fond pendant un jour ou deux et on en repart après avoir laissé quelques louis chez l'honorable M. Soulassou. Toutes les fois que j'y passe c'est la même chose...

— J'avoue que cette relâche n'a rien de bien séduisant. Je me figurais voir des Guanches, je n'ai vu que des Marseillais ! Désormais je ne contemplerai plus que des nègres pendant trois ans ! Quelle délicieuse perspective !

— Vous êtes dans l'erreur la plus profonde, Dieu merci, reprit d'Artimon ; vous manquez tout au moins du sentiment des nuances. — Les Océaniens sont plutôt jaunes que noirs, vous les dénigrez gratuitement ; d'ailleurs, avant d'arriver à la station du Pacifique, nous aurons quelques jours à passer à Montévidéo où le type a une réputation des mieux méritées. C'est un mélange exquis de français et d'espagnol, vous m'en direz des nouvelles...

.

— Nous commençons à oublier que nous allions partir, en écoutant d'Artimon narrer ses impressions de la journée, lorsque le commandant me donna l'ordre de descendre immédiatement à terre pour arrêter les marchés avec les fournisseurs de vivres et signer les traites. Les officiers du *Tage* me suivirent.

Après avoir visé un certain nombre de papiers, je retournai immédiatement au quai où m'attendait une baleinière. Mon frère m'accompagna dans cette tournée admi-

nistrative ; sur la route, nous rencontrâmes des ombres voilées ; — on allait au bal. Je regrettai franchement de ne pouvoir rester.

— Adieu ! quand nous reverrons-nous ? me dit Paul.

— Dans trois ans, peut-être...

Nous nous embrassâmes et je sautai dans l'embarcation.

« Pousse ! »

Les avirons s'abaissèrent d'un seul coup ; la baleinière, courant entre les lames, accosta bientôt. Déjà, la machine ronflait sourdement, prête au départ.

Nous appareillâmes à dix heures du soir, faisant route vers la zone où nous comptions, d'après les instructions nautiques, trouver les alizés du N. E. pour en profiter jusqu'à Montévidéo.

Tout en faisant son quart de nuit, Kervor me donna d'intéressantes notions sur l'archipel des Canaries que nous traversions et qu'il avait visité en détail pendant une précédente campagne. Je retrouve ces renseignements sur mon journal et les transcris tels quels : « L'archipel comprend sept îles habitées, l'île de Fer, Palmas, Gomère, Ténériffe, la Grande Canarie, Fort-Aventure, Lancerotte, plus un certain nombre d'îlots. Les navires qui ne trouvaient que des points de relâche dans les rades ouvertes de Santa-Cruz et de Las Palmas où ils devaient toujours se tenir prêts à appareiller pour fuir devant les coups de vent si dangereux en ces parages, commencent maintenant à fréquenter le beau port de la baie de la Luz, en voie d'achèvement. Ce port est situé à une lieue environ de Las Palmas, dans la Grande Canarie.

Las Palmas l'emporte sur les autres villes des Canaries, (Sainte-Croix à Ténériffe, Arrecife à Lancerotte, Valverde

à l'île de Fer), par l'importance de sa population qui compte près de dix-huit mille âmes, mais Sainte-Croix n'en reste pas moins le chef-lieu officiel de la colonie canarienne. — Le groupe entier renferme deux cent quatre-vingt mille habitants pour une superficie totale de sept mille cent soixante-sept kilomètres carrés.

Les Canariens de la campagne sont des métis issus du mélange de la race autochtone (les *Guanches*) avec les races immigrantes ; les Normands et les Espagnols ont, notamment, fait souche dans le pays. Ces insulaires ont gardé quelque chose de la sauvagerie de leurs ancêtres guanches ; ils portent nos vêtements européens mais en les transformant ; notre pantalon est devenu chez eux une sorte de caleçon très large ne descendant pas au dessous des genoux. L'atavisme se manifeste surtout en eux par leur goût prononcé pour les habitations souterraines ; les troglodytes de certains villages de l'intérieur donnent encore au voyageur une idée parfaite de la vie que menaient les Guanches au fond de leurs grottes spacieuses, se nourrissant uniquement de *gofio*, sorte de pâte faite avec du grain torréfié puis réduit en farine, de poisson salé, de fromage de chèvre, de figues de Barbarie, et buvant de l'eau. Contents de vivre en leurs trous, ces philosophes sont sans besoins et, partant, sans industrie. Ils fabriquent pour leurs ménages des ustensiles rudimentaires, outres en peau, paniers en roseau, plats et cuillers de bois, et s'éclairent avec une lampe des plus primitives, faite d'une lave creusée, dans laquelle ils déposent du suif et une mèche d'herbe desséchée ; une pierre plate recouvre le suif pour l'isoler du contact de la flamme. Ce luminaire n'a pas varié depuis l'époque de la Conquête, depuis le xv^e siècle !

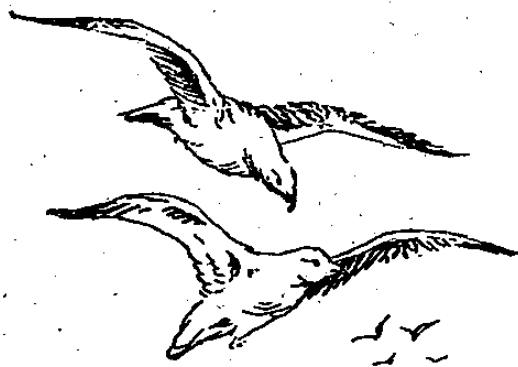
La plus pittoresque des îles Canaries est certainement Ténériffe, qui offre les mêmes aspects tourmentés que ses voisines et présente en outre des restes superbes d'une végétation jadis très dense. Les forêts de l'archipel sont peuplées d'arbres extrêmement variés ; un pin spécial, très résineux, qui atteint des dimensions énormes et vit plusieurs siècles, le dragonnier, le baobab, la bruyère arborescente (de vingt-cinq mètres de hauteur, parfois), le laurier géant, de cinq à neuf mètres de circonférence, rivalisent en puissance dans les vallées ombreuses de Ténériffe.

Outre leurs vignes qui donnent au monde des gourmets des vins si recherchés, les habitants des Canaries cultivent pour l'exportation la canne à sucre et le tabac. La cochenille constituait, il y a quelques années encore, la meilleure source des revenus des propriétaires fonciers qui plantaient toutes leurs terres en nopals pour y propager le précieux hémiptère, mais le progrès a tué cette industrie. La belle couleur écarlate tirée de la cochenille a été remplacée par les couleurs analogues dérivées de la houille qui ne la valent pas, cependant, au point de vue de la solidité, de la tenue sur les étoffes ; on exporte encore des Canaries plusieurs millions de kilogrammes de cochenilles par an, mais ce commerce, très florissant il y a quelques années, n'est pas moins en pleine décroissance. Il ne reprendra plus.

L'Angleterre exporte des Canaries les fruits des pays chauds, avocats, mangues, bananes, oranges, et en même temps des primeurs des régions tempérées qui s'épanouissent à cinq cents mètres d'altitude. Le peu de durée du trajet pour les vapeurs qui vont en Europe en passant par Ténériffe et la Grande-Canarie leur permet d'apporter en Angleterre des légumes et des fruits en bon état de con-

servation. Pourquoi nos marchands de comestibles exotiques ne s'approvisionnent-ils pas dans ces îles ?

Pourquoi, d'autre part, le commerce d'importation qui était entre nos mains en grande partie, est-il devenu allemand ? Sans doute, parce que les Teutons contrefont là, comme ailleurs, nos marques de fabrication en livrant à vil prix des marchandises inférieures. — Il nous reste cependant un monopole aux Canaries, les articles de mode, fantaisies de bon goût que nos concurrents ne peuvent imiter.



CHAPITRE II

LA VIE A LA MER

De Ténériffe à Montévidéo. — Les distractions du bord. — En vue des îles du Cap Vert. — Le pot au noir. — Les fêtes de la Ligne. — La gamelle est à sec... — Spectacle d'un pampeiro.

Dans la nuit du 27 février, le premier poisson volant tombe sur le pont. Le malheur de ce pauvre fou qui, de la crête d'une vague, a pris son élan sans en calculer la portée pour venir choir près d'un *mathurin* endormi, est pour nous un indice certain de l'approche du tropique du Cancer. La mer est chargée d'animalcules, de corps gélatineux, de nautilus qui passent le long du bord dans l'onde transparente; le soleil fait fermenter les corps organiques abandonnés à sa vive action, des légions de bestioles microscopiques pullulent dans l'Océan. Nous installons au bout d'un cordeau un filet à papillon qui traîne à l'arrière; l'étamine dont il est fait retient dans sa trame mille curiosités que nous analysons au moyen du microscope de Trocart.

Si les journées deviennent chaudes et nous obligent à renoncer aux promenades sur le pont de midi à quatre, si le déjeuner à neuf heures du matin réunit peu de convives

qui lui fassent honneur, et le dîner (à quatre heures du soir) encore moins, les belles soirées tropicales nous dédommagent de nos ennuis en permettant de bonnes causeries sur la passerelle où l'on s'étend de tout son long, et sur le caillebotis, près du canon à pivot de l'arrière. Les thons s'engagent dans des rondes interminables autour du *Mistral*, poursuivant les petits poissons ; au gaillard d'avant, les matelots chantent quelque vieux refrain brestois, tout en préparant leurs costumes pour le passage de la Ligne. Ils sont d'une adresse incroyable quand il s'agit de mettre à profit les moindres ressources du bord.

On me promet des merveilles, mais je ne puis rien voir, tant les organisateurs sont jaloux de leur secret. L'un d'eux, le quartier-maître de manœuvre Saint-Servan, éprouva dernièrement un vrai désappointement. J'avais découvert, derrière une barrique, une perruque en filasse artistement ondulée. Malgré la discrétion dont je fis preuve en cette circonstance, les loustics de l'équipage déplorèrent vivement la maladresse du *coiffeur de la Ligne*. Quels horions a reçus le gabier chargé de la blonde chevelure de madame Tropicque !...

On s'amuse d'un rien à la mer. Nos bêtes, entre autres distractions, nous aident à *tuer le temps*. Nous avons un mouton acheté par le chef de gamelle à Ténériffe, un mouton qui fait notre joie. Le valet de cuisine l'a tondu et rasé en chien savant avec une sorte de crinière et une touffe de poils au bout de la queue. Bon enfant et point sauvage, il mange dans la main du capitaine d'armes et apprend déjà l'exercice que lui enseigne un fusilier breveté. Il répond au mon de Robin. L'équipage l'aime beaucoup et lui réserve un rôle, ainsi qu'aux deux bœufs qui vivent encore, dans la

cérémonie du passage. On parle déjà de conserver le mouton privilégié qui deviendrait ainsi le *chien du bord*, serait donné aux hommes et mis pour toujours à l'abri du couteau des cuisiniers. Cet animal est d'ailleurs de si bonne composition et de goûts si faciles de son vivant, qu'on a tout lieu de croire qu'il ne vaudrait pas grand-chose après sa mort. Les bouts de filasse, le tabac, tout lui paraît belle provende ; il avale même son *boujaron* de tafia avec une visible satisfaction.

Le cinq mars, à six heures du matin, un timonier vient m'annoncer qu'on voit la terre. Je monte sur le pont et j'aperçois distinctement, à une quinzaine de milles devant nous, une ligne de montagnes élevées, aux arêtes déchiquetées, d'un aspect horriblement triste et sauvage. Nous sommes en face de San-Antonio, une des îles du Cap-Vert. Ce pays, abandonné, grillé par le soleil, est pourtant relié par une ligne télégraphique au Portugal.

Nous voyons les îles San-Antonio et San-Vicente, séparées entre elles par un bras de mer de 7 à 8 milles marins (13 kilom.). Plusieurs milliers de nègres, sans religion, sans l'ombre de civilisation, habitent les archipels du Vent (Barlavento) et sous le Vent (Solavento). Les ordres du Ministre nous prescrivent de passer devant ces côtes sans nous y arrêter ; je ne vous donnerai donc aucun détail sur les îles du cap Vert, que je ne connais que par les récits d'autrui, et non pour y être descendu. Je tiens à laisser autant que possible à ce journal le mérite d'une scrupuleuse sincérité *de visu*.

Après avoir été obligé d'allumer les feux, cherchant inutilement les alizés du N. E., nous finissons pourtant, un beau jour, par découvrir avec plaisir des *cumuli*, gros nuages

blancs, semblables à des balles de coton, signes caractéristiques de la brise tant souhaitée. Le *tourne-broche* s'arrête ; la voilure, bonnettes comprises, s'enfle doucement ; l'allure est assez lente pour nous permettre de harponner des *bonites*, gros poissons se rapprochant du thon par la forme et par le goût.

(9 *Mars.*) Nous arrivons à la région équatoriale ; les voiles *battent*, le vent *refuse* ; nous sommes menacés d'avoir des calmes plats, communs dans le *Pot au noir*. Le nom est bizarre, mais juste ; aux nuages blancs succèdent des nuages gris qui couvrent peu à peu tout le ciel ; pas un souffle de vent, mais une chaleur lourde et humide, une température malsaine et insupportable.

Le lendemain, la brise reprend contre toute espérance, mais la chaleur devient de plus en plus accablante (30 à 33°).

(12 *Mars.*) Je fumais mon cigare avec le docteur, après dîner, quand un mouvement inaccoutumé se produisit sur le pont et attira notre attention : les matelots regardaient en l'air. Bientôt, une voix formidable sortit de la grand'hune et héla l'officier de quart : « Hô du navire ! quel est votre nom ? d'où venez-vous ? où allez-vous ? quel est votre pavillon ? le nom du commandant ? avez-vous déjà passé la Ligne ? combien y a-t-il de profanes à baptiser ? »

L'enseigne de vaisseau, chef de quart, répond à ce flot de questions. La voix mystérieuse reprend encore : « Que les néophytes se préparent par un jeûne sévère aux cérémonies de demain ! mon postillon va porter *mes volontés* à votre commandant. »

A ces derniers mots, proférés sur un ton terrible grâce au plus gros des porte-voix, une grêle de pois secs et de lentilles tombe sur le pont ; un tapage assourdissant pro-

duit par toute la batterie du maître coq et visant à imiter les fracas de la foudre, avertit les novices que le moment inéluctable va arriver : nous sommes sur les confins du royaume du père Tropicque, gare au baptême ! Un certificat en « due forme » est le passeport obligatoire de tous ceux qui pour la première fois franchissent l'Equateur.

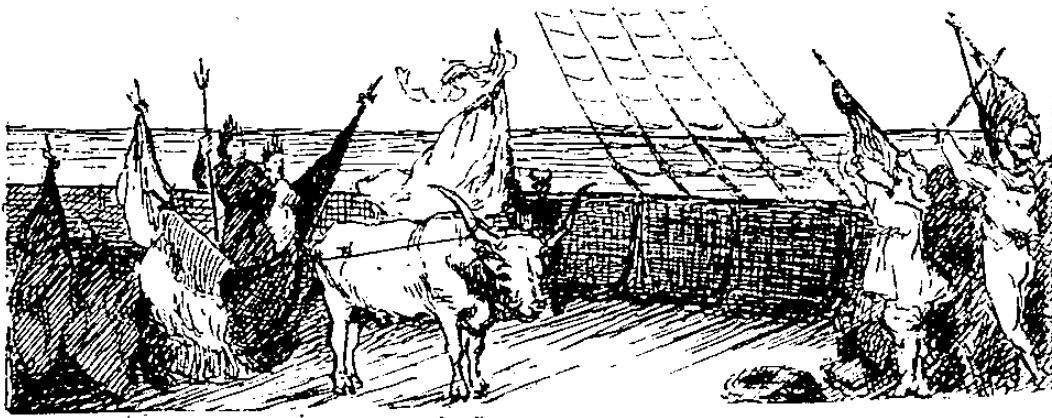
Mais voici le *postillon*. — Il dégringole avec l'adresse d'un macaque de la vergue de perroquet, le long d'une manœuvre. Peu s'en faut que le commandant, qui se tient près du gouvernail à l'arrière, ne reçoive sur le nez le messager du ciel ; ce personnage légendaire présente au *maître à bord après Dieu* un pli énorme aux armes du Roi des flots. Parfaitement costumé, chamarré de rubans, le postillon, qui n'a pas sa langue dans sa poche, raconte à l'état-major, rangé autour de son chef, toute une série de blagues de circonstance ; au second plan apparaît bientôt le *meunier* suivi de la *meunière*, une bien charmante personne, ma foi ! Gros-Jean saupoudre agréablement l'assistance d'une nuée de farine, tandis que son épouse distribue des crêpes. Les imprudents qui ne sont pas initiés au passage de la Ligne, croquent à belles dents ces pâtisseries. Horreur !... C'est à en rendre l'âme... Faite de filasse et de saindoux poivré, cette crêpe étrange s'arrête dans le gosier ; on tousse, on éternue et personne ne vous plaint.

Le commandant prend connaissance de la lettre du père Tropicque ; elle est courte, mais bien sentie : « Bon pour 24 doubles rations de vin ! »

Quand il s'agit de profiter d'une bonne occasion pour *pitancher*, le matelot n'y manque jamais. — N'allez pas pousser les hauts cris, *terriens* qui pourrez lire ce journal ! — La Marine est un rude métier, on y dépense largement ses

forces : il faut bien les réparer quand on peut. L'ivrognerie à bord est si sévèrement punie qu'il est bien rare d'en trouver des exemples ; d'ailleurs le commis aux vivres, le père Riz-pain-sel, a les clefs de la cambuse !

(13 Mars.) Grande joie et liesse universelle à l'occasion du baptême de la Ligne. — A midi, de toutes les ouvertures, panneaux et manches à air, surgit une nuée de diables et diabolins. Le noir de fumée, le minium du bord, les



LE CHAR DU PÈRE TROPIQUE

plumes de nos poulets, la laine de notre mouton sont mis à profit pour les costumes fort légers de ces échappés de l'enfer. Le père Tropicque, remarquable par une barbe de longueur démesurée et un appendice nasal tout à fait anormal, ayant à ses côtés Madame Tropicque, arrive enfin avec toute la lenteur et la majesté d'un roi fainéant, traîné par un des bœufs, dans un char étrange. C'est le youyou qui, monté sur des roulettes et couvert de drapeaux, sert de véhicule. Le père Tropicque prend le commandement du bâtiment que lui abandonne l'officier de quart. Accompagné de son épouse et précédé de ses massiers, porteurs du trident, emblème de la toute-puissance aquatique, il monte

sur la passerelle et préside aux réjouissances publiques. Deux sauvages affreusement tatoués s'emparent du gouvernail. Alors, du mât d'artimon, tombe comme par enchantement le pilote de la mer. C'est la caricature d'un type qui, appartenant à la marine du commerce et n'ayant pas le privilège de l'uniforme, excite la verve railleuse des marins de l'Etat ; sale, déguenillé, peu présentable surtout vu de dos, ce personnage, un pître, fait les commandements les plus extraordinaires, à la grande gaieté de ses auditeurs.

Mais l'heure du passage de la Ligne est venue. — L'*astro-nome*, chargé de son sextant de circonstance dont la lunette est remplacée par une bouteille, suivi d'un aide portant en guise de chronomètre un énorme moulin à café, vient observer et *faire le point* ; l'opération consiste, en somme, à avaler le contenu de la fiole sans répandre une goutte du vin qu'elle renferme. Nous sommes « *sur l'Equateur* », de par l'astronome... Le baptême commence aussitôt : une bonnette (voile rectangulaire) placée au ras du pont, entre le mât de misaine et le grand mât, reçoit l'eau d'une manche à incendie. Elle est installée de manière à former une vaste piscine ; la toile est assez dense pour retenir l'eau. Devant cette baignoire improvisée se placent les *deux décrotteurs* et le *barbier*. Les *gendarmes* écartent une foule indiscreète et amènent les néophytes qui ne peuvent se soustraire aux recherches de ces *Pandores* du jour. Après un sermon grotesque du *chapelain*, le docteur a le premier les honneurs du baptême. Le *barbier* enduit de noir les joues du patient ; puis c'est le tour des *décrotteurs* ; les pieds nus du disciple d'Esculape sont goudronnés sans pitié. Assis sur un escabeau, tournant le dos à la bonnette, le patient se sent tout à coup projeté en arrière et roule dans l'eau où il

est douché sans façon. Deux autres camarades de l'état-major tombent ensuite dans les fonts baptismaux, puis les officiers-mariniers et matelots qui en sont à leur premier passage de la Ligne. — Mon extrait de naissance me tire d'affaire, prouvant que je suis originaire de l'île Bourbon. — Le bain n'a rien de désagréable, d'ailleurs, par plus de 30 degrés de chaleur. C'est si vrai, que tout le monde, sans distinction, s'arrose sans vergogne, au bout d'un quart d'heure d'hésitation. Pour fuir les attaques de Kervor qui s'est emparé de la manche à eau, je grimpe dans la mâture. Deux gabiers de grand mât se précipitent à ma poursuite, me prennent, me hissent et m'attachent solidement à la hune : c'est la première fois que je me hasarde dans leur empire ; je leur dois, selon l'antique usage, un droit, une redevance. Je donne mon obole et suis défilcé. Je continue mon ascension, sous l'œil approbateur des mathurins, j'arrive au paratonnerre, aussi haut que possible, et mérite un brevet de gabier de 1^{re} classe, avec les félicitations de *madame Tropicque* et des deux *décrotteurs*.

Le soir, grand bal sur le pont au son des accordéons et du biniou : on danse la gigue avec désinvolture. Robin, devenu le chien du père Tropicque, se mêle aux quadrilles.

Avec un peu de bonne volonté, on se dirait loin de l'Equateur, au milieu d'un pardon breton.

Un feu d'artifice, dû à ma générosité, couronne la fête ; quelques fusées Lefauchaux jettent l'équipage dans un complet ravissement.

Le commandant convie son état-major à un petit souper fin, pour terminer la journée. En nous rendant à son invitation, nous sommes sur le point d'être asphyxiés, tant est grande la chaleur de son appartement.

En sortant de là, une heure après la fête, nous voyons tous les acteurs du « Passage » redevenus timoniers, fusiliers ou gabiers, chacun se tenant à son poste de quart : aussi tranquilles qu'ils étaient bruyants un moment avant, ces braves gens nous prouvent, par leur attitude, que permettre de fêter la Ligne n'est pas nuire aux idées de discipline.

Du 13 au 28 mars. — Traversée monotone, tantôt à la voile, tantôt à la vapeur, la machine fonctionnant pendant trois jours pour faire de l'eau distillée. Nos caisses à eau, remplies à Ténériffe, commencent à se vider ; le fond n'est plus qu'une sorte de boue jaunâtre que notre filtre, déjà en mauvais état, ne peut décolorer. Cette teinte, qui affecte désagréablement la vue plutôt que l'estomac, est due à la rouille des récipients.

Nous n'avons pourtant pas à nous plaindre. Si vous saviez ce que l'on souffrait dans la vieille marine, alors que l'eau était mise dans des barriques et y croupissait sous les tropiques ! Christophe Colomb, Magellan et consorts n'ont pas que le mérite des découvertes... Par quelles privations ces hommes, d'un courage vraiment prodigieux, ont-ils dû passer dans leurs petits bateaux à peine pontés !

— Quant aux victuailles, nous en sommes réduits aux conserves de tous genres et aux légumes secs. Pauvre gamelle ! la dernière pomme de terre a disparu. Nous avons soif d'eau claire et faim de cresson. Il faut pourtant s'accoutumer à ce régime-là. La campagne du Pacifique est connue pour la longueur de ses traversées ; nous aurons encore bien des mille lieues à faire sans voir la terre, pendant la durée de cette campagne.

Le 26 mars, par 25° 35' de latitude S. et 44° 40' de lon-

gitude 0, la mer nous offre un singulier aspect. Elle est couverte de grandes taches d'un rouge de sang et de forme circulaire. Ces taches courent le long du bord. En les regardant attentivement, nous voyons qu'elles sont formées d'une multitude d'animalcules ayant l'aspect de petites merises et se mouvant avec une grande vélocité. Nous en prenons dans le filet en étamine : de près, ces bêtes ressemblent à des crevettes microscopiques, mais sans carapaces, et repliées sur elles-mêmes. D'aucuns prétendent que notre trouvaille consiste simplement en frai de poisson ; ... d'autres mettent en avant des hypothèses qu'aucun document scientifique ne nous permet de contrôler d'une manière certaine. Il nous est impossible, malheureusement, de recueillir des échantillons de ces phénomènes vivants ; sans consistance aucune, ces corpuscules se désagrègent et perdent leur belle nuance écarlate au seul toucher de l'observateur.

28 *Mars*. — Avant la relâche de Montévidéo, le ciel nous ménageait une surprise : le spectacle d'un *pampeiro*. Beaucoup de Parisiens paieraient cher pour assister à ce drame de la mer, à condition, sans doute, de n'y point jouer leur rôle.

Le *pampeiro* est un vent violent qui se forme au-dessus des *pampas*, ces plaines immenses de l'Amérique du Sud. C'est comme une trombe folle qui cause souvent de grands désastres jusque dans les rades de Montévidéo et de Buenos-Ayres.

Le 29, au matin, j'entends à mon réveil comme un gros bourdon de cathédrale jetant, au-dessus de ma tête, ses notes sourdes et lugubres. Je monte sur le pont : le vent y souffle à renverser hommes et choses ; la mer a subitement

grossi d'une façon effrayante. Le *Mistral*, mis la à cape, oppose la force d'inertie aux flots déchaînés. Des lames monstrueuses, de 7 à 9 mètres de hauteur, nous obligent, pendant trois jours, à danser une valse macabre qui me fatigue les jambes et les reins comme la plus rude bastonnade ne le ferait pas. Le médecin, ce pauvre Trocart, qui a le mal de mer depuis Brest, fait vraiment pitié. Impossible de se livrer à la moindre occupation soit dans les chambres où les objets les mieux assujettis dégringolent sans qu'on puisse les arrêter, à droite, à gauche, par devant, par derrière ; soit dans le carré, où la table à roulis ne peut servir, tant les chocs sont perpétuels et violents. Il est difficile de se faire une idée de l'état d'exaspération de chacun ; on lutte toute la journée, on se roidit inutilement. Avaler trois cuillerées de soupe est un problème d'équilibre ; il faut manger debout en s'arc-boutant dans les coins ou dans l'ouverture des portes ; de temps en temps, une avalanche, un coup de mer, s'engouffre par la claire-voie et sale, outre mesure, les plats en allongeant la sauce. Cela s'appelle « une baleine » !

Pour passer le temps, ne pouvant rien faire, je vais causer avec le chef de quart sur le pont. Le *Mistral* de se trémousser de plus belle ; je me cramponne aux bastinguages et je regarde : De chaque côté du navire s'élèvent de véritables montagnes d'eau. A l'arrière, dans l'écume blanche qui frange la lame, se jouent des troupes d'oiseaux de mer ; entre autres les alcyons du poète. Les matelots, qui ont leurs curieuses légendes, prétendent que ces gracieux volatiles ne sont autre que les âmes des capitaines au long-cours morts en mer. « Les pauvres diables sont là-dedans, me disait un gabier en me montrant le gouffre béant, ils vou-

draient bien revenir au pays, ils nous demandent passage !... »

Après le gros temps, la houle, sa conséquence naturelle, vient encore nous retarder au moment d'atteindre le port ; la mer ne reprend sa belle apparence que le 2 avril, nous permettant de continuer notre route vers Montévidéo.

CHAPITRE III

SÉJOUR A MONTÉVIDÉO

*Flânerie à Montévidéo. — La manie de la photographie. — Les Orientales.
— La Matriz. — L'armée de l'Uruguay. — Un intérieur franco-espagnol.
— Douce hospitalité. — Les visites du Docteur. — Au Paseo-del-Molino.*

Après un mois et demi de mer, comme le clairon appelait l'équipage à la prière, à l'horizon taché de grandes plaques rouges apparut un joli côtre courant à pleines voiles et qui semblait mettre le cap sur le *Mistral*.

« Le pilote ! » cria la vigie.

Un murmure approbateur se fit entendre dans les rangs des matelots qui attendaient, tête nue, la récitation des oraisons réglementaires, paroles de soumission, de repentir, appel au pardon céleste bientôt suivi, ô dérision amère ! de la lecture du cahier de punitions...

Le navire allait entrer dans le Rio de la Plata, large bras de mer aux eaux jaunâtres, formé par la réunion du Parana et de l'Uruguay.

Le commandant ordonna au maître mécanicien de modérer l'allure du *Mistral*. Il fallait user de la machine pour

atterrir, mais en dépensant le moins de charbon possible.

— Pourquoi ces économies de bouts de chandelles ? s'écria vivement le pauvre docteur en proie au mal de mer et tout désappointé en apprenant les ordres du commandant. J'ai un désir fou de mettre le pied à terre, il me semble que je suis tout enkylosé après ces quarante-cinq jours de navigation forcée.

— Soyez donc raisonnable, mon ami, lui répondis-je, nous ne pouvons pas arriver décemment en rade avant huit heures du matin. Nous trouverons là des bâtiments de guerre anglais, italiens, espagnols, brésiliens ; il faut que nous fassions notre petit effet en mouillant, au milieu de tous ces étrangers, avec l'aplomb qui nous caractérise. Le commandant tient à sa réputation de bon manœuvrier. Et puis, que verrions-nous ce soir ? Ne vaut-il pas mieux passer une bonne nuit à bord pour s'élancer bien dispos à terre, demain matin ? Nous visiterons ensemble le marché si vous voulez, c'est une des curiosités de l'endroit, m'a-t-on assuré ; nous déjeunerons au restaurant, et nous irons, dans l'après-midi, faire visite à un médecin du pays pour lequel j'ai une lettre de recommandation.

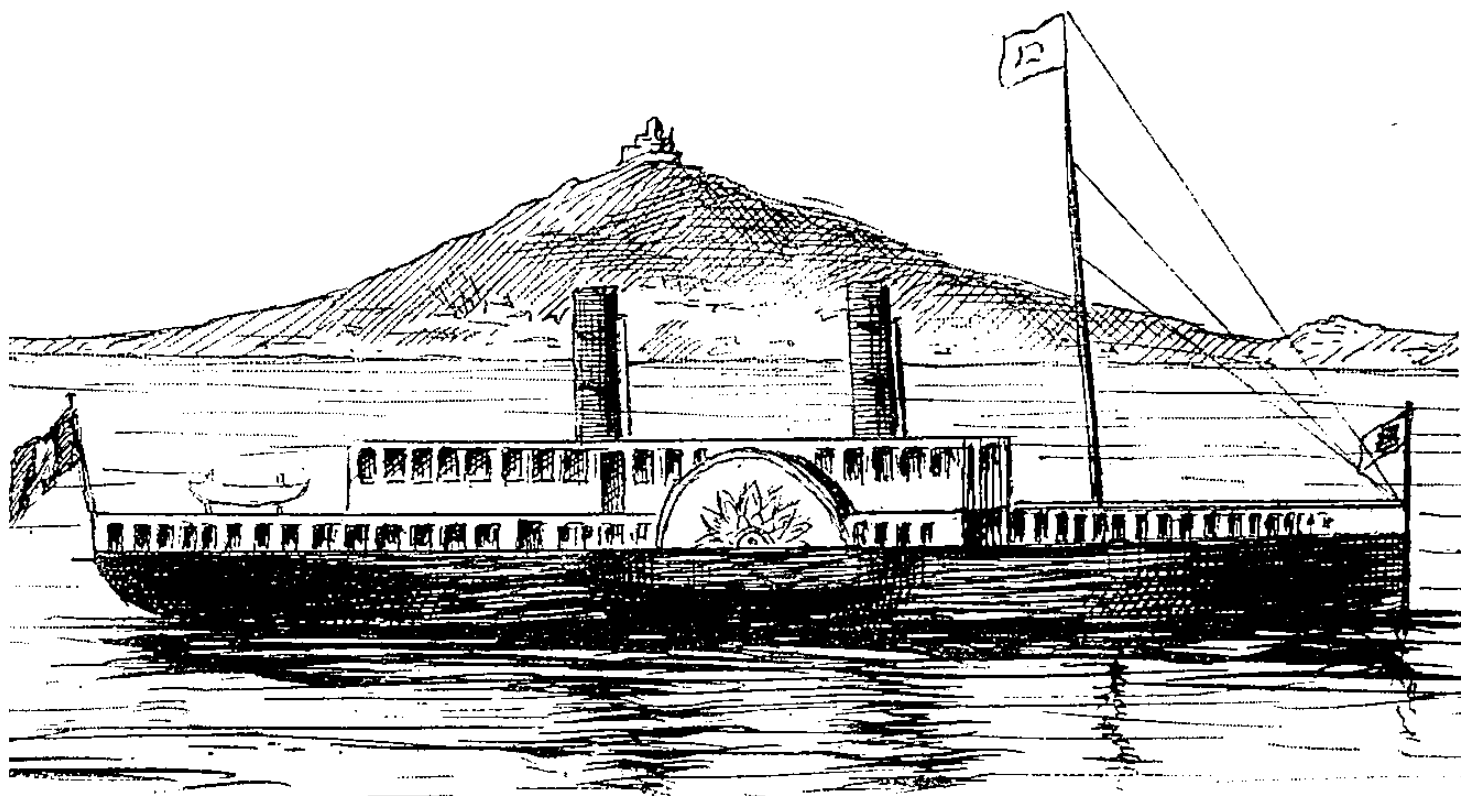
— Excellente idée ! répondit Trocart subitement calmé par cette proposition.

*
**

Nous sommes au mois d'avril, la fin de l'automne pour Montévidéo.

Des étalages qui bordent les allées du marché s'échappent de bonnes senteurs de légumes frais, d'enivrants par-

fums de fleurs; les grappes de raisin noir débordent des paniers plats où elles s'amoncellent; les aubergines violacées, les tomates rubicondes, les pastèques aux flancs rebondis, sont entassées pêle-mêle, sur les dalles; aux auvents des boutiques pendent des chapelets d'œufs d'autruche et des courges sculptées. Le long des murs, des cages de grande dimension renferment des milliers d'oiseaux



MONTÉVIDÉO (VUE DE LA RADE) *

dont le plumage étincelle comme un écrin de pierres précieuses; le gazouillement des bengalis, les cris perçants des perruches se mélangent en formant un étrange concert qui nous assourdit.

Je me promène avec Trocart et d'Artimon, toujours en quête de nouveautés; un attaché à la légation française de Montévidéo nous accompagne dans notre promenade matinale.

* Le paquebot de Buénos-Ayres en rade de Montévidéo, d'après un dessin de M. Bouyer.

Les petites cuisinières affairées, le bras tendu sous l'anse du panier débordant de victuailles, se pressent autour de l'étal du boucher à la mode : « L'heure du déjeuner approche, la *senora* va se fâcher, il n'y a pas moyen de se faire servir, *caramba!* » Ce sont des réclamations sans fin...

La viande est apportée, par chemin de fer, des *carnicérias* (abattoirs) du *cerro*, simple accident de terrain dont les Montévidéens ont la prétention orgueilleuse de faire une montagne ; — les wagonnets s'arrêtent à la porte même du marché.

Cette viande est d'un bon marché incroyable : les morceaux les meilleurs valent cinquante centimes le kilogramme, soixante au plus, dans les mauvais moments. L'Uruguay est un pays de plaines immenses où paissent d'innombrables troupeaux ; quand un colon, en tournée dans ses propriétés, veut se procurer un morceau de filet de bœuf, il fait abattre et dépecer l'animal à grands coups de couteau, prend ce qui lui convient pour son repas et abandonne le reste aux oiseaux de proie.

D'Artimon semblait complètement absorbé depuis qu'il était entré dans ce temple de la mangeaille ; était-il distrait par la vue des boutiques faisant diversion aux ennuis de la traversée, comme Trocart et moi qui palpions fruits et légumes avec intérêt, garnissant toutes nos poches, sans le moindre respect humain, à les faire craquer sous le poids ? — Non... le jeune enseigne était sous le charme des Montévidéennes qui le coudoyaient, analysant les détails de leur physionomie riante, bouche minuscule, yeux noirs bordés de cils longs et soyeux, nez droit ou aquilin, air moqueur et bon tout à la fois. Il admirait naïvement : « Quelles tailles ! disait-il à mi-voix, se parlant à lui-même, quels pieds

de Cendrillon ! quelles mains de duchesse ont ces petites ménagères... Les femmes sont donc toutes également charmantes dans ce pays de Cocagne ? Ou les laiderons ont-ils l'habitude de garder la maison ? »

Une noce vint à passer ; l'épousée était une *gaucha* (Indienne) en toilette de circonstance, avec de magnifiques tresses de cheveux noirs tombant librement sur ses épaules. Nous nous empressâmes autour de la mariée : « Je vous conseille de bien la regarder, nous dit l'attaché d'ambassade, car c'est un dernier vestige de la race indigène, un type devenu fort rare. Dans cette ville cosmopolite où viennent se croiser les plus jolies races de la vieille Europe, espagnole, italienne, française, hongroise, la vue d'une femme indigène est devenue une curiosité. Le profil, comme vous pouvez le constater, ne manque pas d'originalité. Cette jeune personne a sans doute une certaine idée de ses charmes, car elle se rend, de ce pas, chez le photographe. Voyez-vous ? — Je parie qu'elle est déjà venue poser deux ou trois fois avant son mariage. Ici, le beau sexe a la manie du portrait. Il n'y a pas de pauvre si déshéritée du sort qui ne possède son *retrato*. C'est une gloire d'être exposé aux vitrines de l'artiste. Voulez-vous, au lendemain d'un bal, garder un souvenir de la soirée ? Allez tout simplement chez le photographe à la mode et demandez le portrait de la maîtresse de la maison où vous avez été reçu ; personne ne songera à s'en étonner, encore moins à s'y opposer. La société de notre cité américaine ne partage pas les idées de France à cet égard-là.

— Puisqu'il en est ainsi, interrompit brusquement d'Artimon, vous devriez bien m'indiquer le photographe de cette jeune personne qui marche devant nous. Je la suis du

regard depuis que nous sommes ensemble, elle se retourne... Regardez... elle est ravissante !

— Cette beauté n'a rien de surprenant, reprit en riant l'attaché d'ambassade ; M^{lle} d'Arcy est une Orientale *, d'origine française par son père. Je la connais comme une de nos plus aimables conductrices de cotillon de l'hiver dernier ; je regrette que vous soyez pour aussi peu de temps à Montévideo, je me serais fait un honneur de vous présenter à sa famille.

D'Artimon se rengorgea avec importance.

— Il ne tient qu'à vous de voir ici d'autres jeunes filles et de plus jolies peut-être, répartit le jeune diplomate sur un ton légèrement gouailleur ; rendez-vous avant le dîner sur la place du Gouvernement, emparez-vous d'un des bancs de l'avenue centrale et regardez tout simplement les passants... votre enthousiasme pourra se donner libre carrière. Comme tous les officiers étrangers qui arrivent à Montévideo pour la première fois, vous serez charmé du maintien de nos gracieuses Orientales, noble et pourtant sans prétention, de leur naturel charmant, des ondulations de leur taille si souple quand elles saluent. Vous remarquerez aussi leur goût parfait. Les toilettes sont en harmonie complète avec le climat à la faveur duquel elles se développent, jeunes filles ou jeunes femmes, en s'épanouissant, rayonnantes de fraîcheur et de gaieté ; les robes, d'une grande simplicité, sont de couleur claire ; la mantille de tulle ou de dentelle noire pour les unes, le chapeau de paille orné d'une profusion de plumes d'autruche pour les

* Les habitants de l'Uruguay (*République Orientale*), sont souvent désignés sous le nom d'Orientaux.

autres, font valoir des minois toujours jolies, animés par les yeux les plus grands, les plus vifs qu'on puisse rêver. M^{lle} d'Arcy qui se promenait tout à l'heure au marché est un des spécimens de notre société orientale, mais elle a bien des rivales...

— Cette jeune personne qui traverse seule le marché à neuf heures du matin appartient donc à la société ? répartit d'Artimon.

— Cela vous étonne ? continua le loquace attaché à la Légation de France, je ne vois pas pourquoi. M^{lle} d'Arcy est une jeune fille que vous pouvez prendre comme type de *notre* monde. Elle sort seule, va librement, le front haut, heureuse de vivre ; ce système d'éducation à l'américaine n'offre aucun inconvénient dans un pays où l'on professe le respect de la femme, où le mariage n'est jamais une affaire d'intérêt mais le résultat de sympathies réciproques. Les fiançailles se font à long terme comme en Angleterre et la protection du *novio* remplace bientôt pour la jeune Orientale la surveillance qu'exerçait sa mère sur son enfance. Bien malheureuse la Montévidéenne qui n'a pas à quinze ans son *promis* l'accompagnant dans ses courses en ville, à l'église pour assister aux offices et suivre les retraites, à la promenade pour tenir son ombrelle et lui offrir les friandises de la *confiteria* à la mode.

— Le *novio*, le fiancé du pays, reprit d'Artimon, est en somme, n'est-ce pas, un indispensable Mentor que toute jeune fille bien née doit traîner derrière elle... C'est évidemment une institution des plus remarquables, et pourtant M^{lle} d'Arcy ne paraît pas s'être faite à cet esclavage de bon ton ?

— Comme vous prenez la chose vivement ! dis-je au bouillant enseigne.

— Notre camarade a besoin de respirer l'air de terre pendant quelques jours, répliqua le docteur en tirant une bouffée de l'excellent *puro* qu'il venait d'acheter à un petit marchand ambulante. Le *microbe maritime* qui nous a tous travaillé pendant cette interminable traversée le rend un peu nerveux, mais cela se passera.

Tout en causant, nous étions sortis du marché et parcourions la ville avec notre aimable guide qui nous montra successivement les principaux monuments de Montévidéo, le palais du Gouvernement et sa place si spacieuse, la Chambre des députés, le théâtre Solis, édifices d'une grande simplicité de ligne, mais bâtis à grands frais avec des marbres apportés d'Italie.

Arrivés sur la place de l'église de la Matriz, large esplanade agrémentée d'un arbre énorme étendant au loin ses rameaux nouveaux chargés d'un feuillage toujours vert hiver comme été, et d'une fontaine en marbre blanc portant sur des plaques dorées les dates mémorables de l'histoire de la République, nous nous apprêtions à aller au cercle français, quand tout à coup les portes de la cathédrale s'ouvrirent brusquement pour laisser passer la foule qui venait d'un enterrement.

— Entrons-nous ? dit le docteur Trocart. Nous n'aurions qu'une idée incomplète de cette ville catholique si nous ne nous acquittions pas du traditionnel pèlerinage à l'église.

— Entrons donc ! répondit d'Artimon.

Nous primes congé du diplomate, lequel ne jugeait pas à propos de nous suivre, et pénétrâmes dans la cathédrale où régnait cette demi-obscurité mystérieuse qui impose le respect aux plus indifférents.

Au milieu de la nef, quelques fidèles voilées d'épaisses

mantilles noires, égrenaient d'énormes chapelets en se tenant assises à la manière turque, sur de petits carrés de tapisserie ; ainsi que dans toutes les églises des pays espagnols, les chaises sont considérées à la Matriz comme des meubles de luxe qui ne s'accordent pas avec le caractère de ce sanctuaire de la prière. Le bedeau, un vieillard à la mine sévère, nous montra comme une curiosité quelques prie-Dieu placés près d'un confessionnal : « Ces sièges appartiennent à des étrangères, dit-il tristement ; les anciens usages s'en vont... Il y a dix ans, M. le curé n'aurait certainement pas toléré cela. »

Après avoir fait le tour de la cathédrale qui n'offre rien de bien particulier au point de vue de l'architecture, nous nous arrêtâmes devant un autel de la Vierge, entouré de nombreux *ex-voto*.

La statue de la madone est en cire et a plusieurs têtes de rechange. Le bedeau les renouvelle suivant la fête de l'année ou d'après les événements. Il a en réserve la figure douce et heureuse des jours de joie à côté de la figure résignée des heures de tristesse.

Cette semaine-là qui précédait celle de la Passion, la statue avait une mine d'une pâleur effrayante. D'amples vêtements de velours noir la recouvraient ; sur la poitrine reposait un cœur en argent percé de poignards. Des bouquets d'un diamètre extraordinaire, occupaient les deux extrémités de l'autel. Les fleurs, agréablement nuancées, étaient piquées à plat, sur un fond en fil de fer, de forme ronde.

Au milieu de cette avalanche de roses, de gardénias et de jasmin, deux jeunes femmes à la mise élégante étaient agenouillées sur l'unique marche de l'autel.

— Je ne sais si je rêve, si je suis hanté depuis ce matin

par une vision persistante, nous dit tout bas d'Artimon en les apercevant, mais il me semble que l'une de ces dames est M^{lle} d'Arcy.

— Vous m'inquiétez sérieusement, mon ami, répondit le docteur ; je vous conseille de combattre cette maladie dès le début. Allons déjeuner...

Le restaurant où nous entrâmes avait une terrasse donnant sur la place de la Matriz. La musique militaire y jouait.

Parmi les auditeurs se faisaient remarquer par leur jactance beaucoup d'officiers très pimpants.

A Montévidéo, les officiers sont presque aussi nombreux que les soldats. Ce luxe d'état-major s'explique par les fréquents changements de gouvernement. Le parti qui a le dessous ne renonce à ses prétentions qu'à une condition : Les vainqueurs garderont dans les rangs de l'armée les chefs des vaincus, estimables négociants que les événements politiques élèvent du jour au lendemain aux premiers grades. Point n'est besoin d'une école Saint-Cyr en cette république.

On m'a raconté que le colonel Latorre à son avènement au pouvoir, après moult prouesses guerrières, trouva ridicule le nombre des généraux qui émargeaient au budget de la Guerre. Il les invita tous à dîner, les traita somptueusement puis les pria, après le dessert, de se retirer chez eux en bons particuliers. « Vous n'êtes plus rien », leur dit-il simplement. Vaincus par l'ascendant du Colonel-Président, un vrai colonel celui-là, les ex-généraux mirent leurs étoiles dans leur poche et retournèrent sans murmurer à leurs comptoirs.

L'armée, qui se compose de quelques bataillons assez bien tenus, est recrutée d'une manière originale.

Chez nous, pour être soldat, il faut n'avoir pas eu maille à partir avec la justice. A Montévidéo, il est ordinairement nécessaire pour porter l'uniforme, gloire de Dumanet, d'avoir été condamné pour vol ou assassinat.

La majorité des « *soldats de la sûreté* » n'ont pas d'autre origine. Et cette police fait bien son devoir...

Dans un port aussi fréquenté que Montévidéo, sur des quais où la boxe est le principal argument entre matelots de toutes nationalités, les alguazils ne manquent pas d'occupation.

Pendant la nuit je fus souvent réveillé par les appels des *serenos* ou veilleurs qui font des rondes perpétuelles en criant suivant le temps « Sereno ! » ou « Nublado ! »

Le nom de *sereno* attribué par l'usage au veilleur lui-même prouve en faveur du ciel de Montévidéo dont l'azur n'est pas souvent terni. Dans ce pays privilégié la pluie devient un signe de malheur.

*
* *

Dès le lendemain de notre arrivée à Montévidéo, je songai à me présenter à un ami de mon père, le docteur Dorval, l'un des praticiens les plus connus du pays. Cette camaraderie date de loin, un demi-siècle à peu près. Tous deux médecins de la marine, ils étaient déjà liés lors de l'affaire d'Obligado.

— Une rude journée, me dit M. Dorval, en me rappelant ce souvenir, un vrai combat qui nous a valu, ma foi, de bien *jolies* amputations !

J'ai encore présente à l'esprit ma première soirée dans cette hospitalière maison du docteur.

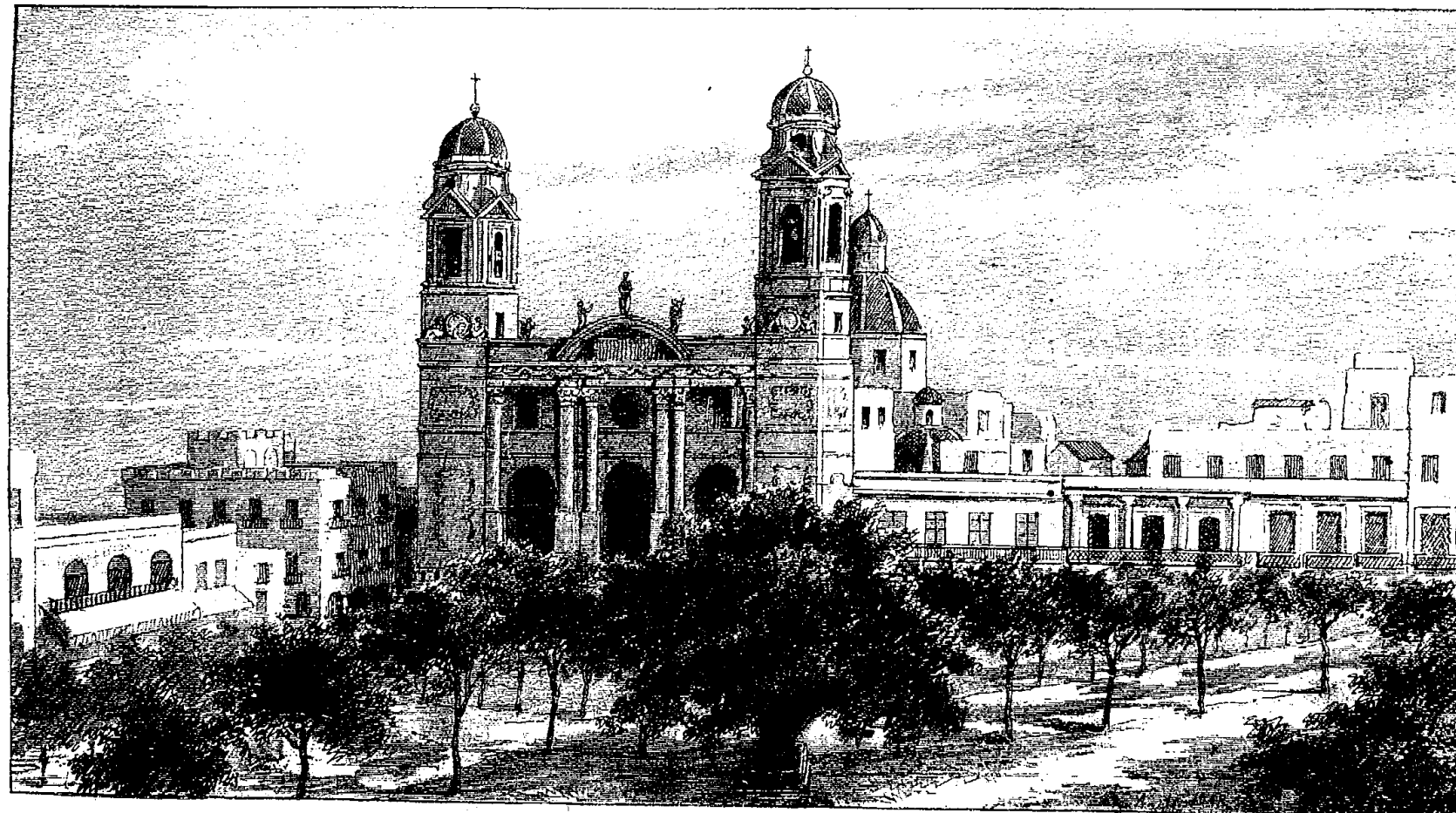
Fiancé à une jeune Espagnole dont il s'était épris pendant sa campagne dans la Plata, il n'avait pas hésité à quitter la Marine pour venir se fixer « sans esprit de retour » à Montévidéo. D'heureuses spéculations de terrain, en même temps qu'une nombreuse clientèle, remplirent bientôt l'escarcelle du jeune ménage.

— Je n'ai pas été trop mal inspiré en donnant ma démission de chirurgien de seconde classe, me dit M. Dorval en me faisant ses confidences. Je jouirais tout au plus, aujourd'hui, de quatre mille francs de retraite, si je n'avais pas renoncé à ma carrière maritime ; ici, mes maisons, mes fermes, et les soins que je consens à donner à quelques malades pour n'en pas perdre l'habitude, me rapportent environ deux cent mille livres de rentes.

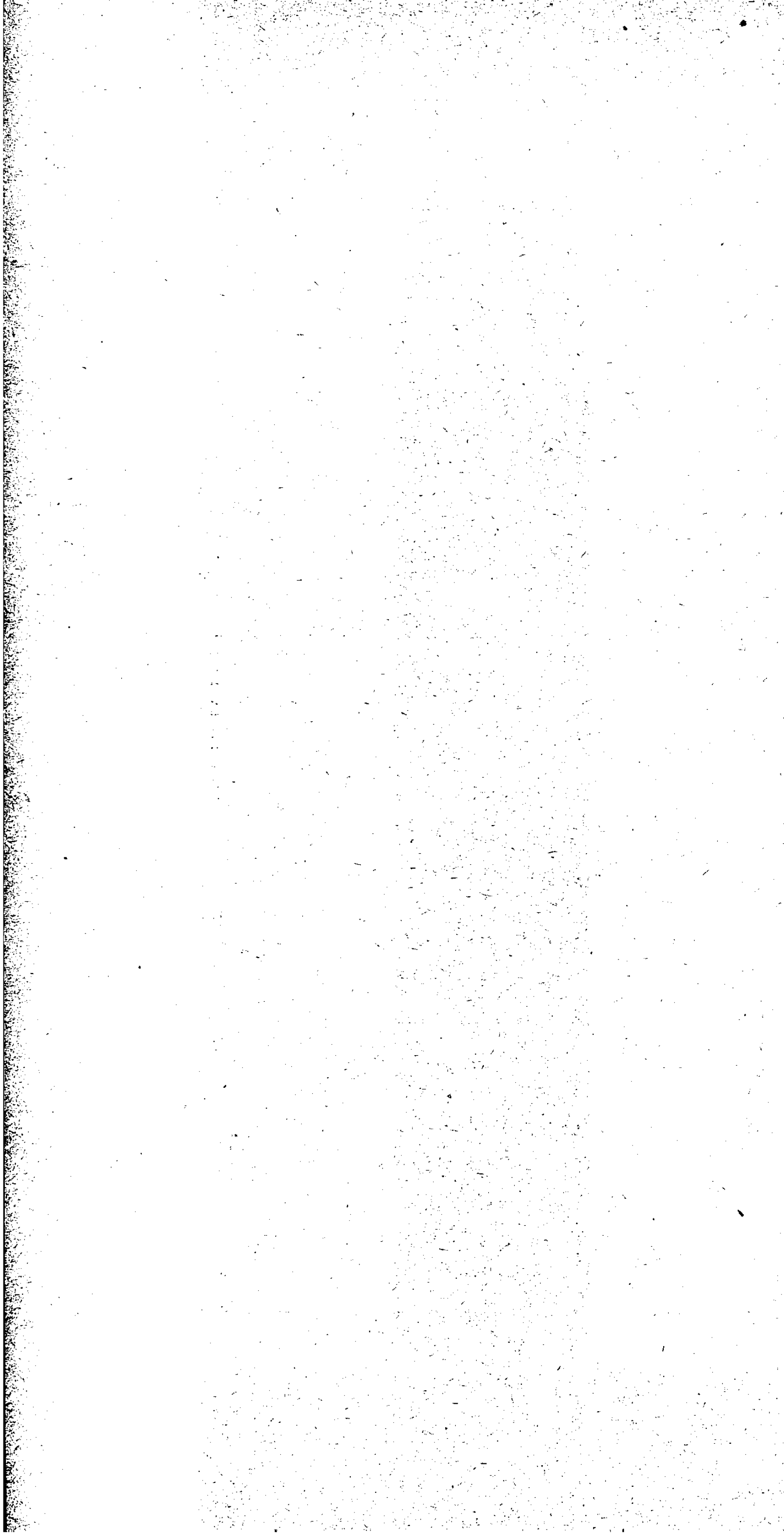
Je fus, dès ma première visite, présenté à M^{me} Dorval qui me tendit la main en prononçant la phrase d'usage : « La casa esta a la disposicion de uste signor ! » A compter de ce moment je devins un familier de la maison ; le docteur se fâchait « *tout rouge* » quand il apprenait que j'étais descendu à terre sans venir lui demander à dîner. L'amabilité si franche des compatriotes que j'ai rencontrés pendant mes séjours dans l'Amérique du Sud mériterait un éloge en quatre points, mais je me garderai de dire tout le bien que je pense d'eux ; ces souvenirs intimes, pour ne rien perdre de leur saveur, doivent rester entre eux et moi. Ils ne s'effaceront jamais.

Mes camarades du *Mistral* sont tous venus chez le D^r Dorval.

Il avait exigé que je les amenasse à sa table à tour de rôle, ne voulant pas que des officiers français fussent « empoisonnés par les gargotiers de l'endroit. »



PLACE DE LA MATRIZ



Trocart vint dîner avec moi, le jour même où M^{me} Dorval mit « sa maison à ma disposition. »

La pièce où nous fûmes introduits était une manière de vaste serre où les plantes les plus rares, les plus excentriques de cette Amérique méridionale, patrie des orchidées et des cactus, s'épalaient librement, mariant dans un fouillis de forêt vierge, leurs feuillages aux tons divers, leurs fleurs extraordinaires.

Un grand divan, sur lequel se tenait assise M^{me} Dorval, longeait le mur. Dans une encoignure, un piano à queue ; ailleurs, au milieu d'une jolie corbeille de palmiers nains, un groupe en marbre, les trois grâces de Canova ; sur une table en bambou, une lampe Carcel dont le large abat-jour de dentelle rose tamisait la vive lumière, des albums, et l'indispensable *bombilla*, courge sculptée, ornée de pendoques d'argent, qui sert à prendre le mathé, boisson faite avec une herbe des pampas.

Des draperies de soie crème s'étagaient le long des vitrages qui donnaient du côté de la cour intérieure de l'hôtel ; la cloison d'en face était formée d'une glace sans tain à travers laquelle on apercevait un luxueux salon, ouvert seulement aux jours de grande réception. Des peaux de vigognes mordorées couvraient tout le parquet en guise de tapis.

M^{me} Dorval nous faisait gracieusement les honneurs de la serre en nous montrant les bibelots qui l'ornaient à profusion, quand le docteur apparut escorté par deux jeunes filles auxquelles il offrait galamment les bras.

Nous reconnûmes immédiatement en l'une d'elles M^{lle} d'Arcy.

— Mes enfants, dit paternellement M. Dorval aux nou-

velles arrivées, je vous présente M. Aylic, le fils du vieux camarade dont je vous parlais tout à l'heure, et mon collègue le D^r Trocart, médecin du *Mistral*.

Puis se tournant vers nous :

— Mes nièces, M^{lles} Laure et Vanda d'Arcy...

Et ce pauvre d'Artimon qui n'était pas là !

Les parentes de notre hôte auraient pu, l'une et l'autre, exciter l'admiration de notre camarade. Plus maîtres de nos impressions, nous n'en fûmes pas moins, le docteur et moi, franchement émerveillés par leur beauté et surtout gagnés par leur charmante simplicité.

L'aînée, brune comme une andalouse, avait une physionomie d'une expression singulière avec des traits d'une régularité classique. Sous les sourcils arqués s'ouvraient des yeux largement fendus, bordés de longs cils soyeux, à la prunelle noire et brillante.

La cadette, blonde et candide, au regard rêveur reflétant les tons du ciel bleu, n'avait rien de l'éclat de sa sœur, mais se distinguait par une grâce indéfinissable qui est le propre des Orientales.

M^{me} Dorval nous mit vite à l'aise, avec son grand usage du monde, en engageant la conversation sur Paris, où ses nièces avaient fait, l'année précédente, un séjour assez prolongé.

Le maître de la maison, qui s'était éclipsé après les présentations, nous interrompit bientôt en apportant de sa cave où il était allé les chercher lui-même, deux flacons couverts d'une poussière vénérable :

— Voici de très vieux Madère dont je suis assez fier, je vous l'avoue... Vous devez avoir besoin de vous reconforter, messieurs, car vous avez passé la journée à trotter par la ville, n'est-ce pas ?

— Mais non, répondis-je, nous venons tout simplement du bord. Notre longue promenade d'hier au marché du port, sur les places publiques, dans les églises, nous avait fatigués. Par suite de ce pénible voyage de Ténériffe à la Plata, nous avons tous éprouvé la même et curieuse sensation en descendant à terre, une sorte de griserie ; la tête nous tournait sans motif.

— Vous étiez au marché hier dans la matinée, et à la *Matriz* vers trois heures de l'après-midi ? répartit M^{lle} Laure d'Arcy.

— Précisément, répondit Trocart. Nous avons même eu l'honneur de vous voir à ces deux étapes de notre première promenade à Montévidéo.

— Mais vous n'étiez pas seuls ? qu'avez-vous fait du jeune homme qui vous accompagnait ?

— Notre camarade d'Artimon, sans doute ? grand, très svelte, avec des favoris blonds ?

— Oui... C'est votre ami ?

— Intime... répliquai-je. Mais me permettez-vous, mademoiselle, de vous demander...

— Pourquoi je m'intéresse à lui ? fit mon interlocutrice en riant aux éclats, c'est qu'il est si original !

Nous flairâmes quelque nouvelle excentricité de la part de d'Artimon ; le docteur me regarda comme pour m'engager à pénétrer le mystère de cette équipée du don Quichotte du *Mistral*, mais je n'osai poursuivre mes investigations. M^{lle} d'Arcy devait nous tenir compte, plus tard, de cette discrétion.

Le dîner fut très gai. Trocart se lança poétiquement dans des digressions sans fin sur la beauté des Orientales.

— Il vous est bien facile de vous fixer dans notre cher

pays d'adoption, riposta notre hôte. Si vous avez quelque fortune, donnez votre démission, installez-vous dans un quartier voisin du mien où je pourrai vous piloter comme confrère, et mariez-vous ! Vous ferez un mariage d'inclination, le seul qu'on puisse faire ici où la dot est un mythe. Vous obtiendrez la main de la fille du Président de la République si vous lui plaisez... Les considérations de famille, de caste, etc., sont inconnues chez nous en pareille occurrence, et pour une excellente raison : A Montévidéo, règne l'égalité du travail. Le négoce est, avant tous autres, le métier en honneur. Les idées des Américains sont, en ce sens, les antipodes des nôtres en France. La République de l'Uruguay est une vraie démocratie ; les distinctions honorifiques, les décorations notamment, n'y existent pas. Notre Président est d'une simplicité antique.

— Vous avez pourtant un état-major qui paraît assez satisfait de parader en grande tenue, répartis-je.

— Nos jeunes officiers ont le tort d'être vaniteux, j'en conviens, mais ils en sont pour leurs frais, on ne les regarde guère : leur recrutement laisse à désirer...

— Mais que font donc les jeunes gens de votre monde s'ils ne sont ni soldats, ni avocats, comme chez nous ?

— Les Montévidéens, mon cher ami, me répondit M. Dorval, n'ont qu'une grosse préoccupation dans leur existence : celle de gagner de l'argent en *brassant* le plus d'affaires possible. La plupart d'entre eux s'occupent de commerce, les autres font valoir leurs terres, mais ne les questionnez pas sur les chefs-d'œuvre de la littérature, ils vous riraient au nez. Cette question de l'éducation morale si négligée chez les hommes, est au contraire l'objet d'une sollicitude toute particulière du Gouvernement en ce qui

concerne les jeunes filles. Vous avez pu constater, en vous promenant, que les écoles, les pensions de demoiselles, abondent sur toutes les voies publiques. Ces établissements sont admirablement montés. L'examen supérieur des femmes en France, dont le programme paraît pourtant assez élevé, n'est certainement pas à la hauteur du baccalauréat spécial dont nos jeunes Orientales subissent en grand nombre les épreuves compliquées. A mon avis, les exigences de la Faculté sont même poussées beaucoup trop loin, on ferait bien mieux d'apprendre un peu moins d'algèbre et de zoologie à ces demoiselles et d'insister davantage sur la couture.

Comme M^{me} Dorval et ses nièces se récriaient...

— Je maintiens absolument mon dire, mesdames, reprit notre hôte en souriant avec bonhomie. Vous lisez trop, vous vous montez l'imagination, et vous arrivez à trouver très inférieurs à votre idéal ces braves gens du pays, excellents cavaliers, fermiers entendus, mais pauvres d'esprit.

— J'envie réellement le sort des Montévidéens, dit Trocart avec une humilité comique ; tous fermiers ! mais c'est l'âge d'or.

— Ne vous moquez pas de ce métier-là, répartit M. Dorval, c'est le mien, maintenant que j'ai renoncé à ma clientèle, et je vous certifie qu'il exige une forte dose d'activité.

— Vous entraînez mon mari sur un terrain de prédilection, messieurs, nous dit alors M^{me} Dorval. Il va vous parler, au risque d'abuser longtemps de votre attention, de toutes nos sauvageries américaines, des pampas, et de nos propriétés. Vous vous repentirez peut-être de votre imprudence.

— Nous ne demandons qu'à nous instruire, madame,

répondis-je ; nous connaissons dès maintenant, mon camarade et moi, la vie intime, la douce hospitalité des Orientaux citadins ; un aperçu de leur existence à la campagne complètera ces données.

— J'ai, en terres, reprit M. Dorval, la superficie d'un de vos départements. Ces terres servent uniquement à l'entretien de mes troupeaux de bœufs et de moutons. C'est la grosse fortune de l'Uruguay. Le pays appartenait à l'Espagne depuis près de quarante ans déjà, quand les successeurs du conquérant Solis songèrent à utiliser les pampas, plaines vierges ; un taureau et huit vaches y furent laissés en liberté, telle est l'origine de notre richesse. — La culture des céréales donne également d'excellents résultats ; un hectare de bon terrain vaut de 50 à 60 francs, et son rendement moyen dépasse 3,000 kilos de blé en certaines régions. — Voulez-vous que je vous donne quelques détails sur ma vie de fermier ? — Oui ? — Eh bien ! vous pouvez vous figurer facilement mon *estancia*... Si vous aviez assez de temps à passer à Montévidéo pour aller la visiter avec moi, vous y trouveriez une maison confortable entourée d'une vérandah ; adossée à l'habitation principale, vous verriez la case du *capataz* ou intendant, un gros personnage à l'air important.... Plus loin, un hangar immense où l'on empile cuirs et laines ; puis, les *corrales*, parcs entourés de hautes palissades où l'on enferme les bœufs après les avoir pris au lazzo ; c'est là que vient les chercher le fournisseur du *saladero*, chargé de les conduire à l'abattoir. En cinq minutes, montre en main, l'animal est tué, dépouillé et découpé au *saladero*. La chair sert à fabriquer des conserves ou extraits de viande ; la peau, la corne, les intestins ont aussi leur emploi immédiat. Chaque bête est marquée

d'un signe particulier désignant le propriétaire et connu des agents du cadastre ; la surveillance se fait si bien sur toutes les propriétés, que le vol est devenu à peu près impossible malgré leur étendue. Mon *estancia* a plusieurs lieues carrées ; j'ai établi autour un réseau de fermes,



PAYSAN DE L'URUGUAY

dont les confins sont indiqués par des poteaux que relie des fils de fer. C'est une grosse dépense première, mais qui épargne l'entretien des bergers ou *pasteros*. Mes valets de ferme, bien dirigés par leur *capataz**, font de temps en temps le tour de la propriété à cheval et ramènent au centre les bestiaux égarés ; des chiens d'une race superbe les aident intelligemment dans ce travail. En tenant compte des épi-

* Intendant de l'*estancia* ou propriété rurale.

démies, mes troupeaux me rapportent par année moyenne 30 0/0 de revenus.

M. Dorval nous donna de si curieux renseignements sur la vie des colons dans les pampas que le temps passa vite. Trocart dut nous quitter pour prendre le canot-major et rentrer à bord. Plus heureux que lui, je restai chez mes hôtes qui m'avaient installé dans une fort jolie chambre à coucher en mettant à mes ordres deux domestiques dont l'unique occupation pendant mon séjour consista à prévenir mes moindres désirs.

J'eus l'occasion, pendant la soirée, de me trouver en tête à tête avec M^{lle} Laure d'Arcy. Tout en feuilletant un album de photographies, elle me dit à mi-voix :

— Vous n'êtes pas curieux, monsieur... Vous ne m'avez pas demandé pourquoi je trouve votre ami M. d'Artimon si... original.

Un peu surpris par cette attaque inattendue, je restai muet.

La jeune fille eut alors un fou rire qu'elle réprima subitement, et reprenant :

— N'amenez jamais ici M. d'Artimon pendant que je m'y trouverai. Il serait trop contrarié. Je lui ai fait sans doute beaucoup de peine en lui donnant une leçon, mais il saura au moins, maintenant, à quoi s'en tenir sur l'éducation des Orientales. Je sortais de chez moi, hier, quand un jeune homme qui ne m'a pas encore été présenté par mes parents me salua comme s'il me connaissait. C'était votre camarade.

— Vraiment ?

— Je l'ai parfaitement reconnu pour l'avoir déjà vu avec vous deux fois dans la même journée. Il s'est approché de moi et m'a saluée très bas en tenant son chapeau rond

comme un aveugle tient sa sébile. « Excusez-moi, mon pauvre homme, lui ai-je dit avec commisération, j'ai mes pauvres ! » et je passai...

— Qu'avez-vous donc de si amusant à vous raconter, mes enfants ? fit M. Dorval, en nous voyant rire dans le coin du salon où nous nous étions réfugiés.

— Nous regardions le portrait de tante Dorothée, mon oncle, et M. Aylie admirait sa coiffure.

— Il faut avouer, mon ami, reprit M^{me} Dorval, que votre sœur porte de singulières papillotes.

Il se faisait tard. M. Dorval se prépara à reconduire ses nièces chez leur mère qui, veuve depuis plusieurs années, était toujours souffrante et ne bougeait pas de son fauteuil. Très las, je gagnai mon appartement en songeant aux mésaventures de d'Artimon. La sorcière de Ténériffe avait dit vrai...

La fenêtre de ma chambre donnait sur une petite rue d'où montaient les accords d'une *viguéla*, la guitare espagnole. A côté de la maison du riche où se réunit si souvent la société de Montévidéo, avide de fêtes, un cabaret borgne donne asile aux pauvres diables qui dansent et chantent eux aussi, sans souci du lendemain.

De bon matin, le D^r Dorval vint frapper à ma porte. Il m'invita à l'accompagner dans ses visites.

— Vous êtes curieux, vous désirez faire des études sur le vif, suivez-moi donc, jeune homme. Nous jetterons un coup d'œil sur la salle dont j'ai la direction à l'hôpital, puis je vous conduirai dans une maison où l'on ne rencontre que de jolis visages, la vraie maison orientale. Cela ne vous déplaira pas, je l'espère ?

Cette proposition me convenait si bien qu'en un instant

je fus prêt. J'avalai une tasse de chocolat sans vouloir même prendre le temps d'y tremper un gâteau.

— Comme c'est réjouissant la jeunesse, s'écria l'excellent docteur Dorval en voyant avec quelle précipitation j'ingurgitais mon déjeuner. La curiosité lui fait perdre la notion du boire et du manger. Il va s'étrangler ! Vous ne pouvez vous figurer, Aylic, quel plaisir vous me faites avec votre enthousiasme de vingt ans. Vous me rappelez étonnamment votre père, c'est-à-dire ma propre jeunesse. Les vieux pensent toujours un peu à eux. On devient égoïste en grisonnant. Votre père ! le cher camarade ! il était toujours amoureux de la Lune !

— Les médecins sont d'un positivisme écrasant, répliquai-je. Trocart, lui aussi, se moque de moi, et je ne m'en offusque guère ; c'est mon Pylade.

Comme l'avait annoncé M. Dorval, nous allâmes d'abord à l'hôpital civil. Cet établissement est un des plus remarquables que l'on puisse voir dans l'Amérique du Sud. Somptueusement construit, avec ses escaliers en marbre, ses larges couloirs, ses cours plantées de beaux arbres, il réunit les meilleures conditions d'hygiène au confort le plus luxueux. Les statues qui le décorent, à l'intérieur, sont dues au ciseau des premiers maîtres de l'École italienne.

La salle, dite *des criminels*, attira spécialement mon attention, car je furetai partout pendant que le docteur passait sa visite.

Trente-cinq assassins, élargis momentanément pour cause de maladie, s'y trouvaient en liberté. Ces coquins étaient destinés à aller grossir l'effectif de l'armée et de la police, à leur sortie de l'hôpital.

Pour que les juges Montévidéens se permettent d'appli-

quer la peine capitale, il faut un attentat exceptionnel ou bien l'approche d'une grande fête publique; tant pis pour le misérable qui se fait prendre dans un moment de réjouissances, anniversaire d'événement heureux pour la République ou autre, sa décapitation entre agréablement dans le programme des fêtes. L'échafaud est alors dressé, après force réclames dans les journaux; la foule vient assister à ce spectacle rare, en plein jour; toute l'armée est sur pied; les officiers revêtent, pour la circonstance, leurs uniformes les plus coquets.

— Voilà un hospice qui doit obérer votre budget, dis-je à M. Dorval en sortant avec lui.

— La dépense n'est même pas prévue au budget, me répondit le docteur, elle est couverte par les nombreuses loteries auxquelles notre Gouvernement a recours sans vergogne. Gardez-vous des marchands de billets de loterie si vous en rencontrez; ils sont au voyageur ce que le phylloxera est à la vigne; on ne peut se débarrasser de cette engeance.

Le docteur m'offrit un cigare, et bras dessus, bras dessous, nous nous dirigeâmes vers la rue Rincon.

S'arrêtant devant une maison de belle apparence: « Nous voici arrivés, Aylic, me dit M. Dorval; je vous préviens que je vais vous introduire dans un intérieur vraiment typique; regardez mais ne parlez pas, vous ne seriez pas compris. » Nous entrâmes.

Par discrétion, je laissai le médecin aller devant, et demeurai dans une grande antichambre ornée de gravures sans intérêt qui lassèrent bientôt ma vue. Je commençais à perdre patience, quand une gracieuse jeune fille de seize à dix-huit ans vint me tirer par la manche et me prendre par

le bras. Je saluai cette apparition, m'abandonnant sans défiance à sa direction. Nous traversâmes d'abord une pièce énorme, une salle à manger où une douzaine de personnes prenaient le mathé.

« Le docteur aurait bien pu me prévenir qu'il me menait dans un hôtel », pensai-je.

Nous passâmes ensuite par une série de chambres à coucher ; ces chambres ne portaient pas de numéros, mais c'était évidemment tout comme.

Très intrigué, je me demandais où voulait me mener mon Ariane quand une nouvelle porte s'ouvrit... J'aperçus alors M. Dorval causant avec animation devant deux personnages à l'air compassé et vêtus de longues lévites noires, des médecins probablement.

Le docteur présenta « l'officier du *Mistral* » à un essaim de jolies femmes qui entouraient la Faculté. Plusieurs petites mains aux ongles roses se tendirent vers moi. Je m'empressai de les serrer le plus délicatement possible et pris un siège en gardant le silence, ne sachant pas le premier mot de la langue espagnole que tout le monde parlait autour de moi.

Le docteur Dorval s'approcha alors d'une jeune femme qui tenait un bébé sur ses genoux ; l'enfant avait les joues en feu, la mère était livide. Après avoir longtemps examiné le petit malade, le docteur causa avec ses confrères, puis, se tournant vers moi : « Les mamans s'effraient toujours inutilement, me dit-il, notre client en sera quitte pour un laxatif... »

Les hommes en noir s'inclinèrent avec gravité.

Oh ! Molière, la médecine de ton temps est encore celle de nos jours ; la formule n'a guère varié quant au fond.

La mère de l'enfant, qui suivait des yeux les moindres mouvements de la Faculté, voyant des physionomies souriantes, cessa d'être anxieuse et déposa le malade dans son berceau.

Quand je me retirai avec le docteur Dorval, nous repassâmes par toutes les chambres à coucher en enfilade.



MONTÉVIDÉENNES

— Cette dame, dont vous venez d'examiner le bébé, est la propriétaire de l'hôtel ? dis-je à mon cicérone, quand nous fûmes sortis de la maison.

-- Où croyez-vous donc être allé ? me répondit M. Dorval.

— Mais dans un hôtel ou dans une maison meublée ?

Le docteur éclata de rire.

-- J'en étais sûr ! vous avez pris toutes ces dames pour d'intéressantes voyageuses. — Vous vous êtes trompé, mon cher ; je vous ai montré à l'improviste une collection d'Orientaux des plus sédentaires ; tout ce monde ne forme

qu'une seule et même famille ; vous étiez dans une maison particulière.

— Mais c'est la tente d'Abraham ! m'écriai-je. Le patriarche de céans a au moins une demi-douzaine d'épouses et une progéniture en conséquence.

Le docteur, enchanté de la légère mystification qu'il venait de me faire subir, se dérida de nouveau en m'expliquant que M. Mirator, son client, était un simple monogame affligé d'une grosse fortune qu'il avait gagnée dans le commerce des pelleteries : ce brave homme avait réuni sous son toit sa belle-mère et les sept sœurs de sa femme. Ses nombreux enfants nécessitaient, en outre, un personnel assez considérable de domestiques.

Pays privilégié où les piastres pleuvent pour qui sait les ramasser, où les familles croissent et multiplient sous le soleil !

Pour terminer notre promenade matinale, M. Dorval me fit entrer dans l'imprimerie du journal « El Siglo », la principale feuille politique de Montévidéo. Un rédacteur nous pilota à travers les ateliers ; d'après lui, la ville ne compterait pas moins de quinze journaux. Dans les bureaux de la direction, je remarquai un buste de Garibaldi entouré de nombreuses couronnes de laurier, souvenir du rôle que le démocrate italien a joué dans la lutte soutenue par Montévidéo contre le dictateur Rosas.

Je ne manquai pas, la veille de mon départ, (ce jour arriva bien vite !), d'aller remercier M. et M^{me} Dorval de toutes leurs gâteries. M^{lle} Laure d'Arcy était sur le point de sortir en voiture avec sa tante ; sur leur invitation, j'accompagnai ces dames au bois de Boulogne de Montévidéo, le « *Paseo del Molino* ». Nous suivîmes une longue route bor-

dée de maisons de campagne, constructions originales mais trop souvent d'un goût douteux, où l'on retrouve le chalet suisse, la mosquée arabe, le palais chinois.

On pénètre dans le *Paseo* par une belle avenue qu'ombragent des arbres géants appartenant à la famille des *eucalyptus*. Une *confiteria* nous donna asile. A une table placée en face de la nôtre étaient assises trois jeunes Orientales appartenant à la classe aisée. L'une d'elles portait un costume singulier : robe de bure marron, grand voile blanc, rosaire au cou. Elle n'avait pourtant pas la tournure d'une religieuse.

— Vous voyez là, me dit M^{lle} d'Arcy en prévenant ma question, une convalescente à sa première sortie. Pendant sa maladie, elle a fait un vœu à la Vierge, lui promettant, si elle guérissait, de porter un certain temps l'habit d'une de ses congrégations. Voici la voiture qui a amené ces demoiselles.

Une voiture de louage venait au même moment se ranger près de la porte de la *confiteria*.

Ces véhicules sont des landaus d'un luxe inouï ; le siège et les harnachements des chevaux sont couverts d'ornements en argent ciselé.

La folie des équipages, le désir de briller ruinent beaucoup d'Orientaux.

Ma dernière soirée à Montévidéo est un des meilleurs souvenirs de mon séjour dans l'Uruguay. Je pris le thé chez M^{me} d'Arcy ; la bonne dame m'offrit pour ma chambre de bord une branche de myrte rapportée le matin même de la messe des rameaux. M^{lle} Laure donna à ce souvenir une valeur toute particulière en le parfumant de quelques gouttes d'essence de rose et en l'or-

nant d'un ruban bleu coquettement noué autour de la tige.

Ce rameau a eu sa place dans ma cabine du *Mistral*, entre un parasol et un fusil de chasse. On l'a retrouvé dernièrement au fond d'une caisse remplie de casse-tête et autres objets océaniens, oubliée pendant plusieurs années dans un grenier. Pauvre vestige de mon « voyage sentimental » à Montévidéo, une main vengeresse t'a brisé et mis au feu. *Sic transit !...*

CHAPITRE IV

LE DÉTROIT DE MAGELLAN

En vue des Malouines. — Navigation dans le détroit. — Descente à Punta-Arénas. — Colons et Patagons. — Port-Famine. — Baie Saint-Nicolas. — Les Fuégiens. — Excursion dans la baie Borja. — Port-Agosto. — Les fantaisies de Robin.

Un coup de vent de N.-O. nous fait bientôt regretter l'aimable existence que nous menions en rade de Montévidéo.

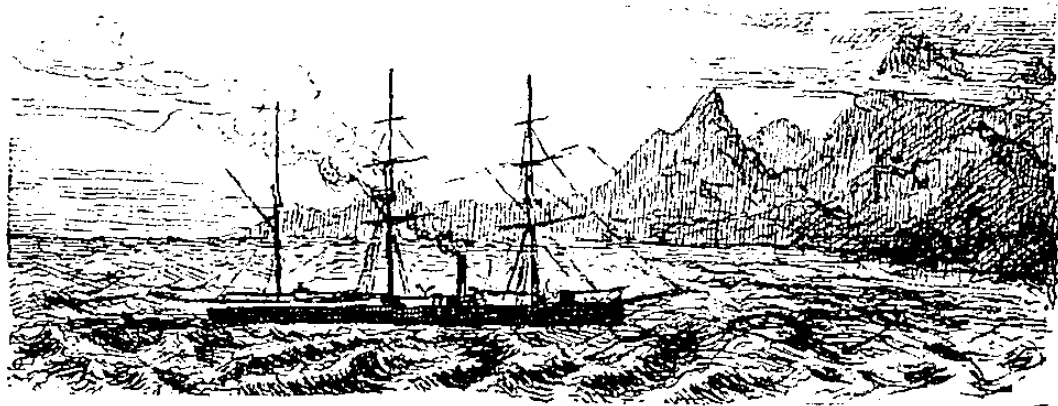
Le 15 avril, la vigie signale jusqu'à sept bâtiments de commerce qui partagent nos ennuis ; l'un d'eux, de nationalité brésilienne, vient passer devant nous, à raser les extrémités des vergues du *Mistral*. La mer est si forte que ce pauvre navire, couché sur le flanc, a toute sa coque à découvert ; il marche avec une rapidité vertigineuse, comme le vaisseau-fantôme de la légende, au milieu des lames énormes qui balayent son pont, s'éparpillant en une buée épaisse dont l'air est obscurci. Nous apercevons le capitaine et un matelot qui tient la barre du gouvernail, tous deux attachés par des cordes à leurs postes de la dunette.

Le *Mistral*, mis à la cape, défie tranquillement la tempête en se contentant de rouler bord sur bord ; les coups de mer s'abattent sur le pont avec le fracas de la foudre.

Le 17, la mer se calme, la houle devient elle-même assez supportable pour que nous puissions nous servir de notre hélice. Désormais, les feux de la machine resteront allumés jusqu'à notre sortie des canaux latéraux de Patagonie. La navigation à voile est généralement très difficile dans le détroit de Magellan et devient impossible dans les canaux ; le vent souffle de l'ouest à l'est en ces parages et rend très problématique la traversée de l'Atlantique au Pacifique ; Bougainville mit plus de cinquante jours à passer ainsi le détroit avec la *Boudeuse* et l'*Etoile*, en 1767. Magellan, il est vrai, l'avait franchi en 22 jours seulement avec ses caravelles, en 1520.

Les divers navigateurs qui tentèrent la traversée du détroit au xvi^e siècle, après Magellan, furent assaillis par des tempêtes ou en butte aux mutineries de leurs équipages décimés par le scorbut et par toutes les fatigues d'une navigation dangereuse. Sarmiento, envoyé à la poursuite de Drake, par le vice-roi du Pérou, obtint de Philippe II qu'une forteresse fût construite dans le détroit pour protéger les transactions commerciales entre l'Espagne et ses colonies de la côte occidentale de l'Amérique du Sud. « Vous chargeriez très suffisamment un bâtiment, en le pourvoyant uniquement des chaînes et des ancres nécessaires à sa sécurité dans cette partie du monde », dit le duc d'Albe au roi d'Espagne en apprenant les démarches de Sarmiento. Malgré cet avertissement, Philippe II, gagné par les récits enthousiastes de l'aventurier, lui confia, sous le commandement de Valdès, une flotte de 23 navires portant 4.000 hommes. Cinq seulement de ces bâtiments atteignirent le cap des Vierges, et la fondation de la ville de *Jésus* au cap Possession, par Sarmiento accompagné de quelques fidèles,

n'aboutit qu'à un désastre complet. Abandonné par l'amiral Ribeira qui ne lui laissa qu'un navire, la *Maria*, Sarmiento dut lutter contre les Patagons et contre ses propres matelots réduits à une centaine d'hommes ; une tempête força la *Maria*, où il se trouvait embarqué avec quelques espagnols, de gagner le large et de se réfugier à Rio-de-Janeiro. Dans l'intention de secourir les malheureux qu'il avait laissés sans ressources à San-Felipe, en plein détroit de Magellan, Sarmiento voulut enfin retourner en Espagne et



LE « MISTRAL » EN VUE DES MALOINES

ne parvint qu'à se faire capturer par la flotte anglaise que commandait Raleigh. Le triste nom de Port-Famine, donné par la suite à San Felipe, ne dit que trop éloquemment les souffrances horribles que subirent les sujets du roi d'Espagne dans le second établissement créé par Sarmiento. Ils périrent tous de faim et de froid à l'exception de deux Espagnols dont l'un fut recueilli par Cavendish ; ce qui restait des habitations de San-Felipe fut détruit par ce marin anglais.

Si la navigation offre de grands dangers pour les bâtiments à voile dans le détroit de Magellan, elle leur est absolument interdite dans les canaux de Patagonie. Les petits navires de guerre, pourvus de bonnes machines, peu-

vent seuls s'engager dans cette suite de couloirs étroits bordés de montagnes où l'eau est unie comme celle d'un lac. Si la brise vient par hasard à s'engouffrer dans les passes, c'est par rafales ; on ne peut alors échapper au naufrage qu'en opposant à cette force aveugle celle d'une hélice qu'on modère ou qu'on augmente à son gré. Le voyage des canaux est certainement l'un des plus curieux et des plus rares que l'on fasse aujourd'hui ; il intéresse toujours au plus haut point les navigateurs.

Le 10 avril, nous passons en vue des îles Malouines, terres à l'aspect peu séduisant, mais pourvues de vastes ports naturels très appréciables dans une région si souvent éprouvée par la tempête. Le pavillon anglais flotte sur cet archipel où Bougainville jeta les fondations du premier établissement européen dans la *Baie française* pour protéger notre commerce avec le Pérou et le Chili et donner un refuge aux pêcheurs de Saint-Malo, attirés par la présence des phoques et des éléphants de mer. M. de Bougainville-Nerville, cousin du grand navigateur, resta à *Port-Louis* (en 1764) avec une centaine de colons acadiens et de soldats ; des chevaux, des bœufs, des moutons, des porcs provenant de Montévidéo furent lâchés dans les immenses pâturages encore vierges des Malouines et s'y propagèrent avec une rapidité étonnante. Les déprédations des baleiniers ont singulièrement réduit ces ressources depuis 1861, puisqu'on ne trouve plus actuellement de chevaux ni de porcs dans l'archipel, mais l'élevage du mouton donne toujours des résultats très importants. Plus de 500.000 moutons paissent l'herbe courte et dure des tourbières des Malouines ; leur laine et leur graisse sont expédiées aux

grands marchés de l'Angleterre et constituent la fortune actuelle des colons qui sont au nombre de 1.500 environ.

Nous avons cédé nos droits sur les Malouines à l'Espagne, moyennant 603.000 livres, en 1766; en 1820, le gouvernement de Buenos-Ayres en revendiqua la propriété et y installa un gouverneur, profitant de l'état d'abandon dans lequel la Couronne d'Espagne avait laissé cette possession éloignée.

Mais les baleiniers américains, ne tenant aucun compte des arrêtés du nouveau gouverneur, Vernet, s'attirèrent des peines graves, voire même l'emprisonnement, pour avoir commis sans discernement des massacres de phoques et tari ainsi peu à peu une des sources de revenus du pays. Pendant que les maîtres du sol et les Américains qui avaient immédiatement pris fait et cause pour leurs nationaux, se faisaient la guerre aux Malouines, deux corvettes anglaises survinrent à l'improviste et annexèrent purement et simplement l'archipel sans que la garnison buenos-ayrienne osât résister.

En cette occasion comme toujours, la « *perfide Albion* » sut arriver au moment voulu pour profiter de la naïveté des autres.

Je vous donne là le résumé des notes que j'ai prises dans certain mémoire que j'ai eu la bonne fortune de découvrir au fond de la bibliothèque du bord. — Je charme mes loisirs à la mer en travaillant sur une modeste tablette en bois blanc que j'ai fini par obtenir du maître charpentier; avec deux pitons que m'a procurés le magasinier et que j'ai fait fixer dans les montants de mon armoire, (une armoire en acajou... je déteste l'acajou!), enfin grâce à des crochets fabriqués par un mécanicien, je me suis

confectionné une table qui a l'agrément de tenir dans ma cabine tout en pouvant être facilement démontée.

Une fenêtre minuscule donnant sur l'avant-carré me permet de voir à peu près assez pour écrire, quand les hommes de corvée chargés de temps en temps de manœuvrer les pompes à eau douce ne bouchent pas ce maigre jour de leur opulente encarrure. Il est effrayant cet avant-carré, avec ses râteliers chargés de fusils et de sabres d'abordage; et dire qu'au-dessous, de chaque côté des caisses à eau, sont les approvisionnements de guerre! — Moi, l'homme de la paix, le *garde national*, je couche sur une soute à bombes...

Le 22 avril, à sept heures du matin, nous entrons dans le détroit de Magellan après avoir contourné le promontoire auquel Magellan lui-même a donné le nom de *Cap des onze mille vierges*.

La côte qui se voit bien à tribord est basse et désolée; on aperçoit d'abord comme une longue muraille de granit blanc, puis une suite de falaises et de plages; une balise signale l'entrée du chenal.

La *baie Possession*, dont nous suivons la courbure, n'est remarquable que par son aridité. Des tas de goëmons, d'algues verdâtres, arrachés par le courant aux roches sous-marines, passent à la dérive, le long du navire, formant des îles flottantes qui vont se perdre dans l'Atlantique, entraînant avec elles des nuées de mouettes blanches et de plongeurs aux cris perçants. Les albâtros ne se montrent plus; ils dédaignent les approches de la terre.

Après quelques sondages faits en baleinière dans la pensée de découvrir des roches introuvables, nous violons le domicile d'une baleine béatement endormie au milieu du détroit; le monstre s'enfuit en mugissant.

A la nuit tombante, nous mouillons par 22 mètres de fond dans la baie Gregory, entre le 1^{er} et le 2^e goulet, devant la chaîne de montagnes de ce nom.

Dans la brume, sur le rivage, se détachent les toitures d'un campement. Cet établissement, dont les cartes de la marine ne portent pas trace, appartient (nous l'avons su, à Lota), à un Marseillais des plus entreprenants, M. Marius Andrieux. C'est une exploitation agricole. Le *Moquo*, dont se rient si agréablement les « *gensses du Nord* », n'hésite pas à émigrer et à se fixer partout où il croit pouvoir gagner de l'argent, même en pays sauvage. Venir faire fortune dans le détroit de Magellan n'est pas une idée ordinaire ; elle prouve tout au moins beaucoup de confiance en soi et d'aplomb.

Après une tentative de pêche à la seine, demeurée à peu près inutile, nous appareillons le 23, à six heures du matin. Désormais nous ne nous presserons pas, allant de baie en baie comme des touristes qui veulent en avoir pour leur argent et pour leur peine et tout voir consciencieusement. Tous les soirs, à l'endroit regardé comme le plus sûr par le commandant, le *Mistral* s'arrêtera pour passer la nuit au mouillage. Il est impossible de voyager d'une façon plus intelligente et plus agréable ; mais n'en soyons pas trop reconnaissant à l'autorité... Les bâtiments de guerre ne naviguent jamais de nuit dans le détroit de Magellan, car il leur est prescrit de se diriger d'après les amers indiqués par les instructions nautiques de l'amiral Cloué et du commandant Pierre. Ces amers sont des points de repère pris partout où la côte, où les montagnes présentent des accidents remarquables, des indices assez saillants pour être toujours facilement reconnus. Le détroit est rempli d'écueils ;

on ne les évite qu'en s'astreignant à suivre scrupuleusement le chenal déjà reconnu par les navigateurs Weddell, King, Fitz-Roy, Mayne, et d'année en année mieux défini par les croiseurs qui vont dans la station du Pacifique.

Notre départ matinal de la baie Grégory me permet d'assister à un splendide lever de soleil qui me rappelle joyeusement un vieux refrain :

Quand on fut toujours vertueux
On aime à voir lever l'aurore !

Je chante assez haut sans m'en douter... Les timoniers habitués à me voir accoudé sur les bastingages, toujours rêveur devant le flot qui passe, sont absolument stupéfaits de cette bruyante expansion.

Après le déjeuner, nous jetons l'ancre devant Punta-Arenas ou « colonie de Magellan ». Cet établissement chilien est le dernier point habité, la dernière étape de la civilisation au sud de l'Amérique.

Punta-Arenas est un bourg d'aspect misérable ; les maisons, construites en planches et recouvertes de toile goudronnée ou de tuiles, sont alignées le long de la côte ; une route partage la colonie en deux tronçons. Un contrefort élevé des monts Breck-Nock forme le dernier plan du paysage.

La colonie, comme l'indique son nom, est située sur un terrain sablonneux ; le pavillon chilien y flotte. Un feu rouge et un feu blanc indiquent le port aux paquebots qui s'arrêtent là, à toute heure du jour ou de la nuit, pour prendre les lettres et apporter les courriers d'Europe. Les navires de la ligne « Pacific steam navigation Company », subven-

tionnée par le gouvernement chilien, s'arrêtent tous les quinze jours à Punta-Arenas. La compagnie allemande le « Kosmos » relie encore la colonie au Chili, aux Malouines, à Montévidéo et à l'Europe; ces paquebots touchent à Punta toutes les trois semaines. Les vapeurs de la maison Boissière, du Havre, viennent enfin de temps en temps mouiller dans ce port en allant à Valparaiso.

Je descends à terre avec le docteur et d'Artimon; nous avons la prétention de chasser.

Allant à l'aventure dans les marais qui entourent la ville, nous massacrons une grive et une chouette. Encore, ce dernier volatile est-il l'objet d'une vive contestation entre d'Artimon et Trocart qui le tirent en même temps.

Les colons qui nous voient revenir avec ce maigre butin prétendent que le pays n'en est pas moins giboyeux à quelque distance des habitations. On y trouverait, à les entendre, beaucoup de bécasses, des perroquets, des oies sauvages.

En rentrant à Punta-Arenas, nous traversons la rue principale où l'herbe croît en toute liberté. Les sons d'un piano aux accords étranges écorchent douloureusement notre tympan en nous rappelant que nous sommes dans un établissement qui se pique d'être civilisé.

Un homme, d'assez bonne figure, nous aborde et nous demande des nouvelles de Brest, en un français très passable.

Ce compatriote nous inspire quelque confiance; il a sa barbe faite.

Il nous invite à prendre un bock « à la santé de la Mère-Patrie ». — Nous nous regardons et le suivons sans plus d'hésitation, en faisant mentalement la réflexion qu'avec des

fusils chargés nous n'avions rien à craindre en cas de surprise. Les forbans ne manquent pas à Punta-Aréna; on y rencontre souvent des échappés de bague qui ont toutes les allures d'honnêtes gens.

Nous n'avions, d'ailleurs, aucun motif plausible de suspecter notre nouvelle connaissance; nous recueillîmes, plus tard, les meilleurs renseignements sur son compte.

Cet aimable compatriote nous conduit chez lui — un bouge infect où l'on vend de la viande et des boissons frelatées. La case est pleine de bandits, à peine vêtus. Etude de mœurs...

— Ma demeure est modeste, nous dit notre introducteur, mais le cœur est large. Trinquons ! — A la santé de la France !

— Et de la Suisse ! s'écrie une petite femme qui accourt avec un moutard braillant d'une façon lamentable.

— Je vous présente ma femme, messieurs, ajoute notre hôte, ma courageuse compagne qui travaille avec moi pour amasser de quoi vivre honnêtement à Nanterre, mon pays natal.

Du coin où je suis blotti, devant une table dont l'équilibre chancelant ne laisse pas de m'inquiéter, je considère la maîtresse de la maison.

Sensible à cette attention, elle m'aborde aussitôt et me raconte, sans autre préambule, qu'elle vient de mettre sa bonne à la porte et que c'est vraiment bien contrariant d'être servi par des voleuses, etc.

Venir à Punta-Aréna pour entendre des histoires de bonnes !

Mais je ne me déconcerte pas pour si peu. Je suis entré dans cette case avec l'intention bien arrêtée de question-

ner « le compatriote » sur la *colonie de Magellan* et je commence immédiatement *mon instruction*, en tournant le dos à la ménagère qui se rejette sur d'Artimon, toujours aimable avec les dames, pour lui narrer ses infortunes d'intérieur.

Voici les notes que j'ai prises d'après le colon R*** :

Punta-Arénas était, dans le principe, une colonie pénitentiaire, un lieu de déportation pour le Chili qui, d'après une convention conclue en 1882 avec la République Argentine, a un droit de souveraineté sur les deux rives du détroit.

Un beau jour, les soldats de la garnison se révoltèrent et délivrèrent les forçats. Ceux-ci, après avoir brûlé leur baignoire et le ponton qui lui servait d'annexe, prirent la fuite dans les pampas.

Pour repeupler la colonie, les consuls du Chili firent de la réclame dans toute l'Amérique. R*** était alors à Buenos-Ayres et y mourait de faim avec sa femme. — Il alla trouver le représentant du Chili et lui demanda des renseignements sur ces affiches dont son gouvernement couvrait tous les murs : « Les pâturages de Punta-Aré纳斯 sont très riches, lui répondit le consul, le climat n'y est pas rigoureux, les légumes des zones tempérées y poussent bien ; vous aurez une concession gratuite, des bestiaux et la ration de soldat pendant six mois. » Là-dessus, R*** s'embarqua avec sa moitié, vécut pendant quelque temps grâce aux légumes secs que lui donna généreusement le Chili, cultiva son terrain, tira un bon parti de ses deux vaches, enfin commença une petite fortune.

« Je ne retournerai en France, me dit-il, qu'avec une cinquantaine de mille francs en poche. »

Je ne doute pas que le hasard ne me mette quelque soir en face de cette étrange connaissance, sur le boulevard des Italiens ou ailleurs.

Nous retournons à bord, quand deux industriels à la mine patibulaire nous prennent par la manche, en pleine rue, en nous invitant à venir voir des armes de Patagons. Nous les suivons.

Dans une maisonnette, relativement assez propre, si on la compare à la demeure de R***, nous trouvons une panoplie bien montée : des lances, des arcs et des flèches. Le harnachement des Indiens nous a surtout intéressés ; ils ne se servent pas de mors en métal, un simple cordon de cuir passé dans la bouche de l'animal leur suffit pour conduire des chevaux à peine domptés.

Les Patagons viennent à époques régulières porter dans la colonie des peaux de guanacos et d'autruches. On voit aussi, à Punta-Arénas, des peaux de loutres que les colons échangent dans le détroit avec les *Fuégiens*, Indiens vivant à l'état sauvage, passant leur vie à chasser ou à pêcher.

Ces diverses peaux ont surtout de la valeur quand elles viennent d'un animal mort-né ou tué en naissant ; elles sont alors de si petite dimension qu'il faut en coudre ensemble une vingtaine pour avoir un manteau de fourrure. Leur prix est élevé ; la fourrure d'un guanaco *adulte* monte ici jusqu'à 75 francs.

Grâce à cette couverture que la Nature leur fournit, les Patagons peuvent braver les froids les plus durs et même se coucher impunément dans la neige, en retournant en dedans le poil de la fourrure.

Je n'ai pas vu de Patagons ; je ne puis en parler que d'après les gens qui étaient avec nous dans la *case aux*

armes et qui les attirent sans doute pour les voler après les avoir grisés avec de l'eau-de-vie. D'après leurs renseignements qui m'ont été confirmés par R^{***}, tous les Patagons sont de taille ordinaire, plutôt grands que petits mais sans excès ; — la plupart seraient largement dépassés par nos phénomènes de foire les moins remarquables. — Leurs pieds sont loin d'être monstrueux comme l'ont prétendu des voyageurs qui se contentaient de les juger d'après les chaussures. Or, ces chaussures sont simplement formées d'un morceau de peau d'une longueur démesurée. — Ceci soit dit à l'adresse de toutes les personnes qui croient encore aux géants de Magellan : Fitz-Roy certifie que parmi trois cents Patagons il en a trouvé à peine une demi-douzaine dont la taille fut au-dessus de cinq pieds dix pouces. Les indigènes de certains archipels océaniques, des îles Samoa entre autres, l'emportent de beaucoup sur les Patagons pour la moyenne de la taille.

De retour à bord, nous voyons arriver un superbe paquebot de la compagnie anglaise *Trans-Pacific*. — Il vient d'Angleterre après avoir touché à Bordeaux ; nous espérons tous qu'il nous apporte des lettres de France.

Le lendemain, dès 5 heures 1/2 du matin, le vaguemestre va chercher à terre le courrier tant attendu. — Au bout d'une heure, il revient navré, en disant que la poste est fermée, que d'ailleurs il ne peut parvenir à se faire comprendre des colons de Punta-Aré纳斯, essuyeurs de plâtres de ville neuve, gens de tous les pays. — Le *Mistral* allait partir sans lettres et je pensais en avoir une ! Je vais demander la baleinière au commandant qui consent à retarder l'appareillage jusqu'à mon retour, et en avant ! — C'était une bonne inspiration comme vous allez vous en convaincre.

Je frappai à la porte de R***, notre connaissance de la veille, et le priai de m'accompagner avec le vaguemestre jusqu'au bureau de la poste afin de me servir d'interprète. — Notre compatriote se mit très obligeamment à ma disposition. — A la poste, l'employé que nous eûmes toutes les peines du monde à tirer de son lit, nous raconta en bâillant que le paquebot avait remis deux lettres pour le *Mistral*, mais qu'un français de la colonie était déjà venu les prendre.

— « Et de quel droit ? » lui dis-je.

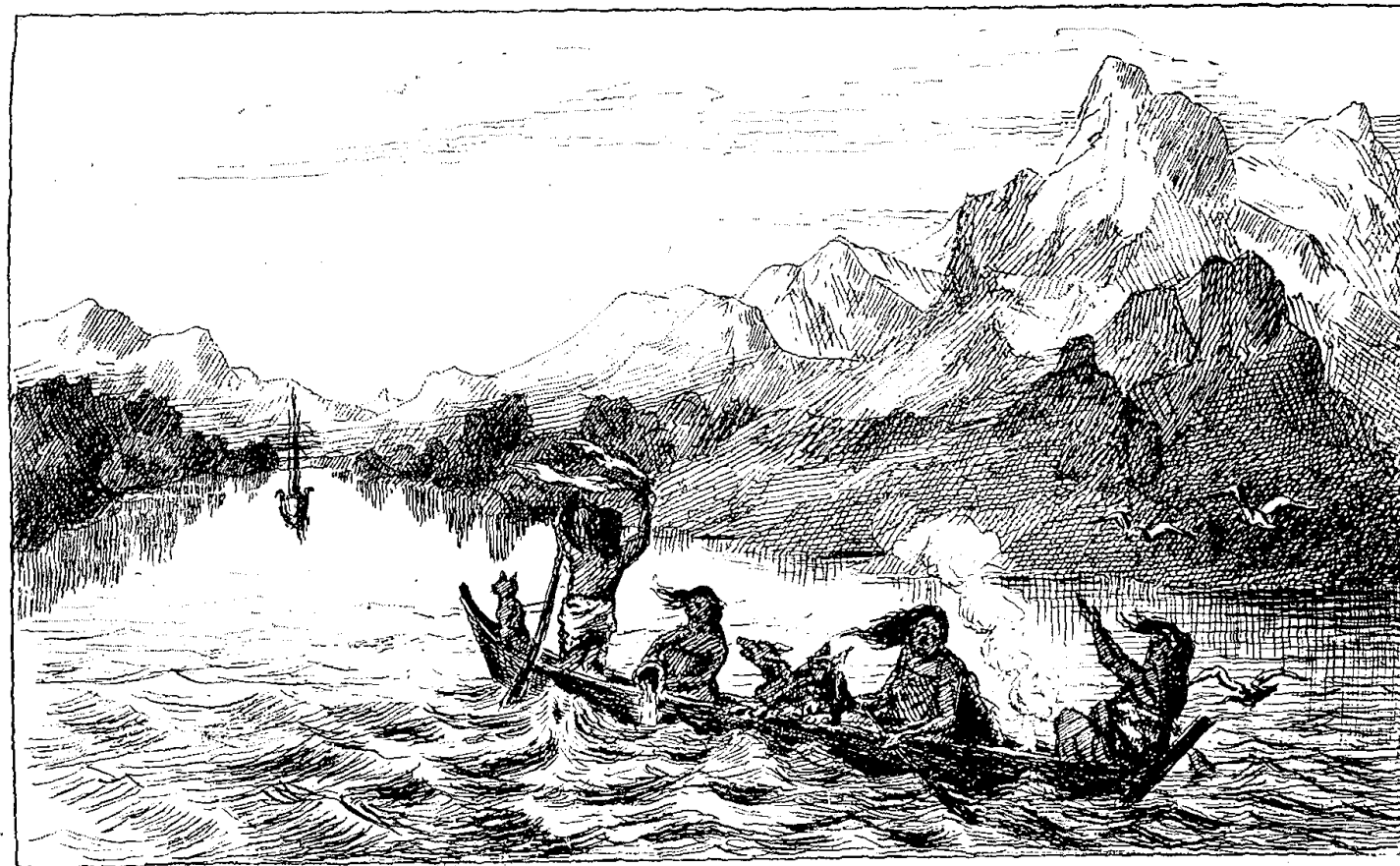
Le sauvage, pour toute explication, se recoucha et opposa le mutisme le plus absolu à nos questions adressées en espagnol. — Nous fîmes en courant le tour de la ville, frappant aux portes des maisons habitées par des Français. Sur 1.300 colons on compte 40 familles françaises environ ; il fallut faire des détours à n'en plus finir, sauter des fossés, enfoncer dans la boue jusqu'aux genoux sur des voies à peine frayées, et le temps se passait inutilement. — Partout des gens de mauvaise humeur nous envoyaient au diable. Cependant, je voyais la fumée du *Mistral* qui chauffait pour le départ ; le signal du rappel de la baleinière était déjà hissé à la corne d'artimon. Allais-je donc partir sans ces deux lettres ?

J'étais furieux et pensais à la colère non moins grande que devait ressentir le commandant. — Je retardais le départ avec trop de désinvolture.

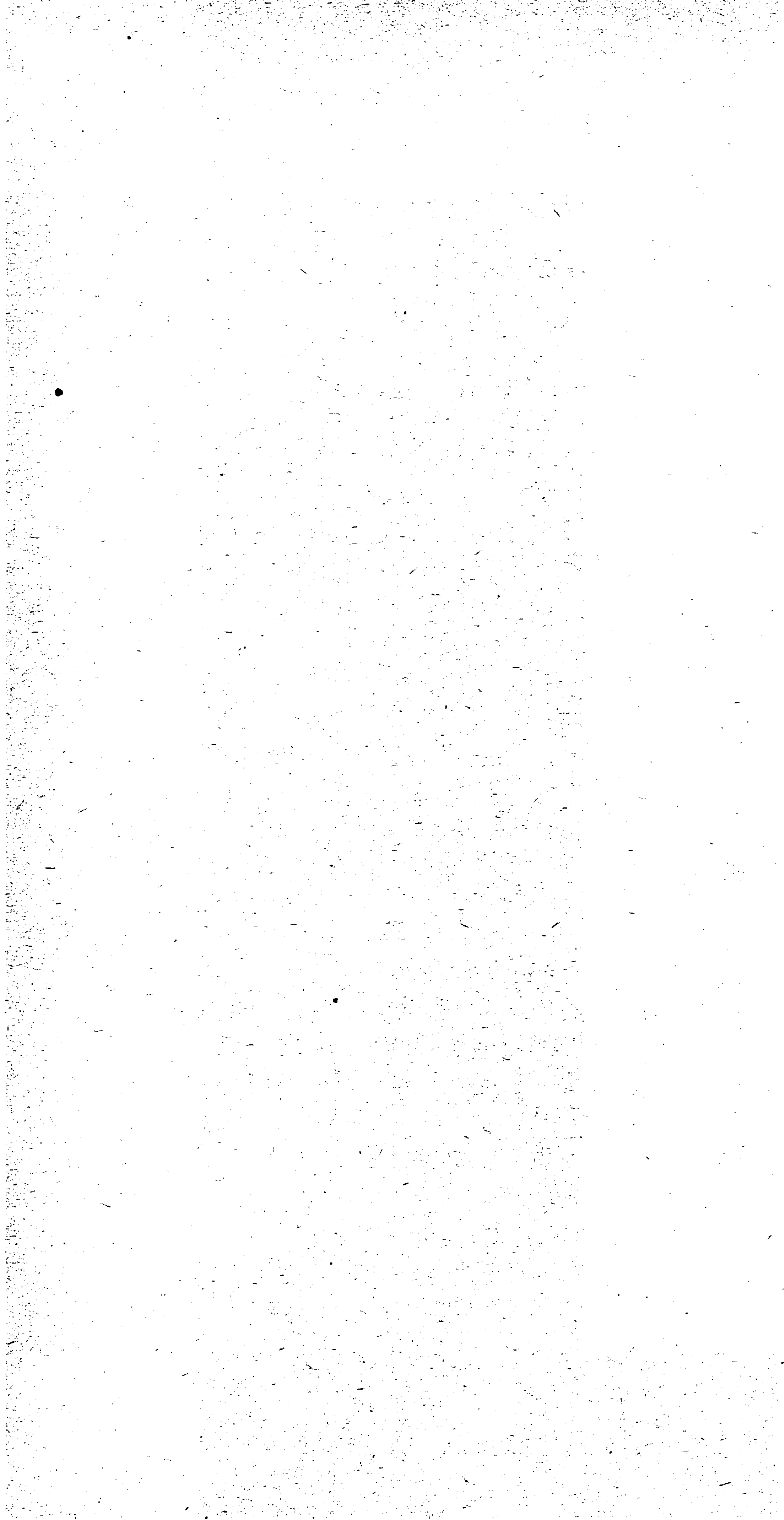
Le hasard me poussa dans un magasin ou store anglais où je baragouinai mes infortunes à un bonhomme des plus replets qui fumait sa pipe.

— Le directeur du port a vos lettres, me dit-il, c'est un Allemand peu scrupuleux ; d'ailleurs on ne se gêne pas ici...

Et la bedaine d'aller de l'avant et l'honnête négociant



PIROGUE FUÉGIENNE (MAGELLAN)



d'éclater de rire. — Il est facile de prendre des lettres à leur arrivée du paquebot en mettant en avant des fonctions *publiques* comme celle de capitaine de port et en promettant qu'on va les faire porter au navire de guerre qui est en rade... Il est encore très facile de laisser ce bâtiment partir et de garder les lettres qui ne seront pas réclamées dans la suite... C'est un moyen bien simple d'informations quand des croiseurs étrangers viennent à passer.

Je pris mes « *jambes à mon cou* » et surprenant l'Allemand au gîte, dans une taverne, je le conduisis aux bureaux du port, sa demeure officielle. N'ayant pas d'arguments à opposer à mes sommations, le fonctionnaire s'exécuta. Il ouvrit un bureau fermé à secret et en tira deux lettres, l'une pour le docteur, l'autre pour moi !

La manière dont se fait le service de la poste à Punta-Arénas peut vous donner une idée de la civilisation de cette colonie avancée... en latitude. La valeur moyenne de ses exportations, 800.000 francs environ (pelleteries, plumes d'autruches, bois scié, pépites d'or retirées de plusieurs petites rivières des pampas), l'emporte cependant sur celle de bien d'autres colonies européennes, avouons-le pour être franc. — Les peaux de phoques, à elles seules, comptent pour 300.000 francs dans le chiffre total. — Le chiffre des importations est actuellement à peu près égal à celui des exportations ; l'Angleterre y figure pour 100.000 francs ; le Chili pour 40.000 francs.

Nous appareillons à neuf heures ; notre prochain mouillage sera la baie Saint-Nicolas.

A partir de ce moment, nous voguons au milieu de solitudes profondes ; le canal, très large et bordé de hautes montagnes, reflète leurs masses bleuâtres ; autour des pics

neigeux, des nuages en suspens confondent leurs contours indécis avec ceux des sommets. Des forêts vierges immenses tapissent les flancs de la chaîne à sa partie inférieure. L'effet est saisissant ; chacun demeure sur le pont comme cloué à son poste d'observation, recueilli dans une contemplation muette.

On n'a pas lieu de regretter les ennuis et les dangers de la mer quand ils sont rachetés par de telles surprises. Après un pareil spectacle, je n'aurai plus besoin de me déranger pour voir des montagnes.

Les dunes de l'ouverture du détroit ont disparu ; une plage étroite, couverte de galets, borde la lisière des bois. L'eau est absolument calme ; il fait froid, mais pas assez pour que la température soit désagréable.

Nous passons devant *Port-Famine*, cet essai malheureux de colonisation tenté par l'équipage de la *Maria*. Décimés par la maladie et par la disette, ces pauvres Espagnols éprouvèrent, avant de voir la mort arriver comme une délivrance, les plus horribles tourments. Quelques-uns parvinrent à se traîner jusqu'à Punta-Aréna où s'élevaient déjà deux ou trois huttes de pêcheurs, et jetèrent les fondements de l'établissement actuel.

Sur la plage de *Port-Famine* on voit encore des troncs d'arbres équarris grossièrement, vestiges d'habitations sans cesse enlevés et rapportés par le flux et le reflux ; sur des monticules s'élèvent des petites croix blanchies par la pluie. Il y a loin de ce paysage si tristement sauvage à celui que nous offre une petite gravure des « *Enfants du capitaine Grant* » qui s'étale par hasard sur la table du carré. L'imagination du dessinateur a été jusqu'à suspendre les ruines d'un castel à trois étages au pan d'une montagne.

A trois heures nous mouillons dans la baie Saint-Nicolas; nous prenons nos fusils, et en route pour la forêt vierge!

Le débarquement s'effectue à dos de matelot, la baleinière ne pouvant accoster au milieu des roches. — Nous suivons alors la lisière des bois en marchant sur la chaussée naturelle qui les longe au bord de l'eau. Les nuances variées de l'automne se reflètent sur le feuillage des houx énormes, des lauriers et des hêtres de Patagonie. Un silence grandiose règne sur toute cette nature déserte. Un aigle décrit des courbes capricieuses au-dessus de nos têtes; de gracieux oiselets, plus petits que nos roitelets et de bonne compagnie, (se laissant prendre à la main), égayent seuls cette région où la végétation, chose singulière, n'attire pas les animaux. — Le gibier à poil est introuvable; il est vrai que nous n'avons pas de chien. Partout des terrains marécageux, et pourtant pas la moindre bécasse. — Nos coups de fusil font un bruit étourdissant qui se répercute à l'infini, mais pas de victimes!

Une rivière a son embouchure dans le détroit, à cinquante mètres de l'endroit où nous sommes; les bords en sont si escarpés, si glissants, qu'il nous est impossible de les suivre. Ce cours d'eau est profond. Sur les rives des traces de pas, des troncs d'arbres calcinés, confirment les renseignements des *Instructions nautiques*: les Pècherais ou Fuégiens établissent souvent leurs campements dans la baie Saint-Nicolas.

En me glissant entre les branches des arbres je suis parvenu à pénétrer dans l'intérieur de la forêt qui s'élevait devant nous comme une barrière infranchissable. J'ai vu là de belles clairières, des étangs, et alentour un fouillis inextricable d'arbres abattus par le vent ou par les années, dé-

roulant leurs trônes cendrés comme les anneaux de reptiles monstrueux.

Le lendemain, au petit jour, nous disons adieu à ce mouillage bien reconnaissable grâce à l'îlot que l'on trouve à l'ouverture de la baie. Un arbre mort, d'aspect tourmenté comme ceux que l'on voit sur les vieilles porcelaines du Japon, s'élève au centre de ce rocher; des écriteaux, cartes de visite des voyageurs qui nous ont précédés, sont fixés à ses branches tordues en tous sens. Entre autres noms, on peut y lire ceux du *Nassau* et du *Lhermitte*, un malheureux croiseur français dont je devais voir en Océanie la carcasse à jamais enfoncée dans les roches de la passe des Wallis.

A huit heures, la vigie pousse un appel qui nous fait lever la tête en l'air.

« Une pirogue droit devant nous ! »

Sur le rivage, quelques filets de fumée blanchâtre révèlent à nos yeux la présence d'un campement de Fuégiens.

Nous nous rapprochons peu à peu de l'embarcation qui, de son côté, fait son possible pour nous rejoindre.

Un naturel, fort peu vêtu, se tient debout à l'avant de la pirogue. Il gesticule, avec des mouvements de singe, en développant une grande peau de daim. Du fond du bateau partent des petits cris de femme.

Ces dames nous demandent, avec impatience, toutes sortes de bonnes choses.

Deux mots espagnols, empruntés au vocabulaire des baleiniers, reviennent sans cesse dans leurs discours : « Galeta ! Tabaco ! »

Un gabier, qui imite les chants d'oiseau à s'y méprendre, a vite attrapé leur accent.

« Galeta ! Tabaco ! » crie le farceur du haut du grand mât, sur un ton de fausset des plus aigus.

Les femmes se fâchent. — La scène est amusante au possible.

Les deux mots font le tour de l'équipage ; aussitôt les vieilles pipes et les chiques de pleuvoir dans la pirogue sans compter quelques morceaux de biscuit. Les Fuégiennes s'emparent avidement du tout.

La pirogue, amarrée le long du bord, mérite un examen particulier. Elle est faite de pièces d'écorce d'arbres verts, reliées entre elles par des nerfs de guanacos et se moulant sur une carcasse formée de branchages qui ont encore leurs feuilles. Sur un lit de galets, au centre du batelet, brûle un feu de bois sec que les naturels allument par friction, avec beaucoup de peine, et entretiennent, par conséquent, avec la plus grande vigilance. Une fillette, affreusement tatouée avec du noir de fumée, sert de vestale à la famille et attise le feu en soufflant dessus de toute la force de ses poumons.

Un gros chien au museau de fouine, à la queue de renard, inséparable compagnon des Fuégiens, est assis au bout de la pirogue, avec la gravité d'un philosophe, et contemple placidement nos visages blancs. Il est évidemment étonné, mais a assez d'amour-propre pour n'en laisser rien paraître.

Trois femmes sont uniquement occupées à vider l'eau de la barque et à la faire marcher au moyen de pagaies. Celle qui godille à l'arrière a sur le dos un paquet grossièrement enveloppé dans une peau de guanaco. — Le paquet remue, c'est un enfant... — Cette fourrure, dont les extrémités viennent se nouer sur l'abdomen, constitue tout le costume

de la malheureuse. Les deux autres Fuégiennes sont moins vêtues encore, et n'en paraissent nullement gênées malgré une température de 3° centigrades.

Le chef de famille a les traits caractéristiques de sa race : nez très épaté, yeux perçants et légèrement bridés, pommettes saillantes, bouche demesurée. Les pieds et les mains sont d'une petitesse remarquable, mais le ventre est proéminent, les jambes torses, la démarche grotesque.

Les femmes sont franchement laides mais pas moins



TYPES DE FUÉGIENS

coquettes pour cela. Elles ont autour du cou des collections de colliers faits de coquilles terrestres et de morceaux d'os enfilés.

Darwin n'a rien exagéré en disant que les Fuégiens lui semblaient devoir occuper le dernier échelon de l'espèce humaine, bien au-dessous des Canaques de la Mélanésie et des nègres Hottentots.

Cette infériorité touche évidemment fort peu nos visiteurs qui ont l'air parfaitement heureux. Ils rient de nous de si bon cœur que nous nous mettons à faire chorus avec eux. La plus jeune des femmes, âgée de quinze ans à peu

près, se tient les côtes dans un accès d'hilarité folle, en voyant sa figure reproduite par un petit miroir de poche que je lui offre. Elle me fait cadeau, en retour, d'un panier en joncs tressés d'un travail des plus primitifs.

Tous ces sauvages portent une coiffure uniforme ; un bandeau de peau blanche relève sur le front leurs cheveux noirs, longs, raides et luisants.

Après de vives protestations d'amitié, le batelet s'éloigne du *Mistral*, se dirigeant du côté de la terre de Feu, vers la rive gauche du détroit.

Que sait-on sur ces habitants des terres magellaniques ?

Les Fuégiens se divisent en trois tribus de mœurs et de langages absolument différents. Les Ouas habitent l'est et le sud de la Terre de Feu jusqu'au canal de Beagle ; les Yahgans occupent le canal de Beagle et vont d'île en île jusqu'à l'entrée de Whale-Boal-Sound ; enfin les Alacaloups ou Pêcherais fréquentent les parties septentrionale et occidentale de la Terre de Feu, ainsi que les deux rives du détroit de Magellan sur toute leur étendue.

Le commandant Martial, dans son étude si remarquable sur la population fuégienne (*Mission du Cap Horn*), nous donne des détails extrêmement intéressants sur les peuplades Oniennes et Yahganes, mais il ne fait que citer les Alacaloups, avec lesquels nous avons été en rapports constants dans le détroit et dans les canaux latéraux de Patagonie.

Vivant alternativement dans leurs barques ou dans des huttes grossières, suivant qu'ils sont occupés à la pêche ou à la chasse, les Alacaloups traversent continuellement le détroit, passant un jour sur le continent et le lendemain sur les îles, véritables bohêmes des terres magellaniques. Rien

AU LOIN



ne peut les retenir dans un endroit plutôt que dans un autre, ils semblent condamnés par la fatalité à errer continuellement et, à ce point de vue tout au moins, tendent à expliquer la légende qui les fait descendre des Hébreux*. Ils n'ont ni le sentiment de la religion ni celui de la patrie et vivent isolés par famille. Nous n'avons vu qu'une seule fois une agglomération d'une cinquantaine de naturels qui s'acharnaient comme des fauves sur une baleine échouée dans une baie du détroit, dépeçant la chair saignante, suçant avec gloutonnerie les lambeaux qu'ils découpaient au moyen des valves d'une moule de grande taille, très commune en ces parages.

Dans la journée du 25 nous fûmes encore abordés par deux pirogues ayant en poupe des pavillons de peau teints en rouge. Est-ce un emblème symbolique de la part de ces habitants de la Terre de Feu ?

Pour quelques pincées de tabac nous obtenons des flèches, des arcs, un carquois en peau de phoque et deux petites peaux de loutre. La pointe des flèches est en obsidienne usée au silex et l'arc en bois blanc, flexible et très résistant.

Dans l'après-midi, le *Mistral* dépasse le cap Froward qui marque l'extrémité sud de l'Amérique. Nous courons avec une vitesse de soixante tours, entre deux imposantes murailles de granit ; des glaciers, sur lesquels viennent se jouer les rayons du soleil, produisent dans le lointain des effets de lumière surprenants.

Nous arrivons bientôt au mouillage de la baie Borja, près de l'île Ortiz, dans la presqu'île de Cordova.

Le spectacle devient féérique.

* NOTE. — Cette singulière hypothèse de Weddell est fondée sur l'analogie des sons de la langue fuégienne avec ceux de l'hébreu.

Devant nous s'étend le panorama le plus grandiose que nous aurons à contempler. Le détroit, en longue bande bleuâtre, se profile au milieu des montagnes couvertes de neiges éternelles ; plus près, à deux cents mètres du navire, s'arrondissent les contours d'une anse parfaitement circulaire et décorée par une végétation plantureuse. Un diadème qu'argente le soleil couronne de hautes collines encadrant la baie. D'un lac qui dort au milieu des sommets, dans un ancien cratère, s'échappent avec abondance les eaux d'une cascade roulant de roches en roches pour se confondre enfin avec celles du détroit. L'aiguade est utilisée par l'équipage du *Mistral* ; l'onde limpide s'engouffre bientôt dans une *manche* en entonnoir disposée à l'ouverture du torrent et gonfle en quelques instants une outre en toile de la contenance de plusieurs tonneaux. Les marins de corvée profitent de l'occasion pour laver leur linge dans un étang aux bords garnis de plantes aquatiques, au fond de l'anse ensoleillée.

Des moules de grande dimension, des *jambes* ou *berniques* et des *osabrions* (coquilles étranges formées d'anneaux s'emboîtant les uns dans les autres, et d'une chair rougeâtre et ferme), couvrent les roches qui bordent la côte. Des algues fort belles s'attachent à ces pierres et flottent perpendiculairement à la plage.

Aujourd'hui comme hier, nous sommes vraiment influencés par la solitude qui nous environne et que nous osons à peine troubler. Nous ne sommes pas les premiers cependant à descendre ici. Les bâtiments de guerre français le *Guichen* et le *Hussard*, un yacht anglais, le *Sumbean*, la corvette allemande *Bismarck*, ont laissé la trace écrite de leur visite à la baie Borja.

Pour ma part, avide de petites trouvailles, je grimpe dans la montagne, et finis par découvrir le lac d'où provient la cascade. Il est fraîchement ombragé ; autour, c'est un dédale de fougères royales, de mousses de toute espèce venues dans l'humus que la forêt a déposé sur le roc, d'arbustes et de lianes épaisses ; tout en enfonçant jusqu'aux genoux dans ces terres d'apport, je rencontre une tombe ouverte. — Une croix indique qu'un chrétien, un compatriote peut-être, a été enterré là. Le squelette est à nu ; sur les tibias, pour tout linceul, flottent les débris d'un caleçon de marin. Le crâne et les os des bras ne sont plus visibles. Les loups ou les Fuégiens ont violé cette sépulture sur laquelle fleurissent de larges clochettes roses.

Voilà ce que j'ai vu dans la baie Borja.

Le 26 avril, nous nous remettons en route et marchons bon train. — Le temps devient pluvieux et le paysage change d'aspect ; aux côtes boisées succèdent des masses granitiques et bombées, sans un brin d'herbe. Quelque cataclysme monstrueux a dû, dans ces régions lointaines, bouleverser aux premiers âges du monde la terre en ses fondements.

A deux heures, nous jetons l'ancre dans Port-Agosto, une cuvette au bout d'un couloir étroit. La conformation de cet abri naturel est bien singulière ; l'entrée est si peu large, qu'à un certain coude qu'il faut contourner pour arriver au fond du passage, l'avant et l'arrière du bâtiment semblent se confondre avec le feuillage des hêtres de la côte. — Une fois dans le port, on se trouve au centre d'un entonnoir très régulier ; le ciel étend sa voûte bleue comme un *velum* au-dessus du cirque formé par d'imposantes montagnes d'où tombent d'abondantes cascades. On ne peut se

figurer la surprise que nous éprouvâmes en nous voyant au fond de ce puits capricieusement creusé ; on ne sait plus par où le navire est entré dans ce gouffre et on se demande quelle voie il prendra pour en sortir. A moins d'être exactement devant le canal, on ne l'aperçoit pas.

Port-Agosto est situé en la *Terre de désolation*. Nous mouillons donc aujourd'hui à bâbord, pour la première fois.

Dans les fouillis d'ajoncs volent des *canards à vapeur* « *steam-ducks* », gros oiseaux ressemblant à des oies par la forme et la grosseur, mais usant d'un moyen de locomotion tout spécial. Ils ne s'élèvent pas dans l'air mais rasant l'eau et avancent en la battant de leurs ailes. La chair de ce gibier est mangeable quand on a soin de la faire mariner ; elle est ferme et noire. Nous déclarons à d'Artimon qui tue deux canards à vapeur et en fait don à la gamelle, que c'est un mets de roi, en rôti comme en salmis. On n'est pas difficile quand les vivres frais manquent.

Robin, le mouton de Ténériffe qui, à force d'intelligence, a décidément obtenu le droit de vivre à bord comme un chien, obtient un vrai succès à Port-Agosto.

Le lieutenant, un de ses protecteurs avérés, voyant de l'herbe sur la côte, veut lui en faire goûter et l'envoie à terre par le canot de service chargé d'aller prendre de l'eau douce à une cascade.

Robin ne comprend plus que la vie maritime et les promenades en liberté sur le pont ; aussi est-il à peine rendu à terre qu'il regarde le *Mistral* d'un air anxieux, pousse un bêlement plaintif et, d'un bond, rentre dans le canot.

Le patron de l'embarcation, tenant à exécuter les ordres du lieutenant, prie très poliment maître mouton de vouloir

bien tondre le pré de la largeur de sa langue... — Exhortations inutiles ! — Il essaie de le remettre à terre de force... L'animal prend alors une contenance des plus dignes et baisse la tête, prêt au choc. Les baleiniers, émerveillés des aptitudes de leur ami Robin, applaudissent avec rage, et tout le monde à bord de battre aussi des mains.

Ce brave mouton qui, en habitué du gaillard d'avant, entend souvent des histoires de Robinson, a évidemment peur d'être abandonné sur une île déserte.

Je vous livre là l'opinion des *hommes de son plat*, car Robin mange à la gamelle avec tout l'équipage.

A son retour à bord, l'animal est vivement félicité sur sa belle conduite ; une belle chique toute neuve lui est offerte en récompense. Il sait mâcher le tabac comme un quartier-maître de manœuvre ; si parfois il vient à chiper un peu de foin dans le you-you, ce n'est que pour faire enrager les bœufs embarqués à Montévidéo, lesquels sont attachés sur le pont à dix pas de là, près d'un canon. Du biscuit de mer trempé dans du café noir ou dans la soupe de l'équipage constitue la base de son alimentation. Un des *distributeurs* de vivres, esprit fort qui a rapporté d'une campagne à Madagascar quelques notions sur la métempsychose, prétend que ce mouton là « a pour le sûr et certain, vécu jadis dans la carcasse d'un Mathurin ».

La nuit vient promptement nous surprendre dans Port-Agosto. Un beau clair de lune éclaire le paysage en lui donnant des apparences fantastiques. C'est une entrée des Enfers, une grand truc d'Opéra illuminé à la lumière électrique... — On n'entend toujours que le bruit des chutes d'eau ; aucun être vivant n'anime de sa voix ces sites sauvages.

Au petit jour, le lendemain, le clairon sonne le branle-

bas, puis vient s'installer près du cabestan et joue l'air de la charge pour stimuler le zèle des matelots et activer l'appareillage. Enfin l'ancre est amenée et reprend sa place habituelle à l'avant ; un commandement suffira pour la faire retomber au prochain mouillage. La chaîne est prise dans un *étrangloir* ; on soulève un levier et elle se déroule aussitôt, entraînée par le poids de l'ancre qui s'enfonce sous l'eau.

Après un appareillage difficile et fort bien mené, le *Mistral*, qui n'est plus accoutumé à la houle du large, se trouve dans le détroit assailli par de fortes vagues et tangue follement. Nous sommes à l'extrémité du vaste canal de Magellan ; l'océan Pacifique, à quelques lieues de distance, gronde sourdement.

Nous pourrions immédiatement gagner la haute mer, mais notre itinéraire nous permet de remonter les canaux latéraux de Patagonie, le long de la côte occidentale de l'Amérique, pour sortir par le golfe de Penas. L'occasion est trop tentante pour ne pas en profiter ; nous allons, en prenant cette seconde voie, visiter un des plus jolis coins de la terre.



CHAPITRE V

DANS LES CANAUX LATÉRAUX

*L'entrée des canaux latéraux. — Porto-Bueno. — Le havre Molyneux. —
Havre Gruppler. — Un campement de sauvages. — Réception
féligienne. — Havre Eden. — Havre Gray. — Le golfe de Pénas. —
Lota.*

Nous arrivons devant l'île Tamar. — Là, la route change ; le *Mistral* sortant du *Sea Reach* entre dans la baie Beaufort, puis poursuit sa route par le canal de Smith, allant du sud au nord. Le cap Pilar, avec ses colonnes naturelles qui se dressent parallèlement comme des tuyaux d'orgues, se dessine au loin dans les vapeurs, à l'extrémité du détroit de Magellan ; à notre gauche, le glacier de Sound, cinq ou six fois grand comme la *Mer de glace* tant vantée par les touristes, couronne une montagne de mille mètres d'élévation.

A cinq heures, nous mouillons dans la *baie de l'Isthme* dont l'hydrographie a été faite par l'amiral Cloué comme celle de tous ces parages. Une bouée signale le port où la nature nous offre un asile pour la nuit. La vue des terres ne présente rien de particulier ; nous restons à bord, l'heure du dîner nous y retenant.

Au sortir de la baie, le 28 avril, nous prenons la passe Victory entre la presqu'île Zach et l'île Hunter. Devant l'île Newton nous montons tous sur le pont pour admirer un glacier énorme qui s'est moulé dans les anfractuosités des Cordillères de Sarmiento. Le canal de ce nom nous apparaît ensuite comme une grande route, ouverte par suite d'un bouleversement antédiluvien, à travers des masses de rochers de forme étrange éparpillés autour du chenal. Le navire, avec une vitesse de quatre-vingt-cinq tours, passe fièrement au milieu de ce véritable labyrinthe d'îlots. Le paysage est grandiose ; sur toutes les hauteurs, des glaciers étalent leur nappe azurée et brillante ; le ciel gris reflète cette teinte par des plaques métalliques qui tranchent sur son fond mat.

Nous approchons du mouillage de Porto-Bueno où nous allons passer la nuit ; d'un nid de verdure se détache un canot mené par six rameurs, non pas une pirogue mais une vraie baleinière. Est-ce une épave, un débris de naufrage ? — Oui, assurément ; mais, à en juger par leur mine, les rameurs n'ont rien de civilisé. Le bateau n'est plus qu'à quelques brasses ; il est monté par des Pêcherais au visage cuivré, à la peau glabre. — Ce dernier caractère est un des signes distinctifs de leur race ; la barbe est un luxe dont ces naturels se passent ; le moindre poil qui, d'aventure, viendrait faire exception à cet usage consacré, serait impitoyablement arraché. Les deux coques d'une moule servent d'instrument épilatoire.

Hommes, femmes et enfants grouillaient comme des vers au fond de la « *Pirogue aux blancs* », ainsi qu'ils essayèrent de le faire comprendre ; des dépouilles de phoques les garantissaient contre la pluie qui tombait à torrent. Un bon-

homme, bien joufflu, bien pansu, dont Kervor a fait le portrait, grimpa le long des bastingages et sauta sur le pont. Sous la peau de phoque qui le couvrait se cachait une épaisse fourrure ; à force de parlementer, je lui montrai la manière d'endosser un manteau et un pantalon de drap qu'il garda en m'offrant en échange la toison que je convoitais. Tout fier de son accoutrement, il se promena gravement sur le pont, faisant le tour du navire, touchant à tout du bout des doigts et avalant sans répugnance les aliments que les matelots lui donnaient.

Robin, scandalisé par le sans-gêne de cet étranger de mauvaise mine, vint flairer le gros sauvage qui fut pris d'un accès d'hilarité fébrile et palpa notre mouton dans tous les sens.

— « Fais le mort, Robin ! » dit alors le cuisinier du *Mistral* à son protégé.

L'animal se coucha aussitôt sur le dos, laissant retomber ses pattes inertes, fermant les yeux. Inquiet, le Fuégien se pencha au-dessus de Robin.

— « Debout ! » cria alors le mitron.

Se relevant brusquement, le mouton passa d'un bond entre les jambes du Fuégien qui crut avoir rencontré le Diable en personne...

Le temps était à la pluie et au vent ; nous passâmes toute la journée du 29 à Porto-Bueno.

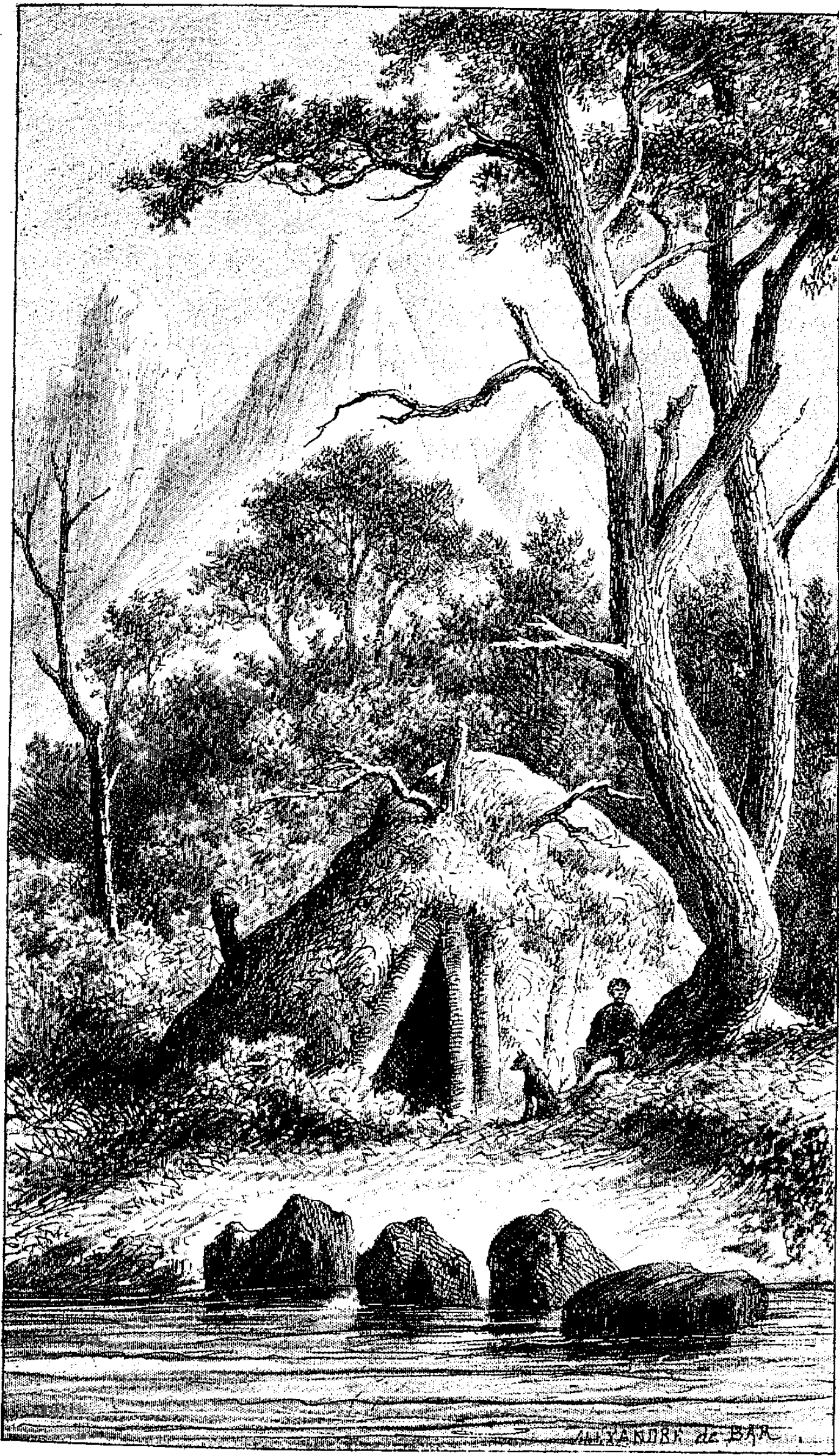
Les naturels revinrent dès le matin, et ne quittèrent le bord que dans l'après-midi. Les *Mathurins*, qui sont de bonnes âmes, partagèrent leur soupe avec ces étranges visiteurs. Les pauvres Fuégiens ont le droit d'être gourmands quand l'occasion s'en présente, car leur ordinaire ne se compose guère que de poissons et de moules.

Nous remarquâmes que ces êtres primitifs mangeaient sans boire ou n'acceptaient que de l'eau. Un petit verre d'eau-de-vie a été inutilement présenté à chacun des membres de la famille qui a visité le *Mistral*. — Les matelots ont peine à comprendre ce mépris du boujaron « dans un coquin de pays où l'on a si froid à l'estomac ! »

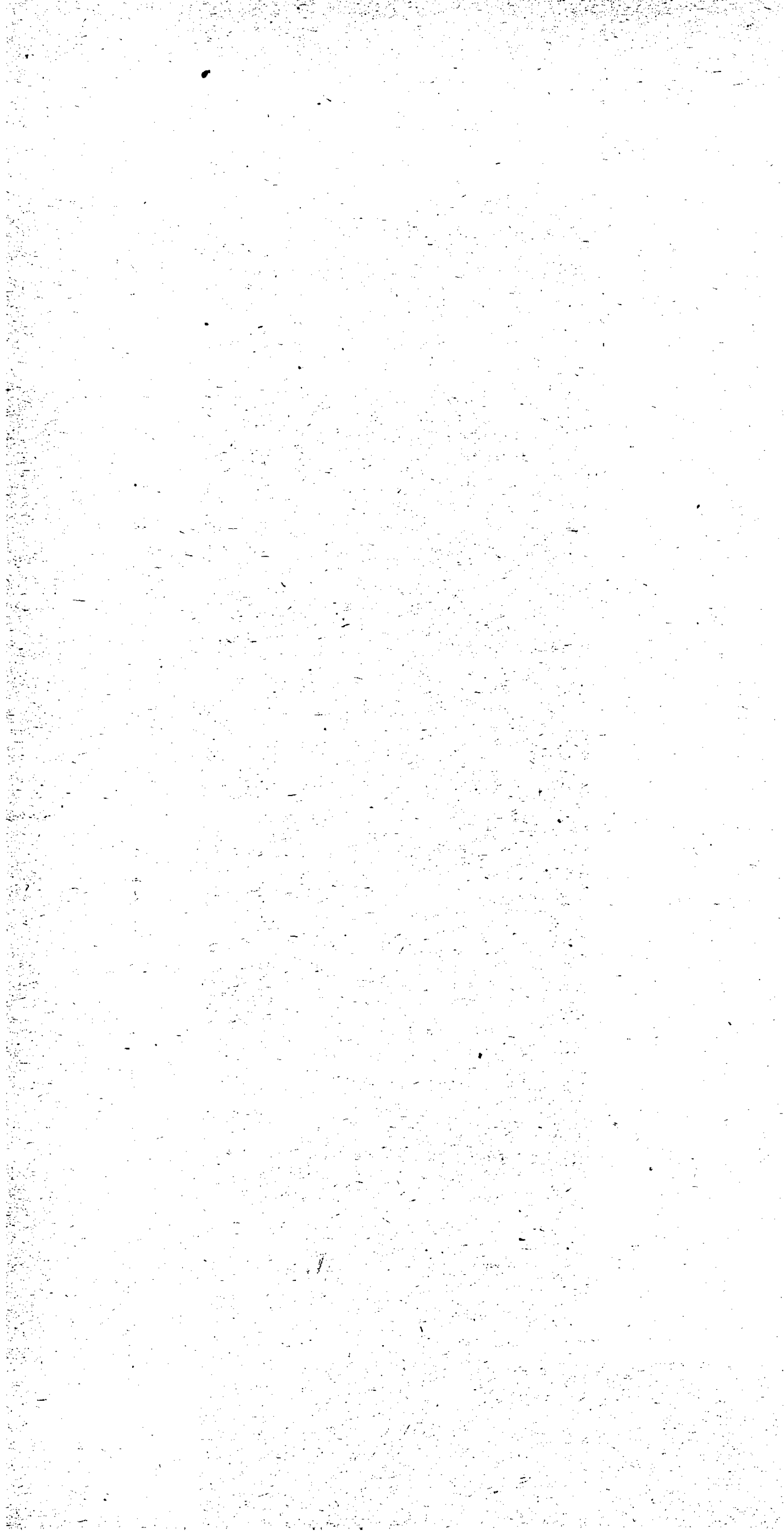
Pendant le dîner, le docteur mesura l'angle facial des Fuégiens ; il est en moyenne de 73 centimètres.

J'ai employé la journée à faire une excursion à terre, à travers les ruisseaux et les branches de la forêt vierge.

La baie de Porto-Bueno est ravissante ; c'est comme un lac du bois de Boulogne. La Nature est ici si gracieusement parée, les moindres détails sont si soignés, si harmonieux de ton, que ce jardin enchanté paraît être l'effet d'un caprice royal. Ce n'est qu'une suite d'îlots de rocailles, de ponts de branchages, de chaussées de galets bordées de fin gazon, de bosquets de houx en fleur. Une cascade creuse son lit en pleine forêt, au fond de la baie ; je remontai le cours du torrent jusqu'au lac d'où il sort. Les daims ont tracé un sentier primitif le long de l'eau, mais que d'imprévu partout ! que de filets d'onde écumante à enjamber ! que de troncs d'arbres à sauter ! Mille variétés de fougères décorent ce magnifique paysage ; des mousses blanches, roses, vertes couvrent le sol rocheux en s'échelonnant à quatre ou cinq pieds de hauteur. Je comprends que les Fuégiens aient, malgré leur existence misérable, l'air bon et souriant. Le Ciel leur donne de grandes compensations aux misères de la vie sauvage : l'été, la vie au milieu de ces régions splendides doit avoir de grands charmes ; l'hiver, le froid est assez rigoureux, mais ils ont des fourrures et sont, d'ailleurs, faits aux intempéries dès leur enfance.



PAYSAGE MAGELLANIQUE



L'homme se plie aux exigences de la Nature comme tous les animaux. — Pourquoi resterait-il ici, quand en remontant un peu dans l'Amérique civilisée il pourrait trouver la bonne nourriture et la chaleur ?

Sans doute, la liberté a des attraits assez puissants pour lui faire dédaigner tout ce qui n'est pas l'existence en plein air, la solitude de la forêt.

Notre étape au Havre Molyneux, le 30 avril, dans l'archipel de la Mère de Dieu (Canal de la Conception), nous a fourni l'occasion d'échanger contre de menus objets quelques peaux de loutres. C'est notre cinquième mouillage depuis Punta-Aréas ; l'aspect du pays est désolé et présente un contraste frappant avec le parc de Porto-Bueno. Nous avons notre ancre à 39 mètres de fond : il est heureux pour nous qu'elle ne puisse déraper, car des rafales terribles nous font rouler sur place. Les passages entre les montagnes forment de longs couloirs où le vent s'engouffre avec une force irrésistible. L'hydrographie de la baie a été faite en partie par les officiers de *Vaudreuil*, en 1873 ; une bouée rouge a été laissée comme point de repère par le bâtiment français.

Le 1^{er} mai, nous suivons le canal Wide par temps brumeux.

La baie des Pingoins, *Penguin Inlet*, se détache sur notre parcours, comme un grand manteau blanc ; c'est un champ de glaces accumulées. Dans le chenal un *ice-berg* de forme tourmentée flotte à la dérive. C'est le premier que nous voyons. Nous contournons l'île Saumarez à droite, par Icy Reach et Grapper Reach, pour arriver à la station du havre Gruppler, dans le promontoire d'Exmouth.

Ce mouillage est celui dont je garderai peut-être le souve-

nir le plus net, car c'est là où nous avons vraiment pu étudier de près les *Pêcherais*, ces sauvages entre tous les sauvages.

« Vous aurez beau courir le monde en tous sens, vous ne trouverez pas d'hommes plus primitifs que ceux-là, » me dit un de mes camarades qui navigue depuis quinze ans.

A cent mètres du navire à l'ancre, trois berceaux de branchages, du milieu desquels s'échappe un filet de fumée, nous apparaissent par tribord.

Enfin ! nous découvrons un campement avant que les naturels aient eu le temps de fuir.

Voyant le *Mistral* violer leur solitude, prévoyant notre visite qu'ils veulent éviter, les *Pêcherais* se hâtent de mettre à l'eau leurs pirogues et de venir nous proposer des échanges. Ils comptent sans notre curiosité. La baleinière est descendue des *porte-manteaux*, à leur grand effroi, et tombe à un mètre de la pirogue la plus rapprochée du bord.

Dans leur panique, tous ces malheureux perdent la tête et peu s'en faut que leur bateau ne chavire ; un matelot perd même l'équilibre au bas de la coupée et prend un bain froid.

Nous saisissons nos fusils et dégringolons dans la baleinière en faisant force de rames du côté des huttes. Le campement n'est gardé que par une meute de chiens qu'un coup de fusil à poudre met en fureur, et par trois femmes.

Deux d'entre elles semblent être les grand'mères de la famille ; la troisième est une adolescente de figure agréable, une perle au milieu d'un fumier. Nous n'avions rencontré jusqu'alors que d'affreuses guenons ; comment expliquer ce phénomène de grâce caché sous les berceaux du campement ?

Au lieu de ces créatures courtaudes et bouffies qui, dans les excursions précédentes, nous demandaient du tabac et

le dévorait immédiatement en grimaçant, nous avons devant nous une femme de dix-huit ans à peu près, fort gracieuse, serrant avec amour un bébé sur son sein ; sa taille est élancée et bien prise, ses extrémités fines ; une magnifique chevelure noire coule à flots pressés sur ses épaules arrondies. Des peaux de loutres dorées lui servent de vêtements.

L'une des vieilles s'empare à notre approche d'une branche de houx et de coquilles de moule, nous menaçant avec des contorsions diaboliques de ces armes improvisées ; les chiens se rangent courageusement autour de cette *Vel-léda* sur le retour, pour défendre les huttes de la tribu. L'autre duègne, tremblante, effarée, veut entraîner à sa suite la jeune mère, qui perd l'usage de ses jambes et se blottit sous une cabane avec son enfant. Cependant la baleinière aborde entre deux pirogues échouées au bord de l'eau ; sans nous inquiéter des chiens et de l'héroïne qui, bravement, nous lance sur le dos son bâton et ses coquilles, nous escaladons le talus et arrivons au campement. Un officier qui désirait vivement se procurer de belles fourrures pour en garnir un vêtement, se présente le premier devant la jeune sauvagesse en lui demandant, par signes, d'échanger une de ses peaux de loutres contre divers objets de pacotille ; la pauvre, qui ne comprend pas, se trouble, et lui donne la meilleure partie de son accoutrement. Elle ressemble un peu au malheureux qui, prévenant les demandes d'un voleur de grand chemin, lui offre sa bourse pour avoir la vie sauve. Le bébé sentant le froid se met à brailler ; il me peine et la maman aussi. Cette femme a, pour implorer notre pitié, des manières, des gestes inconnus des autres Fuégiennes qui l'entourent, ignobles brutes s'il en fut.

Décidément je me sens ému. On m'accuse à bord, où le positivisme règne en maître, de faire partie « de ces idéologues qu'on nomme les hommes de sentiment », mais tant pis ! Je me dépouille d'un châle en cachemire que je porte en guise de ceinture par dessus mes vêtements, et le donne à la Fuéguienne dont la situation est si pénible. Elle reçoit mon cadeau avec une joie enfantine et des remerciements enthousiastes, regagne sa hutte et s'enveloppe gracieusement dans la pièce d'étoffe sans oublier de couvrir le bébé qui cesse alors de pleurer. Le docteur lui fait écouter le tic-tac de sa montre ; elle bat des mains et examine avec stupéfaction les rouages du mécanisme.

Nous partons ; elle court, nous rattrape et me donne une branche de fushia sauvage dont les rameaux fleuris pendent autour de sa case. Cette marque de gratitude ne vaut-elle pas tous les remerciements d'une femme civilisée, d'une femme délicate et sensible ? Non, quoi qu'on en dise, ces Alacaloups ne forment pas une *espèce* intermédiaire entre l'orang et l'homme, n'en déplaise aux disciples de Darwin et aux admirateurs de Littré !

Avant de partir, le Commandant fit aux Fuégiens revenus au campement, une distribution de galettes et de biscuits ; ils s'étaient réunis en rond autour de lui et modulaient une mélodie qui ressemblait à un chant funèbre. La vieille qui nous avait si mal reçus d'abord, complètement revenue de ses craintes premières, entonnait elle-même chaque strophe. J'ai rarement vu spectacle aussi bizarre, au milieu d'une nature plus enchantée.

Cette sorcière à la chevelure inculte, aux joues flasques et couturées, au front affreusement ridé, semblait personnifier sa race misérable.

Un couplet s'échappait de sa bouche édentée, lent et monotone ; sauvages et sauvagesses le répétaient en mesure avec d'horribles grimaces.

Seule, la jeune mère berçait son enfant sous un cèdre, formant une opposition frappante avec le reste de la horde. Certain Nemrod à la figure intelligente, sortit tout à coup des buissons, un arc à la main, et se plaça près d'elle. Une conversation animée s'engagea entre les deux époux que les hasards de la chasse avaient sans doute séparés pendant la journée.

La femme nous montra du doigt ; évidemment les étrangers étaient sur le tapis... J'allai rejoindre ce groupe intéressant et désignant au Fuégien une branche élevée je lui fis signe de la viser avec mon fusil. Il ne voulut pas toucher à la détente ; alors, épaulant, je coupai le but en question d'une décharge de gros plomb. Un cri d'étonnement s'échappa de toutes les bouches.

Au moment où nous allions pousser de terre avec notre baleinière, le Commandant arriva dans la sienne ; nous fîmes ensemble le tour des cabanes. Ce sont les habitations les plus simples que l'on puisse se figurer. Des branches d'arbre, coupées avec des coquilles de moules, sont fichées en terre quand la famille se décide à sortir de la pirogue, sa demeure ordinaire ; la femme qui fait ce travail a soin de disposer les piquets de façon à former une circonférence. Les branches sont ensuite recourbées et réunies par le haut pour former un berceau arrondi : la maison est construite... Quand il fait bien froid ou qu'il pleut trop fort, des peaux de phoque sont étalées sur les parois de la cabane, mais sans être jointes, laissant assez d'espace entre elles pour permettre à l'hiver et à son cortège d'entrer là comme

chez eux. Au milieu de la partie de terrain recouverte par la hutte, un tronc d'arbre brûle sans cesse ; c'est le feu de famille, continuellement entretenu, comme celui de la pirogue. Dans ce misérable réduit qu'une fumée épaisse remplit toujours, sont accroupis, à la manière des tailleurs, hommes, femmes et enfants.

Cette posture habituelle est cause, dit Quatrefages, de la déformation des jambes des Fuégiens, toujours légèrement torses, chez les hommes surtout.

Les femmes ne sont pas souvent tranquilles : sur elles reposent tous les soins du ménage, à elles incombent les fatigues de la pêche. Leur adresse à cet exercice est merveilleuse : l'usage des filets leur étant complètement inconnu, elles se mettent en troupe, nagent à une assez grande distance de la petite baie où est établi le campement, et reviennent en formant le demi-cercle, entre deux eaux ; les poissons compris dans l'espace qu'elles entourent, sont naturellement chassés du côté du rivage et pris comme dans un piège. Les enfants les tuent avec des bâtons.

Mais cette pêche à la *seine vivante* que j'ai également vu pratiquer aux indigènes des îles Samoa, à Tétuila, n'est pas la plus usitée. Les *Pécherails* poursuivent le plus souvent le poisson en pirogue ; leurs principaux instruments de pêche se composent de harpons, bâtons de trois mètres de longueur armés à leur extrémité d'une pointe en os de baleine fixée par un lien en peau de phoque ; cette pointe est barbelée.

Ils se servent aussi de lignes en tendons de daim ou en fibres de goëmon, terminées par une plume recourbée à laquelle attient l'appât. D'un mouvement brusque, le poisson amorcé est amené au fond de la pirogue, à côté des divers

ustensiles qui gisent autour du foyer, paniers en jonc tressé, sac en œsophage de phoque, couteaux, pierre à feu, etc.

Outre le poisson, les naturels du détroit de Magellan et des canaux de Patagonie se nourrissent de coquillages, — ils sont très friands de moules et surtout d'oursins, — de champignons de hêtre, de racines, d'oiseaux, de chair de guanaco. Ils tuent très adroitement les oiseaux avec des lacets ou avec une fronde en tendon de phoque qui leur permet de lancer des galets; quant aux guanacos, c'est avec l'arc et les flèches qu'ils les chassent. Les arcs des Fuégiens ont, au maximum, 1^m,50 de longueur; leurs flèches, très légères, sont garnies d'une pointe acérée, en obsidienne.

Le chien est l'inséparable compagnon des Fuégiens; il les aide à la pêche, à la chasse, notamment à celle des loutres qu'il lui faut poursuivre dans les cavités des rochers et sous les herbes marines en engageant les luttes souvent acharnées.

La loutre est achevée à coups de harpon, puis la peau est soigneusement enlevée et tendue au soleil.

Le 2 mai, nous nous remettons en route. La brume qui obscurcit les canaux dérobe à notre vue les deux rives entre lesquelles nous passons; la navigation devenant très dangereuse, sinon impossible, nous relâchons au *hâvre Eden*, au milieu d'un archipel d'îles boisées et d'un riant aspect malgré la pluie et le vent.

Le 3 au matin, en appareillant, nous distinguons l'ensemble du *hâvre*. C'est un port très vaste, semé de corbeilles de verdure, posées sur des roches à fleur d'eau. Deux des îlots que nous longeons de près semblent avoir été ravagés par un incendie ou plutôt par une maladie. Les arbrisseaux

ont perdu leur feuillée ; la sève s'est desséchée en leurs troncs ; ils ont les pâles couleurs. — Des oies magellaniques s'envolent sur le passage du navire.

C'est dans cette journée du 3, que nous avons eu à franchir la passe la plus étroite des canaux ; les hêtres de Patagonie étalaient leurs branches jusque sur nos têtes. Une pyramide, formée de tonneaux et de poutres blanchis à la chaux, indique aux bâtiments à vapeur qui se risquent là, celle des deux routes qu'il est pour eux le plus prudent de suivre ; le resserrement subit du canal à cet endroit, provient d'une île qui s'élève juste au milieu et le sépare en deux branches.

Après avoir vu défiler devant nos yeux une série de sites des plus pittoresques, nous arrivâmes au hâvre Gray, notre dernière étape avant le golfe de Pénas. Ici, les montagnes sont frappées de stérilité ; le phénomène que nous avons remarqué ce matin pour quelques îles du hâvre Eden devient général. C'est un tableau de désolation et de mort ; après avoir vu les riantes toiles du « *Châlet* » se dérouler devant le *Mistral*, nous reconnaissons maintenant un décor de la grotte de « Robert le Diable ». La tristesse s'épand sur les monts dénudés ; les futaies, rongées par une lèpre hideuse, sont d'une blancheur de linceul ; — plus une seule feuille verte sur les branchettes décolorées. Des plongeurs et quelques canards à vapeur sont les uniques êtres animés que nous rencontrions dans notre excursion en canot. Le hâvre, très profond, s'étend à plusieurs milles dans l'intérieur des terres. Deux martins-pêcheurs, plus gros et moins beaux de plumage que ceux de France, sont tombés en notre pouvoir avec des canards : le tout a formé un salmis qui a été déclaré passable.

Au hâvre Gray, le maître-charpentier s'en donne à cœur joie avec ses aides : des arbres magnifiques, des cèdres notamment, tombent sous sa cognée et viennent encombrer le pont du *Mistral*, pour être bientôt transformés en mardriers et en planches. Quel bonheur pour un charpentier de pouvoir couper du bois *à l'œil* ! quel plaisir surtout de pouvoir user librement de ce bois sans l'autorisation du second qui ordonnance les dépenses et en dehors du contrôle du commissaire, cet Argus auquel rien n'échappe !

En sortant des canaux, le paquebot allemand *Uarda* que nous croisons nous salue en abaissant son pavillon. — Nous en avons fini avec notre voyage *en rivière*... l'Océan roule ses vagues énormes devant nous. Le *Mistral* traverse le golfe de Pénas en mettant le cap sur Lota où nous allons *faire* du charbon ; nous gagnons le large pour prendre ensuite la direction du N. E.

Le 5, les feux sont éteints, nous profitons d'une brise variable ; des bandes d'oiseaux viennent frôler les agrès de leurs ailes. Dans la foule domine le *damier*, un des plus jolis oiseaux de mer. Inutile d'en faire le portrait, son nom parle.

Les timoniers parviennent à attraper plusieurs de ces volatiles en attachant à l'arrière du bâtiment des fils qui flottent dans l'air ; les damiers, en faisant leurs mille détours au dessus du sillage, se prennent les pattes dans ces ficelles et sont amenés tout vivants à bord. On dirait des pigeons. Outre ses ailes alternées de noir et de blanc, le damier a la tête d'un noir de jais avec des reflets bleus. Une fois sur le pont, le pauvre erre comme une âme en peine, en jacassant avec des cris de perroquet en colère. Retenu sur les planches par ses pattes palmées, il ne peut s'envoler sans le secours d'une main charitable ; ses organes sont faits

pour la surface liquide et mouvante de l'Océan et non pour le sol que nous foulons. La mer est son élément, on le trouve à des distances prodigieuses de terre ; comme l'alcyon, il s'endort sur la crête des vagues ; les petits poissons et les corps gélatineux dont l'eau est remplie sont sa pâture.

Des *albatros* énormes, des *cordonniers*, des *soliloques* entourent le navire. Je fais tendre une grosse ligne de plus de trente mètres de longueur avec un hameçon de première dimension ; au bout d'une heure, un albatros vient mordre un morceau de lard qui sert d'appât et est pris par le bec. Deux matelots s'emparent de la ligne ; malgré la résistance de l'oiseau qui déploie une force incroyable, on le traîne dans l'eau et on *l'embarque*. Il est superbe : ses ailes ont quatre mètres d'envergure. La peau des pattes se transforme bientôt en deux blagues de grandeur respectable ; de la tête, que je débarrasse de sa chair et de sa cervelle, je compte faire *une applique* avec l'aide de l'empailleur. La peau du ventre, couverte d'un duvet très épais d'une blancheur de neige, fera un beau manchon pour la sœur d'un de mes camarades. Les os des ailes sont utilisés comme tuyaux de pipes.

Contre toutes les prévisions, malgré les calculs moyens des instructions nautiques, nous ne trouvons plus de vent une fois à cinquante lieues de Lota. — Quelle malechance ! nous voici arrêtés avant d'arriver au port, comme jadis par le pampeiro à l'embouchure de la Plata. Nous sommes à la cape avec une mer épouvantable. Le *Mistral* « fait bouchon ». Du 8 au 12 mai, le roulis le plus énervant nous secoue sans que nous fassions de route.

Le 12, le commandant se décide à mettre à la vapeur : A la houle a succédé le calme plat. — Nous serons sans doute

demain matin à Lota. Deux baleines énormes passent devant nous en projetant des jets d'eau d'une grande force. Le soleil et le ciel bleu nous remettent des tristesses de ces derniers jours.

Le 13 mai, nous entrons dans la baie d'Arauco. — Une brume intense nous entoure en quelques minutes.. Nous voilà bien ! — Impossible de continuer notre route sur Lota. Nous mouillons par vingt-sept mètres de fond sans savoir où nous nous trouvons. A trente mètres de nous, nous finissons par distinguer, à la faveur d'une faible éclaircie, un trois-mâts allemand, dont l'équipage sonne de la cloche à toute volée, ayant une peur bleue que nous ne l'abordions. — Le 14, le brouillard est toujours aussi fort. On ne peut se faire une idée de la tristesse qui pèse sur un carré par ce temps-là. — C'est impatientant ; et pas moyen de remédier à la situation ! Il faut attendre quelquefois huit ou dix jours sans pouvoir deviner quelle est la position du navire par rapport à la côte. — Tous les quarts d'heure notre cloche tinte et l'allemand répond immédiatement ; triste signal de brume pour les bâtiments à l'ancre. En marche, les *voiliers* font entendre leur cornet à bouquin et les *vapeurs* leur sifflet. — Malgré l'obscurité, notre équipage qui est presque exclusivement composé de Bretons, de Brestois habitués au ciel gris, semble d'une gaieté extraordinaire. Tandis que les officiers se lamentent, les hommes du gaillard d'avant chantent à qui mieux mieux.

Enfin, à onze heures du matin, le soleil perce le brouillard qui se dissipe graduellement. Nous voyons à bâbord jusqu'à quatorze navires mouillés devant une petite ville industrielle dominée par les cheminées de nombreux hauts-fourneaux. Nous sommes en rade de Coronel !

L'hélice est mise en branle et en route pour Lota ! — Coronel et Lota sont deux ports de la baie d'Arauco, situés à peine à une heure de distance. Nous arrivons dans l'anse de Lota après avoir franchi la passe difficile qui sépare la pointe Lavapié de l'île Santa-Maria. Le mouillage est abrité par des collines élevées, boisées à droite, dénudées et d'un rouge de brique à gauche ; le vent du nord est seul à craindre pour les navires à l'ancre. — Devant nous, à terre, s'élèvent des tourbillons de fumée si épaisse que le paysage est totalement voilé au dernier plan ; cette fumée sort de vingt-deux cheminées rangées parallèlement à la côte qui s'allonge en ligne droite au fond de l'anse. Ces hauts-fourneaux ont un aspect singulier ; on dirait de loin les colonnes de quelque ruine antique, le soir surtout au clair de lune.

A gauche de cette grande usine s'ouvre un tunnel d'où sortent les voies ferrées qui vont des mines de charbon au bout d'un warf magnifique, élégante construction de trois cents mètres de longueur. Deux trois-mâts goëlettes sont amarrés à l'extrémité de cette estacade et reçoivent directement le charbon qui vient de la mine pour tomber du wagon dans leur cale. Le charbon de Lota est presque à fleur de terre et d'une exploitation facile. Il paraît sensiblement pyriteux et très gras, mais brûle sans danger ; son prix est peu élevé, 16 fr. 50 les 1.000 kilog. au cours actuel.

Les collines qui forment la pointe extrême, à gauche de la baie, sont couvertes de verdure. C'est le parc de la *senora Cousino* dont nous parlerons en détail demain. A travers les feuillages, le château lance hardiment ses tourelles aux toits d'azur.

Je me rends immédiatement avec le commandant à la

casa de la administracion pour passer le marché nécessaire au ravitaillement du *Mistral* dont les soutes sont épuisées. Tout notre voyage dans le détroit et les canaux s'est effectué à la vapeur ; il nous faut 140 tonneaux de charbon.

Nous arrivons à la *casa* par un chemin à pic qui grimpe le long de la colline du parc. Ce sentier étroit est bordé d'une haie d'acacias nains et de genêts en fleur. Des oiseaux-mouches viennent s'y poser sans se déranger à notre approche. La maison de l'intendant de M^{me} Cousino est à côté de celle du directeur des mines et usines, devant le parc. De la vérandah de ces *cases* légères on a une vue splendide. Nous sommes reçus d'une façon fort courtoise par l'administrateur en chef de l'exploitation de Lota et de Coronel, Espagnol aux allures aimables, à la physionomie ouverte et intelligente. Nous nous entendons sur les conditions du marché et après un tour dans le parc, allons vider un verre de porto en compagnie du capitaine de port.

Ce brave homme est un Suédois à la barbe de Mathusalem. Il veut à toute force me montrer sa maison, sa jolie petite femme et un baby aux joues roses qui fait honneur à ses parents. — Nous trinquons en famille à la prospérité du Danemark, de la France, du Chili. Effusion internationale!...

Dans son jardin, le capitaine me montre une statuette en marbre blanc, représentant Minerve, présent officiel du président de la République du Chili. Au fond d'un bosquet, tout près de là, se cachait un autre petit dieu à la mine riante, dont mon hôte a fait cadeau à sa moitié.

— Vous m'avez tout l'air d'un homme heureux, dis-je au capitaine, et je suis sûr qu'au fond de votre cœur vous préférez ce Lare familial à la déesse des combats.

— Vous l'avez-dit ! répliqua simplement mon interlocuteur en me pressant affectueusement la main.

Sa jeune femme mise au courant, en espagnol, de notre conversation, devint rouge comme une pomme d'api, puis, riant, saisit le bébé qui reposait sur le gazon, pour le couvrir de baisers.

La félicité de ce ménage m'attendrit. Décidément, je ne suis pas fait pour le célibat.

Nous sommes au dimanche 15 mai. La municipalité de Lota a demandé au commandant du *Mistral* de ne prendre son chargement de charbon que demain pour permettre aux travailleurs de jouir librement du septième jour de la semaine. Tout le monde a donc *campo* aujourd'hui. L'état-major, sauf l'officier de garde, descend à terre et va visiter le parc Cousino.

Parlons, d'abord, de la propriétaire de ce magnifique domaine.

L'histoire nous transmet les noms de tous les souverains, n'auraient-ils régné que quelques jours ; leurs moindres faits et gestes sont rapportés et commentés dans les mémoires de leurs contemporains.

Pourquoi ne ferait-on pas la biographie des particuliers dont les immenses richesses équivalent parfois à la fortune d'un petit Etat, et surpassent souvent, en tout cas, celle de bien des princes ? — N'ont-ils pas, ces privilégiés du sort, leur rôle considérable dans la société ? Ne méritent-ils pas, s'ils savent user généreusement de leurs biens, d'avoir leurs noms écrits en lettres d'or dans le Grand-Livre de l'Humanité ?

On n'ignore pas que les hommes les plus riches du monde sont des habitants des Etats-Unis, mais bien peu

de personnes savent quelle est la femme possédant le plus de millions.

Cette femme est une Chilienne d'origine française, M^{me} Cousino.

On dit généralement que les Français ne savent pas, hors de leur cher pays natal, s'établir dans des conditions avantageuses. M^{me} Cousino nous offre un exemple bien remarquable à l'appui de la théorie contraire, une exception tout à l'honneur de notre nationalité !

Jeune fille, elle vivait à Paris, sans fortune aucune, mais douée d'une beauté à porter ombrage aux plus riches héritières. M. Cousino, le *Crésus* du Chili, s'en éprit pendant un voyage en France, demanda sa main et l'emmena à Lota, ce port de la baie d'Arauco dont il s'était rendu maître par la toute-puissance de l'or.

D'une activité étonnante, d'une intelligence commerciale peu commune, M. Cousino avait accaparé les produits des mines de cuivre du Chili et mis à profit, pour la fonte du métal, le charbon qui abondait dans ses terres de Lota.

Les mines de cette province, habilement exploitées, ont attiré une nombreuse population d'ouvriers sans ouvrage et prêts à accomplir, pour un salaire minime, les travaux les plus durs.

Trois mille mineurs sont groupés, d'une part à *Lota alto* au sommet de grandes collines, d'autre part à *Lota basso* dans une vallée qui a la forme d'un entonnoir.

Lota alto sert d'asile à une foule d'aventuriers de toute provenance. Le monument le plus remarquable de l'endroit est la prison... — La ville basse est plus régulièrement construite et plus mouvementée que l'autre, grâce à l'animation du port ; les rues m'ont rappelé celles de la vieille

Espagne remplies de maisonnettes multicolores où résonne la mandoline, où claquent les castagnettes, accompagnement ordinaire des danses de l'Amérique latine.

Tout, dans cette partie du territoire chilien, est « création Cousino ». Tout existe, tout respire pour et de par le richissime industriel dont l'esprit semble encore dominer la population, quoique M^{me} Cousino soit veuve depuis plusieurs années déjà.

Quand le *maître* mourut, ses exécuteurs testamentaires durent renoncer à dresser un inventaire exact de ses biens innombrables, mines, navires, usines et maisons, prairies immenses où paissent de nombreux troupeaux de bestiaux et de chevaux.

Certains journalistes chiliens, dont j'ai fait la connaissance à Valparaiso, ont certifié devant moi que M^{me} Cousino, devenue héritière de cette fortune incommensurable, résolut de ne jamais se séparer des restes de son époux regretté et aurait eu l'idée bien américaine de faire embaumer son corps pour le garder près d'elle dans son château de Lota. Je laisse toute la responsabilité de cette anecdote à ses auteurs, n'ayant pas eu l'occasion d'en vérifier l'authenticité.

M^{me} Cousino préfère les ombrages de son domaine de Lota à l'abri somptueux des palais qu'elle possède sur divers points du Chili. Je l'ai aperçue dans sa résidence favorite, un jour qu'elle s'y promenait avec ses fils, auxquels elle réserve, dans son affection maternelle, toute son immense fortune, refusant obstinément de se remarier.

Le capitaine du port me fit, avec beaucoup d'amabilité, les honneurs du parc de Lota où je vous invite à entrer avec moi.

Voici d'abord des *thermes* des plus confortables... L'eau

tombant artificiellement d'une grande hauteur douche d'importance les imprudents qui s'approchent trop près de l'installation réservée aux habitants du château. Des baignoires en marbre d'une dimension peu commune, — dans chacune desquelles une famille pourrait s'asseoir en rond — sont destinées aux personnes qui préfèrent une ablution tranquille aux surprises violentes de l'appareil à douches.

Prenons la première allée qui s'offre à nous dans le parc. Quelle habile utilisation d'un point naturellement favorisé !

D'un côté nous avons une vue magnifique sur la mer, à travers les éclaircies laissées par les troncs géants des pins d'Australie, d'un autre la plus large perspective sur un pays creusé de ravins tourmentés.

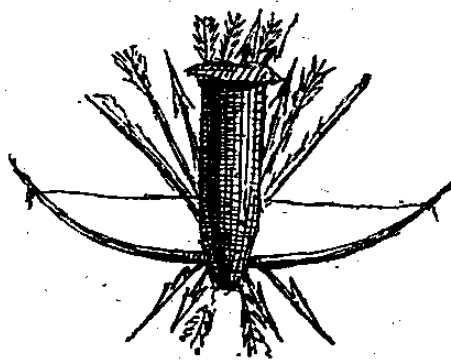
M^{me} Cousino a le droit d'être fière de cette magnifique propriété de Lota, aménagée d'après ses plans : castel aux clochetons moyen-âge, charmilles ombreuses, pentes rapides variées à l'infini, cascades, grottes peuplées de statues, serres splendides où les nuances des fleurs de France se marient avec celles des fleurs du Japon, où s'épanouit une collection unique d'orchidées et de fougères aux gracieuses ombelles, arbres de tous genres et de tous climats avec des sièges pittoresquement placés dans les branches, chalets, pagodes, mosquées, réduits enchanteurs...

Au milieu de cet Eden, et sans doute pour animer le tableau, gambadent joyeusement des daims et des guanacos aux longues soies mordorées, tout heureux de vivre en liberté, sur de vertes prairies, sans avoir jamais à craindre les balles des chasseurs.

Pour retrouver notre canot et rentrer à bord, nous passons par une ruelle remplie de guinguettes où l'on chante à tue-tête, et nous arrivons à une petite plage qui encadre le

port de commerce, simple asile pour les caboteurs. Entre ce point et le warf s'étendent les hauts-fourneaux de Lota, qu'il faut absolument longer avant d'atteindre l'embarcadère.

Nous visitons, chemin faisant, les vastes ateliers de la fonderie de cuivre qui fournit du métal à toute l'Europe. La richesse du minerai de Lota varie de 10 à 75 p. 0/0. L'usine est énorme ; de toutes parts on y voit le métal en fusion se précipiter comme une lave bouillante des fourneaux en briques réfractaires dans les moules en sable où se forment les barres ou *saumons* de cuivre.



CHAPITRE VI

EN RADE DE VALPARAISO

Arrivée à Valparaiso. — Coup d'œil sur le port. — Causerie au Cercle français. — L'instruction au Chili. — Entre marins français et chiliens. — La musique de la police. — Soirée dans les « Quebradas ». — Les beaux quartiers. — Le Panthéon. — Pompiers mondains. — L'île de Robinson. — Notions économiques.

Le 19 mai, en montant sur le pont après déjeuner, nous apercevons les côtes élevées du Chili, terres rougeâtres et nues que domine de sa tête blanche, à 20.000 pieds de hauteur, le pic de l'Aconcagua.

Peu à peu, une longue maison au toit de tuiles se détache dans la brume, puis vient le phare, enfin au détour d'une pointe la rade s'offre à nos regards, formant un demi-cercle ouvert au nord, fermé de tous autres côtés. Sur les *cerros* qui l'entourent sont étagées des milliers de maisonnettes, le gros de la ville.

L'aspect de Valparaiso (vallée du *Paradis*) est désolant. Le voyageur qui a le premier baptisé ce site avait certainement l'imagination surexcitée par la vie de bord, par les ennuis d'une navigation prolongée.

Nous mouillons prudemment fort loin de la ville, par soixante-dix mètres de fond. Il est bon de se mettre à l'abri des tremblements de terre qui sont fréquents et de se tenir prêt à dérader promptement si le vent de Nord vient à souffler. Le cataclysme de 1868 a envoyé *ad patres* près de 100.000 personnes ; on a le droit de prendre ses précautions...

La rade est couverte de bâtiments. A notre droite, parmi les navires de guerre qui nous saluent, se trouve le *Blanco Encalada*, cuirassé chilien de 2033 T, un peu plus loin sont mouillées deux corvettes, le *Chacabuco* et le *O'Higgin*, portant le même pavillon. Deux docks flottants, fort beaux, sont amarrés non loin des quais.

La marine chilienne, depuis la guerre acharnée qu'elle a faite au Pérou et dont l'épisode le plus émouvant a été la prise du Huascar, est devenue l'une des plus importantes de l'Amérique du Sud ; elle compte deux cuirassés, un moniteur (le *Huascar*), trois corvettes, deux canonnières, trois croiseurs, un transport, quatre petits avisos, six pontons, neuf torpilleurs de 40 à 400 chevaux. La marine marchande se compose actuellement de 39 vapeurs et de 158 voiliers dont le tonnage atteint 100.000 T.

Si nous jetons un coup d'œil sur la ville, nous voyons à notre droite s'élever sur les quais les vastes entrepôts de la douane, constructions régulières, d'aspect froid, dont les membrures en fer semblent défier les tremblements de terre. Au-dessous des cerros ou collines qui encadrent la rade, s'allongent parallèlement les rues qui forment la ville basse occupée par les commerçants, siège d'une activité fiévreuse. Les cerros, séparés entre eux par des ravins ou *Quebradas*, constituent autant de quartiers différents. Au

centre de la chaîne de montagne demi-circulaire ressortent le cerro du *Panthéon* (cimetière) et le cerro Allegre, le rendez-vous des Anglais, le coin le moins sale de Valparaiso dont l'édilité a certes beaucoup à faire encore au point de vue de la voirie.

Le commandant alla faire sa visite au consul dès que le bâtiment fut au mouillage. Il revint en nous apportant les ordres que l'amiral commandant en chef la station du Pacifique a laissés pour le *Mistral* à son dernier passage à Valparaiso. Nous espérions, après toutes nos pérégrinations, pouvoir nous reposer ici pendant un mois ou deux ; nous nous trompions. Le docteur devint de fort méchante humeur en apprenant qu'il nous fallait ravitailler le *bateau* en huit jours et reprendre immédiatement la mer pour rejoindre l'amiral en Océanie.

Nous n'avions que le temps nécessaire pour visiter la ville ; aussi, dès le soir de notre arrivée, je fis signe à Trocart et à d'Artimon qui s'empressèrent de prendre le canot-major en ma compagnie. Kervor refusa énergiquement de descendre à terre ; il aimait mieux, disait-il, fumer tranquillement sa pipe sur le pont que s'exposer de gaité de cœur à respirer les miasmes des *Quebradas*.

D'Artimon prit la barre ; après bien des tâtonnements au milieu des nombreux canots et chalands qui sillonnaient la rade sans dire gare, nous parvînmes enfin au débarcadère signalé par un feu rouge à éclipse.

Nous eûmes à franchir sur la jetée des tourniquets qui pourraient avoir leur utilité à l'entrée d'une exposition mais sont franchement incommodes pour des gens qui arrivent à terre par une nuit noire.

Un square nous offrit inutilement asile ; les bancs qui

décoraient ses allées étaient vides et nous avions hâte de voir du monde. Plus loin, au milieu d'une place également déserte, la statue de lord Cochrane se dressa tragiquement devant nous. Chassé de la marine anglaise, cet officier-aventurier se mit au service de celle du Chili qui manquait de chef, gagna une victoire et se nomma grand amiral. Le dit amiral est représenté sur une borne dans une posture d'acrobate ; il essaie un pas de ballet et fait bien des efforts pour garder son équilibre. C'est un grand diable, très maigre, aux allures de forban. Il tient d'une main une longue-vue. Son regard anxieux interroge l'horizon... limité par la caserne des pompiers.

Telle est l'exacte description de ce héros coulé en bronze. Les mines de cuivre abondent au Chili et les habitants sont prodigues du bronze. Autant de places, autant de carrefours, et autant de grands hommes. Il n'est pas jusqu'au corps des pompiers qui ne soit glorifié sous la forme d'une statue. J'ai vu ce pompier modèle, coiffé d'un casque énorme, dans un quartier que l'on nomme l'*Almendral*.

Ces œuvres d'art sont trop souvent des caricatures, des prodiges de mauvais goût. On parle cependant de remplacer la statue de lord Cochrane par un monument digne d'une grande ville et qui serait élevé par des artistes français aux marins du Chili, particulièrement au célèbre Arturo Prat.

On nous attendait au cercle français dont les fenêtres donnent sur la place Cochrane ; visite cordiale qui nous permit de juger en quelques minutes les qualités sérieuses de nos compatriotes du Chili. Nous pouvons en être fiers.

La France ne compte encore que pour 5.700.000 fr. au chapitre des importations sur les statistiques officielles et

pour 2.800.000 fr., au titre des exportations, mais cette situation ne peut rester longtemps aussi inférieure à celle qu'occupent l'Angleterre et l'Allemagne dans la République chilienne. Très considérée, très laborieuse, déjà riche, la colonie française s'occupe d'agriculture, de viticulture, de commerce, du travail des mines ; partout son initiative intelligente, son industrie perfectionnée, tendent à primer à force d'énergie et de persévérance les procédés plus expéditifs mais moins scientifiques et moins sûrs des colonies rivales.

Deux Français, M. Lambert et M. Hertzog, ont apporté dans la métallurgie du cuivre et de l'argent des changements tels que ces industries sont depuis longtemps plus avancées au Chili qu'en Europe où les inventeurs ont vraiment trop de peine à faire adopter leurs idées.

Nous avons eu le premier rang parmi les étrangers appelés à organiser au Chili l'instruction publique aujourd'hui remarquablement en progrès. L'économiste Courcelle-Se-neuil, les ingénieurs Ansart, Jarrier, Charvayre, les architectes Brunet et Hainaut, le chimiste Crosnier, le naturaliste Claude Gay, le chirurgien Thevenot, et bien d'autres encore dont les noms m'échappent, ont contribué brillamment à élever le niveau des études dans toutes les branches.

A l'*Institut national* ou lycée de Santiago, les nombreux élèves qui se préparent à jouer un rôle dans l'administration, dans la politique de leur pays, étudient la philosophie d'après Jourdain, l'histoire universelle d'après Duruy, la cosmographie d'après Guillemain.

A l'ignorance qui pesait sur le peuple chilien quand il était soumis à la domination espagnole a succédé peu à

peu, grâce à l'enseignement gratuit, une véritable supériorité intellectuelle ; chaque commune a maintenant son école et dans quelques années le moindre citoyen saura lire et écrire. L'Université de Santiago compte d'éminents professeurs, de nombreux étudiants en lettres, en sciences mathématiques et naturelles, en droit, en médecine et en pharmacie qui peuvent obtenir le grade de licencié au bout de plusieurs années d'un travail soutenu. Le titre de docteur n'est pas conféré à ces étudiants, ils ne l'acquièrent qu'en venant perfectionner leurs études en Europe, mais il n'est pas nécessaire pour l'exercice de la profession de médecin au Chili, pour les nationaux du moins.

La littérature est fort en honneur dans ce pays nouveau qui aspire à toutes les douceurs de la civilisation la plus avancée. La langue si harmonieuse, si sonore se prête merveilleusement aux caprices charmants de la poésie, mais le Chilien, dans son positivisme tout spécial, célèbre surtout en ses vers la gloire de sa patrie ; les sonnets amoureux de nos élégiaques ne sont point de son goût.

Nous sortîmes du cercle français d'assez bonne heure, après avoir fraternisé avec quelques compatriotes, tous fort aimables, qui voulurent bien interrompre leur partie de billard pour nous donner entre deux bocks les renseignements nécessaires à des arrivants avides de savoir à quoi s'en tenir sur un peuple peu connu en Europe.

Il n'est pas jusqu'aux mœurs politiques que nous devrions étudier et souvent imiter chez ce peuple chilien. Les divers présidents qui se sont succédé à la *Moneda* (Palais du Gouvernement à Santiago) ont donné l'exemple d'un tel désintéressement que plusieurs se sont ruinés au Pouvoir*.

* NOTE. — Le président Balmaceda vient de rompre avec les traditions de

Les membres des deux chambres ne touchent aucune allocation, mais sont également respectés ; ils n'ont comme objectif que la grandeur de leur patrie. Le suffrage universel qui les porte au Congrès n'est pas aveugle comme chez nous ; tout électeur est tenu de savoir lire et écrire.

Nous nous promenâmes en suivant les trottoirs de deux rues interminables qui longent le bas des collines ou *cerros*. C'est, au soir, le quartier des flâneurs ; une grande animation règne partout. Nous marchions en nous laissant conduire par la foule ; précédés et suivis de plusieurs officiers chiliens qui faisaient après leur dîner les cent pas hygiéniques. Devant l'un des magasins les mieux éclairés, d'Artimon s'arrêta tout à coup, ajusta son monocle et s'écria joyeusement : « Tiens, ce brave Malvino ! » -- Le brave en question, un enseigne de vaisseau de la marine chilienne, se retourna subitement et, après un moment d'hésitation, se jeta dans les bras de notre camarade. Ils s'étaient jadis connus en escadre, à Toulon.

Notre vieille marine française fait toujours école : c'est la plus savante du monde. Les officiers étrangers sont admis à bord de nos cuirassés où nous les recevons sans arrière-pensée, avec notre générosité habituelle, où nous les formons même aux sciences nautiques quand ils veulent partager nos travaux.

Malvino se joignit à nous pour nous faire les honneurs de Valparaiso ; il nous introduisit dans une sorte de brasserie où l'on nous servit d'excellente choucroûte de Valdi-

ses prédécesseurs, en faisant acte de pouvoir personnel et en bravant les Chambres. Une révolution a éclaté, et il est à croire que les patriotes, soutenus par la Marine, auront le dessus dans cette lutte sanglante entreprise pour la défense de la Constitution. (Janvier 1891.)

via, du jambon de Valdivia, de la bière de Valdivia. Cette ville est chilienne de nom, allemande de cœur ; on peut même dire qu'elle n'est peuplée que par des colons bavarois et prussiens.

Tandis que l'officier chilien allait surveiller les apprêts du souper en stimulant le zèle des cuisiniers, l'excellent d'Artimon nous fit le panégyrique de *son brave ami*. « Il a passé deux années en escadre, nous dit-il à mi-voix ; il y a appris tous les jeux de cartes, le domino, le jaquet, le billard, quelque peu les échecs, puis il est retourné chez lui, gros Jean comme devant, rappelé par la guerre contre le Pérou, mais sans le moindre bagage scientifique. A quoi bon connaître l'astronomie ? La bonne blague ! Les vaisseaux chiliens marchent sans qu'on fasse le point à bord ; il est vrai qu'ils ne perdent jamais la côte de vue... »

Malvino, dont les oreilles tintaient sans doute de loin, coupa court aux confidences peu charitables de messire d'Artimon en nous apportant lui-même un plat fumant d'où s'échappaient d'appétissantes senteurs.

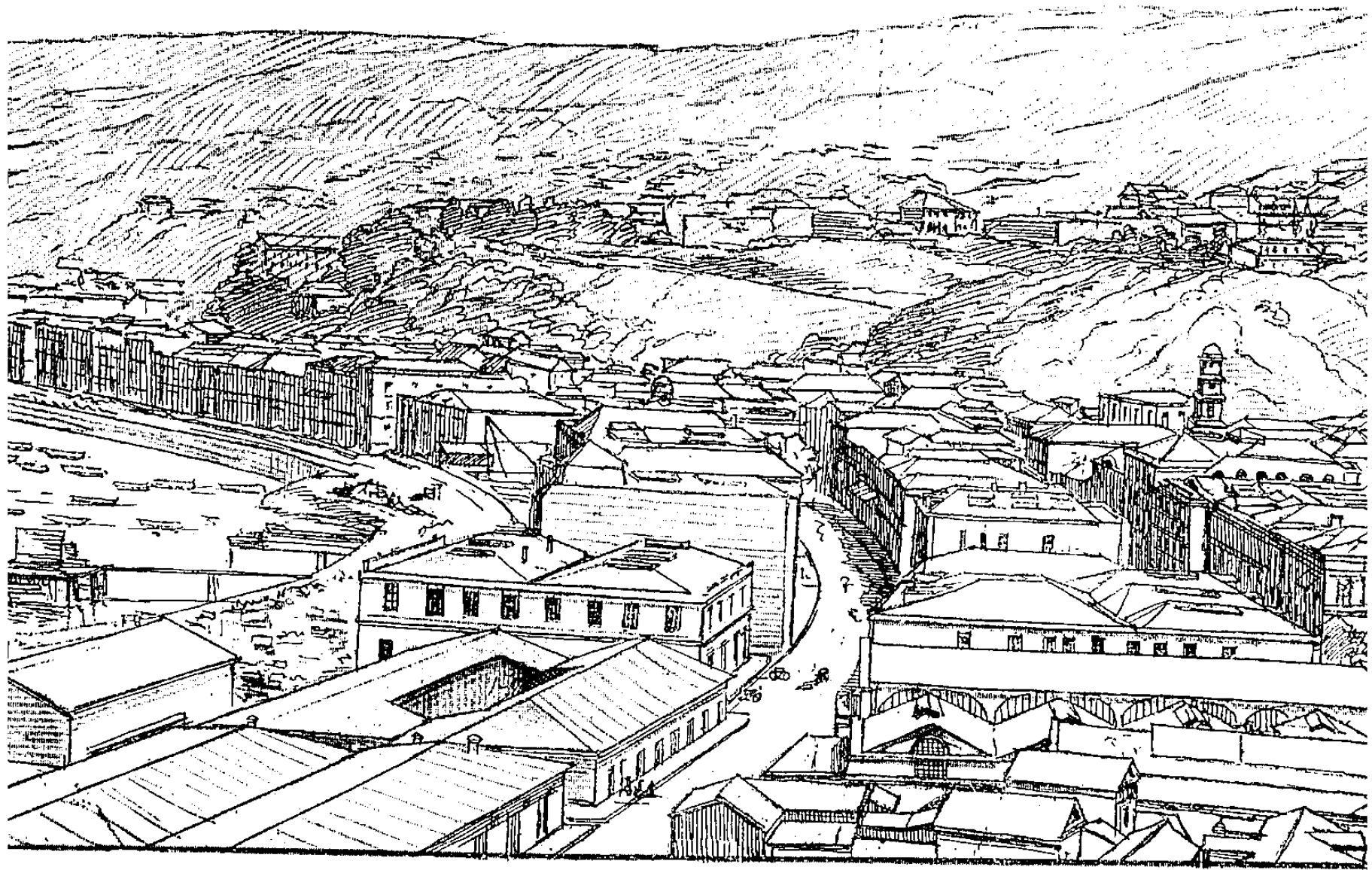
— Combien de temps devez-vous passer à Valparaiso ? nous dit-il.

— Quatre jours au plus... répondit Trocart. Nous irons d'ici au Pérou, puis nous rejoindrons l'Amiral aux îles Marquises.

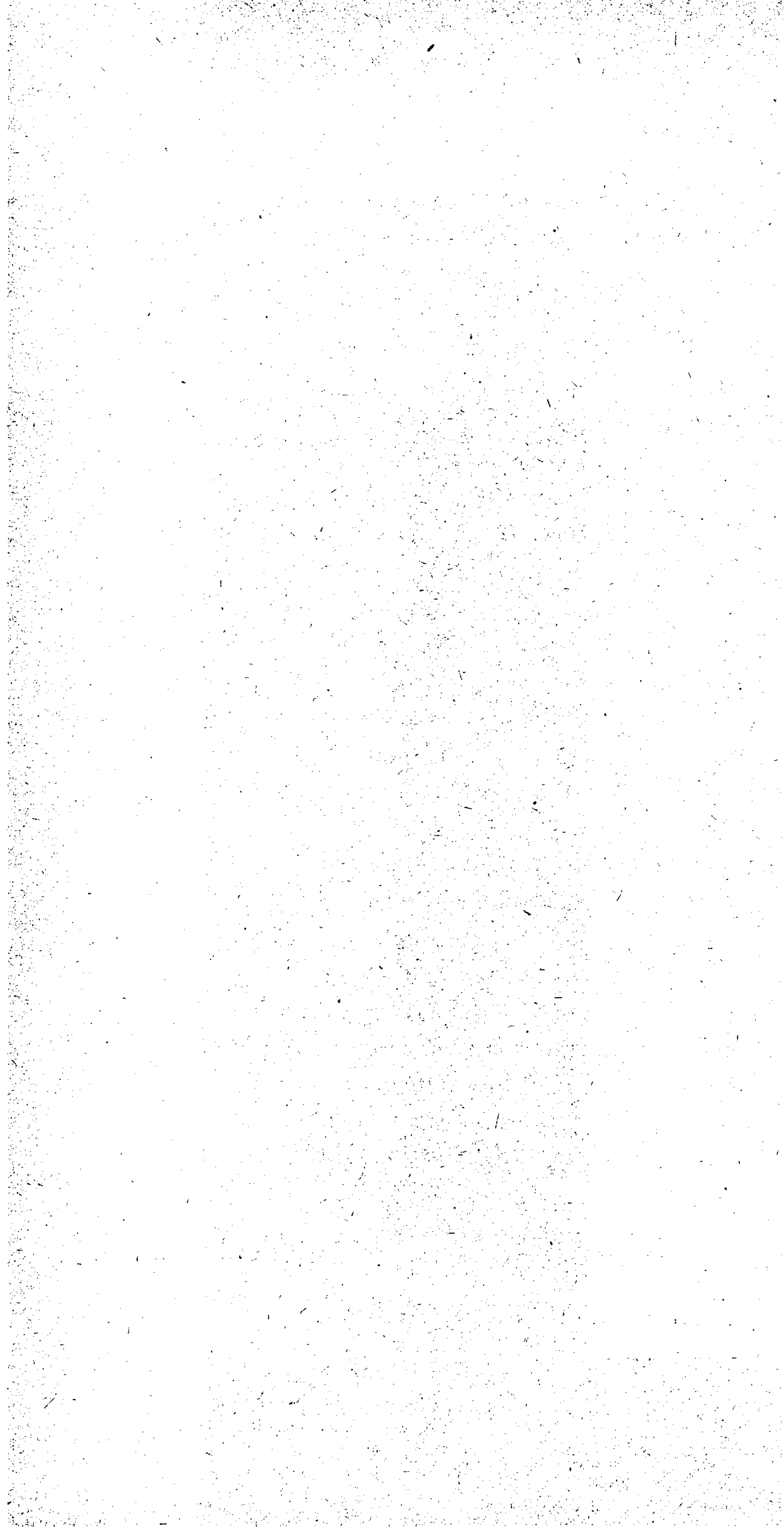
— Alors dépêchons-nous de faire connaissance...

— Je suis trop heureux, répliqua sournoisement d'Artimon, d'avoir l'occasion de présenter à mes camarades l'un des officiers les plus distingués de la Marine chilienne.

— Ne parlons pas de moi, reprit Malvino en relevant la tête, mais parlons de mon pays. Nous avons le droit, messieurs, même devant vous qui êtes des Français, d'être très



VUE DE VALPARAISO



fiers de notre marine. Cette guerre qui a pris naissance entre le Chili d'une part, la Bolivie et le Pérou d'autre part, à propos de tarifs de douanes et de rectifications de frontières, longue suite de combats dont l'occupation de Lima, la « cité des rois », a été la conséquence, fut surtout sérieuse sur mer. Nous avons compris que le seul moyen de venir à bout du Pérou était d'aller le combattre chez lui en ruinant d'abord sa flotte ; nous créâmes notre marine dans ce but. Longtemps le fameux cuirassé péruvien le *Huascar* nous a tenus en échec ; ce vaillant navire, car je suis le premier à rendre hommage aux héros qui le montaient, était une barrière infranchissable pour nos transports chargés de troupes de débarquement. Le combat pendant lequel le *Huascar* a succombé et a amené son pavillon, coulant bas, criblé de boulets, est le grand épisode de la lutte entre les nations rivales...

— Des nations sœurs ! reprit avec regret le philanthrope Trocart.

— Ne faisons pas de politique, dis-je en les interrompant, la guerre est finie et les Chiliens ne pensent plus qu'à profiter de ses résultats pour se livrer aux industries de la Paix.

— C'est juste, répondit Malvino, nous sommes surtout un peuple de marchands, quoique possédant la mieux équipée, la plus vaillante des armées du continent américain. Le Gouvernement n'a pas hésité, aussitôt que la paix fut assurée, à réduire nos troupes de 50.000 hommes à 5.000 !

— Comment sont armés vos soldats ? repartit Fortin.

— L'infanterie a le fusil Gras, la cavalerie des carabines à répétition Winchester ; nos cuirassés ont des canons Armstrong, et l'artillerie de terre ne se sert que de

canons Krupp. Nous avons, en somme, emprunté aux armées européennes ce qu'elles ont de meilleur.

— Et comment sont organisées vos écoles militaires ?

— Comme chez vous. Nous avons pour la Marine une école navale et des bâtiments annexes ; pour l'armée de terre une école militaire dont les programmes ne diffèrent en rien de ceux de Saint-Cyr et de La Flèche, plus une école supérieure de Guerre et une école d'application.

— Vous n'avez rien, en effet, à envier à notre luxe guerrier, fit le docteur avec mélancolie. Cela doit vous coûter fort cher.

— Nous sommes riches, répondit fièrement le Chilien. Notre terre est féconde ; les points où elle est aride recèlent des trésors. Nos agriculteurs sont aussi patients que nos mineurs sont habiles : là où le blé ne mûrit pas, où la vigne, (venue de France), n'étale pas ses pampres chargés de grappes vermeilles, s'étendent des bassins houillers fort importants, d'immenses filons de cuivre, des placers où les chercheurs d'or et d'argent font des fortunes inespérées.

— Vous devez être envahis par des émigrants de tous pays ?

— Nous aimons assez à faire nos affaires nous-mêmes, reprit Malvino, et nous ne cherchons pas surtout, comme les Argentins, à attirer chez nous des gens de rien, des misérables ou des paresseux qui apportent avec eux la désolation dans un pays au lieu de le faire fructifier. Les 90.000 étrangers qui ont choisi le Chili comme seconde patrie sont des laborieux, déjà nantis d'un petit avoir à leur arrivée en Amérique et venus ici pour l'augmenter. Mais j'abuse de votre patience...

— Tous les renseignements que vous nous donnez sont très intéressants et nous vous en remercions, répliquai-je, malheureusement nous sommes pressés par l'heure du canot-major.



CHILIENNE

Nous rentrâmes. Je ne devais plus me promener à Valparaiso avec mes camarades appelés dans des quartiers différents par des affaires particulières ; mais je n'ai pas moins noté les impressions de mes diverses descentes à terre pendant mon court séjour au Chili.

Un soir, la musique de la Police jouait sur la place Cochrane ; j'y fus. Autour de la place, sur un double rang, des Chiliennes fumant la cigarette, utilisaient le trottoir en guise de banc. Les hommes se promenaient derrière. Survinrent les artistes qui se mirent en rond et jouèrent l'ouverture des *Cloches de Corneville*, puis *Orphée aux Enfers*, puis le quadrille de *M^{me} Angot*, enfin et uniquement de la musique française. L'exécution ne me parut pas trop mauvaise. En fait d'originalités, je ne remarquai guère que les intermèdes ; trois tambours et trois clairons en faisaient les frais.

Les clairons sonnaient une charge de sauvages pendant que les tambours imitaient le tam-tam en frappant alternativement sur la peau d'âne et sur la caisse en bois. Les Chiliens aiment bien cet air-là ; c'est une fanfare d'avant-garde, paraît-il. La place Cochrane n'est pas le rendez-vous de l'aristocratie ; je n'y vis guère que des femmes du peuple. Elles portaient l'indispensable *manta*, longue pièce d'étoffe de forme rectangulaire, de couleur noire, dans laquelle la Chilienne s'encapuchonne en ne laissant à l'air que le haut de la figure, un peu comme la femme turque dans le *feredjé*. Cette coiffure sévère donne un air mystique à celle qui la porte, quel que soit son âge. Les cheveux des jeunes femmes, cheveux d'un noir de jais et dont elles se montrent très fières, sont invariablement tressés en deux longues nattes qui flottent sur leurs épaules ; toutes celles que j'aperçus accroupies sur le trottoir étaient fort brunes et de figure agréable, mais le nez manquait chez elles de pureté de ligne et leurs dents n'avaient rien de l'éclat de la perle. Les vieilles Chiliennes sont d'une laideur repoussante, mais elles ne peuvent se résigner à accepter l'injure des ans. On pas-

serait pour un grossier personnage si on appelait une vieille fille de l'âge le plus respectable autrement que « *Senorita* ».

Pour se faire une idée des mœurs de la plèbe à Valparaiso, il faut prendre son revolver et se promener avec deux ou trois camarades également armés, dans les *quebradas* ou ravins qui séparent entre eux les cerros. En dehors du cerro *Allegre* et de la ville basse, tout Valparaiso n'est qu'un amas de cases posées au hasard sur le flanc des collines, s'appuyant les unes sur les autres, n'ayant d'autres fondements que des pilotis à moitié croulants. Rien de plus navrant que l'aspect de cette misère ; au milieu de la *quebrada*, ruelle encaissée entre deux contreforts de la montagne, un torrent dégringole de roche en roche ; le cigare à la bouche, les porteurs d'eau amènent leurs chevaux dans le ruisseau et remplissent les tonneaux qui reposent de chaque côté de la selle. Un tas de gueux au puncho déguenillé dorment au soleil entre le torrent et les masures qui s'élèvent de chaque côté : ce sont des cousins-germains des lazzarones dont ils ont la fierté et la paresse.

Le soir, les cerros s'éclairent et produisent comme une illumination *a giorno* pour le voyageur qui arrive alors en rade. Les pauvretés des *quebradas* disparaissent dans l'ombre ; on ne voit plus que ces millions de lumières qui brillent dans tous les recoins de la montagne sur une étendue immense.

Si l'on traverse alors le quartier de l'*Almendral*, si l'on grimpe dans les ruelles, on n'entend plus que les sons de la *viguela* et de la mandoline.

Vous êtes libre d'entrer dans toutes les cases ; vous voyez à la porte des jeunes filles qui préparent le mathé et attisent le feu ; vous engagez la conversation en espagnol.

Les parents arrivent et vous prient de vous asseoir sans façon auprès du foyer.

Vous trouverez partout ces usages au Chili ; l'hospitalité dans toutes les classes de la société est très large.

Une des choses les plus curieuses à voir à Valparaiso, est assurément la danse de la *samacueca*, pas national. — Entrons dans ce café où la guitare semble entamer un prélude de joyeuseté. Au plafond sont collés des triangles de papier multicolore, ornement local. Ces petits drapeaux agités par le vent font entendre un frou-frou perpétuel. Des images entourent le dressoir ; des vessies gonflées et peintes en rouge se balancent en l'air comme des ballons captifs. Un Chilien, coiffé du chapeau pointu traditionnel, trouve avec peine dans sa bourse le prix d'un verre de cidre qu'il a avalé le plus aisément du monde ; la petite servante s'impatiente.

Tout à coup le joueur de guitare s'anime, trépigne et pousse en cadence une longue suite de hurlements.

La danseuse prend son mouchoir et l'agite en éventail ; un gros garçon, une main sur la hanche et de l'autre tenant également un mouchoir, vient lui faire vis-à-vis.

En avant la musique ! la *cuéca* commence ; la guitare donne la mesure, les assistants l'accompagnent en tapant des mains. Légère comme l'oiseau, la danseuse glisse devant son cavalier qui la suit dans tous ses mouvements. C'est le boléro des Espagnols. En été, aux bains de mer, cette danse fait *florès* dans les villas les mieux fréquentées.

Le 21 mai, dès le matin, des coups de canon font retentir tous les échos de la rade ; le fort et les bâtiments de guerre chiliens se répondent régulièrement. Suivant l'exemple que leur donne le cuirassé-amiral *Blanco-Encalada*, ils se cou-

vrent bientôt du grand pavoi. Le Gouvernement fête l'anniversaire de la victoire navale d'Iquique.

Je me promène au milieu de cet enthousiasme, avec un colon français.

Nous visitons le marché qui regorge d'excellentes choses et entrons dans un restaurant *parisien* dont l'affiche exerce sur notre estomac un attrait irrésistible, car elle nous promet des *huîtres fraîches* !

Ces huîtres, de belle apparence, sont loin de valoir celles que l'on mange en France ; trop sucrées et un peu laiteuses, elles n'ont rien de la saveur piquante des produits de Cancale et d'Arcachon.

Une bonne bouteille de vin blanc, du cru le plus renommé du pays, accompagne les mollusques avec des petits pains et de la *manteca* (beurre sans sel) excellente.

A Valparaiso on peut faire bonne chère, mais il faut renoncer à recourir à un restaurant du pays. Cet amour de la couleur locale causerait infailliblement l'empoisonnement du fantaisiste qui s'y laisserait aller. Le meilleur des hôtels français de la ville est celui de l'*Union* : je le recommande aux gourmets pour y avoir fait un dîner fin.

Après une longue navigation, les plaisirs de la table ne sont pas à dédaigner.

En sortant du restaurant pour regagner notre embarcation, nous passâmes devant la porte du marché ; des marchands de légumes à cheval, (les Chiliens sont toujours à cheval), attirèrent notre attention. Impassibles, les maraîchers attendent pendant de longues heures le bon plaisir des pratiques, tandis que leurs pauvres haridelles se morfondent, attachées par une chaîne rivée au pavé de la rue.

Toute la ville se couvrait de drapeaux ; on ne voit pas à

Valparaiso une maison, une cahute, sans mât de pavillon. Un règlement qui a pour sanction de fortes amendes en cas de non-observance de la part des habitants, rend obligatoire pour les particuliers l'apparat des fêtes officielles.

Nous foulons pourtant un sol libre.

Des cris politiques proférés par des bandes d'électeurs aux pantalons à *jour*, nous donnent même la certitude que le Gouvernement du pays est un régime démocratique.

Des brigands déguenillés parcourent les rues en énonçant hautement leur manière de voir.

Le président actuel est arrivé au bout de la période dictatorale fixée par la Constitution ; il va céder sa place à un nouvel élu. Les urnes vont être prochainement mises à la disposition des citoyens électeurs.

*
*
*

En me promenant dans le quartier de l'Almendral, je vis un jour une église, de style fort élégant. J'y entrai. — C'était le sanctuaire des jésuites. Un goût exquis a présidé aux décorations de l'intérieur du temple. Plusieurs femmes, la figure voilée par leur manta, étaient prosternées sur le tapis qui recouvre toute la nef. Comme à Montévidéo, la mise de rigueur pour aller à l'église est un deuil sévère.

J'eus aussi l'occasion, dans une de mes courses, de pénétrer au fond d'un couvent de moines. La porte était ouverte, j'en profitai.

Le frère portier qui caressait un superbe angora, me laissa passer sans même daigner me regarder. Je fis le tour des arcades du cloître et traversai le réfectoire, le regard désa-

gréablement surpris par de vilaines croûtes qui surchargeaient les murs.

Le génie de la peinture et des fresques en particulier me paraît être aussi inconnu des Chiliens que celui de la sculpture.

J'ai visité dans leurs moindres détails, le cerro Allegre et celui du Panthéon. Le premier est une colline élevée où les Anglais et les Allemands ont niché leurs colonies. Les maisons sont très confortables, entourées de grands jardins et dans une situation exceptionnelle, dominant toute la rade. La vue de ce quartier où l'aisance des habitants se manifeste partout, repose l'œil fatigué par l'aspect piteux des cerros d'alentour.

A côté de la colline Allegre s'élève celle du cimetière ou Panthéon. Je descendis du nid d'aigle où les enfants d'Albion se sont installés et j'entrepris courageusement dans la même journée l'ascension du Panthéon. L'expression si mal employée souvent : *aller par monts et par vaulx* a, à Valparaiso, une justesse dont on se passerait...

Le Panthéon est un grand cimetière où les grands hommes n'abondent pas.

Des arbres verts, des saules pleureurs aux ramées ondoyantes, des fleurs en corbeilles légères parent les tombes. J'aime à voir la Nature épandre ses gâités dans un cimetière ; pour un spiritualiste, la mort n'implique pas l'idée de tristesse.

Les saules pleureurs m'ont fait penser au chétif arbrisseau qui se dessèche sur la pierre de Musset ; que je voudrais voir un de ces arbres de Patagonie à la place de l'avorton du Père-Lachaise !

Le Panthéon présente une particularité que l'on retrouve

dans plusieurs cimetières de l'Amérique espagnole. Pour imiter sans doute le mode de sépulture des catacombes, l'architecte a élevé de chaque côté du champ de repos des murailles de trois mètres d'épaisseur. Des trous cubiques sont creusés dans ces enceintes et les châsses y sont posées comme des tiroirs. Des plaques de marbre où sont gravées les inscriptions d'usage ferment les cellules de pierre noircie.

Je m'arrêtai devant le mausolée de l'homme d'Etat Portalès, dont la mémoire est en grande vénération au Chili. Le monument, assez simple d'ailleurs, est muni au centre d'une petite niche vitrée. Dans la niche un *compotier* de cristal bien couvert renferme le cœur de Portalès sur un lit de sels.

Après cette journée si bien remplie, j'allai m'asseoir sur un banc de la place Victoria. La place est vaste, entourée de statues allégoriques, ornée d'une fontaine. On découvre d'un côté les ruines d'un théâtre brûlé, et au fond le palais du plus riche marchand du Chili. La *calle Independencia*, qui traverse le quartier de l'Almendral, longe cette somptueuse demeure. La musique jouait et la bonne société affluait.

Pendant une heure j'examinai, en faisant des réflexions de caricaturiste, tous les types qui se succédaient devant mes yeux comme les personnages d'une revue. Les hommes étaient rigoureusement habillés suivant les modes dernières de Paris ou de Londres. Chez les femmes, le vêtement et la coiffure variaient avec la nationalité. Les Anglaises portaient sur la tête un monument comparable à la tour de Babel; les Espagnoles laissaient sous la mantille tomber en nattes épaisses leur chevelure superbe; les Allemandes, massives

et rougeaudes, avaient des chapeaux de paille agrémentés de flots de rubans de couleur.

Quelques Françaises, d'une mise irréprochable, paraissaient se réjouir sous leurs éventails de ces étalages de mercières.

Les compagnies de pompiers, parfaitement organisées



PAYSAN CHILIEN

par nation, défilèrent sur la place comme la musique finissait. L'uniforme varie avec la légion. Les Anglais sont en rouge, les Allemands en gris, les Français en bleu, les Italiens en vert. Les pompiers sont tous des volontaires non rétribués, négociants ou industriels qui se réunissent pour conjurer un fléau toujours imminent dans ce pays de constructions en bois ; les Français se sont acquis une réputa-

tion d'intrépidité peu commune parmi leurs camarades des légions.

Des domestiques, reconnaissables à leur uniforme plus modeste, suivent les *maîtres-pompiers* et traînent le matériel de la compagnie. Le service d'incendie, quoique non subventionné par les Sociétés d'assurances dont il ménage les intérêts, peut rivaliser ici avec l'admirable organisation dont la ville de New-York est si fière.

Le 23 mai, après de longues formalités de Douane, les vivres commandés pour le ravitaillement du *Mistral* sont embarqués. Nous reprendrons la mer demain.

Le 24, au moment du branle-bas, un joli yacht anglais, le *Wanderer* vient mouiller à quelques encâblures de notre aviso. C'est un fin navire qui ressemble à un bâtiment de guerre tant il est soigné. Son propriétaire, un intelligent richard du nom de Lambert, fait le tour du monde avec sa femme et ses filles, s'arrêtant où le pousse son bon plaisir, conduisant au gré de son caprice de millionnaire le *vagabond* *Wanderer*.

Le capitaine Gordon commande la manœuvre du yacht qui revient d'une excursion à *Juan Fernandez*, l'île de Robinson Crusocé. Au héros de Daniel Foë, a succédé un Allemand, M. de Roodt qui, depuis 1878, moyennant une redevance annuelle de 7.000 francs au Chili, exploite librement les forêts de l'île, élève ses chèvres, massacre ses phoques, établit des pêcheries, réalisant de 80 à 100.000 francs de revenu.

Quelques heures avant l'appareillage, j'eus l'occasion de rencontrer chez un fournisseur de la Marine un riche propriétaire foncier de nos compatriotes qui me donna des notions économiques des plus utiles sur le Chili au point de

vue de la culture des terres à laquelle il s'est voué depuis une dizaine d'années. Je les reproduisis, en revenant à bord, sur les pages de mon journal qui portait déjà les renseignements que nous avait donnés Malvino.

D'après M. R^{***}, le Chili n'est pas seulement un pays minier d'une grande importance, il est et sera toujours un des greniers d'abondance de l'Amérique du Sud. Cette contrée, s'allongeant en une bande de terre de deux à trois cents kilomètres de largeur entre les Andes et l'Océan, a une situation privilégiée. La zone centrale entre le 29^e et le 37^e parallèle est une région exceptionnelle pour la richesse de son humus qui, au pied de l'Aconcagua, atteint plusieurs mètres de profondeur; cette abondance est due aux apports des torrents qui entraînent avec eux, des versants de la montagne, une masse de terre végétale à l'époque des pluies. Partie de cette zone est encore occupée par d'immenses forêts; le reste se compose de champs de froment, de maïs et d'orge, de plaines où l'on cultive les pommes de terre, les haricots, les melons, les oignons, les arbres fruitiers, à côté des vignobles et des prés destinés aux troupeaux de bœufs et de chevaux qui vivent en liberté dans des pâturages immenses car les propriétés sont pour la plupart très étendues.

Les herbivores se nourrissent principalement au Chili d'une luzerne grossière nommée alfalfa qui croît dans les provinces arrosées par le Bio-Bio et dans toutes les vallées où l'eau coule d'une manière constante. Les régions à torrents sont desséchées pendant les deux tiers de l'année et l'élevage y est impossible. Le nombre des bœufs dépasserait actuellement au Chili 400.000, et celui des moutons et des chèvres un million de têtes; ces animaux sont si sau-

vages dans certaines provinces, si abandonnés à eux-mêmes au milieu des *potreros*, en toute saison, qu'il arrive parfois que leurs propriétaires sont obligés de les chasser et de les tuer à coups de fusils pour s'en emparer. Le lait est employé à la fabrication du fromage dont se nourrissent les gens de la campagne employés comme journaliers (*peones*) ou comme cultivateurs (*inquilinos*) par les propriétaires du sol ; leur alimentation est complétée par des gâteaux de farine grillée et de haricots. Les moutons donnent par an environ deux millions de kilogrammes de laine, mais ces rendements de l'élevage sont insignifiants si on les compare aux produits du Chili en céréales ; le froment de ce pays est d'excellente qualité et je n'ai jamais mangé de meilleur pain, de biscuit plus savoureux qu'à Valparaiso ; le blé dur se récolte dans les provinces de Coquimbo, de Valparaiso, de Santiago et d'Aconcagua, également très productives en orge ; le blé tendre dans les pays du centre et du sud où la température est moins élevée. La récolte annuelle de blé dépasse six millions d'hectolitres.

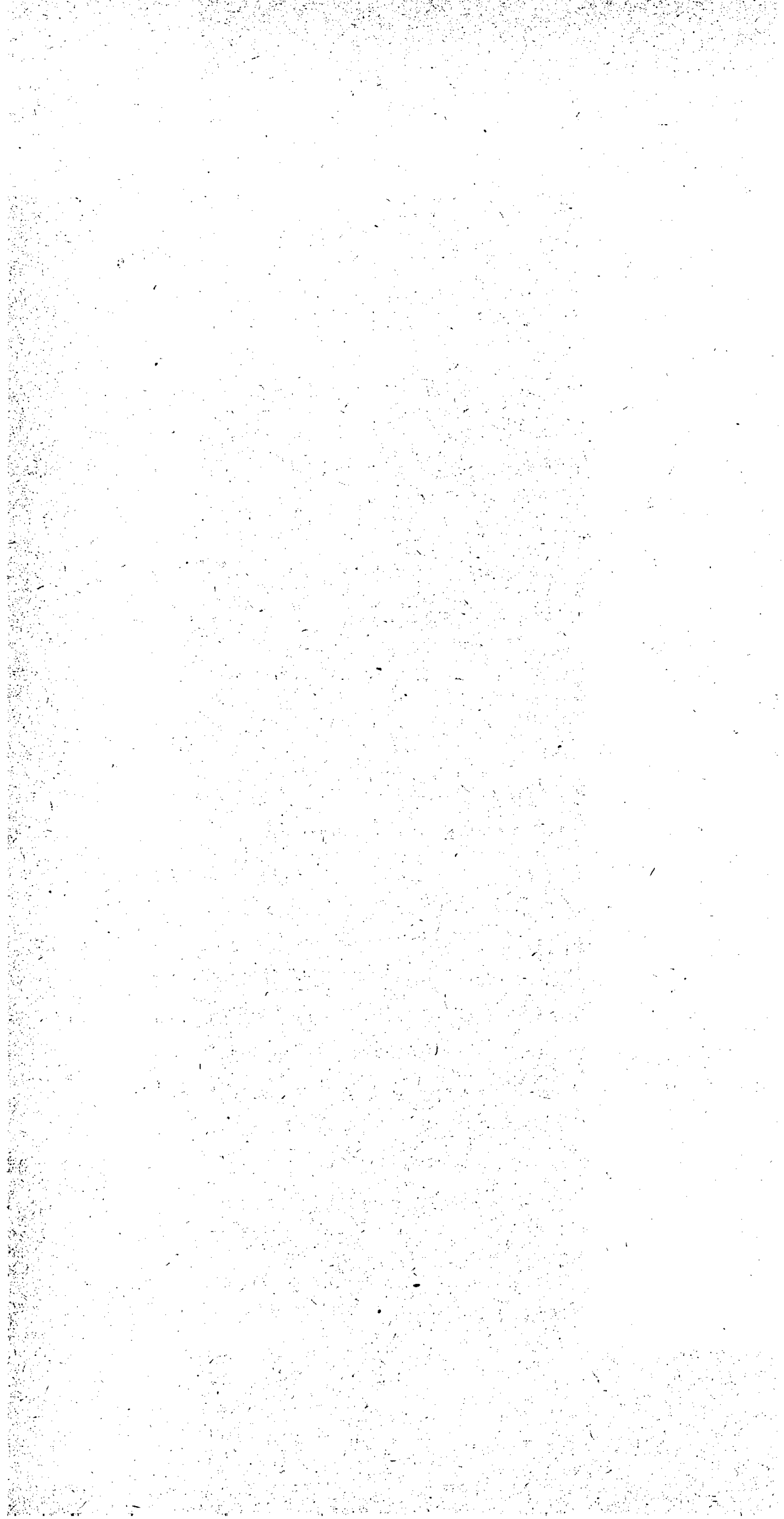
Les vignes chiliennes ou d'origine française donnent au Chili environ 800.000 hectolitres de vin par an, mais le produit des ceps indigènes me paraît être de qualité secondaire et n'est, d'ailleurs, agréable à boire que dans le pays ; il supporte difficilement le transport. La culture de la vigne est cependant très rémunératrice pour les émigrants, car le rendement en est remarquable quant à la quantité.

Les boissons les plus communes au Chili sont la *chicha* (petit vin) et la bière que les colonies allemandes, celle de Valdivia notamment, fabriquent en grande quantité avec l'orge du pays.

L'activité du peuple chilien est très grande, c'est une na-

tion neuve et forte, douée de beaucoup d'opiniâtreté, capable de prendre le premier rang dans les républiques d'origine espagnole qui s'échelonnent le long des côtes de l'Amérique du Sud. Les voies de communication laissent encore beaucoup à désirer dans ce pays montagneux et creusé de torrents, sans beaucoup de cours d'eau navigables, mais l'industrie des étrangers que les Chiliens accueillent avec courtoisie, l'art des ingénieurs européens, transforment peu à peu les provinces les plus reculées qui bientôt auront toutes leur chemin de fer en dépit des difficultés inouïes dues à la nature du sol. D'après les statistiques, le réseau des *chemins de fer de l'Etat* atteint plus de neuf cents kilomètres, et l'ensemble des lignes dépasse 8.000 kilomètres.

En somme, le court séjour que j'ai fait à Valparaiso m'a permis de connaître et d'apprécier les efforts d'un peuple né d'hier pour prendre sa large place au soleil, et j'ai constaté en causant avec plusieurs membres de la colonie étrangère que l'état de prospérité actuel du pays ne pourra que s'accroître avec le temps ; les Chiliens ont droit à notre estime, car chez eux la famille est fortement constituée, les hommes travailleurs et avides de s'instruire, les femmes épouses vertueuses et bonnes mères. Les émigrants se plaisent au milieu de cette population de près de 3.000.000 d'âmes où chacun est prisé à sa valeur et trouve un emploi à son activité industrielle ; pour eux l'acclimatement est facile, car le ciel est toujours beau, la température douce, le pays sain.



CHAPITRE VII

ARRIVÉE AUX ILES MARQUISES

En rade de Taïo-Haé. — A Nuka-Hiva. — Le Chef Stanislas. — La langue marquisienne. — A bord du « Prowler ». — La chéferie à Akahui. — Promenade dans la vallée. — La cascade. — Soirée kanaque. — Le camp fortifié.

Après de longs jours de mer, les îles Marquises (*) se profilèrent devant nous avec leurs immenses falaises aux tons sombres, parfaitement droites, couvertes d'une herbe jaunâtre qui pousse par touffes peu épaisses à travers les fissures des roches. De loin, on dirait que ces montagnes aux grandes arêtes déchiquetées, horriblement crevassées, sont absolument arides et à tout jamais desséchées par le feu des volcans. Seule, l'île Ua-Po diffère de ses voisines par une suite de pics en forme de clochers, qui s'élancent du sol comme de gigantesques menhirs.

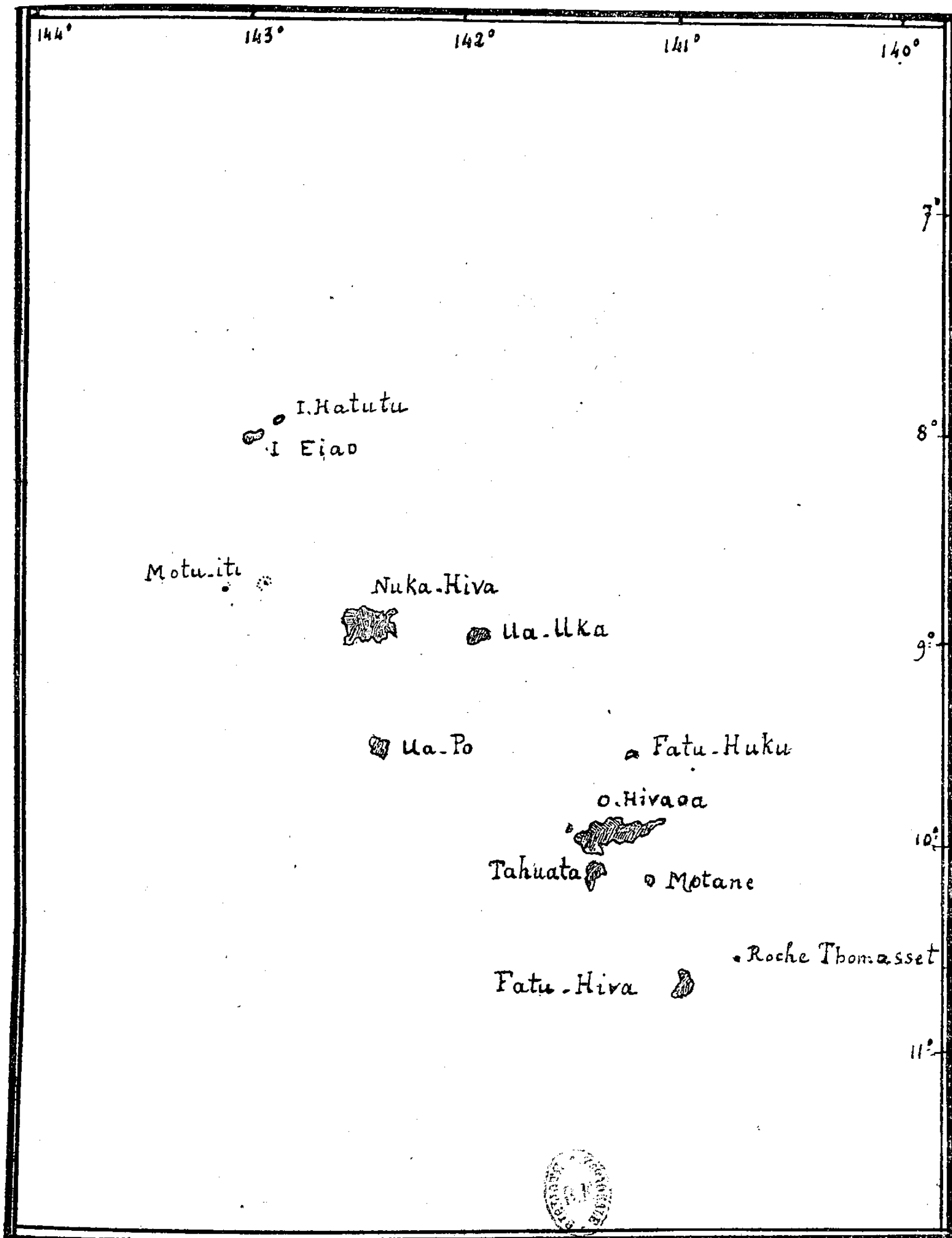
(*) Les îles Marquises se divisent en deux groupes. Le groupe N.-O. ou îles de la Révolution comprend *Nuka-Hiva*, *Ua-Uka*, *Iao* ou île Masse, *Hatutu* ou Chenal, *Ua-Po*, et les Hergest ou *Motu-iti*. Le groupe S.-E. se compose des îles *O-Ivaoo* ou La Dominique, *Tahuata* ou Sainte-Christine, *Motane* ou Saint-Pierre, *Fatu-Hiva* ou La Madeleine et *Fatuhuku* ou Hood.

En arrivant au mouillage, dans la magnifique baie de Taïo-Haé, nous oubliâmes vite la triste impression que l'archipel produit dans le lointain aux yeux du voyageur assez malheureux pour ne pas s'y arrêter. Nous eûmes la sensation d'un doux bien-être ; des vallées ombreuses, nous arrivèrent, en même temps que les cris des indigènes saluant notre venue, ces fortifiantes senteurs des forêts si appréciables pour de pauvres gens retenus pendant plus de six semaines dans les limites d'un carré de bord.

La rade de Taïo-Haé est un entonnoir énorme au milieu de montagnes boisées ; sur la côte s'élèvent la résidence, le fort Collet, la maison de l'administrateur et, tout le long des falaises, les cases des naturels, la plupart élevées sur des chaussées en pierres brutes au-dessus desquelles les cocotiers balançant leur cime ondoyante.

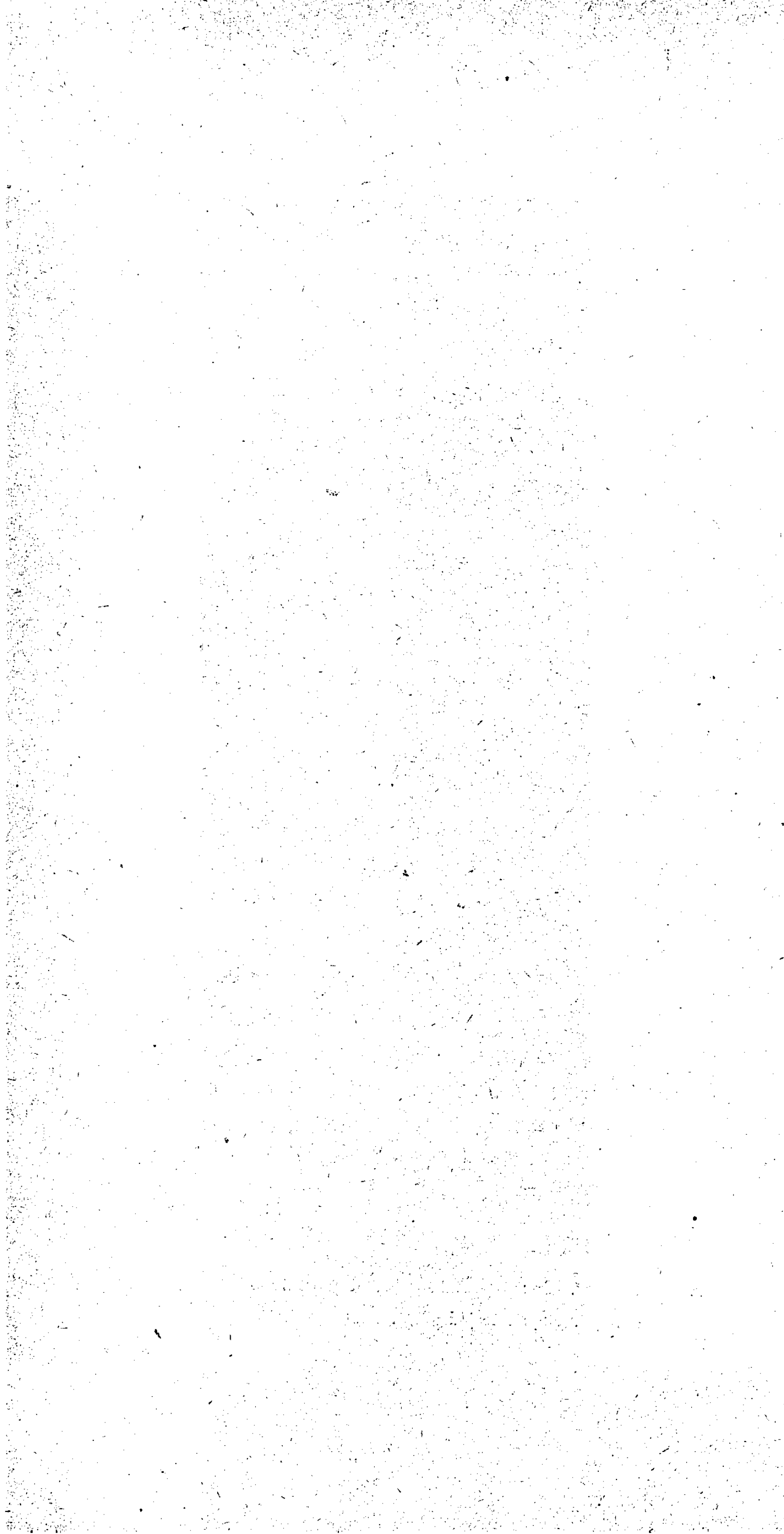
Dès ma première descente à terre, le lieutenant de vaisseau qui remplissait les fonctions de résident me mit en relations avec Stanislas Muanatini, l'homme le plus influent du pays. Stanislas s'est surtout fait remarquer pendant l'expédition que l'amiral Dupetit-Thouars a si bien conduite à *La Dominique*, en 1881 ; c'est le descendant d'une vieille race de guerriers que la force et la valeur ont mis à la tête des Nuka-Hiviens depuis bien longtemps. En temps de paix, Stanislas dirige toutes les affaires des indigènes, s'occupe des troupeaux de bœufs et de moutons que possède le gouvernement, et se transforme même au besoin en ingénieur pour tracer les routes.

Les travaux de ce genre exécutés ici depuis deux ans sont vraiment surprenants quand on compare les moyens d'action aux difficultés à vaincre. Il n'existait, à cette époque, aucun chemin praticable ; quelques sentiers kanaques sil-



ARCHIPEL DES ILES MARQUISES

(Croquis d'après le journal de l'auteur)



lonnaient la brousse et c'était tout ; il paraissait impossible aux Européens de traverser l'île. Actuellement, une route souvent périlleuse mais qu'un cavalier prudent suit d'un bout à l'autre, permet de franchir les chaînes de montagnes et la grande vallée intérieure qui séparent la côte Nord de la côte Sud et d'aller de Taïo-Haé à Atichéou, points extrêmes distants de 20 kilomètres.

Stanislas a su prendre ses compatriotes par l'amour-propre ; chaque tribu considère maintenant comme un honneur de faire « *sa part de route* ». Ce zèle plaide fort en faveur des Marquisiens ; ce n'est pas à Taïti qu'on verrait pareil phénomène se produire !

Placé à l'âge de quinze ans par l'évêque de Nuka-Hiva, Mgr Dordillon, au collège des pères de Picpus à Valparaiso, Stanislas a pris pendant trois ans de séjour en Amérique quelque teinture de civilisation. A son retour aux Marquises les instincts kanaques l'ont emporté un moment chez lui sur ses idées nouvelles ; poussé par ses parents et amis, il « courut dans la montagne » et, en bon Marquisien, malgré la défense du Gouvernement et de l'Eglise, se fit tatouer tout le corps. C'est un singulier mélange de Polynésien et de Chilien, mais une nature toujours droite, généreuse et dévouée. Il est regrettable que Stanislas se soit mis au régime de l'opium dont les Marquisiens font un abus funeste. Ce poison exerce des ravages aussi affreux sur la population des îles Marquises que l'abus des boissons fortes sur les habitants des îles Tahiti et Tubuai ; les enfants même y fument ou mangent l'opium.

Stanislas s'exprime assez intelligemment en français pour se faire comprendre. J'ai, d'ailleurs, été étonné en entendant notre langue plus généralement parlée ici qu'à Tahiti ;

c'est encore une preuve de la supériorité des Marquisiens.

La langue du pays se rapproche sensiblement de celle des Tahitiens que j'ai étudiée déjà, dans une grammaire maorie ; cependant j'ai été frappé, dès le début, de la dureté de certaines consonnances. En tahitien, les voyelles



IDOLE DES MARQUISES

dominent d'une façon remarquable ; plusieurs consonnes, le *k* en particulier, sont complètement inconnues ; en marquisien c'est le contraire, le *k* est en honneur.

Le langage reflète le caractère même du peuple : à Tahiti on ne sait que jouir et même qu'abuser de la vie ; ici on travaille la terre, autrefois on se battait beaucoup, on se mangeait même... Là est la mollesse, ici la force.

Quoi qu'il en soit, les ressemblances entre les deux

idiomes abondent. Pour beaucoup de mots aux Marquises, aux îles de la Société et des Amis, en Nouvelle-Zélande, aux Tuamotu, aux Tubuai, aux Gambier, terres pour la plupart fort éloignées les unes des autres, les racines sont les mêmes ; cette étude comparative des dialectes océaniens a fait naître une théorie qui a, dans le pays même, beaucoup de partisans. D'après elle, les divers archipels dont j'ai parlé auraient formé à une époque très reculée un vaste continent sectionné ensuite en tronçons par des convulsions volcaniques.

M. C^{***}, résident des îles Marquises, vint nous proposer, le jour de notre arrivée, une jolie excursion pour le lendemain. Un *côtre* appartenant à un négociant danois qui nous a toujours reçus depuis d'une façon fort aimable, M. Fischer, représentant de la maison Crawford de Tahiti, allait appareiller pour recueillir dans les diverses baies de l'île le coton récolté par les Kanaques.

Son premier port de relâche devait être l'anse d'Akai.

La vallée d'Akai, dont Stanislas est chef et en partie propriétaire, passe pour être le point le plus pittoresque de Nuka-Hiva ; elle est habitée par la tribu des Taïohas, une des plus sauvages. L'occasion était trop belle pour que je n'en profitasse pas ; il fut décidé que je m'embarquerais sur le *côtre*, le 29 à midi, en compagnie de Kervor qui allait prendre le plan d'Akai et de Stanislas qui tenait à nous faire les honneurs de son district.

Le *côtre* « Prowler », vieux bateau qui a autrefois appartenu à l'Etat, était commandé par un Anglais, M. Brown et monté par des Kanaques. Nous allions faire une heure de vrai cabotage. Brown est un type. Il habite Nuka-Hiva depuis quinze ans ; c'est le hasard qui l'a jeté sur cette île, il

y reste et y mourra. Matelot sur un navire anglais qui brûla en pleine mer, il aborda aux Marquises après dix-sept jours d'angoisses, passés en baleinière entre la vie et la mort. « J'ai bien vieilli pendant ces dix-sept jours ! » me disait-il en me racontant son histoire. — Il y avait de quoi !

Kervor s'installa dans un coin du bateau, entre son compas et son sextant, prenant des relèvements. Brown, toujours calme et muet, était à la barre ; Stanislas et moi nous devisions, assis sur les bordages, allant de tribord à babord, d'après les mouvements de la voile que manœuvraient les Kanaques.

Après une heure de traversée, vent arrière, nous entrâmes dans la baie Tchitchakoff qui comprend les deux anses de Hakatra et de Hakauï.

Impossible de vous donner une idée du paysage ! C'est le fond d'un vaste cratère que cette vallée d'Akai et tout semble en sortir sous le coup de la fourche du Diable. Ici des falaises à pic de 900 mètres de hauteur, hardiment découpées, magnifiques à voir sous le soleil avec leurs effets heurtés de lumière et d'ombre ; là des roches isolées affectant particulièrement la forme cônica et plus imposantes dans leur masse et leur altitude que les tours de Notre-Dame. La vallée se déroule capricieusement au milieu de ces géants de granit, avec son torrent et sa route bordée de rochers symétriquement disposés ; les cocotiers secouent leur chevelure au vent avec un bruit de pluie ; les papayers aux fruits jaunes et rappelant le melon par leur goût, les maïorés au feuillage vert sombre et bien découpé, les bourraux avec leur désordre de racines et de branches entremêlées, forment autour du chemin qui serpente dans la brousse un berceau de verdure perpétuel.

La maison de Stanislas, la *chéferie*, pour me servir de l'expression du crû, est une jolie habitation toujours fraîche avec sa grande vérandah et ses pièces largement aérées. Elle est placée au centre de la baie d'Akai, non loin d'une grosse falaise qui semble vouloir l'écraser.

Ainsi, devant la maison, la mer; derrière, la vallée entre deux chaînes de montagnes parallèles.

Une jolie cabane en bambous et en nattes, et une grande case qui abrite les invités pendant les *koïkas* (fêtes) offertes par le chef, complètent l'établissement.

Nous avons deux buts de promenade dans la vallée d'Akai : une cascade assez éloignée et un ancien camp fortifié au milieu des montagnes. Pendant que Stanislas mettait tous ses domestiques en mouvement pour les apprêts du festin qui devait nous réunir à la fin de la journée, Brown et moi nous partîmes pour l'excursion de la cascade. Nous avons pour guide un grand diable de chef kanaque ne possédant pour tout vêtement que les tatouages qui recouvraient son individu et une ceinture ou *houmi*, l'indispensable.

Quand il fallait passer le torrent, il me soulevait comme on prend un enfant, me mettait sur ses épaules et au galop, sans se soucier des roches pointues qui encombraient le lit du rapide, me transportait sur l'autre rive en riant comme un fou. — Je lui donnais le titre de mon « *chameau ordinaire* » ; il trouva le mot d'autant plus drôle qu'il n'y comprit rien et depuis ce moment ne cessa de répéter « moi chameau ! » en me suivant pas à pas. — Nous longions le chemin sous les bouraux, le long de la rivière ; de temps en temps nous découvrons une case kanaque dans les halliers au bord de la route ; les femmes surprises ren-

traient sous leur toit pour se draper dans un morceau de *tapa** ; les hommes nous offraient des cocos ou des oranges ; les enfants pullulaient partout, se roulant dans les hautes herbes avec les cochons et les chiens. Chaque maisonnette est bâtie sur des fondations en pierre, élevées de trois ou quatre mètres au-dessus du sol et de forme cubique ; c'est une précaution indispensable contre les inondations de la vallée et aussi contre les ravages qu'exercent les porcs errant partout à l'état sauvage.

La plupart des Kanaques que nous avons vus à Akauï étaient complètement enduits d'huile de coco teinte au safran, racine très commune dans la montagne. Ces naturels à la peau d'un jaune éclatant, diaprée de tatouages qui vivement ressortaient en nuances verdâtres, la tête couverte de larges feuilles, les oreilles entourées de fleurs, formaient le complément indispensable des tableaux variés que nous présentait la nature ; ici, on se sent vraiment en pleine Océanie et parmi les derniers sauvages.

L'huile de coco dont se frottent les Indiens a pour effet salubre de chasser les insectes qui abondent dans la vallée, moustiques, fourmis et *nonos*. Le *nono* ou nounou est la plaie de Nuka-Hiva pour les excursionnistes ; j'ai été souvent la victime de ces petits moucheron dont la piqure est venimeuse et peut même produire des accidents graves sur une constitution anémiée, si le patient se gratte trop. Le soleil ardent de ces pays rend dangereuse la moindre égratignure pour certaines personnes.

Après deux heures de marche souvent pénible au milieu des lits de torrents desséchés, nous arrivâmes enfin à la

* NOTE. — Etoffe fabriquée par les indigènes avec des écorces d'arbres. Voir mon livre « *En Océanie* ».

cascade d'Akai. L'eau tombe à une hauteur de neuf cents mètres, d'une montagne à pic ; au bas de la cascade, un trou profond, rempli d'une eau jaunâtre, s'étend assez loin jusqu'au fond d'une grotte ; nous prîmes une douche délicieuse dans cette vaste piscine, à l'ébahissement du chef kanaque qui n'en revenait pas. — Pour lui, c'était faire acte de démesure qu'aller affronter *l'esprit de la montagne* jusque dans son autre ; il s'éloigna visiblement inquiet.

Nous avons à craindre, en réalité, les fragments de rocher qui tombaient lourdement de la montagne minée par la cascade et nous n'osâmes pas nous exposer au jet de la cascade quoique l'eau tombât sous forme de pluie. — Le courant nous aurait, sans doute, entraîné au fond du trou qui se perd dans les fissures de la montagne et la douche sur la tête aurait été par trop forte. Je tirai trois coups de fusil ; l'écho fut effrayant, nous crûmes que toutes ces masses de granit qui nous entouraient allaient s'effondrer autour de la caverne.

En revenant dans la vallée, nous retrouvâmes notre Kanaque qui avait complètement dévalisé un cocotier pour nous en offrir les fruits. Généralement, les Océaniens dépouillent la noix du coco de son écorce fibreuse, très tenace, très résistante, en la cognant contre un pieu durci au feu et fiché en terre devant leur case, ou bien en la décortiquant avec un coutelas. — Notre guide, lui, se servait tout simplement de sa mâchoire ; je n'en ai jamais vu de pareille. Quand on pense que cet aimable chef a évidemment mangé de l'homme, (l'anthropophagie était fort à la mode aux Marquises), on est tout heureux de l'avoir pour ami, au fond des brousses.

Nous trouvâmes la case de Stanislas entourée de Kana-

ques des deux sexes qui apportaient des balles de coton pour en charger le bateau de Brown. Stanislas les invita à rester chez lui, voulant nous réserver pour la soirée la surprise d'une *oupa-oupa* marquisienne.

Un domestique kanaque vint annoncer que le cuisinier chinois avait préparé le dîner : « Mōsieu, me dit-il, la table elle est parée ! ».

Après avoir fait honneur à un excellent repas, nous nous assîmes sous la vérandah pour y prendre le frais ; la température est délicieuse le soir aux Marquises.

Nous fumions nos pipes en bambou, quand la fillette de Stanislas vint à nous, les mains pleines des présents d'usage, cheveux et barbes de vieillards, pièces de tapa, etc... Ces cheveux, qui ne proviennent pas du *scalpe* des vaincus mais ont été simplement coupés sur la tête des parents morts, sont fort artistement réunis en petites mèches jointes entre elles par des fils de coco.

Les barbes de vieillards forment des houpes que les guerriers mettaient autrefois autour de leur front ; un diadème en plumes de coq, très élevé, encadrerait le haut de la tête sous forme d'éventail ; les cheveux se plaçaient aux poignets et aux jambes.

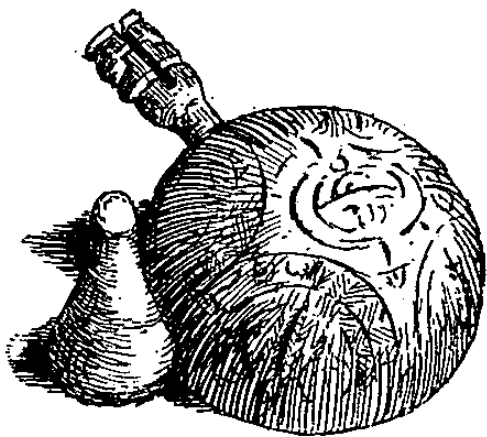
Toutes ces curiosités locales coûtent maintenant si cher à Nuka-Hiva que j'ai renoncé à les acheter ; je rapporterai les cadeaux qui me seront faits et rien de plus. On ne compte que par piastres dans ce pays de sauvages, et cela à cause de deux négociants anglais, Hart et Crawfort, qui volent honteusement ces misérables dénués de notions exactes sur la valeur des choses.

La mioche qui nous faisait ces largesses nous a été présentée comme la propre fille de Stanislas. C'est un fait

étonnant dans ces îles de trouver un enfant vivant avec ses père et mère ; généralement, il est réclamé avant sa naissance même, par un ami de la famille qui l'adopte et l'élève ; une nourrice en prend soin. L'adopté est chéri à l'égal de l'enfant issu du mariage chez nous ; c'est une coutume si répandue aux Marquises qu'il importe de la noter.

Après avoir fumé, qu'une cigarette, qu'une pipe sous la vérandah, nous nous rendîmes avec Stanislas dans la maison des koikas, à deux minutes de l'habitation principale.

Le chef avait réuni là une douzaine de femmes et quelques hommes pour danser la *oupa-oupa*. La case était spa-



PLAT ET PILON A POPOI

cieuse et couverte par un seul plan incliné, en bambous revêtus de nattes, qui s'appuyait à chaque bout sur des cloisons en branches de bourreau. Cette toiture suffit pour abriter contre le vent de la mer ; beaucoup de Marquisiens s'en contentent comme abri.

La *oupa-oupa* ou danse des Marquises est lugubre ; à Nuka-Hiva, les naturels la chantent sur un ton d'enterrement. Cet étrange divertissement consiste pour les exécutants à se mettre en face les uns des autres sur deux lignes parallèles et à rythmer des paroles qui varient peu et leur

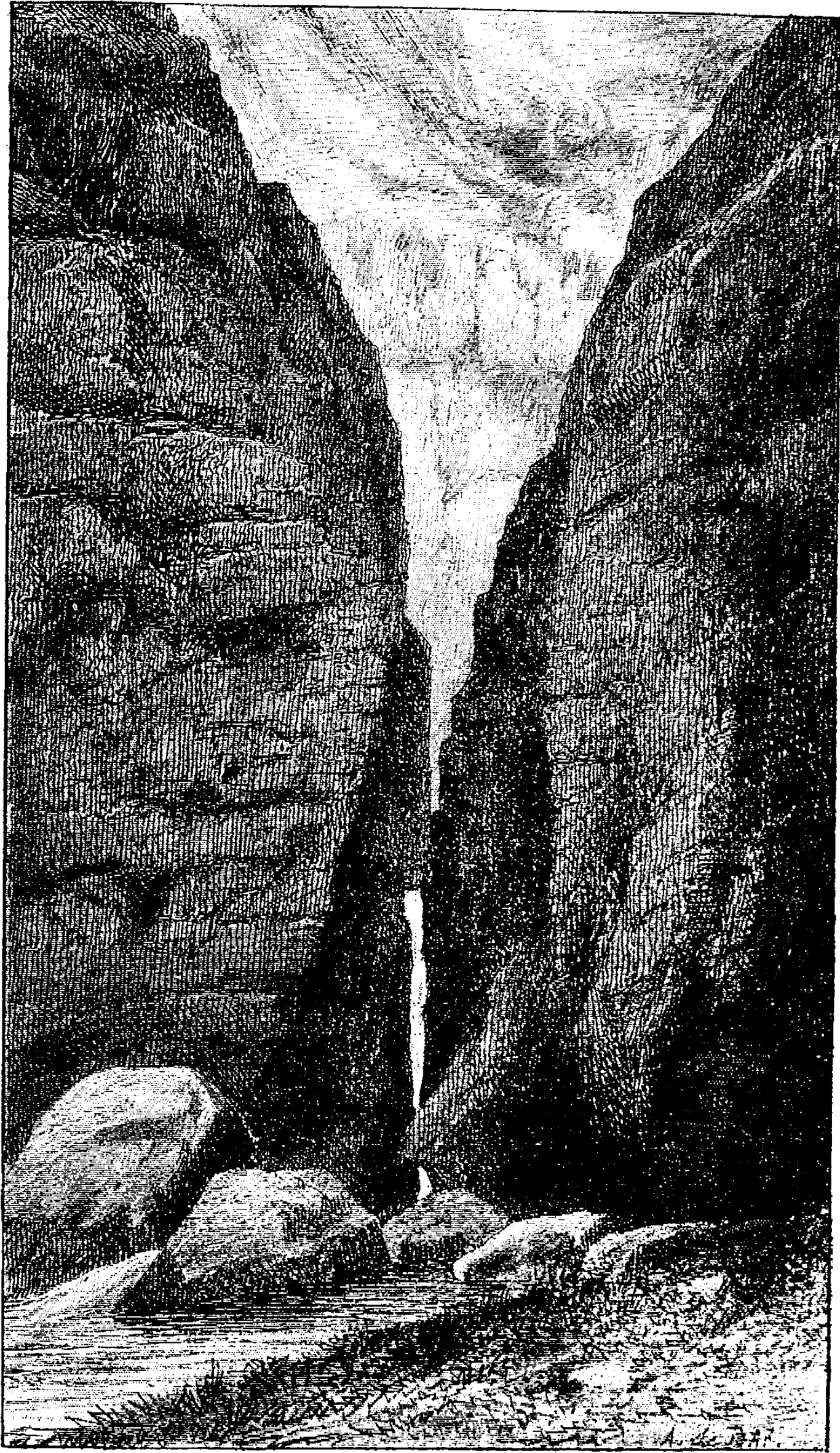
sont transmises par la tradition. De temps en temps les chants sont interrompus, et on se frappe dans les mains en mesure, en se saluant de la tête ; un mouvement des hanches très peu prononcé constitue toute la danse.

Quelle différence avec la manière de cancan en vogue à Taïti et aux Iles sous le Vent !

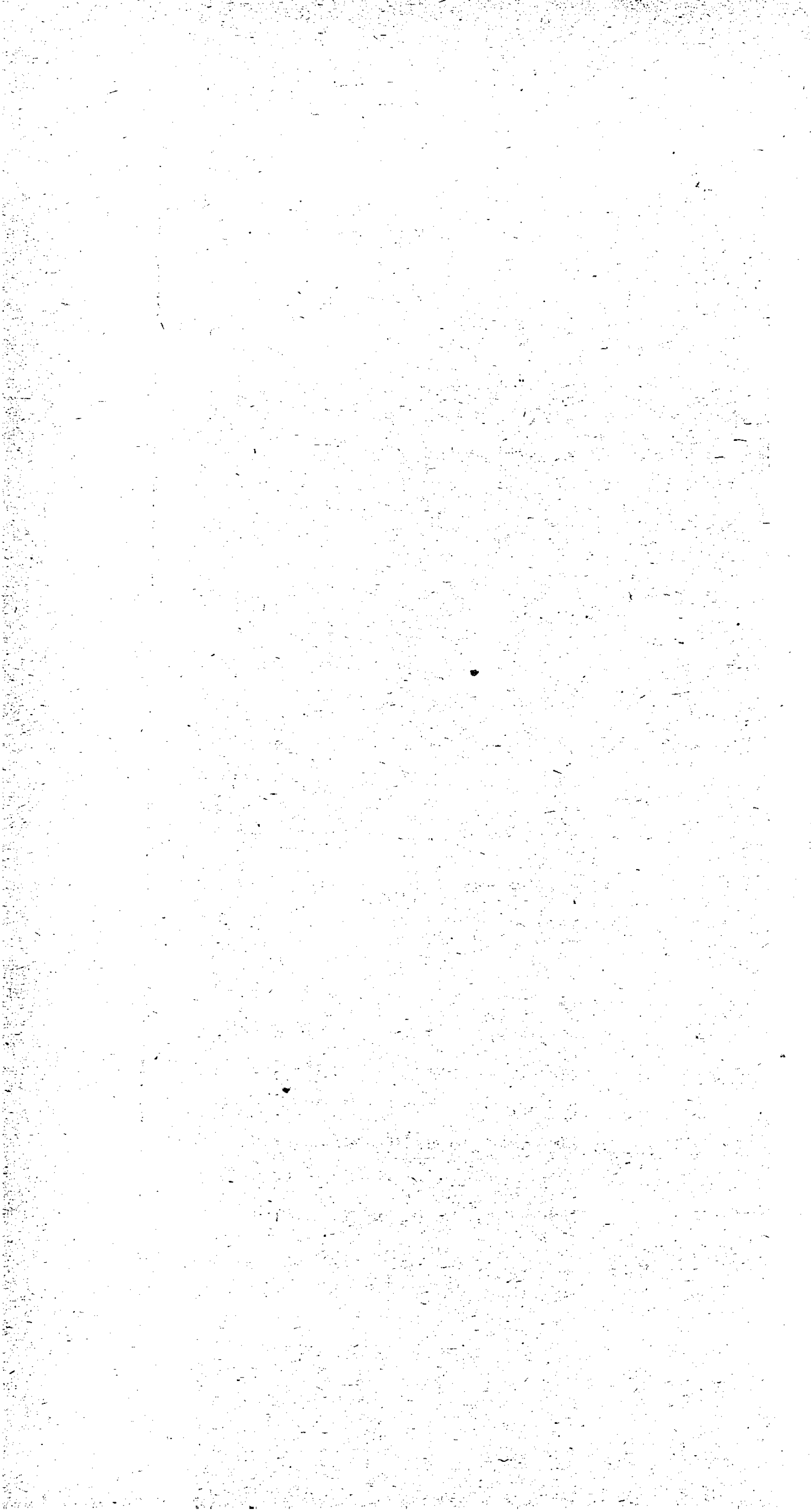
En regardant ces Marquisiens danser leur oupa-oupa macabre, je me figurais assister à un de ces terribles sacrifices humains qui se célébraient encore, tout dernièrement, à Ivaoa.

Ce n'était pas gai... Je songeais aux hurlements que devait pousser la victime couchée, pieds et poings liés, entre les deux files de danseurs.

La oupa-oupa m'endormit. Je passai la nuit sur une natte entouré des familles kanaques qui s'abritèrent jusqu'au lendemain sous le toit de la case des fêtes. Stanislas m'avait fait préparer dans la chéferie une chambre très confortable. Je préfèrai vivre pendant quelques heures avec ces sauvages. A minuit, les femmes se levèrent et allumèrent des torches de paille ; il s'agissait de souper..., car on soupe en Océanie comme en France. — Les maïorés cuits à l'eau furent écrasés en bouillie épaisse et mêlés à du lait de coco dans des plats en bois de forme demi-sphérique. Ces plats sont taillés à coups de hache en silex dans des souches de bois de rose, et façonnés, comme chez nous les *sabots*, avec de grossiers instruments. Un pilon en granit ressemblant à une pomme d'arrosoir sert à mettre en pâte le maïoré. Cette bouillie ou *popoi* est le fond de la nourriture des Kanaques des Marquises qui sont peu difficiles quant aux plaisirs de la table. La famille s'accroupit autour du plat et chacun d'y plonger la main...



CASCADE D'AKAUI
D'après un dessin de M. Laurent.



Outre la *popoi* fraîche, il y a encore la *popoi* conservée qui exhale une odeur écœurante. Les Marquisiens la gardent au fond de grands puits, sortes de silos, que l'on trouve dans la brousse en se promenant. — Comme boisson, les Kanaques ont le lait de leurs cocotiers et l'eau des torrents qu'ils recueillent dans des tiges de bambou.

Le lendemain matin, de bonne heure, le domestique de Stanislas vint me tirer par les pieds pour m'éveiller. Kervor désirait visiter le camp kanaque avant le déjeuner ; nous prîmes pour guide le chef qui nous avait accompagnés la veille jusqu'à la cascade, plus un mutoi ou policier indigène, et nous remontâmes la vallée jusqu'à un endroit où la muraille de la montagne s'entr'ouvre subitement pour laisser un passage libre ; à l'entrée même du défilé se voient des masses de pierres accumulées qui jadis formaient une fortification. Le camp est compris dans un vaste cirque qui peut avoir trois cents mètres de diamètre ; tout autour, et c'est ce que cet endroit a de très remarquable, d'énormes aiguilles de granit, hautes de huit cents à neuf cents mètres, parfaitement droites, symétriques, paraissent monter la garde, comme des géants pétrifiés, auprès de ce théâtre des guerres d'autrefois et des sacrifices sanglants. — Le spectacle est saisissant.

Nous étions de retour chez Stanislas pour l'heure du déjeuner. A midi nous partîmes pour Taio-Haé, dans une baleinière kanaque ; grâce aux excellents nageurs qui la montaient nous arrivâmes à bord du *Mistral* après trois heures de course à l'aviron, avec vent debout et mer forte.

Cette promenade m'a laissé d'excellents souvenirs. Quels bons moments j'ai passés à rêver au milieu du cirque grandiose d'Akai ! Assis sur les rochers du torrent desséché,

à l'ombre des papayers et des maïorés, frôlé par l'aile des mouettes qui tournoyaient en rasant le sol, j'écoutais le bruit de la mer grondant derrière la montagne. — Je levais parfois les yeux pour regarder le sommet des murailles naturelles qui me dérobaient l'entrée du défilé, et il me semblait qu'elles s'inclinaient lentement prêtes à m'engloutir sous leur masse énorme ; l'illusion, due aux nuages qui se mouvaient au-dessus des cimes, était effrayante.

Dans ce pays si pittoresque, je me prenais à regretter la famille absente. Ah ! si l'on pouvait voyager sans être séparé des siens...

CHAPITRE VIII

A NUKA-HIVA

Excursion à travers les montagnes de Nuka-Hiva. — Les Haupatas. — Les Taïpis et leur chef Paruru. — Ravages de la petite vérole à Nuka-Hiva. — La légende des anguilles. — Le panorama d'Atichéu. — Mémoires d'une belle-mère. — La famille de Kuamua l'anthropophage. — Chasse aux chèvres. — La baie Collet. — Anciens sacrifices.

Il n'y avait pas deux jours que j'étais revenu d'Akai, et déjà je me mettais en route pour une nouvelle excursion avec le docteur Trocart et Stanislas. Il s'agissait cette fois de traverser l'île et d'aller à Atichéu, un des villages les plus peuplés de Nuka-Hiva, situé sur la côte nord.

Ce voyage, qui s'effectue à travers des montagnes très escarpées, en suivant des sentiers exigus où le cheval, dans les passes les plus difficiles, n'a guère que sa largeur, paraît, la première fois qu'on l'entreprend, fort long et très dangereux. Je l'ai fait plusieurs fois pendant mes divers séjours à Nuka-Hiva et toujours avec plaisir comme sans accident, par tous les temps ; familiarisé avec les divers détours du chemin, je suis arrivé à franchir les vingt kilo-

mètres qui séparent Taïo-Haé d'Atichéu en trois heures.

Je vous parlerai aujourd'hui, une fois pour toutes, de cette excursion qui consiste à aller le plus directement possible de la côte sud à la côte nord de l'île Nuka-Hiva, laquelle n'est en somme qu'un immense pâté de montagnes. Nous partîmes le 1^{er} octobre, à six heures du matin, montés sur des petits chevaux de Taïti, non ferrés et d'une sûreté de pied incroyable, habitués qu'ils sont aux montées si pénibles du pays. Les vivres et les bagages du docteur (tout un matériel d'anthropologiste !) étaient portés par trois indigènes qui nous suivaient à pied.

Ces montagnards sont d'excellents marcheurs ; profitant de l'avantage que leur donnent les descentes où les chevaux vont très lentement pour éviter les précipices, allant d'une allure toujours égale sans s'arrêter, ils arrivent au but du voyage aussi vite que le meilleur cavalier.

Nous remontâmes la vallée d'Avao entre deux petites rivières qui coulent au fond de la baie de Taïo-Haé puis, après avoir escaladé des pentes très abruptes, nous arrivâmes au plateau de Moaketu d'où l'on découvre toute la rade. Là, les bourreaux qui nous avaient jusqu'alors ombragés, cessaient d'étendre leurs branches sur la route ; la végétation devenait aride. — Nos chevaux, laissés libres, ne parvenaient qu'avec peine à brouter un peu d'herbe, des ajoncs et quelques fougères ; un pandanus qui déroulait en longs bandeaux épineux son singulier feuillage sur un sommet voisin, nous offrit un asile où nous pûmes fumer une cigarette, quoique le soleil commençât à devenir brûlant.

L'air frais de la montagne vint pourtant un moment balancer son influence et nous baigner agréablement le visage de son haleine vivifiante. Nous nous remîmes alors en selle

pour continuer notre route au grand galop sur la crête qui conduit aux *haupatas*, sommets escarpés, dominant la vallée de Taïpivai, d'où nous dûmes dégringoler tant bien que mal en tenant nos chevaux à la bride sur une pente des plus raides formée de bambous fichés dans le roc et reliés en échafaudage le long de la montagne. Cette *route suspendue* se déroule en lacets sur une longueur de 60 mètres à peu près ; pour un travail fait par des Marquisiens c'est un joli coup d'audace ! — J'ai passé depuis en cet endroit poursuivi par un orage qui grondait sur les hauteurs et me couvrait d'un déluge de pluie ; l'eau coulant à flots disjoignait les bambous, je voyais le jour et l'abîme au-dessous de moi... Le cheval refusait d'avancer et tremblait de tous ses membres ; il fallait le caresser, le traîner pour le faire marcher ; c'était vraiment effrayant ! Mais aussi quel paysage splendide j'avais devant les yeux ! Du plateau de Tovii, deux belles cascades tombent en sillons argentés contre la montagne à pic, à plus de 900 mètres de hauteur, jusque dans les profondeurs de la vallée de Taïpivai. Cette vallée spacieuse aboutit à la baie de Hangahaa, au fond du golfe du *Contrôleur* ; une rivière l'arrose de bout en bout. Nous la visiterons en détail dans une promenade spéciale.

Pour le moment, et sans plus de digressions, marchons lentement le long des *haupatas* ou plateaux, descendons dans la vallée, franchissons deux grands ponts en troncs d'arbres d'une structure remarquable et reposons-nous devant la case de Paruru, le chef de la tribu des Taïpis jadis une des plus fortes et des plus guerrières de Nuka-Hiva. Les choses ont bien changé depuis un demi-siècle, là comme dans le reste de l'île ; l'ivrognerie, l'abus de l'opium et surtout les ravages de la petite vérole apportée en 1845 par

l'avis le *Diamant*, ont enlevé les neuf dixièmes de la population. Tous les habitants de l'île Nuka-Hiva ont été, sans exception, atteints par l'épidémie terrible. Affolés devant les progrès de cette maladie inconnue, surpris par la fièvre qui les dévorait intérieurement, par l'éruption insupportable sous le soleil, ces enfants de la Nature se jetaient à la mer, malgré la défense de l'évêque leur seul médecin, et y trouvaient la mort en s'y refroidissant. Mgr Dordillon qui s'est voué courageusement à la civilisation de ce peuple intelligent mais sceptique, habite depuis quarante ans Nuka-Hiva ; le souvenir de cette épidémie de petite vérole lui fait toujours venir les larmes aux yeux. « Si vous aviez vu le pays auparavant, me disait il un jour, vous ne pourriez le reconnaître actuellement. »

Il est écrit que ces populations si intéressantes de l'Océanie disparaîtront dans un avenir prochain partout où les Européens viendront s'établir à côté d'elles ; mais tout en reconnaissant les coups de cette fatalité étrange, je ne puis m'empêcher de blâmer sévèrement le capitaine du navire le *Diamant* qui, pour arriver plus vite à un port, n'a pas hésité à débarquer à Nuka-Hiva des hommes atteints par une maladie contagieuse et épidémique, germe de mort pour tout un peuple alors florissant. Cet égoïsme-là est monstrueux.

Stanislas, fils du roi de l'île, n'a lui-même échappé à la mort que grâce aux soins de l'évêque dans la maison duquel on l'avait transporté.

Le chef Paruru nous reçut avec joie ; il tua pour nous « la poule et le cochon ». Le Docteur installa ses instruments d'anthropologie et prit toutes les mesures, toutes les dimensions de Paruru, qui se laissa faire béatement.

La case, construite sur un amas de rochers formant un

carré régulier, était faite de branches et de feuilles de cocotiers tressées en nattes grossières. Devant, sur des cailloux rougis au feu, la femme de Parourou fit cuire le cochon et la poule, en ayant soin de les envelopper de feuilles de bananier et de les recouvrir de terre pour former le four.

Le chef est un jeune homme de vingt-cinq ans, sa femme a le double de cet âge ; c'est même sa mère nourrice ! Cette vierge a conquis le cœur de Parourou, à une époque où l'intéressé était assez jeune pour ne pas désirer une épouse de son choix ; il paraît d'ailleurs qu'il est heureux. Les unions entre jeunes gens sont peu fréquentes ici ; c'est un fait à remarquer. L'homme dès quatorze ans, la fille dès douze ans, peuvent voir leur mariage béni par l'évêque ; mais cette vie raisonnable commence généralement beaucoup plus tard. Les parents (parents adoptifs le plus souvent) entourent de soins et de tendresses l'enfant au berceau et l'abandonnent à l'âge de la puberté sans songer à protéger sa jeunesse.

Pour ces sauvages, l'amour n'a rien d'idéal ; ils souffrent pourtant les tortures du cœur tout comme *les blancs* qu'ils méprisent, sont très jaloux (entre eux) et s'empoisonnent parfois avec le fruit de l'ava pour de simples discussions de ménage (*sic*).

Après un déjeuner copieux, nous remontâmes à cheval et tout en gravissant le versant de la chaîne de montagnes qui nous séparait encore de la côte septentrionale, nous écoutâmes Stanislas qui nous raconta la légende de la cascade de Teua-Kueni, la plus belle des deux chutes de la vallée. C'est de « *la Morale en action kanaque* », je traduis littéralement, sans rien enlever à l'histoire de son originalité.

« Dans la fontaine qui est au pied de la cascade de Teua-Kueni, vivait autrefois une anguille d'une grosseur incroyable. C'était un monstre de gourmandise et de cruauté. Les Kanaques de l'île étaient obligés de lui payer chaque année un tribut en cochons et un tribut en jeunes filles ou en enfants qu'elle dévorait. — Un jour une anguille de l'île de la Magdeleine (Fatu-Hiva), une bonne bête celle-là, vint à Nuka-Hiva pour rendre visite à l'anguille de Teua-Kueni. Elle lui demanda ce qu'elle mangeait.

— Je mange des cochons et surtout de l'homme, répondit la méchante anguille.

— Moi, repartit l'anguille de Fatu-Hiva, je me nourris de maïorés et de fleurs, c'est bien meilleur ! — Tiens, tu vas le voir toi-même ; ouvre donc un peu la bouche !...

La grosse anguille s'exécuta et aussitôt une odeur des plus désagréables infecta la vallée. La bonne anguille ouvrit à son tour la bouche et les parfums les plus délicieux embau-mèrent l'air.

— Reconnais-tu que ce que je mange est préférable à la viande malsaine que tu ingurgites tous les jours ? dit alors victorieusement l'anguille de Fatu-Hiva à celle de Teua-Kueni.

— Certainement, répondit l'autre.

— Eh bien ! je t'invite à goûter ma cuisine pendant quelques jours à Fatu-Hiva, viens avec moi.

Les commères se mirent en route, passèrent les montagnes et la mer, et arrivèrent devant Fatu-Hiva, île entourée de roches inaccessibles. — Un seul trou leur permettait le passage à Hanavavé. — La bonne anguille, qui était de dimensions raisonnables, parut franchir le pas si facilement que l'anguille de Nuka-Hiva s'y fourra étourdiment. — Elle

y resta. — Les Kanaques vinrent et coupèrent son corps en morceaux. Elle était victime de sa gourmandise. »

Après une excursion pénible nous arrivâmes enfin au haut de la montagne et un cri d'admiration nous échappa au docteur et à moi, à la vue de la rade d'Atichéu.

D'immenses colonnes de granit s'échelonnent à gauche de la baie qu'encadrent par ailleurs les collines. — Tout en bas, devant une belle plage où la mer roule des vagues énormes, les maisonnettes du village sont éparpillées au milieu des bois de maïorés, de bananiers, orangers et de cocotiers. Sur la plus élevée des roches en colonnes se dresse une statue colossale de la Vierge, monument qui étonne au milieu de cette sauvagerie, travail de longue patience dû à un frère des Ecoles Chrétiennes en séjour à Atichéu.

Au centre du village s'élève au-dessus des frondaisons le clocher d'une Eglise construite par le même frère ; le missionnaire d'Atichéu (il est seul avec l'évêque à Nuka-Hiva) habite près du sanctuaire.

A l'extrémité droite de la baie se voit enfin la case du chef.

Nous restâmes près d'une demi-heure sans proférer une parole, subissant l'un et l'autre les mêmes impressions, à mesure que nous nous pénétrions des mille beautés de la scène aux décors magiques qui se développait devant nos yeux. Stanislas nous épiait de l'œil et ne se sentait pas de joie ; il est très fier de son pays natal ; l'admirer, c'est le flatter dans la plus sincère de ses affections.

La descente de la montagne s'opéra en trois quarts d'heure : nous atteignîmes bientôt le village au galop ; là les chevaux prirent une allure folle et nous ne pûmes en devenir maîtres que devant la maison du chef. Nous mêmes pied à terre.

En voyant des étrangers, le chef *Kuamua* flaira des officiers de Marine en promenade et hissa aussitôt un pavillon français au mât planté devant sa demeure. Nous laissâmes là nos montures en disant au chef et à sa famille rassemblée que nous allions bientôt revenir. Il s'agissait pour lors de retrouver Stanislas que nous avons perdu en route ; il était déjà en *paréo* (pagne) attablé devant une bouteille de bière chez le seul Français de l'endroit, Coixvoux, représentant de la maison de commerce Crawford and C^o et charpentier à ses heures. Cet excellent homme dont nous n'avons jamais eu qu'à nous louer, par la suite, gagne près de douze mille francs par an en construisant des baleinières pour les Kanaques, navigateurs s'il en fut. Il a passé plusieurs années avec Stanislas à Akani, ils sont intimes. Nous reçûmes dans son *store* (établissement de commerce) le meilleur accueil.

Je demandai à Stanislas de m'accompagner chez le chef Kuamua qui ne sait pas un mot de français. Ce Kuamua s'est fait dans tout l'archipel une certaine célébrité pour avoir mérité la déportation à Taïti après un crime pendable, il a simplement mangé sa belle-mère avec laquelle il ne s'accordait pas. Le fait peut se passer de commentaires ; il peint l'homme.

Très grand, pourvu de biceps énormes, le corps complètement tatoué à l'ancienne mode, le chef d'Atichéu a une physionomie typique.

Le regard chez lui est ordinairement farouche, sanglant même, car les yeux sont injectés sans cesse ; la bouche, munie d'une puissante mâchoire, grimace comme celle d'un faune antique ; la figure tatouée obliquement porte les marques de la petite vérole ; les cheveux sont droits, hérissés.

— C'est Satan as tel qu'on se le figure en lisant quelque vieille chronique le soir à minuit.

Kuamua a soixante ans ; son activité et son influence dans toute la région septentrionale de l'île l'ont fait reconnaître comme chef d'Atichéu par le Gouvernement français.

Cet homme terrible nous reçut de son mieux. — Il a



POTRAIT DE KUAMUA

beaucoup à se faire pardonner ; sa belle-mère lui pèse sur l'estomac.

Tout en avalant le lait d'un coco encore vert, je laissai Stanislas parler en mon nom et j'examinai la famille du chef. Sa femme, Aapu (Eugénie), était assise sur une natte, revêtue d'une chemise couleur de safran, et faisait jouer un bébé qu'elle venait d'adopter ; pour la femme kanaque, l'enfant est une poupée, un passe-temps. Quand il a neuf ou dix ans, on le laisse vivre à sa guise, aller où il veut ; la

nourriture et la maison ne sont pas choses difficiles à trouver dans des pays comme celui-ci.

Derrière Aapu, et souriant de leur plus gracieux sourire, se tenaient les trois filles de Kuamua, la belle Vaa (Marguerite), Vahieu (Ludovica) et Akutia (Nathalie). Son fils Naporéotemau (Napoléon), âgé de dix-huit ans, de figure agréable, et fort bien fait, complétait le tableau.

En jetant un coup d'œil à droite, je vis par l'embrasement d'une porte entr'ouverte un lit à l'européenne couvert d'étoffes rouges et sur ce lit, nonchalamment étendue, une jeune fille d'une délicatesse de forme et d'une blancheur de peau qui m'étonnèrent singulièrement en ce milieu.

Sa pâle figure de vierge rappelait la délicieuse composition d'Ary Scheffer, « Mignon aspirant au ciel. » — L'expression douce et mélancolique du visage, son ton diaphane, la régularité, la joliesse des traits, tout s'y retrouvait. J'étais curieux de connaître cette créature qui ressemblait si peu à toutes celles qui l'entouraient.

Le lendemain, j'appris qu'elle s'appelait Taïa-Okeotu-Téniau-Akatuoo, qu'elle était grande chefesse et la seconde de l'île après la Reine Vaökau, qu'enfin elle avait pour *tané* (mari) Naporéotemau, fils de Kuamua.

Taïa est fille d'un capitaine anglais, mort dernièrement aux Pomotou et d'une demi-blanche chefesse de la Baie du Contrôleur ; les Kanaques de Nuka-Hiva la respectent beaucoup. Dans les solennités publiques elle est portée sur un pavois par des guerriers en grand costume.

Après nous avoir présenté sa famille, Kuamua nous fit gaiement observer qu'il était l'heure du dîner et s'invita sans façon chez Coixvoux qui nous attendait. En regagnant la demeure de ce dernier, nous rencontrâmes le capitaine du

Prowler, Brown, qui nous avait conduits à Akauï ; son ctre venait de mouiller dans la baie d'Atichéu. Il me proposa une course au galop avant le dîner ; il avait des chevaux que nous tirâmes au sort. Les Kanaques, très amateurs de courses, se réunirent devant la plage où nous allions lutter. Il s'agissait de sauter deux ruisseaux et d'arriver bon premier devant la case de Kuamua. Je fus favorisé par le sort ;



PORTRAIT DE TAÏA

mon cheval était plein de feu, mais à peine dompté. Je n'ai aucune prétention à l'élégance quand je monte à cheval, mais je suis solide.

Nous nous rangemes au bout de la plage et au cri de « *Ar* » « *Va !* » que poussa Kuamua nous partîmes au galop. Le premier obstacle fut aisément franchi, les chevaux allaient comme le vent. Je dpassais Brown de quelques mètres quand nous arrivâmes au second torrent. La berge était mine en dessous, le sable s'effondra sous le poids et cavaliers et bêtes roulèrent dans l'eau. J'en fus quitte pour quelques contusions qui ne m'empêchèrent pas de sauter à cheval aussitôt et d'aller saluer Taïa-Okotu qui regardait

la course. Elle me donna un prix qui a, paraît-il, sa valeur aux Marquises, en me faisant cadeau d'un collier en graines de pandanus auquel pendait un petit paquet d'herbes odoriférantes.

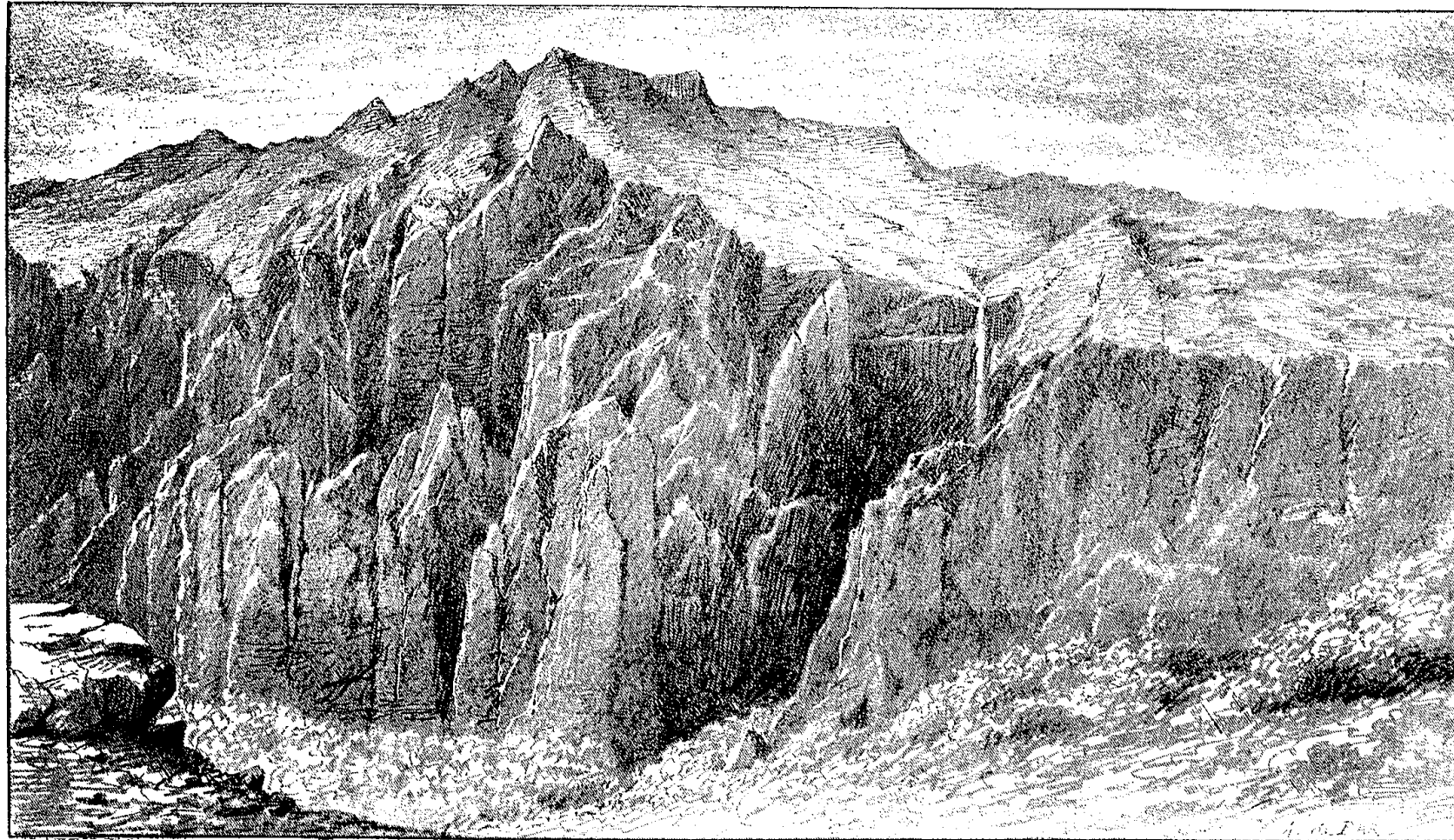
Nous allâmes tous dîner chez Coixvoux qui nous fit boire une eau minérale provenant de la région, et ressemblant à s'y méprendre à l'eau de Saint-Galmier.

Nous avons trouvé à Taïo-Haé plusieurs sources, dans la vallée française et la vallée d'Avao, dont l'eau avait le même goût. Ces pays volcaniques sont pleins de surprises de ce genre.

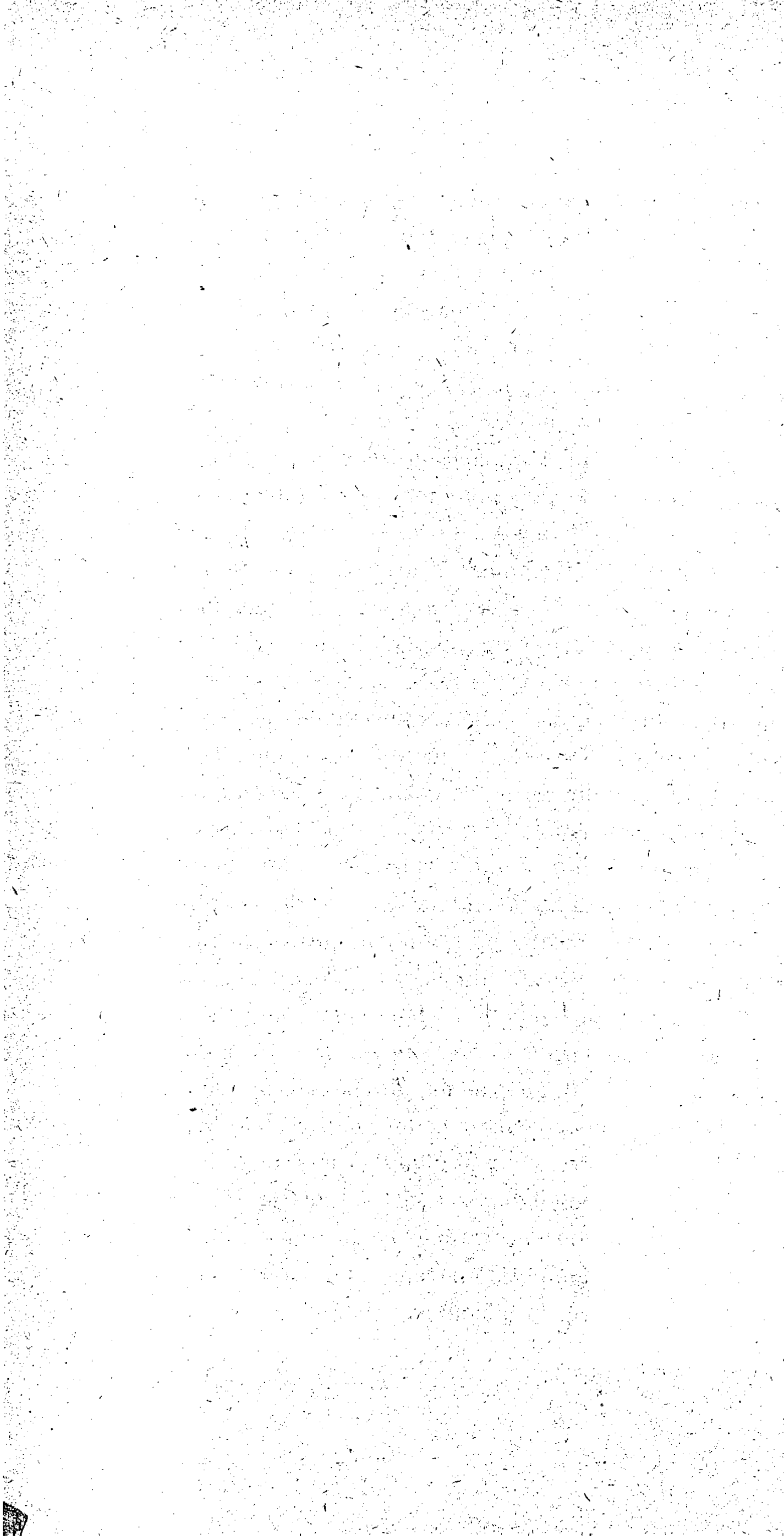
Le dîner fut pantagruélique. Au dessert Kuamua, qui usait de la bouteille avec un peu trop de laisser-aller, devint très communicatif. Il avait gardé jusqu'à ce moment le mutisme le plus absolu, ne perdant pas une bouchée.

Entre deux bananes, je lui fis demander par Coixvoux, si la viande de cochon valait celle qu'on faisait griller en cachette chez lui il y a quelques années. — Kuamua qui a bon caractère et s'est pris d'une belle passion pour moi, laissa échapper un bon gros éclat de rire en nous montrant ses dents pointues et avoua que le Kanaque et le cochon avaient à peu près le même goût. Il m'assura même qu'il ne me mangerait jamais parce que la viande de blanc était horriblement fade. On n'est pas meilleur prince !...

Quand on commence à boire dans une réunion dont je fais partie, je m'en vais. — J'avais emporté mon fusil avec des fusées et des pétards, s'adaptant au système Lefauchaux. — Je méditais de faire un feu d'artifice *impromptu*, pour surprendre les Kanaques. Je mis Brown dans la confidence et nous allâmes, en nous cachant le long des récifs, auprès d'un cimetière situé au-delà de la maison de Kuamua, dans



PLATEAU DE TOVII
D'après un dessin original de M. Laurent.



la montagne qui sépare la baie d'Atichéou de celle d'Anao.

Là, tout en fumant notre pipe, nous tirâmes notre feu d'artifice ; nous entendions très bien de l'endroit éloigné où nous nous trouvions, les exclamations de peur des femmes du village que la curiosité n'en clouait pas moins sur la plage. « Ce sont des revenants ! » criaient-elles à tue-tête.

A dix heures je fis mon apparition dans la maison de Kuamua où l'on avait préparé pour moi la chambre destinée au Résident quand il va à Atichéou. — Toute la famille était étendue dans la salle commune avec les domestiques, ensevelie sous de grandes tapas blanches. Le lendemain matin, j'étais debout à cinq heures ; je montai aussitôt à cheval et, mon fusil accroché à la selle, suivi d'un *mutoi* en uniforme que j'avais réquisitionné comme guide, je pris le chemin qui va d'Atichéou à Anao en courant le long de la montagne. L'air pur du matin, le chant d'un oiseau qui a les notes de notre rossignol, le bruit du vent dans les ramures des cocotiers, une certaine satisfaction intérieure, tout me portait à la gaieté. Je chantais les couplets les plus variés du répertoire d'Offenbach en galopant entre deux rangées de bananiers ; la route du côté de la colline qui regarde Atichéou, est charmante ; de jolis rochers l'environnent, un torrent la traverse, des bosquets de *flamboyants*, cette plante empourprée qui est l'éclatant ornement des paysages équatoriaux, animaient de leurs tons vifs les végétations de la montagne. J'allai jusqu'au sommet d'où l'on aperçoit la baie d'Anao et le village du même nom ; sachant que le *Mistral* irait mouiller un jour ou l'autre dans ce port naturel, je me contentai pour le moment d'une vue générale et retournai à Atichéou à l'heure du déjeuner. Chemin faisant, je

tuai quelques coucous (le nom est Kanaque, c'est plutôt *tourterelles* qu'il faut dire). Cet oiseau est excellent cuit à la brochette. La tête qui ressemble beaucoup à celle du pigeon est blanche, les ailes d'un vert émeraude sont bordées d'or et d'azur ; le ventre est jaune avec divers reflets. J'ai préparé des ailes pour les chapeaux de mes cousines de France.

Nous retournâmes à Taïo-Haé dans la journée avec le soleil au zénith. Sur la route, nous remarquâmes plusieurs signes de *Tabou* ou défense d'approcher de tel ou tel arbre, de tel ou tel objet que le propriétaire tient à se réserver ou qui a un caractère sacré. — Derrière la maison de Kua-mua s'étend un vaste champ de cotonniers ; pour le mettre à l'abri des rapines, il a placé trois perches aux coins de cette plantation avec un *tabou* (*Tapu*). Pour le coton, le *tabou* consiste en quelques feuilles de cocotier avec du coton en graine et un lambeau d'étoffe de coton.

Quand j'arrivai à bord, je trouvai le pont encombré de chèvres et de boucs aux cornes démesurées qui, amarrés par les pattes et étendus sur les gaillards, poussaient des cris épouvantables. On avait fait la chasse pendant mon absence.

Les montagnes de l'île sont remplies de chèvres qui y vivent à l'état sauvage.

Quand un navire de guerre se trouve en rade ou que l'école de Taïo-Haé manque de vivres, le Résident donne congé aux nombreux moutards qui sont élevés dans cet établissement par un frère et tous ces petits, joyeux et alertes, font une battue sur les hauteurs. Les chèvres, traquées à la fin de la journée dans un espace assez étroit, ayant affaire à des chasseurs aussi agiles qu'elles, aussi

intrépides au milieu des gouffres et au sommet des falaises, vont en désespoir de cause se jeter dans la mer à un endroit un peu moins à pic que les autres, près de la baie Collet. Descanots sont là qui les attendent. Les Kanaques, excellents nageurs, les prennent dans l'eau et les embarquent. C'est à la fois une chasse et une pêche, un grand divertissement pour les enfants et un passe-temps original pour les marins qui les regardent.

Le 4 octobre j'allai avec Trocart visiter la baie Collet ou Aaotupa, que des collines peu élevées séparent du territoire de Taïo-Haé.

Le traité passé en 1842, lors de l'annexion, avec le roi du pays, donnait en toute propriété aux Français la *vallée française*, la butte du fort Collet et les terres d'Hakapéhi où furent construits les bâtiments du gouvernement et la grande maison à un étage habitée par l'aide commissaire, chef du service administratif. La baie Collet était réservée avec toute la vallée d'Akai à la famille royale. Le reste du pays demeurait soumis aux chefs de l'île. Depuis, l'annexion complète a eu lieu à notre profit, mais la baie Collet a toujours été laissée à la vieille reine, qui s'en sert comme d'un vaste parc pour ses moutons et ses porcs. Ces animaux vivent si bien à l'état de nature que les cochons ont des défenses et se chassent comme des sangliers. Plusieurs d'entre nous, sans beaucoup de scrupule, tuèrent pendant le séjour du *Mistral* à Nuka-Hiva quelques-uns de ces animaux ; d'où des discussions interminables au carré sur leur sauvagerie plus ou moins grande et le droit de propriété en général. La baie Collet tire son nom d'un grand festin offert par les chefs kanaques au commandant Collet (1842) ; les naturels l'appellent Aaotupa. Du côté ouest, elle est bornée par une

chaîne de montagnes très élevées qui forme entre elle et la baie d'Akai une épaisse muraille difficile à franchir; à l'est, s'étendent les collines par lesquelles nous sommes venus. Complètement déserte, cette baie est arrosée par un ruisseau qui coule lentement au milieu de maigres arbrisseaux; l'eau est saumâtre et ne peut éteindre la soif qu'on éprouve au milieu de cette aridité. La plage, très à pic, est couverte de galets qui nous gênèrent beaucoup pendant notre bain; les vagues étaient extrêmement fortes et nous dûmes nous montrer prudents pour éviter d'être emportés par les lames de fond. Nous passâmes une partie de la journée dans l'eau, ne pouvant résister à la chaleur terrible qui nous accablait; nous trouvâmes beaucoup d'huîtres et de langoustes le long des rochers.

La seule chose qui nous dédommagea un peu de nos fatigues fut la vue d'un pâtre de rochers superposés qui semblent avoir été juchés les uns sur les autres par la main de l'homme et ont l'aspect d'un monument druidique. Cette masse granitique se compose de cinq pierres parfaitement distinctes; elle a au moins de vingt à vingt-cinq mètres d'élévation. Isolé au fond de la baie dans une vallée très large, cet amas de rochers produit le plus singulier effet; il a sa légende, l'histoire de Tupa et de sa sœur Ahina que j'ai déjà racontée dans mon livre « *En Océanie* ».

« Le puissant Tupa (l'Hercule des Marquisiens) voulut construire un monument qui lui permit d'atteindre le ciel des Dieux. Il avait dit aux guerriers qu'il le bâtirait en une nuit. Sa sœur, la puissante Ahina, voulait en faire autant de son côté. Elle commença à travailler sur l'île aujourd'hui nommée la Sentinelle de l'Ouest, entre la baie Collet et celle de Taïo-Haé. Quand le soir fut venu, Tupa se mit à l'œuvre

dans le territoire de Aotupa. Comme les sables de la baie de Taïo-Haé étaient éclairés plus que de coutume par les étoiles, Ahina, au milieu de la nuit, crut que l'aurore les colorait déjà de ses premières lueurs et elle cria à Tupa : « Frère, voici le jour ! » Le puissant Tupa laissa son travail inachevé et, tout honteux de n'avoir pas réalisé sa promesse, s'enfuit dans l'île Hivaoa pour y bouleverser les montagnes et élever sur leurs débris des idoles monstrueuses. »

Les Kanaques ont fait de *Tupa* le Dieu de la création du monde. — Tiki aurait présidé à la création de l'homme. D'après Stanislas lui-même, les Marquisiens sont avant tout des sceptiques ; malgré les patients efforts de Mgr Dordillon qui vit au milieu d'eux depuis quarante ans, ils ne croient à rien et ne pratiquent pas la religion catholique. Ils ont beaucoup de respect pour l'évêque qui les soigne quand ils sont malades et les recueille même chez lui, qui s'occupe de tous leurs intérêts et leur sert d'avocat auprès du Résident français contre les deux négociants allemand et anglais qui les exploitent, mais ils n'ajoutent pas foi à ses pieux enseignements. Pour eux *Kristo* est simplement un Dieu plus fort que Tiki ; ce *Kristo*, le Dieu des blancs, a battu Tiki, et à la suite de ce pugilat leurs îles ont été envahies ; c'est encore *Kristo* qui les fait mourir en si grand nombre et non l'opium comme le prétend « papa Dordillon ». — Voilà en quelques mots leurs seules idées religieuses.

Les Marquisiens (comme tous les Océaniens que j'ai vus jusqu'à présent) sont absolument matérialistes. Pour ces races primitives, dont l'intelligence est régie surtout par la sensation, le corps est une machine sans âme ; quand la mort arrive tout est fini. Cette mort, ils l'attendent avec une parfaite indifférence. L'espoir des récompenses, la

crainte des peines de la vie future sont des idées trop abstraites pour eux ; il y a des revenants (*papau*) qui se vengent des ennemis qu'ils ont eus pendant la vie, mais ces esprits s'évanouissent après être arrivés à leur but.

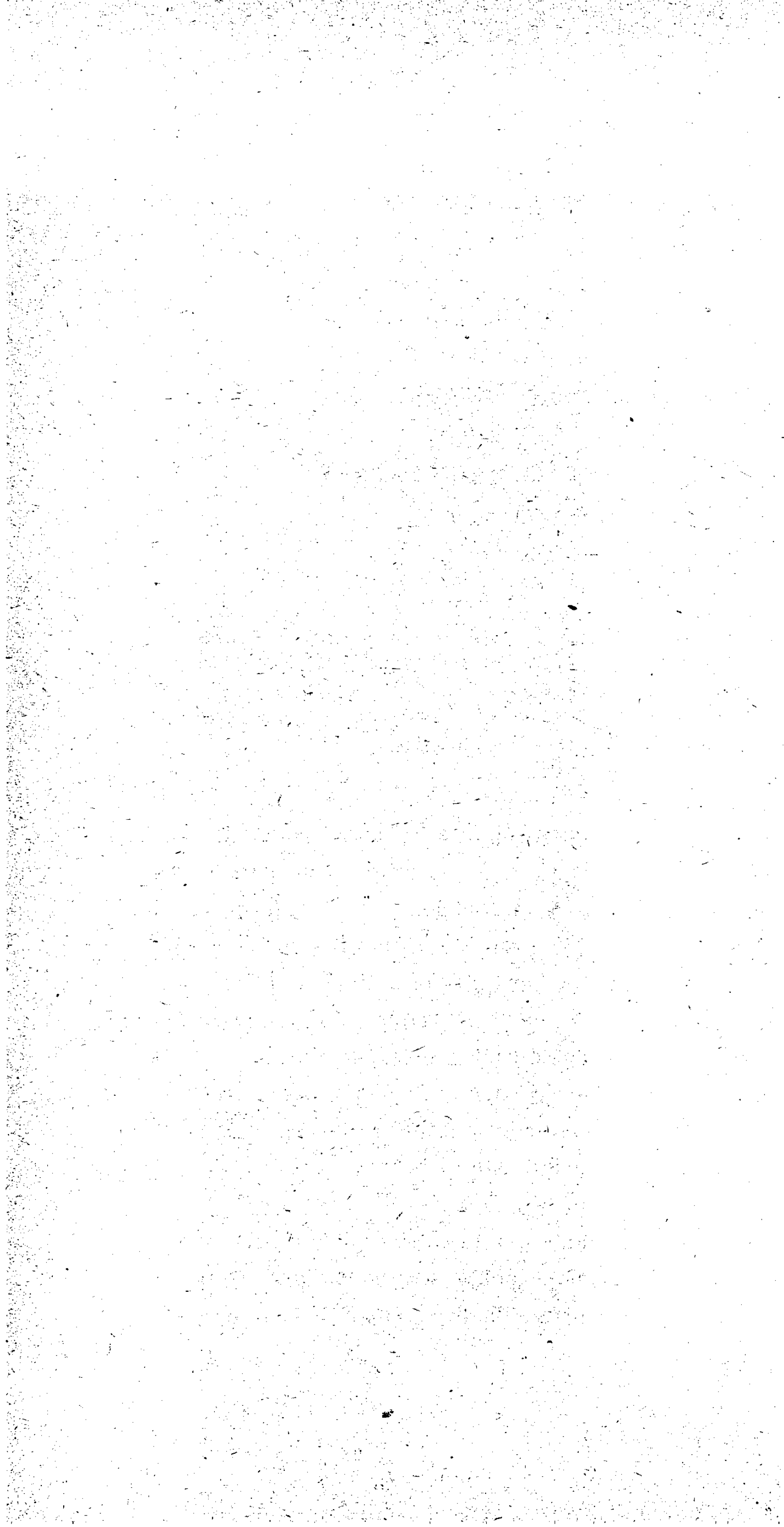
Avant la conquête, les *tauas* (prêtres, sorciers) avaient une grande influence sur ces populations alors considérables ; c'était l'époque des sacrifices humains. — Teaveomo m'a montré dans la vallée d'Avao l'emplacement d'un grand village de deux cents cases au moins ; au centre de la place publique maintenant recouverte par les goyaviers, j'ai trouvé les fondations (élevées de deux mètres au-dessus du sol) de la maison du grand prêtre, entourée jadis de *tikio* en granit, de taille colossale ; à quelques pas de là, sous des papayers, mon guide me fit remarquer des monticules de terre rouge. « Voilà, me dit-il, les puits où l'on jetait les ossements des victimes. L'amiral Dupetit-Thouars les a fait fouiller et bien d'autres avant lui pour découvrir des antiquités, mais les os restent encore... » En effet, je ramassai, après deux minutes de travail, quantité de tibias parfaitement intacts.

Les sacrifices humains avaient lieu avant les guerres qui éclataient si fréquemment entre tribus de même île ou entre deux îles voisines. On en faisait souvent aussi pour obtenir des Dieux la guérison d'un parent ou d'un chef malade, *pour conjurer le mauvais sort*, me dit Téavéomo.

Les guerriers qui voulaient une victime humaine allaient trouver le *taua* et lui demandaient de les inspirer sur le choix à faire. Le sorcier regardait le soleil et étendait ensuite la main droite d'un côté quelconque de la montagne. Les guerriers partaient en courant dans cette direction et la première personne qu'ils rencontraient était la victime dé-

signée par le ciel. Le malheureux que le sort avait jeté sous les griffes de ces brutes était immolé par le sacrificateur qui lui fendait la tête d'un coup de hache en pierre et le pendait ensuite à un arbre ; tous les Kanaques présents au sacrifice se ruaient comme des fauves sur le cadavre et se partageaient ses chairs pantelantes qu'ils dévoraient séance tenante.

Quand le squelette était à nu, le *tauu* prenait la tête, rejoignait les os du crâne fracassé avec des ficelles en bourre de coco, mettait dans les orbites des morceaux de nacre et attachait aux apophyses mastoïdes des oreilles d'âne. Cette tête dite *tête de sacrifice*, servait ensuite d'ornement au temple.



CHAPITRE IX

EN PLEINE SAUVAGERIE

Conversations avec des tatoueurs. — La lèpre. — Voyage à l'île Masse. — Tournées dans les baies du Nord à Nuka-Hiva. — Mon adoption par Kuamua. — Le cuisinier de Louis-Philippe. — Les Puas. — Mets marquisiens. — Le Capitaine-clown. — Les Créneaux. — Mgr Dordillon, évêque des Marquises. — La Noël à Taïo-Haé.

J'ai profité de mon long séjour à Nuka-Hiva pour demander aux interprètes du Gouvernement des renseignements précis sur la coutume du tatouage, cette fantaisie nationale des Marquisiens, la première et la plus forte des surprises réservées au voyageur qui aborde dans leur archipel.

J'ai, d'ailleurs, causé souvent de la question avec Stanislas et avec Kuamua, tatoueur célèbre en même temps que chef d'Atihéu. Les notes que je vous livre sont donc le résumé de mes conversations avec des naturels des Marquises et ont un caractère de parfaite sincérité.

— Quel est le but du tatouage ?

En Nouvelle-Zélande, on en fait une marque distinctive ; tout guerrier de ce pays porte son *blason* sur sa peau. Suivant sa puissance, ses alliances, suivant le rang qu'il

occupe dans sa tribu, le dessin qui couvre son corps suit tels ou tels contours particuliers, affecte telle ou telle forme.

Aux Marquises, au contraire, le tatouage n'est qu'un *ornement* que tout homme peut « *se payer* », sans distinction de castes. La différence des dessins dépend du goût du tatoueur qui a toujours ses lignes préférées. Le tatouage varie aussi, forcément, d'une île à l'autre. « On se fait tatouer, me disait un jour Stanislas, pour être beau et pour plaire... » La phrase est caractéristique et tranche la question.

Les parents mènent leurs enfants au tatoueur quand ils atteignent l'âge de dix à douze ans, afin qu'ils soient « présentables » quand le moment du mariage arrivera. Il faut, en effet, subir plusieurs séances chez l'artiste, et à de longs intervalles, pour avoir sur le corps les tatouages les plus élémentaires.

Le tatouage complet coûte assez cher. Stanislas a donné cent piastres au maître tatoueur auquel il a eu recours en revenant de Valparaiso, soit cinq cents francs.

Tout bon Marquisien tient à se faire tatouer ; les riches paient pour les pauvres. Les uns portent le tatouage complet, les autres le tatouage de la face ou de simples lignes tracées sur la peau.

Le tatouage de la face le plus commun, (pour les hommes), consiste en deux bandes parallèles qui rejoignent, la première les deux oreilles en enveloppant les yeux et le haut du nez, la seconde les deux apophyses mastoïdes en entourant la bouche. Les gandins les plus raffinés ont, au milieu de ces deux grandes bandes ardoisées, des petits dessins réguliers, des raies obliques formant hachures. Le tatouage de la face prend, parfois, la moitié de la figure, en la couvrant

obliquement du frontal (côté droit) au maxillaire inférieur à gauche ; c'est le tatouage des vieillards d'Atihéu ; il ne se pratique plus guère. Quant au tatouage du corps, il est si compliqué qu'on ne peut s'en faire une idée qu'en voyant des dessins ou des photographies. J'ai pris, d'après nature, deux tatouages de naturels d'Ivaooa.

Le tatouage du visage consiste pour les femmes en petites lignes tracées sur les lèvres, perpendiculairement à la bouche, et en dessins variés sur les lobules des oreilles et sur les apophyses mastoïdes.

Les Marquisiennes ont aussi, généralement, les pieds et les mains tatoués ; le gantelet formé par les dessins des mains est élégant. Il n'y a guère que les femmes nées dans les îles du Sud-Est qui aient le reste du corps tatoué.

Le Résident des îles Marquises a cru devoir défendre le tatouage qui ne s'en pratique pas moins en cachette, malgré la peur que le Kanaque a de la « *carabousse* » (prison).

Le tatouage est, en effet, une opération pénible, parfois dangereuse. La vieille reine Vaekau a failli mourir de ses suites, et c'est un exemple entre mille ; mais aussi quelle belle mosaïque offre sa personne ! Quand j'ai été la voir, elle a daigné me permettre d'admirer ses bras et ses mollets ; les dessins des bras sont surtout remarquables ; outre le nom, (qui est toujours inscrit sur le bras gauche), j'ai vu sur cette peau royale une quantité de jolies images, des petits poissons, des fruits, des feuilles. J'ai même bien ri, ce jour-là ! Au fond de la salle où Vaekau me recevait, était accrochée une gravure richement encadrée représentant l'ex-impératrice Eugénie au temps de sa splendeur. Mais le portrait avait été démarqué, une main peu scrupuleuse avait collé une carte sur la lettre de la gravure en y

écrivait ces quelques mots : « Duchesse de Magenta, Maré-
chale de Mac-Mahon » et, plus bas, en petits caractères :
« République française. » — Voilà une manière comme une
autre de faire servir les portraits du vieux stock de l'Empire,
mais une manière peu honnête. Il est vrai que la vieille
Vækau se préoccupe assez peu de ces détails officiels.

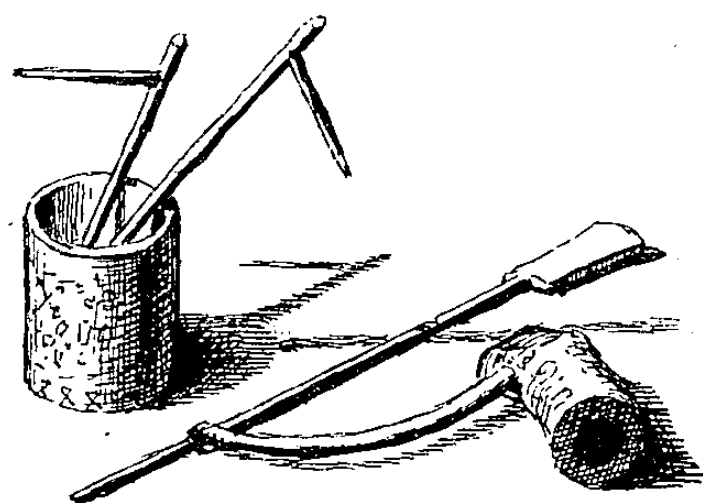
Kuamua, pendant une de mes courses à Atihéu, a bien
voulu me montrer en quoi consistait l'opération du tatouage
aux Marquises ; il m'a même donné l'instrument en os de pois-
son dont il se servait ce jour-là. Cet instrument est bien
simple ; il se compose d'une baguette en bambou au bout
de laquelle est enfoncée, un peu obliquement, une lamelle
en os, plate et découpée à son extrémité en pointes fines et
aiguës comme les dents d'une scie.

Quelquefois, la lamelle en os de poisson a absolument la
forme d'un peigne en écaille ordinaire. Mais revenons à
Kuamua.

Il s'agissait pour lui de tatouer sur la figure d'un jeune
homme de quinze à seize ans cette bande qui va d'une oreille
à l'autre et donne tant de vivacité au regard en entourant
les yeux d'une teinte sombre, une des lignes dont le Mar-
quisien est le plus fier, en somme

Le patient se tenait assis sur une natte ayant la tête
appuyée sur les genoux d'un Kanaque qui la maintenait
toujours dans la même position. Kuamua avait auprès de
lui un gobelet en bambou rempli d'une solution noirâtre,
(noir de fumée provenant de la noix de Bancoul) ; il trem-
pait dans ce récipient une feuille avec laquelle il enduisait
le peigne de matière colorante. Avec une sûreté d'œil et de
main remarquable, il promenait ensuite l'instrument aux
pointes acérées sur le visage de son client en tapant dessus

pour rendre les piqûres plus profondes. Un linge noué autour de l'annulaire et du petit doigt de la main droite lui servait à essuyer le sang noirâtre qui s'écoulait des blessures. Malgré les difficultés de l'opération et les cris du malheureux patient lequel ne peut bientôt, malgré la plus grande énergie, résister à la souffrance, s'agite et gémit entre les bras du



INSTRUMENTS DE TATOUAGE *

Kanaque qui le retient de force, le tatoueur trace avec habileté les dessins d'usage en faisant d'abord une esquisse qu'il remplit ensuite avec des hachures obliques.

La couleur dont sont imprégnées les dents du peigne à tatouer s'étend si bien sous la peau, qu'au bout de quelque temps la nuance bleuâtre et uniforme du dessin apparaît nettement et pour toujours. Je dis au bout de quelque temps, car le tatouage a pour conséquence habituelle des accès de fièvre et un érysipèle qui durent quinze jours au moins. Ainsi, outre les douleurs aiguës de l'opération, les Kanaques qui se font tatouer ont toujours à redouter des complications plus ou moins graves. Les glandes inguinales s'engor-

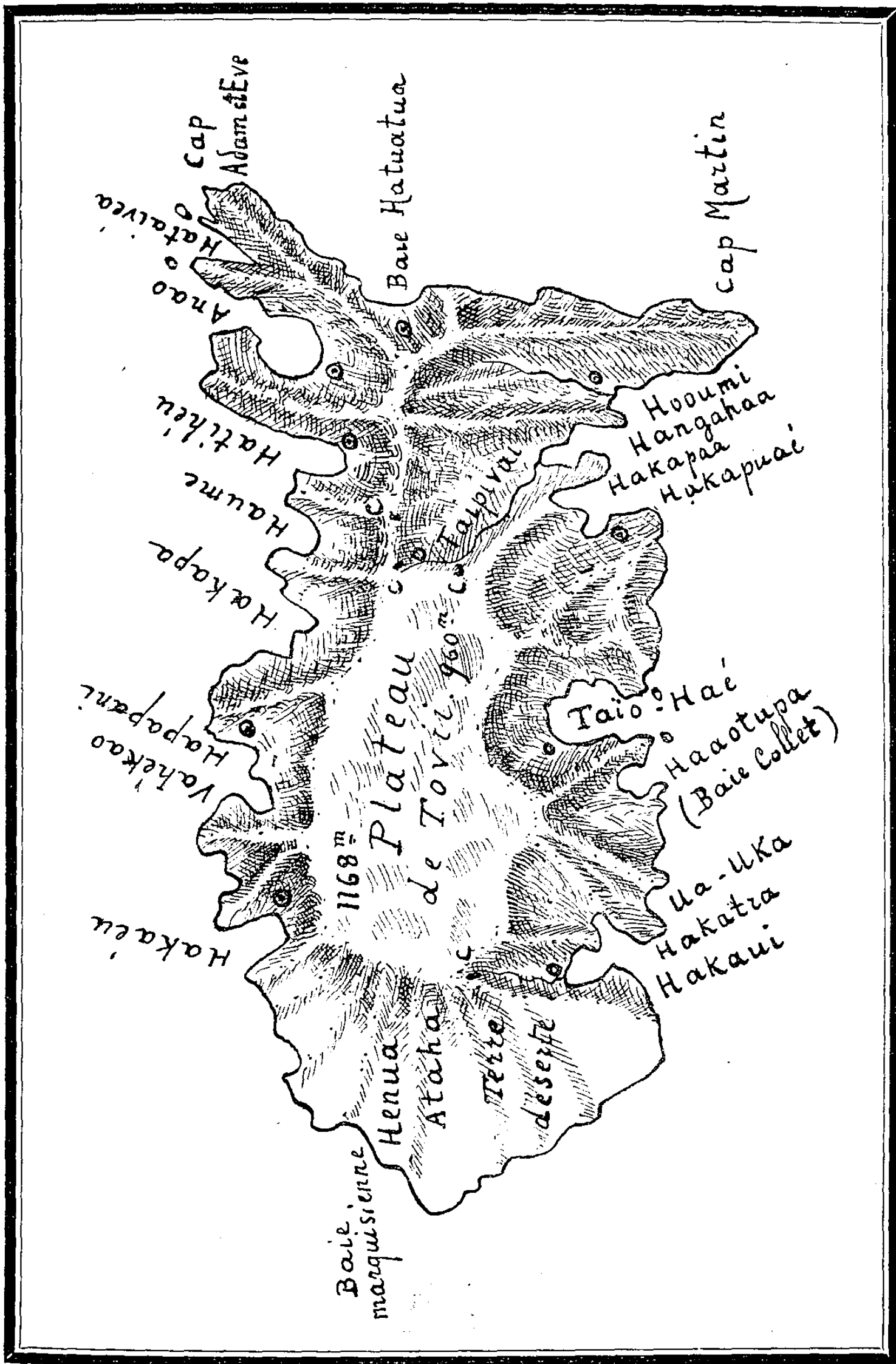
* NOTE. — Gobelet en bambou avec deux instruments en bambou et os strié ; marteau de tatoueur, en bois de fer. Pipe du tatoueur, en bambou.

gent souvent, pendant les deux ou trois mois qui suivent le tatouage, et il faut ouvrir les abcès avec le tranchant d'une certaine coquille. Une squame se forme sur les plaies, et le tatouage n'est réellement effectué qu'à sa chute.

A mesure que le Kanaque vieillit, sa peau se couvre de nouveaux dessins. S'il atteint l'âge de cinquante à soixante ans, son corps finit par être complètement de nuance ardoisée ; tous les vides des dessins sont remplis peu à peu.

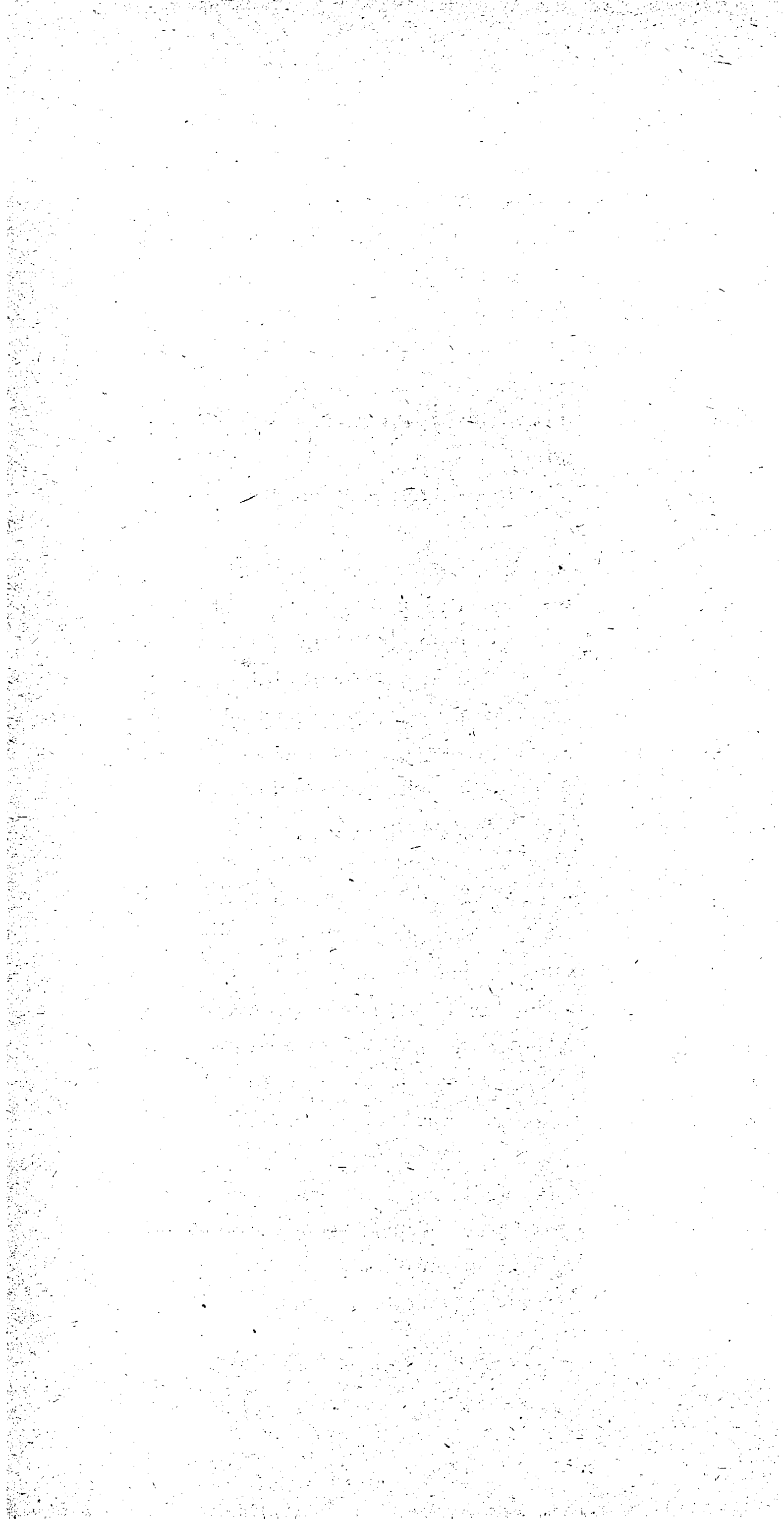
Tels sont les renseignements que j'ai recueillis à Nuka-Hiva en faisant causer les chefs que j'ai visités pendant mes nombreuses promenades dans toute l'île, et surtout le vieux Kuamua. Vous voilà maintenant édifiés sur cette coutume étrange, laquelle dans le principe avait le triple but de servir de vêtement au Kanaque, de lui donner des « charmes » fort appréciés aux koïkas et aux danses guerrières, enfin de le distinguer dans certaines circonstances, aux repas communs par exemple.

J'ai vu dans le fond de la vallée de Taipivai, dans la case du chef Paruru, une femme exclue honteusement d'un groupe accroupi autour d'un plat de popoi, parce qu'elle n'avait pas la main droite tatouée ; pourtant puisait au même plat, et à pleines mains, un infirme affligé de la lèpre mutilante ! Cette terrible maladie, la lèpre, fait des ravages affreux dans toutes les Marquises. On n'a pas encore songé à isoler les indigènes qui en sont atteints, à les soigner dans un endroit choisi spécialement où l'air pur et sain des montagnes joint à un régime sévère pourrait, sinon les rendre à la santé, au moins améliorer leur triste existence, sur le plateau de Tovii par exemple. Cette région élevée a une température fort agréable ; les fruits de France pourraient y venir à maturité.



CROQUIS DE L'ILE NUKA-HIVA (100 kilomètres de tour)
d'après le journal de l'auteur

(°, cases des chefs. — C, cascades)



Les Kanaques meurent en masse de la lèpre qui les conduit lentement au tombeau après avoir rongé peu à peu leur corps et l'avoir rendu horrible à voir.

Le 12 octobre, nous partons pour l'île Eiao ou île Masse, une des dernières Marquises au Nord. Il s'agit de faire le plan de la baie où l'on trouve le seul bon mouillage de cette terre, et de voir s'il serait possible d'établir en cet endroit isolé un poste de quarantaine.

Nous emmenons avec nous le Résident des Marquises et deux policiers indigènes.

Après une nuit de traversée, nous arrivons devant l'île Masse, dont le point culminant atteint 610 mètres. Cette terre est entourée de falaises droites et striées de telle façon qu'on dirait d'énormes murailles en pierres de taille. Le mouillage est reconnaissable de loin, grâce à une case qui s'élève au fond de la baie ; c'est la seule habitation de l'île et quelle habitation ! Un Anglais, le sieur Montgomery, vit là avec cinq naturels des îles Samoa, que son patron, M. Hart, a chargés de la garde d'un troupeau de bœufs.

Nous entrons dans la baie ; le *Mistral* est entouré d'une véritable nuée d'oiseaux de mer, frégates, albatros, phaétons qui volent au milieu des cordages et se posent sur les vergues. A notre approche des bandes de poissons, ressemblant beaucoup à la morue, et qu'on voit très bien dans l'eau, prennent leur course dans tous les sens, poursuivis par une troupe de marsoins que notre présence n'effraye nullement.

Les embarcations sont mises à la mer, après le déjeuner, pour les travaux hydrographiques, et je descends à terre avec le résident, Trocart et les deux mutois.

La case de Montgomery est construite à la mode kana-

que à côté d'un torrent qui descend de la montagne, le seul de l'île. L'eau n'est pas bonne au goût ; il est vrai qu'elle passe au milieu d'un vaste enclos où le fumier abonde, les bestiaux y venant dormir la nuit.

Ce Montgomery se présente à nous comme un type d'anachorète ; il est grand, a l'air doux et possède une barbe superbe.

Le régime des Kanaques qui l'entourent lui suffit : popoi, lait de coco et poisson séché au soleil.

Il boit aussi une manière de thé qu'un Chinois a découvert dans la montagne. Nous lui demandons de nous accompagner, voulant visiter le plateau de l'île ; il ne répond pas un mot, mais prend un grand bâton de bourreau et commence à grimper par le chemin des bœufs. Je le précède, avec les grandes jambes que vous savez, (je parle à mes amis), en emmenant avec moi un mutoi qui porte mon fusil et ma cartouchière.

Après trois quarts d'heure d'une ascension pénible, nous arrivons au plateau de Ioa, aussi fraîchement boisé que les falaises des côtes sont dénudées. Au centre de ce plateau est encaissée une petite vallée peu profonde et sans eau. Les bergers ont construit une case de garde au haut du chemin qui vient de la baie ; autour, poussent des blés d'Égypte et quelques radis, le régal de Montgomery. Je me promène et tue deux gros oiseaux ayant le plumage, le cou et le bec de la bécasse, mais se rapprochant malheureusement davantage comme goût du courlis ; ce gibier n'est pas rare ici, c'est un joli coup de fusil. Je rencontre aussi un gros chien sauvage à poils longs, qui s'enfuit à mon approche.

Je meurs de soif. Il n'y a ni orangers ni citronniers ici ;

quant aux limons, si communs à Tahiti, ce sont des fruits presque inconnus aux Marquises. Je vois bien des cocotiers, mais ils sont trop loin ; l'île possède aussi une douzaine d'arbres à pain. Le sol du plateau est assez fertile pour qu'on s'occupe d'y importer des plantes utiles. En creusant dans le vallon, on trouverait peut-être de l'eau.

Avant de rentrer à bord, nous prenons à la main sur le rivage trois malheureux canards sauvages qui arrivent sans doute de quelque terre éloignée, car ils sont perclus et volent à peine. Le lendemain nous revenons à Nuka-Hiva sans incident.

.

Après avoir passé l'inspection générale en rade de Taïo-Haé, et subi de nombreuses visites de l'amiral commandant en chef qui nous honora de sa présence pendant quelques jours, avec son beau cuirassé la *Triomphante*, nous nous livrâmes, un mois durant, à des tournées hydrographiques autour de l'île. Vous les raconter en détail serait abuser de votre patience ; à ceux que le beau ciel des Marquises tenterait, aux entreprenants ou aux dégoûtés de la vie européenne désireux d'aller là-bas pour cultiver le cotonnier ou pour se reposer dans un coin ignoré, je pourrai donner des renseignements sur la baie du Contrôleur, sur le cap Martin et le cap Adam et Eve — ainsi nommé à cause de ses deux rochers figurant à s'y méprendre une femme agenouillée devant un homme debout — sur la baie d'Anao, de Hataivéa, de Hatuatua ; je me contenterai, dans ce livre écrit pour tout le monde, de parler de la longue excursion que je fis sur les territoires du Nord de Nuka-Hiva, depuis Atihéu jusqu'à la terre déserte.

Le Résident avait gracieusement mis à ma disposition un des chevaux du Gouvernement, et je gagnai sur cette monture, (malgré une bourrasque qui faillit par trois fois me faire rouler au fond des ravins), le village d'Atihéu où je me réfugiai chez le Français Coixvoux, le plus hospitalier des colons des Marquises. Le chef Kuamua, qui avait appris mon arrivée, vint bientôt nous rejoindre et m'emmena, après dîner, dans sa propre demeure où il voulait absolument m'offrir une natte pour la nuit ; j'acceptai d'autant mieux que je me proposais de prendre comme guide dans mon voyage aux baies du Nord, le fils de mon terrible ami Kanaque, le jeune Naporéotemau.

Une surprise m'attendait à la chéferie. On y avait préparé une véritable fête en mon honneur.

Trente jeunes filles en peignoirs de nuances éclatantes, rouges, verts, jaunes, se tenaient dans la pièce la plus vaste de la case, attendant le signal de la oupa-oupa. Elles avaient toutes, autour du cou, des colliers de graines de pandanus, et des fleurs dans les cheveux. Il s'agissait évidemment de quelque chose d'extraordinaire ; des guerriers de taille athlétique, parfaitement proportionnés, superbement tatoués, n'ayant autour du corps que la ceinture de fête, ou *houmi* en tapa blanche dont l'extrémité tordue retombe par derrière comme une queue de diable, fumaient la pipe en bambou avec les danseuses, paraissant comme elles dans l'attente de réjouissances exceptionnelles. Taïa-Okéotu qui, dans sa morgue de grande chéfesse, ne se montre guère en public, était accroupie dans une pièce voisine sur une large natte couverte d'oreillers ; sur un signe d'elle, j'allai m'asseoir non loin de son sofa improvisé, auprès de la fenêtre grande ouverte par laquelle entraient à flots les

lumières d'un ciel magnifiquement éclairé, et nous causâmes en anglais.

La princesse m'annonça avec quelque solennité qu'on allait célébrer mon adoption par son beau-père Kuamua qui tenait essentiellement à devenir mon grand-père. Kuamua l'anthropophage !...

L'adoption entre Kanaque et étranger est une marque de haute sympathie qu'on ne peut refuser sans faire une injure grave à celui qui la propose. Je me résignai donc à accepter de bonne grâce, et allai immédiatement prendre la main de Kuamua qui, resté dans la salle commune, suivait anxieusement du regard la conversation que je tenais avec sa bru dans une langue étrangère.

Le chef d'Atihéu poussa alors un cri strident, en me serrant sur sa poitrine, et couronna ma tête d'un diadème de plumes de frégate orné de barbes blanches. Les danseurs se mirent en face des danseuses, sur deux lignes, puis tapant par trois fois dans leurs mains entonnèrent, tout en se balançant gravement, le premier couplet d'une chanson lamentable, vieille tradition dont Coixvoux, qui m'avait accompagné, ne put lui-même traduire que quelques phrases sans suite.

Kuamua, une torche enflammée à la main, éclairait ces groupes grimaçants qui auraient certainement inspiré à nos peintres naturalistes une composition des plus terrifiantes dans son réalisme.

Avec son regard farouche, ses cheveux plantés droit sur le front, sa mâchoire garnie de dents qu'il aime à montrer, ce cannibale du vieux temps m'apparaissait comme un grand-père adoptif des moins avenants, mais je n'avais pas à choisir ; toute sa famille m'entourait en me prodiguant les signes de la plus vive amitié. Aapu, la chéfesse, me présen-

tait les joues de son dernier enfant à baiser ; Naporéotemau, son fils, Wahieu, Akutia et la gracieuse Vaa, ses filles, *célébraient* leur nouveau parent dans des improvisations louangeuses. Seule, Taïa, toujours rêveuse, restait à l'écart, fumant et bâillant aux étoiles devant sa croisée ; elle ne se rapprocha de nous qu'à la fin de la danse et, me passant sa pipe en bambou sculpté, me pria d'en tirer une bouffée en m'appelant de mon nom d'adoption « Aylic-Kuamua »... De son côté, mon nouveau grand-père ajoutera désormais mon nom au sien.

M. Eyriaud des Vergnes, qui a rempli pendant six années consécutives les fonctions de résident aux îles Marquises, donne de curieux renseignements sur ce mode d'adoption : « Ces échanges de titres de parenté, écrit-il, se font entre Kanaques, ou entre Kanaques et étrangers, à quelque âge que ce soit ; les deux sexes y prennent part, et, pour s'y reconnaître il faut une très grande habitude ; les bizarreries sont si nombreuses que, sans une étude bien approfondie, on ne saurait rien y comprendre. Nous avons vu, par exemple, la reine Vahekehu adopter un blanc pour son fils et une Kanaque pour sa fille, tandis que cette dernière adoptait le blanc pour son grand-père ; ces formes varient à l'infini, de sorte que l'on arrive à former des familles pour lesquelles il serait bien impossible d'établir un arbre généalogique quelconque. »

Après une nuit de koikas, (fêtes) consacrée à célébrer mon nouveau titre à l'amitié des Kanaques de Nuka-Hiva, je partis à cheval dès cinq heures du matin suivi de Naporéotemau, avec le projet bien arrêté de visiter tous les villages situés entre Atihéu et la terre déserte, une des parties les plus intéressantes et les moins fréquentées de l'île.

Nos chevaux étaient pleins de feu ; nous partîmes au galop en suivant le sentier qui surplombe les hautes falaises de la côte. La baie d'Haumi, que nous traversâmes d'abord, est très boisée mais inhabitée. Comme celles d'Anao et de Hataivéa, elle est dépouvue d'arbres à pain, tandis que Atihéu en est très riche : Le territoire d'Haumi appartient à la mission.

Vient ensuite l'anse de Hakapa. Les cases de la tribu de Hatikota, qui la peuple, sont placées à mi-côte au pied d'une montagne très escarpée.

Je connaissais le chef du village, Téoro, qui est borgne, par punition du ciel, paraît-il... Il habite en pleine brousse ; la fumée des fours à maïorés nous indiqua sa demeure. Il me reçut avec joie et m'offrit plusieurs excellents cocos ; le soir, à mon retour à Atihéu, il me pria même d'accepter un petit *tiki* (amulette) en os humain qu'il portait dans ses cheveux. Un peu plus loin, je découvris, sous l'établi d'un charpentier, une herminette en pierre, très ancienne, que Kuamua m'a montée depuis sur un manche en bois de bouraau avec des cordelettes en fil de coco.

Pour passer de la baie d'Hakapa dans celle de Hapapani, nous dûmes franchir une colline. Sur ce territoire habite un demi-blanc, nommé Louis-Philippe, qui s'est construit une habitation à l'européenne et possède une plantation de cotonniers assez florissante. Il était alors à Anao. Malgré son absence, je n'en fus pas moins délicatement hébergé par son cuisinier, un Kanaque parlant anglais et très fier de sa casquette rouge. Il me servit, moyennant un pourboire qu'il accepta d'ailleurs sans difficulté, un assez bon déjeuner dont le plat de résistance se composait d'une fricassée de volaille avec des patates douces cuites à l'eau. Le tout était arrosé de lait de coco.

Naporéotemau ne laissa pas un rogaton dans les plats... Je me croyais affamé, mais mon appétit n'était rien en comparaison du sien. Quel gouffre que cet estomac !

Après avoir fait manger et reposer nos chevaux, nous reprîmes notre course dans la montagne, par un sentier étroit, presque vertical, d'une rudesse inouïe.

Derrière ce contrefort de la chaîne centrale de Nuka-Hiva, nous nous trouvâmes dans la baie de Vahékao où Stanislas et son ami Louis-Philippe ont un parc à bœufs et à moutons. Sur la plage, le chef de la tribu des Puas, Karé, vint au devant de nous ; son village devait être notre dernière station. Il rebroussa immédiatement chemin pour avoir le plaisir de nous y conduire lui-même, et nous nous enfonçâmes au petit trot à travers un bois de bouraux, le visage fouetté par les lianes folles. Karé ouvrait la route, également à cheval, nous montrant avec fierté la vallée d'Akaéu, son domaine, très pittoresque avec le gai ruisseau qui rebondit de roche en roche au milieu des taillis.

Les Puas habitent le fond de la baie d'Akaéu, derrière un rideau d'arbres qui cache complètement leur bourgade. Cette tribu est peu nombreuse aujourd'hui et ne communique guère avec le reste de l'île.

Karé, en arrivant chez lui, voulut absolument m'offrir une fricassée de poulet quoique je lui eusse dit franchement que je venais d'en avaler une assez copieuse. Pour ne pas vexer mon hôte, je dus exécuter à quarante pas, d'un coup de fusil, le malheureux volatile destiné au festin ; les volailles sont si libres, par ici, qu'on ne peut s'en emparer qu'en les tuant comme un gibier ordinaire. Donc, seconde fricassée de la journée, mais cette fois avec accompane-

ment de vraie popoi kanaque qu'il fallut goûter en ami bien élevé !...

La popoi est faite avec le fruit du maïoré ou arbre à pain. Bien peu de personnes, en Europe, connaissent l'existence de cet arbre; toutes les peuplades de l'Océanie s'en nourrissent, mais particulièrement les Marquisiens.

Le fruit du maïoré est de forme ovoïde, souvent aussi gros et même plus gros qu'un coco dépouillé de son écorce; il est très riche en fécule et remplace fort bien notre pain. Aux Marquises on en fait une bouillie; à Tahiti on le mange cuit au four.

A Nuka-Hiva, le maïoré frais, rôti sur les cailloux rougis au feu, puis râpé, constitue le *mé*; il a ainsi goût de châtaigne ou de pomme de terre, suivant son degré de maturité, et sa couleur est blanchâtre.

Le maïoré mûr et soumis à la fermentation dans des citernes closes où il se conserve pendant plusieurs années, forme le fond de la nourriture des Kanaques des îles Marquises et s'appelle *má*. — Cette substance fermentée se met en pains oblongs, enveloppés de feuilles de *ti* (*dracena species*), et se cuit au four kanaque, dans une excavation pratiquée en terre, remplie de pierres brûlantes, et soigneusement refermée avec des branchages et des morceaux de nattes quand les aliments y ont été déposés. Après quelques heures de cuisson, ce pain est réduit en bouillie avec de l'eau; telle est la préparation que les Marquisiens nomment *poi* ou *popoi*. Ils la mangent avec du poisson cru, en la salant légèrement.

Le maïoré frais, *mé*, mis en bouillie avec du lait de coco, s'appelle *kaku*; c'est un régal pour les indigènes, un mets sucré!

Les Marquisiens mangent aussi la racine du *taro* et quelquefois de la chair de porc et des volailles, mais ces derniers aliments sont ordinairement réservés pour les jours de fête. Les préparations culinaires des Kanaques, sont, on le voit, aussi peu variées que possible...

Comme boisson ordinaire, les indigènes ont l'eau de leurs torrents qui est excellente mais dont ils n'absorbent jamais une grande quantité à la fois. Ils aiment aussi l'eau de coco mais sans en faire autant de cas que les étrangers ; ils boivent enfin une liqueur extraite du *ti*, et le *kava** qui produit une ivresse se rapprochant de celle de l'opium. L'abus du kava a pour conséquence une maladie de peau, sorte de lèpre affreuse qui blanchit l'épiderme et le couvre de squames.

Les heures habituelles des repas, — huit heures du matin, deux heures de l'après-midi, et sept heures du soir, — ne sont pas aussi régulières chez les Kanaques que chez nous. Ils mangent quand bon leur semble, puisant à volonté dans le plat en bois où est renfermée la *popoi*, au milieu de la case. La nourriture, chez nos sauvages, est préparée pour tous ceux qui ont faim ; les étrangers ou les voisins, passant devant la maison au moment du repas, n'ont qu'à prendre place parmi les membres de la famille, sans avoir besoin d'aucune invitation. Cet esprit d'hospitalité si large est une fière leçon à l'adresse de notre égoïsme d'hommes civilisés.

Dans un coin de la demeure de Karé, derrière une tapa

* NOTE. — On trouvera des détails sur la préparation du kava dans mon livre « *En Océanie* ». — La fabrication et la distribution de ce breuvage donnent lieu à de très curieuses cérémonies, notamment dans les archipels de l'Océanie centrale.

tendue en guise de rideau, je vis, couché sur une natte, un malheureux jeune homme d'une maigreur effrayante.

— C'est mon fils, me dit Karé. Il va mourir d'une maladie qui ne pardonne jamais quand on n'y apporte pas de remèdes spéciaux, et nous n'avons pas un médecin pour nous soigner !

La plainte de ce pauvre père est trop motivée... La population des Marquises diminue chaque année notablement,



PORTRAIT DE HAAPU

faute de soins. Dans ces îles, au climat si parfaitement sain, la lèpre et la phthisie font rage.

J'ai été servi chez le chef Karé par sa femme Haapu dont la beauté fut célèbre. Haapu a maintenant près de quarante ans et c'est déjà « une vieille mère », pour prendre l'expression dont se servait Naporéotemau en me parlant d'elle. Cette chéfesse s'exprime assez bien en français ; elle me

montra avec une certaine vanité son portrait, fait au pastel par le résident Eyriaud des Vergnes, « alors qu'elle était jeune ».

Nous ne rentrâmes à Atihéu, de retour de notre longue promenade, qu'à la nuit pleine. Il était temps pour nous d'arriver au terme du voyage ! nos chevaux, éreintés par ces cinquante kilomètres en montagne, refusaient d'avancer et voulaient, à chaque nouvelle touffe d'herbe, s'arrêter en route. Sans Naporéotemau, le mien y serait certainement resté.

Je dînai, ce soir-là, avec un des aventuriers les plus originaux que j'aie jamais rencontrés dans mes pérégrinations aux antipodes ; le sieur S^{***}, capitaine de la goëlette *Eugénie*. — Ce capitaine a fait tous les métiers, entre autres celui de clown dans un cirque de San-Francisco.

Au grand étonnement des Kanaques, il descend de son bateau mouillé près de terre, sur une corde raide, fait des sauts périlleux sur un cheval à poil lancé au galop, joue du violon dans toutes les positions imaginables.

Vous me reprocherez peut-être mes fréquentations en voyage, chers amis qui lirez ces souvenirs... Mais franchement, mettez-vous un peu à ma place à Nuka-Hiva. On n'a pas le droit d'être difficile sur le chapitre des relations dans ce pays-là ; d'ailleurs, les études de types sont si amusantes à faire de près, et si peu compromettantes aux îles Marquises !

*
* * *

Après un mois de repos à Tahiti, qui fut pendant la durée de notre longue campagne en Polynésie le centre de toutes

nos opérations, le point de relâche où nous revenions toujours faire nos approvisionnements après avoir promené le pavillon français dans tel ou tel archipel désigné par l'amiral, le *Mistral* retourna à Nuka-Hiva.

De ce second séjour j'ai gardé le souvenir d'agréables journées passées en compagnie de Trocart, pendant que nos camarades faisaient d'interminables tournées en baleinière ou dans les montagnes pour finir la carte de l'île. La chaleur était accablante et nous la combattions en vivant comme des amphibiens, nous plongeant à toute heure dans les ondes pures du torrent de la vallée d'Oata ; le soir, c'était aux bains de mer que nous demandions un peu de fraîcheur, puis, nous étendant sur les sables de la plage de Pahatéa, nous philosophions à la lueur des étoiles. Des bandes de Kanaques nous entouraient gaîment, bondissant de la chaussée qui borde le rivage jusque dans les vagues dont l'écume s'éparpillait en blancs flocons autour de nos têtes. Des cases de la vallée nous arrivaient par moment quelque langoureuse plainte, des bruits d'accordéon, puis tout rentrait bientôt dans le calme profond des nuits océaniques, jusqu'au petit jour, signalé par les coqs sauvages qui nichent au faite des collines.

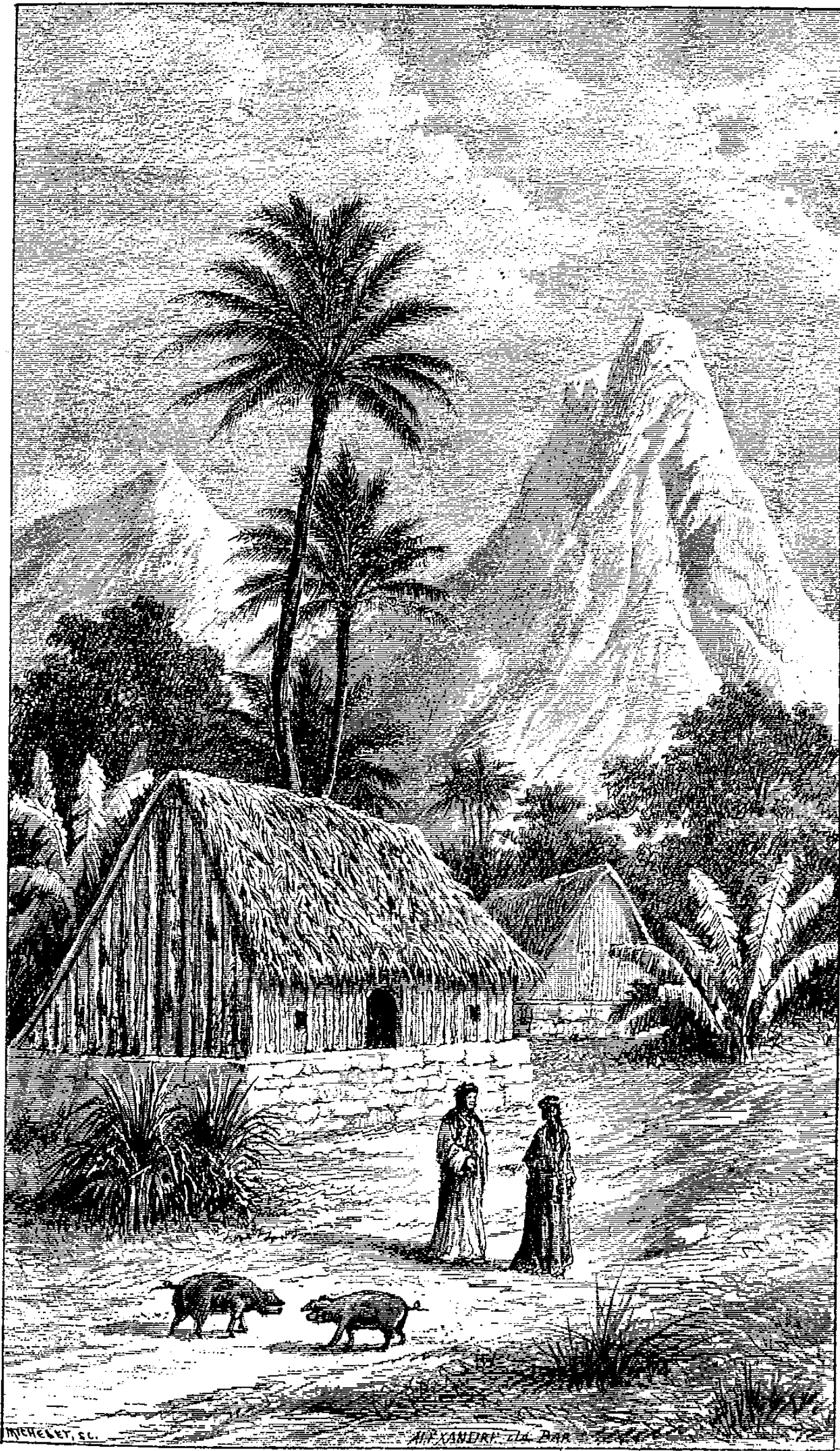
Le 23 décembre, je partis dès l'aube pour faire l'ascension de la plus haute crête qui domine Taïo-Haé (1100^m), crête remarquable par ses trois créneaux pratiqués de main d'homme dans le rocher.

Le capitaine américain Poter aurait fait pratiquer ces créneaux en 1813, pour y placer des canons que ses alliés les Teiis, alors en guerre avec les Haapas, portèrent à grand'peine jusque-là. L'entreprise me paraît presque incroyable, tant le versant de la montagne est escarpé en cet

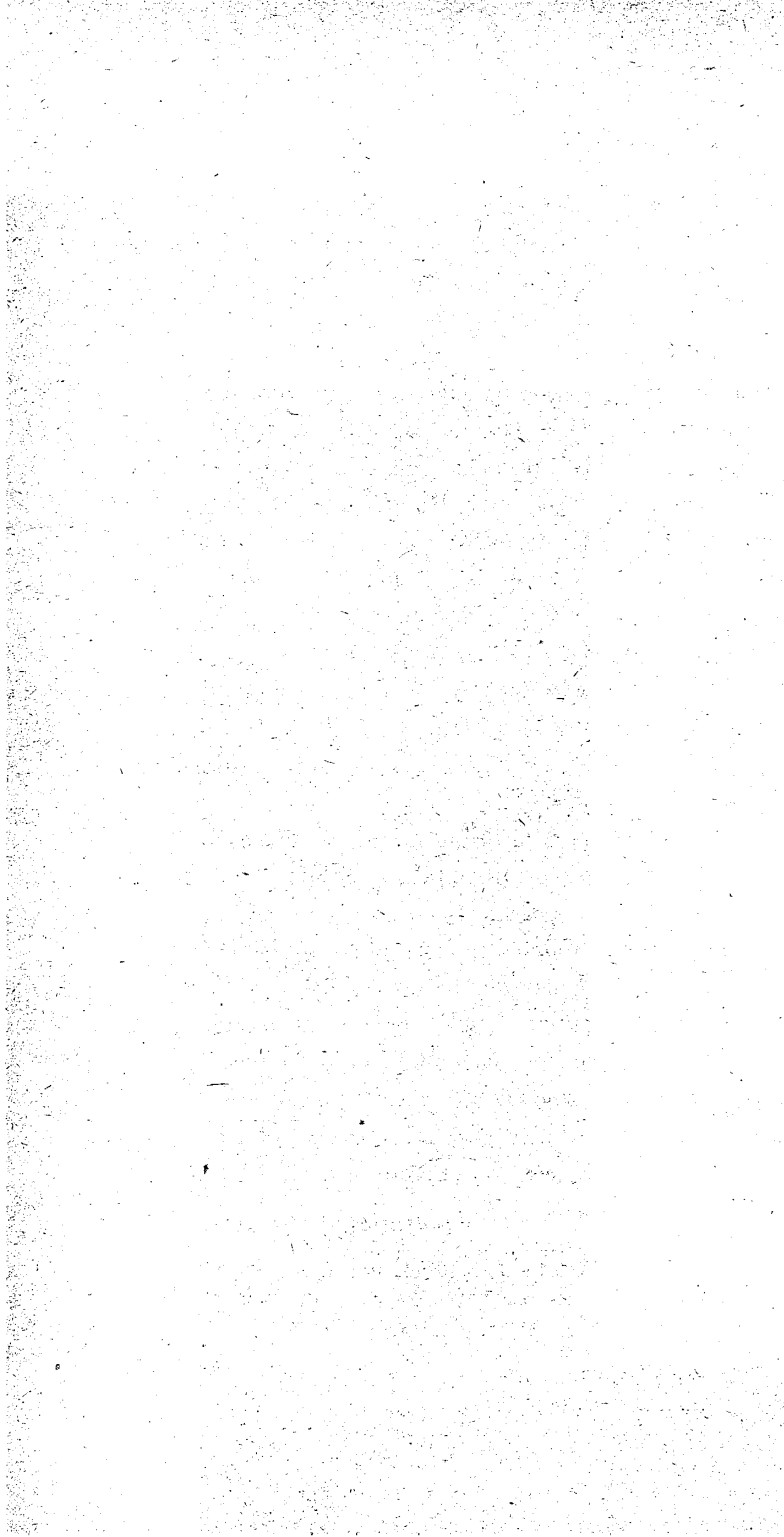
endroit, mais Poter a laissé à Nuka-Hiva la réputation d'un homme qui sait mener son monde. Il avait choisi la baie de Taïo-Haé pour y conduire les prises qu'il comptait faire sur les Anglais alors en guerre avec son pays ; il captura, en effet, jusqu'à sept navires, tout en guerroyant contre les indigènes de l'intérieur et de la baie du Contrôleur. Maître de la partie méridionale de Nuka-Hiva, il fit connaître aux habitants qu'il s'emparait, au nom des Etats-Unis, de leur île *et de toutes celles en dépendant*, mais les Etats n'approuvèrent pas cet acte d'annexion. Le nom de Poter, que les Kanaques prononcent *Pota*, est encore dans toutes les bouches à Nuka-Hiva.

Je suis arrivé aux créneaux comme le soleil inondait la montagne de ses premiers rayons ; à travers les bruines matinales, cette chaude lumière produisait par les vallons des effets saisissants. Après une ascension difficile, sur des pentes très inclinées, je finis par atteindre le sommet le plus élevé et me reposai sur un petit plateau où les ananas sauvages poussaient par centaines ; leur goût n'est pas très savoureux, mais j'avais la gorge asséchée et je les trouvai délicieux.

La vue, de cet endroit, s'étend sur la plus grande partie de l'île. Je pus contempler dans son ensemble cette belle Nuka-Hiva dont j'avais déjà visité toutes les baies et exploré les vallées une à une, la magnifique coulée d'Akahui, l'anse Collet, les trois découpures du golfe du Contrôleur, et jusqu'au cap Martin sur la côte ; d'autre part, à l'intérieur, la vallée de Taïpivai et le plateau de Tovii. Quand un voyageur ne peut rester que quelques jours à Taïo-Haé, sa première promenade doit être dirigée vers *les créneaux*. Il en rapportera, avec la vision d'un spectacle inoubliable, quelques ana-



PAYSAGE MARQUISIEN (CASES)



nas et des lycopodes d'une forme particulièrement gracieuse qui se conservent indéfiniment en gardant leur belle nuance de mousse fraîche.

En rentrant à bord, je saluai sur le pont l'évêque des Marquises, Mgr Dordillon, excellent vieillard, estimé de tous les Européens qui l'ont connu dans ce pays perdu depuis 1845. Trente-sept années d'apostolat à Nuka-Hiva * !... Il faut avoir passé par l'archipel et avoir étudié les anciennes superstitions, les mœurs cruelles, les coutumes dépravées des Marquisiens d'autrefois, pour se rendre compte de cette vie de complète abnégation et d'héroïsme de tous les instants, surtout dans les premières années de la mission.

Les marins, qui voient les missionnaires à l'œuvre, ne peuvent avoir pour eux que de l'admiration ou manquent de sincérité. Je suis de ceux qui les considèrent comme une des gloires les plus vraies de la France dans sa haute destinée de civilisatrice des peuples.

Aux îles Marquises, Mgr Dordillon moralisa s'il ne convertit pas complètement, certaines peuplades d'une sauvagerie toute primitive. Il eut, au début de sa mission, un rôle de pacificateur très touchant, s'efforçant, au risque d'y laisser sa vie, de rapprocher des tribus qui se haïssaient depuis plusieurs générations et se décimaient entre elles dans des luttes continuelles ; la guerre était la passion dominante de ce peuple aujourd'hui parfaitement calme.

Quand les Naïkis se battaient avec les Atipopas à Ua-Po ; lorsque les Teiés et les Taïpis, les Puhiahos et les Katuohos,

* NOTE. — Mgr Dordillon est mort à Nuka-Hiva le 11 janvier 1888, après quarante-deux ans de résidence dans l'archipel. Il appartenait à la Congrégation de Picpus, comme tous les missionnaires des îles Marquises.

les Atitokas et les Puas étaient en hostilité à Nuka-Hiva, le père Dordillon arrivait immédiatement dans la vallée où l'on guerroyait, sans se préoccuper du côté où pleuvaient les javelots et les pierres de fronde, et parcourait le théâtre de la lutte, dominant de sa haute taille les buissons où se tenaient blottis, en observation, les vedettes des deux camps ennemis ; il appelait les chefs, et causant avec eux dans cette langue des Marquises dont il connaissait si parfaitement tous les secrets, il arrivait presque toujours à faire taire leur sentiment de haine et à les décider à conclure la paix. — Tous les Marquisiens sans exception, les prêtres et sorciers eux-mêmes, accordaient une sorte de puissance surnaturelle à cet homme venu à eux d'au-delà des mers, ayant toujours à la bouche des paroles de miséricorde, faisant le bien pour le bien, et étranger à tous leurs vices.

Mgr Dordillon a particulièrement gâté l'état-major du *Mistral* en lui envoyant les meilleurs fruits de son jardin, entre autres des *mangues-Auguste* excellentes ; le prélat a doté notre archipel d'une certaine quantité de plantes et d'arbres qu'il a acclimatés lui-même, en botaniste expérimenté. Cet homme, d'une modestie rare, a également la réputation d'un astronome et celle d'un poète ; c'est un esprit des plus cultivés, très fin, d'une bienveillance et d'une sûreté de jugement remarquables. Ses travaux *personnels*, comme linguiste, méritent d'attirer l'attention ; il a fait une grammaire kanaque (imprimée à Valparaiso à l'époque de son sacre, en 1857), qui est le fruit de patientes observations pendant onze ans. La langue marquisienne est une langue *parlée* ; les insulaires n'ont jamais eu d'écriture, et leurs traditions se perdent dans une obscurité impénétrable, parce qu'elles sont toutes orales ; les difficultés qu'éprouva le

père Dordillon à recueillir les éléments de sa grammaire qui est un travail très estimé, furent donc considérables. Il laissera les éléments complets de deux *Dictionnaires* kanaque-français et français-kanaque, qu'il n'a jamais pu publier faute d'argent, — plus un certain nombre d'ouvrages religieux.

Il est très regrettable que ses dictionnaires n'aient pas déjà été imprimés. Ils renferment non seulement les mots kanaques mais encore leurs acceptions si diverses, les cas où ils doivent être employés, etc. « L'accentuation ou plutôt l'intonation de la voix, (dit le père Gérald Chaulet dans un mémoire qui m'a été communiqué avec la plus grande amabilité par M. le Supérieur général de la congrégation de Picpus), intonation qui change si souvent du tout au tout la valeur des mots, s'y trouve présentée d'une manière sûre. Les onomatopées qui ont tant de grâce dans la langue marquisienne, s'y trouvent en très grand nombre, si toutefois elles ne s'y trouvent pas toutes. »

Nous eûmes l'occasion de faire un vrai plaisir au vénérable prélat, le 25 décembre, jour de la Noël. Il en a, depuis, souvent parlé avec reconnaissance...

Un négociant danois, M. Fischer, qui habite Taïo-Haé avec sa femme et de nombreux enfants, voulant sans doute, par une délicate attention, nous ouvrir sa maison familiale ce jour de Noël que l'on aime tant à passer dans l'intimité du foyer domestique, invita à dîner pour la circonstance tout l'état-major du *Mistral*.

La maison du colon était complètement tapissée, à cette occasion, de belles palmes de cocotiers; un énorme drapeau français se déployait au fond de la salle à manger. Le festin, commencé à six heures du soir, dura jusqu'à minuit moins

le quart. La femme du chef Stanislas (tous nos amis étaient de la fête...) exprima au dessert son avis sur le repas d'une façon très nette; se tâtant l'estomac, elle dit avec un bon gros sourire: « Tirara! » — « C'est fini... il n'y a plus de place! »

Aux Marquises comme aux Marquises !...

Ce dîner était peut-être une réclame d'épicier, mais, en tous cas, une réclame largement faite. Tous les vins étaient *de France*; une dinde superbe fut estimée par un de mes voisins, habitant du pays, à plus de cent francs.

Au sortir de table, chacun prit une lanterne, et toute la bande des invités se dirigea vers la chapelle de l'évêque que remplissaient déjà les enfants des écoles et une foule de femmes kanaques. On chanta la messe en langue marquise et, au moment de l'élévation, comme toutes les têtes se courbaient devant l'autel, un officier du *Mistral* entonna le « Minuit, chrétiens ! » d'Adolphe Adam.

A la fin de la messe, le vieil évêque, très ému, nous fit porter ses remerciements par un des missionnaires qui l'assistaient.

Le réveillon eut lieu à bord, bien avant dans la nuit, car pour satisfaire au désir exprimé par les Kanaques, nous tirâmes devant eux, sur le débarcadère, avant de prendre le canot de service, un feu d'artifice accompagné de nombreux coups de fusil.

Aucun des officiers du *Mistral* n'oubliera cette soirée de Noël à Nuka-Hiva !

CHAPITRE X

LA RACE MARQUISIENNE

Séjour à Ua-Po. — Configuration de l'île. — Un pays dépeuplé. — Dans l'anse de Vaïeo. — En allant à Hakehau. — Perdu dans la brousse ! — Première ascension d'un cocotier. — Karoro. — Le ministre indigène d'Anéou. — Mort de soif... — L'île Ua-Uka. — L'élève des bestiaux. — Cultures à tenter aux Marquises. — Colonisation. — Considérations sur la race marquisienne et sur ses aptitudes.

Le 14 février nous partîmes pour *Ua-Po*, (*Ile de la nuit*), une des terres du groupe Nord-Ouest, que l'on voit très bien de Taïo-Haé surtout quand il doit pleuvoir dans la journée.

Il s'agissait pour nous de faire la carte de cette île comme nous avons déjà fait celle de Nuka-Hiva. Au bout de trois heures, nous étions devant la côte Nord ; dès le premier jour, le *Mistral* fit deux fois le tour de l'île afin de permettre aux hydrographes de prendre leurs points de repère pour la triangulation. Le système des montagnes de Ua-Po ne ressemble pas à celui des autres Marquises ; au lieu d'une arête centrale allongée, c'est un sommet énorme

de plus de 1230 mètres qui domine toute l'île ; des collines à pic courent en divers sens, à partir de ce nœud, pour aboutir à la mer en s'écrasant lourdement à leur base. Ça et là, sur la côte septentrionale surtout, d'énormes pics, atteignant 1000 à 1200 mètres de hauteur, s'élèvent isolément et simulent de loin des tours et des clochers.

Ua-Po est peut-être, au point de vue des mœurs, la moins originale des Marquises ; depuis fort longtemps elle est visitée par les baleiniers américains qui ne pouvaient relâcher que sur ce point, l'entrée des mouillages des autres îles leur étant refusée par les naturels. Autrefois très peuplée, cette île ne compte plus guère que 375 habitants : le *Diamant* y a porté la petite vérole comme à Nuka-Hiva et la population, par suite du fléau, a diminué en quelques mois des trois quarts. J'ai vu des vallées énormes sans aucun habitant. Ces vallées sont profondes, boisées et généralement arrosées par des ruisseaux qui tarissent rarement, bonne fortune pour le touriste. En faisant le tour de Ua-Po avec le bâtiment, j'avais cru l'île d'une aridité désespérante, me fiant pour la juger à l'aspect des côtes qui est désolé ; mais c'était une erreur que mes promenades m'ont permis de rectifier par la suite. On peut faire d'intéressantes excursions à Ua-Po, surtout au nord et à l'est, où l'on a réussi à tracer un chemin facile à suivre en dépit des aspérités de la montagne ; malheureusement les *nonos*, ces misérables insectes qui torturent le promeneur à Nuka-Hiva, se retrouvent à Ua-Po ; c'est un ennui de tous les moments, car les piqûres de ces bestioles font beaucoup souffrir. Le groupe S.E. des Iles Marquises en est exempt, ce qui excite beaucoup la jalousie des indigènes du groupe N.O. Dernièrement des gens de Nuka-Hiva allèrent en baleinière jusqu'à

la *Dominique* (Ivaoo) et y portèrent des bouteilles remplies de *nonos* pour en infester le pays ; les bouteilles furent ouvertes, mais les *nonos* ne s'acclimatèrent pas dans leur nouveau domaine.

Nous avons mouillé dans l'anse de *Vaïeo*, où les navires sont parfaitement abrités. Les terres qui environnent la baie sont inhabitées ; la petite plage de Hakaotu, devant laquelle on passe pour arriver au mouillage, compte deux cases et une vingtaine d'âmes. En remontant le petit ravin qui est situé à gauche de l'endroit marqué comme accostage sur le plan dressé par les officiers de la *Triomphante*, on trouve une route allant au village de Hanakuti, qui n'est pas situé au bord de la mer mais au fond d'une grande vallée.

Un matin, dès qu'il fit jour, je partis dans la baleinière qui conduisait Kervor à terre ; il voulait aller « observer » sur des sommets qu'il avait remarqués la veille.

J'avais l'intention de visiter la côte Nord jusqu'à Hakahau où habite la seule autorité française de l'île, un gendarme. Malheureusement, ne connaissant pas encore le sentier du ravin et arrivant à terre par un jour douteux, je m'égarai dans les bois sans pouvoir trouver la route du Nord, que je m'obstinais à chercher en montant sur les pics qui dominant la côte dans cette direction. Après plusieurs ascensions inutiles, je me décidai à prendre du côté de l'Ouest, et après bien des tours et des détours dans la brousse, je parvins à un sommet culminant, couvert de bois de fer. De là j'avais la vue d'une grande partie de l'île, et directement au-dessous de moi celle de la vallée de Hakaotu, où j'eus la fantaisie de pénétrer, n'ayant pas encore rencontré de chemin fréquenté ; autour de moi serpentaient plusieurs sentiers

kanaques, mais quel labyrinthe ! Je descendis au fond de la vallée de Hakaotu au milieu d'un fouillis d'herbes coupantes appelées *kakao* par les naturels et dont les feuilles acérées n'ont pas moins de deux mètres de hauteur.

Je me glissai, sur les genoux, au centre de cette forêt de roseaux monstres qui me barraient tout passage, en suivant une sorte de couloir fort bas pratiqué par les sangliers. J'en rencontrai plusieurs qui, surpris au fond de leurs retraites, déboulèrent au grand galop devant moi en grognant. Je vis aussi beaucoup de ces petites poules sauvages qui abondent à Ua-Po.

Une fois rendu dans le val, je cherchai de l'eau pour étancher la soif qui me dévorait, mais impossible d'en trouver là ! le torrent était desséché ; j'étais bien à portée de plusieurs cocotiers, mais ils avaient au moins 25 mètres de hauteur.

La nécessité rend entreprenant : avisant le premier cocotier venu, je grimpai pieds nus le long de son tronc glissant. Au milieu de cette ascension, je parvins à me reposer en installant un nœud de chaise avec la corde que j'ai toujours à la ceinture. Ouf ! il était temps, je me sentais éreinté ; c'est terriblement long un cocotier ! Je parvins enfin à la tête de l'arbre, à ces belles palmes que l'on doit saisir avec précaution, leur point d'attache avec le tronc étant souvent peu solide. Très fier d'avoir franchi ce mât de cocagne, je m'arc-boutai au centre du dôme de verdure, fis tomber du haut de l'arbre tous les fruits que j'avais sous la main, descendis en me laissant glisser le long du tronc, et bus jusqu'à six cocos tout jeunes, tout frais, délicieux.

Alors seulement je songeai à regarder autour de moi ; j'étais au fond du vallon, en pleine brousse, au milieu d'une

place de sacrifices ; je fis, rapidement, une reconnaissance complète des lieux. J'aurais peut-être trouvé là bien des choses curieuses si j'avais pu faire des fouilles, mais j'étais si loin du *Mistral* ! Et pas de pioche pour démolir les tumulus en pierres, pas de sentier qui permît de sortir de ce trou avec un fardeau sur les épaules ! Je m'enfonçai alors au hasard dans les lianes et gagnai péniblement la crête qui sépare les deux vallées de Hakaotu et de Hakamau.



FEMME DE UA-PO

Sur cette crête s'allonge un sentier ; j'étais tiré d'affaire ! Prenant le pas de course, j'arrive bientôt au centre de la bourgade de Hakamau, au grand effroi des vieilles femmes, et entouré d'une bande de chiens qui en veulent fort à mes mollets. Le chef Karoro, me reçoit dans sa case ; je prends place sur la natte commune et caresse les enfants en leur donnant des pièces de cinquante centimes dont ils se feront des ornements de collier. Cette entrée en matière, qui réussit partout, me vaut les bonnes grâces des vieilles, dont plusieurs avaient commencé par déchaîner contre moi la meute

des cerbères de l'endroit : « Mamaitai te farani! », « Très bon le Français! », disent-elles dans leur parler kanaque.

Pauvres femmes de Ua-Po! Elles ne sont pas belles avec leurs cheveux en tignasse énorme.

Après le repas de la famille, je partis pour Apoteki avec le chef et son fils qui tenaient à m'escorter. Karoro fit mieux encore, il m'accompagna le soir, à mon retour à Vaïeo, en portant sur son dos le cochon dont il m'avait fait cadeau à mon entrée dans sa case.

Deux jours après, je sortis avec l'intention de faire un petit tour de promenade et me laissai entraîner à visiter les baies habitées de Hanekuti et de Hakaetau; je rencontrai là le missionnaire protestant d'Anéou, un Sandwichien, qui me prêta un des cinq chevaux qu'il avait avec lui pour aller jusqu'à son établissement. Il possède une maison assez confortable où descendent toujours les *autorités* qui vont à Ua-Po. Ce ministre indigène se nomme Kanealoha; il a deux « collègues » aux Marquises : Kekela, qui réside à Puamau, et Hapuku, qui réside à Atuona. Il est à remarquer que les missionnaires protestants européens n'ont pas de représentants dans cet archipel des Marquises; tous ceux qui y sont venus n'ont pu résister au découragement et ont quitté leur poste successivement. En constatant ce fait, je me contente d'ailleurs de reproduire les renseignements de Kanealoha.

Le 19, nous tournions autour de l'île Ua-Po pour achever certains détails de la carte quand la vigie signala un bâtiment de guerre; c'était la *Vire*, de la station locale de Tahiti, portant au grand mât le pavillon du gouverneur des Etablissements français d'Océanie, qui visitait les Marquises.

Nous allâmes rejoindre la *Vire* à Vaïeo où elle mouilla,

pour prendre le courrier de France que ce bâtiment nous apportait. Le Commandant apprit par le Gouverneur que le *Guichen*, aviso de la station locale, avait perdu un homme dans des circonstances étranges. Chargé d'aller à Rapa pour essayer le charbon de terre qu'on y a découvert récemment, le *Guichen* a eu, pendant quelques jours, une partie de son équipage employé au transport de la houille dans les montagnes de cette île si accidentée ; un quartier-maître de canonage s'égara vers quatre heures du soir et ne fut retrouvé que le lendemain matin sur un sommet, mort d'épuisement. Il était assis dans la posture d'un homme accablé de fatigue. Une marche forcée et le manque d'eau l'avaient tué.

Pour achever de remplir la mission que nous a donnée l'Amiral commandant en chef, nous sommes allés faire la carte de l'île Ua-Uka. Pendant quatre jours les hydrographes ont couru les montagnes, plantant des jalons, observant durant des heures entières sous le soleil.

Ua-Uka ne compte que 195 habitants, et la terre, quoique fertile, y est peu cultivée ; le coton, le café, les légumes y viendraient facilement, d'après les essais que j'ai vus. Comme à Nuka-Hiva, on trouve sur le versant des montagnes et sur les plateaux de Ua-Uka des pâturages où les bœufs vivent à peu près à l'état sauvage. L'élevage des bestiaux est une des spéculations vraiment pratiques qu'un colon pourrait tenter aux Marquises ; avec de l'ordre, il serait même certain de réaliser de beaux bénéfices, ayant comme débouché l'île Tahiti où il n'y a pas de bœufs.

J'ai eu l'occasion de visiter à Nuka-Hiva, en compagnie de Stanislas, le plateau de Tovii où se trouvent des troupeaux de bœufs appartenant au Gouvernement et comptant

plus de 1500 têtes. La chasse de ces bêtes est une des principales occupations des Kanaques d'Akahui, dirigés par leur chef dont l'activité est sans borne. Le système imaginé par les indigènes pour s'emparer du bétail est assez ingénieux ; grâce à des travaux de clôture considérables, les bœufs, pourchassés par des cavaliers nombreux et expérimentés, vont s'engager dans une sorte de vaste corral qu'un couloir de plus d'une lieue de longueur met en communication avec un défilé bordé par des roches à pic. Une fois là, les animaux sont pris ; on n'a plus qu'à les lacer pour les embarquer sur des goëlettes qui mouillent facilement dans une baie voisine.

Le Gouvernement aurait intérêt à envoyer à Nuka-Hiva des éleveurs connaissant leur métier, pour tirer le meilleur parti possible de ces troupeaux de Tovii qui ne reçoivent aucun soin. Les bouviers kanaques sont absolument insuffisants, et comme l'élevage n'a jamais de succès à Tahiti, c'est aux îles Sandwich que la colonie s'approvisionne de bestiaux ; ils arrivent à Papéète après trente jours de mer, sur des bateaux à voile ; on compterait les os à travers leur peau, et la viande n'est pas mangeable, tandis qu'elle est excellente dans toutes les colonies anglaises du Pacifique.

Pendant notre séjour à Ua-Uka, j'ai parcouru la vallée d'Ananai, grand entonnoir très boisé et arrosé par un filet d'eau ; j'avais emporté mon fusil, mais inutilement, car le gibier manque absolument dans l'île : les chats sauvages mangent les œufs des oiseaux. La *baie Invisible*, centre le plus important de l'île, est un bon mouillage, mais trop petit pour les bâtiments de notre taille ; deux colons européens, déserteurs de navires baleiniers, y sont installés depuis plus de trente ans!... Des routes faites avec de

simples pieux et des pelles en bois, et cependant très suffisantes, relie Ananai à la baie Invisible et à la baie d'Amamao, les trois points habités de Ua-Uka. L'un des planteurs établis dans l'île m'en a fait les honneurs avec une certaine fierté, tout en me parlant des essais de culture qu'il a successivement tentés aux Marquises. Suivant lui, on pourrait cultiver avec succès dans tout l'archipel le tabac, la vanille, la canne à sucre et principalement le coton.

Le coton a déjà fait l'objet d'essais considérables à Nuka-Hiva dans la baie du Contrôleur, et son rendement est bon; malheureusement les travailleurs étrangers ne sont pas en nombre suffisant pour assurer à cette culture un développement réel. Les Kanaques n'ont pas assez de persévérance pour mener seuls à bien une entreprise quelconque; ils n'ont d'ailleurs aucun besoin, vivant de la vie de nature. Les quelques Chinois introduits dans l'archipel par M. Steward en 1869 et travaillant maintenant pour leur propre compte, la maison d'Atimaono (de Tahiti) qui les entretenait ayant fait faillite en 1873, réussissent parfaitement mais sur une trop petite échelle. La Mission s'est occupée activement, de son côté, de cette culture intéressante; j'ai vu ses plantations à Nuka-Hiva et à Hivaoa (dans les baies de Anahi, Puamau, Atuona, Taoa, Anahupe...); elles sont florissantes. — Les sortes de cotonniers principalement cultivées aux îles Marquises sont des Sea-Island. Le coton indigène des Fidji n'a pas au filage la solidité des autres, aussi est-il moins prisé des colons*.

Le tabac, qui donne une récolte tous les ans, pousse na-

* NOTE. — M. Raoul vient d'introduire aux Marquises un nouveau cotonnier obtenu au moyen de l'hybridation de la race Sea-Island par un cotonnier sauvage de la Guadeloupe. Le produit est superbe.

turellement dans les diverses îles des deux groupes et m'a paru d'excellente qualité, quoique très fort. En apportant des graines d'espèces choisies et en donnant aux plants les soins nécessaires, on arriverait à réaliser des profits suffisants avec cette culture pour pouvoir s'y livrer exclusivement ; le terrain est favorable. Il en est de même en ce qui concerne le café qui croît à l'état sauvage et dont les grains torréfiés donnent un breuvage d'un arôme délicieux.

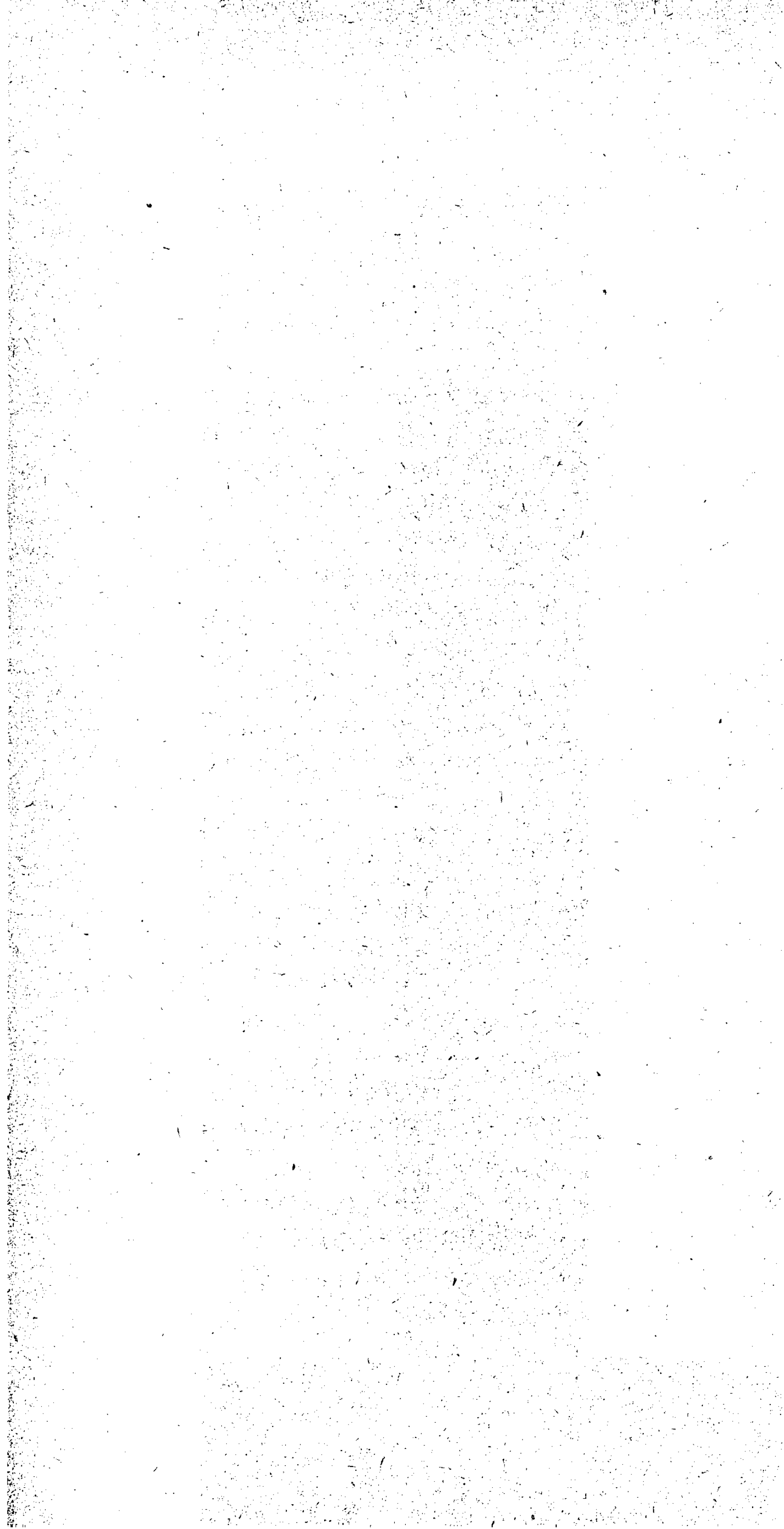
La canne à sucre ne servira jamais, ici, que de friandise aux Kanaques, qui s'en délectent fort. Les premiers frais d'exploitation sont trop considérables pour la bourse des Européens qui émigrent dans ces îles, et les terres où il serait possible de planter la canne ne sont pas assez étendues pour leur permettre de s'adonner sérieusement à ce genre de culture.

La vanille, qui est d'ailleurs de première qualité à Tahiti, vient fort bien aux Marquises, mais une vanillière ne donne pas de résultats vraiment rémunérateurs avant une dizaine d'années. Il faut de l'argent et beaucoup de patience pour se livrer à cette culture assez délicate.

Je ne saurais trop encourager les paysans français qui, dans certains départements ravagés par le phylloxera, sont si dénués de ressources, à émigrer non pas au Canada, à la Plata, au Chili comme tant de nos compatriotes le font aujourd'hui, mais dans nos possessions océaniques où les terres restent en friche faute de bras. La *Société française de colonisation* a puissamment encouragé l'émigration en Nouvelle-Calédonie en mettant à la disposition des nouveaux arrivants des terrains, des habitations, des bêtes de labour, des instruments de travail ; en leur assurant le passage gratuit sur les paquebots et la demi-place sur les



OUPA-OUPA D'IVAQA (page 262)
(Tatouage d'après un dessin de l'auteur)



chemins de fer jusqu'au port d'embarquement ; elle ne refusera pas d'examiner les demandes des cultivateurs qui songeront à aller se fixer aux îles Marquises et usera certainement de son influence auprès des Pouvoirs publics pour faciliter leur installation.

Les chefs des diverses tribus, aux îles Marquises, ont été reconnus par la France ; ils sont propriétaires de *toutes les terres* de l'archipel par droit d'hérédité ou de conquête ; autour d'eux se sont groupées les familles des guerriers qui jadis répondaient à leur appel dans des conflits continuels, et la portion de terrain qui leur a été ainsi allouée est en principe inaliénable. Partant de là, on a prétendu que les colons européens ne pourraient jamais s'établir dans l'archipel ; c'est une erreur, car les chefs consentent parfaitement à céder des vallées entières, à condition qu'on n'en chasse pas leurs tenanciers, lesquels se contentent d'un petit jardin autour d'une case et loueraient à vil prix des terres généralement inutilisées. Ces Kanaques sont heureux de voir les Français venir habiter parmi eux, ils partagent même les travaux de culture, pourvu qu'une portion des bénéfices leur revienne. Plusieurs soldats d'infanterie de marine, après avoir achevé leur temps de service, ont entrepris dans ces conditions des plantations de cotonniers aujourd'hui florissantes. Trente ou quarante familles d'honnêtes cultivateurs, ayant la ferme intention d'y travailler sérieusement, pourraient aller aux Marquises avec l'assurance d'y réaliser une petite fortune. Le sol de ces îles est d'une merveilleuse fécondité, le climat est un des plus sains du monde ; sachons utiliser ces ressources naturelles ! — La baie de Taïo-Haé, à Nuka-Hiva, est un des ports les plus vastes et les mieux abrités de toute la Polynésie ; son

entrée est facile pour les plus grands navires, même de nuit. Les colons sont donc certains que les produits de leurs cultures, le coton surtout, seront toujours chargés à temps pour être exportés, dès que leur importance permettra à un armateur de compter sur un fret suffisant.

L'introduction dans l'archipel de travailleurs européens est la condition *sinè quâ non* de son utilisation comme centre de colonisation, car il ne faut rien espérer des effets de la civilisation sur la race indigène, même dans un avenir éloigné. Cette race décroît, d'ailleurs, d'une manière effrayante.

Le navigateur russe Krusenstern évaluait, en 1804, à seize mille âmes la population de Nuka-Hiva, d'après ses observations personnelles et les renseignements que lui avaient fournis le Français Cabrit et un Anglais établis là depuis de longues années ; l'île était alors divisée par des guerres de tribus à tribus et les effectifs pouvaient être exactement connus par des colons mêlés eux-mêmes à ces querelles intestines. La superficie de Nuka-Hiva qui est de trois cent soixante kilomètres carrés, est à peu près le tiers de la superficie totale de l'archipel ; on peut donc en déduire que la population des diverses îles montait à environ cinquante mille âmes à l'époque où Krusenstern les visita. Or, elle n'est aujourd'hui que de quatre mille huit cents âmes ! L'île Ivaooa, la plus peuplée, n'a que deux mille cent soixante habitants des deux sexes.

A quelles causes devons-nous attribuer ce phénomène si attristant, cette dépopulation d'un pays autrefois habité par une race forte et vaillante ?

A des famines, à l'épidémie de petite vérole dont nous avons déjà parlé, et surtout à l'abus que font les indigènes

des boissons alcooliques, ces poisons distillés, pour leur anéantissement, par la civilisation blanche. — Disons, à notre honneur, que les cabaretiers des Marquises sont tous Allemands ou Anglais..... Mais pourquoi supportons-nous leur présence sans les contrôler ?

Je ne puis, sans grande tristesse, envisager la destinée de ce peuple qui n'aura pris de nos usages que les côtés



FEMME DE L'ILE IVAOA

vicieux, et va bientôt disparaître, sous le coup de l'étrange fatalité qui frappe les races les plus remarquables de l'Océanie soumises au contact des Européens.

Les Marquisiens comptent parmi les hommes les plus beaux et les plus vigoureux de la Polynésie ; un missionnaire, le père Mathias G***, les décrit naïvement, mais avec beaucoup de justesse dans ses lettres parues en 1843 : « Si

nous n'avons pas en eux les blancs d'Europe, nous n'avons pas non plus ni les noirs d'Afrique, ni les mulâtres d'Asie ou d'Amérique ; leur teint n'est que fortement basané par les ardeurs du soleil et les impressions continuelles de l'air ; je crois que les peuples les plus blancs ne bruniraient pas moins s'ils étaient perpétuellement nus comme nos insulaires..... Ils n'ont ni la laideur de l'Africain, ni la taille si souvent grêle de tant d'Européens, mais bien la force et la majesté, la taille bien prise et bien proportionnée, jointe au plus beau visage, avec des traits tous caractéristiques d'une grande intelligence. »

Marchand, qui découvrit l'île Nuka-Hiva, dit aussi en parlant des indigènes : « Le physique de ces naturels est des plus avantageux, leur taille de cinq pieds quatre pouces ; leur figure a de l'expression, leurs traits sont vraiment réguliers. »

Le Marquisien semble né pour la guerre ; sous la bande ardoisée du tatouage qui sillonne son visage, ses yeux lancent des éclairs ; sa bouche fine se plisse facilement en un sourire moqueur ; sa physionomie respire ce fatalisme sombre qui se manifeste par le dédain de la mort. Sitôt qu'il se sent malade, ce sauvage creuse sa bière dans un tronc d'arbre et attend sans crainte, sans murmure, l'heure du trépas.

Les Marquisiennes forment un étrange contraste avec les Tahitiennes dont on a tant parlé. Ces dernières sont des enfants qui s'amusez d'un rien, passent leur temps à tresser des chapeaux en écorce de bambou ou de canne à sucre, à faire des fleurs en *pia*, aiment bien les promenades mais en voiture, parlent une langue si douce que les consonnes semblent en être totalement exclues, portent des noms allégoriques qui les dépeignent, Tééi (guirlande),

Piari (fleur céleste), Vitua (pomme de Cythère), Aara (fleur embaumée), Hyménée (chanson) ; les Marquisiennes, au contraire, travaillent comme des hommes, vont d'un bout à l'autre de leur île soit à pied soit à cheval, et parlent d'une voix rauque. Elles portent rarement autour de la tête ces couronnes dont les filles de Tahiti se parent avec tant de grâce, et tandis que ces dernières aspirent délicatement le parfum des cigarettes en feuilles de pandanus, elles aiment à fumer dans de grosses pipes en racine de bambou...

Je possède un échantillon assez curieux du style d'une princesse de Nuka-Hiva, Taïa Okéotou ; elle m'avait prié de remettre un billet à son parrain Tupa qui habitait loin de son village, et j'en ai pris copie. En voici la traduction littérale :

« *Taïa à Tupa :*

« Je suis Taïa Okéotou et je viens te saluer, Tupa. Je te
« salue ! — Depuis longtemps je pleure, parce que je ne puis
« mettre mes yeux sur tes yeux, et que je suis loin de toi
« qui m'as nourrie quand j'étais petite. Je te prie de m'en-
« voyer un chapeau de paille. Je n'en ai pas, et sans ce cha-
« peau je ne pourrai fêter la fête de la bonne année. J'em-
« brasse tes lèvres.

« Je suis ta fille ; TAÏA. »

Est-ce assez oriental comme forme, et assez féminin quant au fond ?

En ce qui concerne les sciences naturelles, l'astronomie par exemple, les indigènes des Marquises sont d'une naïveté qui donne la note bien exacte de leur sauvagerie. Le fir-

mament, pour eux, est le *papa-henua*, le couvercle de la terre ; ils mesurent le temps par *nuits* et par *lunes* (Po. — Mahina). La nuit se divise en quatre parties : le temps des *revenants*, « *mamata-vahine-haé* » ; la nuit noire, « *po-éréré* » ; le grand sommeil ou minuit « *tu moé nui* » et le jour levant « *tu moé haka téao.* » — Le jour a également ses étapes marquées ; notre midi est pour eux le *ventre du soleil* et l'après-midi le *derrière du soleil*.

Les lunes se divisent en quartiers et l'année en dix lunes ; mais il est impossible au Marquisien le plus intelligent de vous dire exactement son âge, car il ne compte jamais avec le temps.

Les Marquisiens ont un système de numération qui a pour base le nombre 40 au lieu de 10. Ils comptent de 1 à 40, puis par quarantaine, jusqu'à dix quarantaines. De 400 ils arrivent à une nouvelle unité qui est dix fois 400, la dernière. Au delà, pour eux, c'est l'infini.

L'art de la médecine se compose aux Marquises d'une quantité de sortilèges plus ou moins singuliers dûs à l'imagination des prêtres ou sorciers. Le *charme* le plus connu est celui-ci : un de vos ennemis veut vous faire périr d'une vilaine maladie, de la consommation par exemple, ce mal mystérieux et si commun dans ces îles ; il aura recours au sorcier qui attrapera un peu de votre salive quand l'occasion se présentera, vous frappera du *kaha* ou maléfice, et conservera cette salive dans une feuille de pandanus. Vous serez dès lors l'esclave de ce sorcier, car votre vie est entre ses mains. Lui seul aura le pouvoir de vous rendre la santé, si vous savez l'attendrir en lui faisant un cadeau qui lui plaise. Il se mettra alors à vos côtés et étudiera les habitudes du malin génie qui cause votre mal ; il le saisira quand il sortira de votre

bouche pour se promener, l'emprisonnera dans une feuille de bourreau et le détruira enfin en le foulant aux pieds en même temps que la feuille qui renferme votre salive. --
Sic...

Si les *esprits* jouent un rôle important dans la médecine kanaque, les Marquisiens n'ignorent cependant pas la vertu des simples qu'ils recueillent sur leurs montagnes et s'en servent surtout par friction en les mêlant à de l'huile de coco. — Ils connaissent un poison violent, l'éva, de la famille des apocynées, et ils se donnent la mort en absorbant la noix râpée de ce végétal, qu'ils font dissoudre dans de l'eau de coco.

Les aptitudes des Kanaques pour les arts industriels et pour l'ornementation, dénotent chez eux une certaine intelligence pratique. Ils reproduisent facilement ce qu'ils voient faire aux Européens, et plusieurs sont arrivés à construire des baleinières aussi bien que les charpentiers les plus habiles des chantiers de nos ports de commerce, en ne se servant guère que de la hache pour tout instrument. Jadis, les ouvriers kanaques n'avaient à leur disposition que des herminettes en pierre noire d'une dureté excessive et rendues coupantes par le frottement ; ces outils primitifs leur suffisaient pour sculpter ces figures grimaçantes dont ils ornent encore aujourd'hui leurs casse-tête, leurs plats à popoi, leurs échasses, (jeu d'enfants chez eux), et ces manches d'éventails en dents de cachalot, ces boucles d'oreilles en ivoire dont les détails sont si remarquables par leur finesse. Ils ont une patience à toute épreuve quand il s'agit de façonner ces objets d'art qu'ils appellent leurs « richesses », comme nous disons « nos bijoux », et les plus habiles ont bien soin de travailler dans des cases retirées, cases autrefois *tabou*

(prohibées), afin d'éloigner les curieux qui seraient tentés d'étudier et d'imiter leurs procédés.

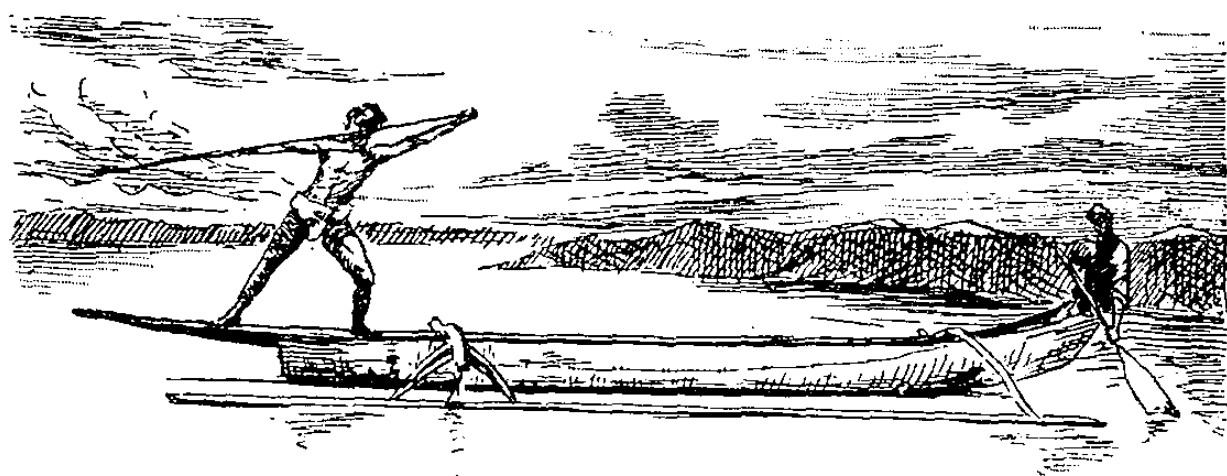
Le goût des Marquisiens pour la charpenterie se manifestait autrefois dans la construction de ces grandes pirogues à l'avant sculpté dont j'ai trouvé encore deux spécimens à Ivaooa, dans la baie d'Anaïapa. Soixante personnes pouvaient tenir dans ces embarcations façonnées avec des herminettes en pierre, et résistant fort bien à la mer, malgré le rude ressac des côtes marquisiennes.

Les maisons, aux Marquises, sont assez primitives et n'ont rien de l'élégance remarquable des constructions de certains archipels océaniens, de celles des îles Tonga notamment.

Pour faire sa case, le naturel déblaie d'abord le terrain et construit le *paépaé* ou massif rectangulaire, composé d'énormes blocs de pierres brutes, qui doit servir de soubassement à la maison. Il enfonce ensuite sur cette base des colonnes en bois d'arbre à pain, assises de toute la construction, placées à cinq pieds de distance les unes des autres ; aux pignons, deux poutres d'une longueur quadruple, (20 pieds environ), sont fichées en terre avec soin pour supporter la pièce de bois qui constitue l'arête supérieure du toit. Des poutrelles, en troncs de cocotiers amincis à l'herminette, sont fixées en travers sur les soutiens de la case, et des perches en *oka* reliant ensuite, de chaque côté, l'arête du toit aux murs formés par cette charpente. Avant de poser sur cette carcasse les feuilles de *tuméi* (sorte de foin) qui rappellent le chaume de nos vieilles fermes bretonnes, on a eu soin de poser l'encadrement des portes, ordinairement trop basses pour qu'on puisse les franchir sans baisser la tête. Une fois le toit posé, on complète les murailles en remplissant les interstices des soutiens avec du *mio*, bois extrê-

mement dur. Le mur, à l'intérieur, est revêtu de bambous entrecroisés. Dans cette construction, où il n'entre pas un clou, les poutres sont jointes avec des cordes en fils de coco artistement et très solidement tressées, teintes de diverses nuances.

A l'intérieur, l'aménagement des cases marquisiennes offre des particularités que je n'ai retrouvées dans aucun autre archipel de la Polynésie. Au fond de l'habitation et faisant face à la porte, presque à toucher la muraille, est



PIROGUE DE PÊCHE

fixé un tronc de cocotier reposant directement sur le sol et destiné à soutenir, en guise d'oreiller, les têtes des dormeurs. A une distance d'un mètre vingt centimètres environ de cette poutre, et sur une ligne parallèle, se trouve une seconde pièce de bois du même genre, et entre ces deux cousins primitifs le sol est jonché de feuilles recouvertes de nattes grossières. Quand vous voulez vous reposer dans une maison kanaque, vous avez donc la tête sur un tronc d'arbre, le corps enfoncé dans une manière de ruelle assez mal habitée souvent..., et les mollets agréablement coupés par un autre soliveau, à moins que vous ne dormiez les jambes

repliées. La partie de la case comprise entre cette seconde poutre et la porte est pavée ; c'est là qu'on mange la popoi en prenant bien garde d'en laisser tomber une parcelle, pour ne pas irriter les Dieux. Afin de prévenir cet accident, on dévore sa pitance au-dessus du plat commun, quitte à baver dedans ; — ce détail est des plus vulgaires, mais je tiens à laisser à mes notes leur couleur locale...

Les habitations kanaques, juchées sur leurs terrasses de rochers accumulés, sont autant de redoutes imprenables si on n'a pas, pour y grimper, l'aide d'un marchepied quelconque. Le plus souvent c'est un tronc d'arbre qui sert d'échelle, et les naturels s'amusaient fort de notre manque d'expérience quand nous voulions, au début de notre séjour aux Marquises, escaler leurs châteaux-forts.

Parmi les cases d'un village on en trouve souvent qui sont garanties contre les investigations des curieux par le fameux *tapu** kanaque : celles notamment des *tauas* ou médecins, qui doivent soigner leurs malades dans un endroit spécial, sous un abri destiné à disparaître à la fin du traitement, que le patient soit mort ou guéri ; celles qui servent aux embaumements des morts, et celles dont l'entrée n'était permise autrefois qu'aux guerriers pour boire le kava et manger de l'homme. — Nous aurons l'occasion de décrire, chemin faisant, ces différentes cases, en nous promenant dans les îles du groupe S.E. où les anciennes coutumes se sont mieux conservées qu'à Nuka-Hiva et autres terres du N.O.

Les Marquisiens, dont la force musculaire est remarquable, sont les insulaires les plus hardis de toute la Polynésie comme montagnards ; j'ai vu, parfois, des Kanaques grimper le long de falaises à pic à la seule force des doigts, en

* NOTE. — Prononcez *tabou*.

se cramponnant aux aspérités des rochers, en saisissant des lianes d'aspect fragile, en s'élançant comme des cabris sur des sentes creusées par le temps dans la muraille de granit et trop étroites pour qu'on puisse y marcher de front. Ils font ces exercices à plusieurs centaines de mètres de hauteur, au-dessus de l'Océan qui ronge, écumant, le pied de leurs montagnes, risquant leur vie pour surprendre au nid le phaëton, dont la plume fera l'ornement de leur coiffure à la prochaine koïka. C'est vertigineux.

L'audace et l'énergie des Marquisiens se manifestent aussi dans leur passion pour la navigation, sur des côtes très dangereuses, ou même en pleine mer malgré la violence des courants et la variabilité des vents. Ils franchissent en baleinière des distances considérables, soit pour aller d'une île à l'autre, soit pour se livrer à la pêche du requin et de l'ange (*Aku. Hava*).

Pour pêcher le requin, dont la chair est pour eux un mets succulent, les Kanaques partent en embarcation à la tombée de la nuit et gagnent le large à plusieurs milles des côtes. Arrivés à un endroit qui leur paraît favorable, ils s'arrêtent et chacun se prépare à prendre les *peata* (requins) attirés par l'odeur des appâts. Les pêcheurs ont à la main droite un gros hameçon attaché à une corde de cinq pieds de longueur et amorcé ; le bras droit est entouré d'un nœud coulant que retient la main gauche et qui tombe sur le requin dès qu'il mord à l'émerillon ; quand le nœud enserre la queue de l'animal, le pêcheur le tire violemment de manière à la saisir et à amener sa proie dans le bateau où quelques coups de couteau ont bientôt achevé le monstre. Il faut une certaine dose de sang-froid pour pêcher ainsi les requins... ; la moindre maladresse causerait la perte de

l'embarcation et la mort des hommes qui la montent, car les requins se trouvent en grand nombre dans ces parages.

L'ange ou *haua* a parfois plusieurs mètres de circonférence et se pêche au harpon en laissant filer la ligne, comme la baleine.

Ces poissons et plusieurs autres assez répandus dans les eaux de l'archipel, (le mullet, la carangue, le rouget, divers poissons de roche multicolores, la barbue, la murène, le capitaine), constituent avec la *popoi* la base de l'alimentation des indigènes. Aucun poisson n'est venimeux aux Marquises. Les Kanaques sont aussi très friands de coquilles (huîtres, palourdes, porcelaines, etc.), de poulpes, de langoustes, de crabes et d'oursins, et de ces excellentes écrevisses que l'on prend presque à la main dans les torrents de toutes leurs îles. Ils pêchent aussi les marsouins et les tortues, mais c'est surtout dans le but de s'emparer des dents des premiers et de l'écaille des secondes ; les dents sont employées à la fabrication de coiffures très curieuses et d'un prix élevé ; l'écaille sert à faire certains ornements devenus très rares, couronnes ou boucles d'oreilles.

CHAPITRE XI

O-IVA OA

Aspect général de l'île. — Au mouillage d'Anaiäpa. — L'insurrection kanaque. — Excursion d'Anaiäpa à Tauku. — La grande « Koïka » du 1^{er} janvier à Atuona. — Danses et chants des Kanaques du groupe S.-E. — La place « tapu » à Anaiäpa.

La grande île de *La Dominique*, (en kanaque *O-Iva oa*), la plus peuplée de toutes les Marquises et l'une des plus intéressantes pour l'ethnographe, est d'une forme singulière ; une chaîne centrale élevée, aux crêtes étroites et dentelées, la traverse dans le sens de la longueur de l'Est à l'Ouest, coupée au centre par un plateau fort large (*Haamau*), auquel aboutissent de nombreux contreforts, donnant naissance à des vallées fertiles puis s'abaissant graduellement vers l'Océan pour s'aplatir insensiblement ou se terminer par des falaises droites.

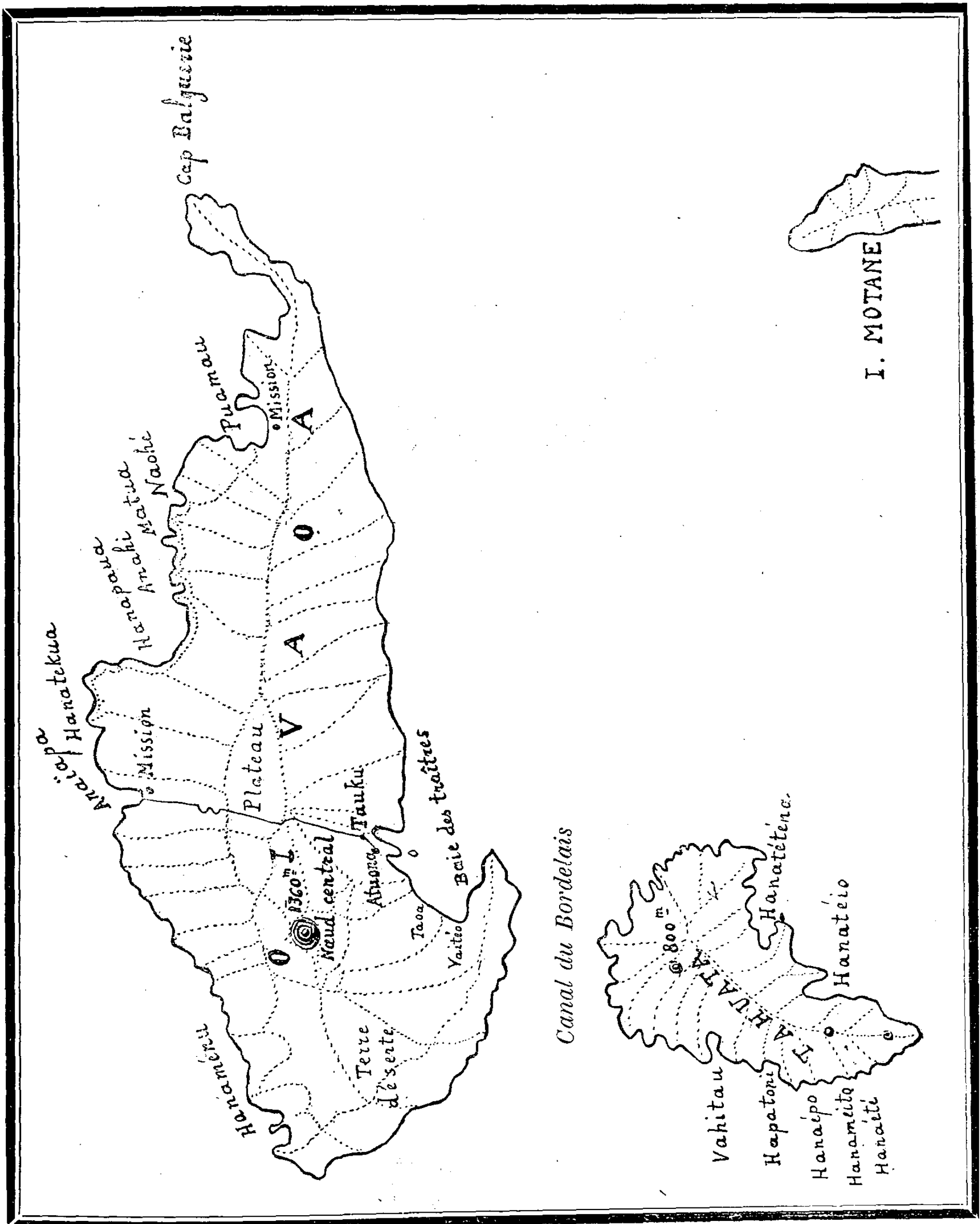
A l'ouest, dominant la *Baie des traitres*, s'élève une grosse montagne, la plus haute de l'île, qui constitue un nœud central remarquable. Comme à Nuka-Hiva, une partie de cette terre est déserte et nue (Naiki.)

Ivaooa étant mal orientée, les navires y trouvent peu de ports quoique les côtes soient profondément découpées par des baies spacieuses ; les seules qui puissent être fréquentées par les navires de guerre sont celles d'Anaké et de Tauku sur la côte Sud, et celles de Puamau (Baie Périgot), d'Anaiāpa, et d'Hanaménu sur la côte Nord. La houle se fait fortement sentir dans toutes ces anses, aussi les croiseurs vont-ils de préférence se mettre à l'abri au mouillage de Vahitau, l'excellent port de l'île Christine (Tahuata), qui est séparée d'O-Ivaooa par le canal du Bordelais, large de trois milles marins.

Notre mission hydrographique nous obligeait, (fort heureusement pour moi !), à *essayer* tous les ports de l'archipel, aussi le *Mistral* se dirigea-t-il le 30 décembre 188... vers la côte septentrionale d'Ivaooa pour jeter l'ancre en rade d'Anaiāpa, entre la côte et un rocher que les officiers du *Chasseur*, auteurs d'un plan de la baie, ont appelé la *banane*.

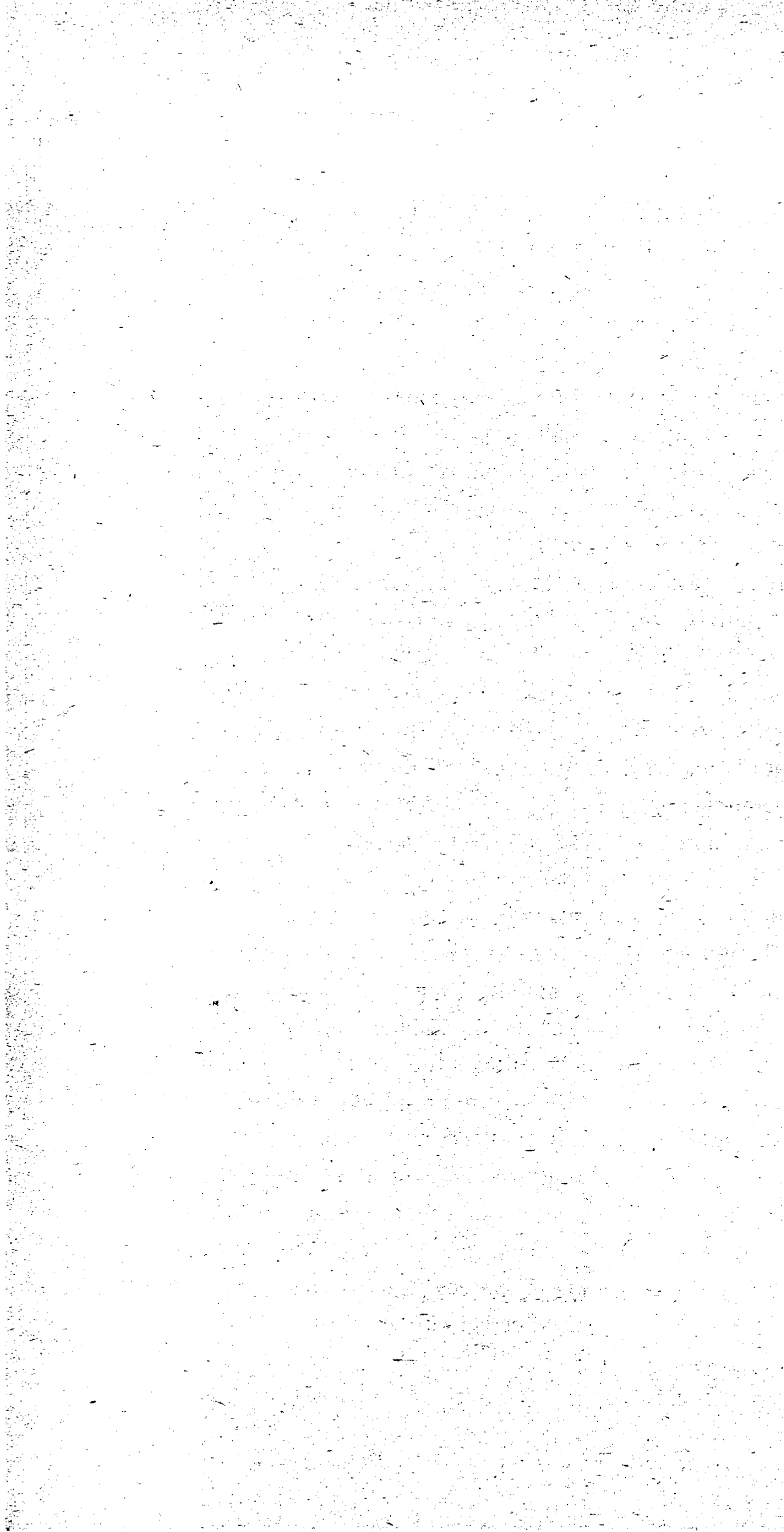
On voit surgir, du sein des roches creuses qui bordent cette côte, l'onde bouillonnante que la mer y engouffre à chaque vague nouvelle ; cette eau, violemment projetée au dehors quand le mouvement de marée se fait sentir, produit un bruit sourd qui ressemble à un mugissement. Les matelots désignent les rochers de ce genre sous le nom de *trompettes de marée*.

L'accostage des canots est assez difficile à Anaiāpa. Il faut se laisser porter par la lame, à gauche du mouillage, jusqu'à une petite plage où le fond sablonneux permet d'aborder ; les galets sont pourtant encore assez nombreux en cet endroit pour écorcher le cuivre qui garantit la quille des embarcations.



ILES MARQUISES

Croquis des îles O-Ivaoo, Tahuata et Motane, d'après le journal de l'auteur



Une petite église blanchie à la chaux, la maisonnette du missionnaire et quelques habitations kanaques s'étalent au premier plan, sur la côte ; au centre de la baie coule un ruisseau ; à gauche, entre les branches des arbres, se montre le chemin de la vallée d'Anaiapa. A droite, sous un massif de cocotiers, se détache, isolée sur un rocher, une petite construction européenne. De chaque côté du mouillage, des routes en ziz-zag remontent les collines pour relier le district d'Anaiapa aux autres villages du Nord. — Ces détails auront leur utilité...

Nous allions donc passer à Anaiapa le 31 décembre 188... et le 1^{er} janvier 188... — Le commandant n'avait pas voulu s'arrêter dans la baie de Tauku à cause de la grande fête kanaque du 1^{er} janvier qui devait se passer à Atuana, à deux kilomètres de là. — Il craignait des troubles, des rixes entre matelots et Kanaques ; le capitaine d'infanterie de marine, vice-résident du groupe Sud-Est des Marquises, s'était entendu avec lui à cet effet. La petite garnison de Tauku était même consignée dans son fort, simple blokhaus muni de trois pièces de campagne, mais bien placé.

Que le mot *trouble* ne vous étonne pas. Les Dominiquais sont tout nouvellement soumis. Deux ans à peine avant notre passage, ils tuaient et mangeaient un colon suédois, le propriétaire du pavillon situé à droite de la baie d'Anaiapa. Ce blanc avait insulté un Kanaque en lui parlant de sa fillette âgée de huit ans, dans des termes peu polis, paraît-il. Suédois et Kanaques buvaient alors ensemble de l'eau-de-vie de coco. Le père qui se considérait, selon les mœurs du pays, comme mortellement outragé, fit ce qu'on a toujours fait en pareil cas dans ces îles. Son parti fut vite pris : — il lui fallait sacrifier cet ennemi à sa vengeance.

Il feignit de boire, surveillant attentivement tous les progrès de l'ivresse chez le Suédois, qui finit par s'endormir profondément, mais pour ne plus se réveiller ; un coutelas se trouvait dans un coin de la case, le Kanaque s'en empara et coupa en quatre morceaux le corps de sa victime. Les naturels d'Anaiapa, encore sauvages aujourd'hui, s'associèrent à l'acte de justice brutale que venait d'accomplir leur compatriote sur la personne d'un colon qui les narguait et les volait depuis longtemps. Une partie du corps fut mangée dans les cases *tabou* ; l'autre abandonnée aux cochons, roula dans toutes les ornières de la vallée. L'outrage était expié.

Trois gendarmes qui seuls représentaient alors le droit de souveraineté de la France à Ivaoua, retranchés dans le fortin de Tahuku, devant lequel, tous les jours, les Kanaques se tuaient et se mangeaient impunément, apprirent immédiatement l'affaire et, cette fois, comme il s'agissait d'un Européen, donnèrent l'alarme en profitant du départ d'une goëlette pour Nuka-Hiva.

Le croiseur le *Lamothe-Piquet*, qui se trouvait alors à Taïo-Haé, vint aussitôt à Anaiapa avec le résident des Marquises.

On réclama aux chefs le meurtrier de l'homme blanc et on chercha à l'attirer à la Mission ; mais en voyant du haut de la montagne arriver le navire, la sœur du Kanaque incriminé était venue le prévenir et il avait eu le temps de se sauver dans la brousse. Il fallait agir : la compagnie de débarquement du *Lamothe-Piquet* escalada les collines qui sont à droite de la baie d'Anaiapa pour s'emparer d'un point dominant toute la vallée. Ces braves matelots comptaient sans les naturels qui, cachés derrière la crête de la

montagne, leur envoyèrent une décharge à bout portant; deux hommes furent grièvement blessés. Les feux de peloton et les canons du navire ne pouvaient rien contre ces Indiens endiablés qui sautaient comme des singes de rocher en rocher; les canonnières restés à bord craignaient de blesser leurs camarades. Bref on se décida à regagner les canots, tout en gardant bonne contenance. L'orgueil des Dominiquais ne connut plus de bornes; le soir, quand ils virent le *Lamothe-Piquet* regagner le large, ils crurent que les Français renonçaient à leur île. « Si les blancs reviennent jamais à Anaiapa, dit le grand chef de la vallée, dans l'orgie qui suivit cette affaire, nous les tuerons tous, nous les mangerons et nous *porterons leur navire au haut de nos montagnes*, pour effrayer ceux qui voudraient fouler encore notre sol. »

Neuf mois après ces événements, arrivèrent aux Marquises le *Dayot*, croiseur de 3^e classe et la *Victorieuse*, cuirassé portant le pavillon de l'amiral Du Petit-Thouars. L'amiral sut alors exactement ce qui s'était passé et résolut de punir sans plus tarder les anthropophages d'Ivaooa. La *Victorieuse* prit à Tahiti 400 volontaires indigènes conduits par le frère de Pomaré V, le prince Tomatoa. Le *Dayot*, de son côté, alla à Nuka-Hiva et 200 Nuka-Hiviens, ennemis mortels des Dominiquais, s'embarquèrent sur ce croiseur sous les ordres de Stanislas, fils de leur vieille reine.

L'avisole *Chasseur* se joignit à la *Victorieuse* et au *Dayot*, puis l'escadre fit le tour de la Dominique. Après une promenade militaire à travers l'île et des opérations fort bien menées, l'Amiral obtint la soumission complète de tous les chefs intimidés par ce déploiement de forces. Tel est l'histoire vraie de l'insurrection de la Dominique (1880), comme

elle m'a été racontée par divers témoins oculaires, notamment par Stanislas, par Tamatoa et par le chef de poste actuel d'Anaiapa, un des trois gendarmes résidant à Tauku au moment de la prise d'armes des Kanaques et de l'expédition qui y mit fin.

Le 30 décembre, à notre arrivée, Pandore vint à bord en pirogue et se mit à notre service.

Cet homme, habitant depuis longtemps dans le pays, ne pouvait être qu'un bon cicérone ; je lui donnai rendez-vous pour le lendemain, voulant sans perdre de temps visiter la vallée d'Anaiapa.

La tribu possède une trentaine de cases cachées sous les bois, posées le long d'un ruisseau qui coule paisiblement dans le fond de la vallée, répandant sur ses bords une fraîcheur reposante. Ces cases ressemblent à celles de Nuka-Hiva, mais témoignent plus d'originalité ; les montants des portes sont sculptés. Des mâchoires de cochons ornent les hangars couverts en feuilles de cocotiers ; dans ces annexes des habitations, sont accumulés des monceaux de cocos dont l'amande donnera le *coprah*, et des tas de *fungus*, champignons poussant sur certains arbres, le bourreau surtout, et fort recherchés des Chinois qui s'en servent pour la fabrication de la laque. De grandes volières en roseaux, supportées par quatre pieds en bois revêtus de plaques de zinc, protègent les poules contre les incursions des rats qui pullulent. Plus près de la case, se trouve la cachette où est enfouie la papoi conservée ou *ma* ; de grosses pierres et des feuilles de cocotier recouvrent hermétiquement cette citerne « garde-manger ».

J'entre dans les cases, en dépit des protestations d'une armée de chiens aux aboiements féroces, et partout je ne

rencontre que des infirmes ou des vieillards vénérables, étendus sur des nattes et fumant philosophiquement leur pipe de bambou, sans autre costume que de magnifiques tatouages.

Je souhaite le bonjour à ces sauvages auxquels je me plais à reconnaître des physionomies intelligentes et de belles têtes aux traits fins, à la longue barbe argentée.



VIEILLARD D'ANAÏAPA

— « Kaoah ! Téra vahine ? Téra taata ? » « Salut ! où sont donc les femmes ? où sont donc les jeunes gens ? » leur dis-je sommairement.

— « Are Tauku, to Koïka » « Tout le monde est parti à la grande fête de Tauku » me répondent-ils invariablement.

Cette fête kanaque était donc bien importante pour attirer toutes les tribus à Tauku ? Comme je regrettais de ne pouvoir y aller !...

Cela me trotta si bien en tête que le lendemain, 1^{er} janvier 188..., après les souhaits officiels et l'inspection du matin, je partis pour Tauku avec mon camarade d'Artimon.

La route d'Anaïapa à Tauku franchit la chaîne des montagnes de l'île et mesure une quinzaine de kilomètres. En

moins de trois heures, sans aucune fatigue, en nous arrêtant de temps en temps pour examiner les montagnes, nous étions arrivés au but. Le chemin d'Anaiapa au plateau est difficile ; sur ce plateau fort large et boisé, la voie devient plate et commode. Pas de ravins dans ces hauteurs, quelques dépressions seulement et peu sensibles ; enfin la descente du plateau Haamau à Tauku est rapide.

En arrivant au fond de la vallée de Tauku, nous passâmes devant une sorte de phalanstère habité par des Chinois, et nous traversâmes l'allée de bananiers qui dessert la partie habitée du district. Tauku n'a d'importance que par son mouillage et son fort où sont casernés des soldats d'infanterie de marine. Le Vice-Résident du groupe S. E. des Marquises habite dans cette baie, parce qu'il est en même temps capitaine de la compagnie dont fait partie ce détachement ; mais Tauku n'est nullement un centre de population indigène ; on n'y voit que quelques chaumines appartenant à une quarantaine de naturels des îles Gilbert (Aorais), émigrants au service du seul négociant qui centralise le commerce d'échanges à Ivaooa, M. Kings, de la maison Hart. Le grand centre pour les indigènes de la *Baie des traitres* est la vallée d'Atuana, distante de Tauku de trois kilomètres au plus ; le village de Taoa, que nous visiterons, est également très peuplé. Au fond de l'allée de bananiers, nous aperçûmes de loin, venant de notre côté, le capitaine vice-résident, revêtu de sa grande tenue et ayant à son bras une jeune Kanaque qu'au grand cordon de soie tricolore qu'elle portait en sautoir, nous reconnûmes facilement pour être la reine de Tahuata.

Elisabeth (Vahekau, en kanaque) est la petite-fille de la reine de Nuka-Hiva et la fille de notre ami Stanislas ; elle est reine

de l'île Tahuata par droit de naissance : sa famille domine aux Marquises comme celle de Pomaré dans nos autres possessions. Cette princesse était à peine âgée de quinze ans, quand l'amiral Dupetit-Thouars l'a officiellement installée à Tahuata.

L'île Tahuata n'est pas loin d'Ivaœa, et la reine avait tenu à répondre à l'invitation du vice-résident pour la grande fête du 1^{er} janvier à Atuana. Cette fête, vieille tradition kanaque, avait été autorisée et même organisée en partie par le capitaine C..., dans une double intention : il voulait réunir en une grande koïka les diverses tribus de l'île, jadis toujours en guerre entre elles, et marquer sa satisfaction d'une manière toute particulière au district d'Atuana qui venait d'achever sa part de route de Tauku à Taœa. Après l'insurrection, on imposa aux tribus, comme contribution de guerre, l'obligation de faire des routes destinées à mettre en communication des points de l'île qui n'étaient pas encore reliés entre eux ou l'étaient mal par des sentiers peu praticables.

Sillonner un pays de routes c'est commencer à le civiliser ; les Kanaques dirigés par des soldats d'infanterie de marine ou par leurs *mutois*, ont fait, à force d'émulation, des travaux qui prouvent vraiment en leur faveur. J'ai vu à Ivaœa des chaussées en pierres, élevées de plus de cinq mètres, et de larges coupures dans les collines, remarquables travaux de voirie exécutés sans l'assistance d'agents spéciaux, sur les simples plans du vice-résident.

Dès cinq heures du matin, nous dit un passant loquace, les canons du fort avaient salué le nouvel an. Alors, débouchant des défilés de leurs montagnes, sortant des vallons où elles avaient campé pour y attendre le jour, les tribus

d'Ivaoa et les députations des îles Tahuata et Fatu-Hiva étaient arrivées en bon ordre devant la résidence, les hommes en grand costume de guerre, les femmes en vêtements de fête. Chaque « district » gardait son originalité particulière, tous les indigènes qui le composaient ayant une mise uniforme et des ornements distinctifs ; les diverses tribus organisées en bataillons carrés marchaient avec un ordre parfait : comme autrefois en allant au combat, les hommes avaient leurs chefs à leur tête ; les femmes suivaient. La reconnaissance des tribus entre elles fut typique ; de part et d'autre on poussait de grands cris de joie en se rencontrant et l'on s'embrassait, les vieilles haines disparaissaient au commencement de ce jour de fête, on les oubliait dans des effusions aussi sincères qu'enthousiastes.

Après avoir salué le vice-résident du « *Kaoh* » de bonne année, les Kanaques s'étaient tous rendus à Atuana où devaient avoir lieu les réjouissances pendant la journée.

Quand nous vîmes C... et la reine de Tahuata, ils se rendaient précisément à Atuana pour assister à la fête et la présider. Comme ils s'approchaient de nous, nous nous regardâmes, d'Artimon et moi, d'un commun et touchant accord... Nous étions couverts de boue et ne pouvions nous présenter en cet état. Que faire ? nous prenons le parti de Gribouille et piquons un plongeon dans un torrent qui coulait le long de la route. Malheureusement, le beau capitaine et la jeune reine nous avaient vus, et deux gros éclats de rire éclatèrent simultanément au-dessus de nos têtes, au moment où nous nous décidâmes à les mettre hors de l'eau. La petite reine riait à s'en trouver mal. Il fallut alors faire contre fortune bon cœur et décliner ses qualités. Le vice-résident nous reprocha fort aimablement de ne pas être

descendus chez lui dès notre arrivée et nous engagea pour notre peine à l'accompagner. Il se montrait sans pitié, car il était resplendissant dans son uniforme neuf. Vaekau nous écrasait plus encore de son luxe kanaque : robe de mousseline blanche à volants (une rareté aux Marquises), écharpe en soie brochée or, diadème en écaille de tortue et en coquilles travaillées à jour. Cet ornement formait comme une visière sur son front, au-dessus duquel voltigeait un panache de *barbes de vieillards* ; ses cheveux relevés en un chignon énorme, grossi avec une profusion de fausses tignasses, faisaient corps avec la couronne, étant réunis en boule par des bandelettes de tapa blanche qui se croisaient derrière la tête ; l'ensemble de cette coiffure a absolument l'air d'un casque. Vaekau avait essayé de mettre des chaussures, mais la douleur l'avait emporté sur la coquetterie ; elle trottinait sur les galets de la route, avec ses petits pieds nus, en vraie Kanaque. C'est un grand avantage de pouvoir se passer de souliers dans ces pays-ci ; j'ai souvent maudit la civilisation aux premiers temps de mon séjour en Océanie, quand je glissais sur les roches dans mes excursions en montagne ; j'ai même été maintes fois obligé de mettre mes souliers dans mes poches pour ne pas me casser le cou. Je marche maintenant assez bien pieds nus.

La route nouvelle de Tauku à Atuana suit le bord de la mer à mi-côte ; elle est fort belle. Tout en marchant, nous remarquâmes dans les baies une véritable flottille de baleinières ; c'était la réunion des embarcations des invités venus des villages lointains d'Ivaoya et de ceux de Tahuata et de Fatu-Hiva. On a peine à se figurer les difficultés de la navigation en baleinière de Fatu-Hiva à Ivaoya, soit plus de trente milles marins à franchir, souvent par une mer très forte ! Le

retour à Fatu-Hiva est périlleux, car les vents sont généralement contraires, et il faut aller chercher très loin une brise favorable. On a rencontré des bateaux kanaques drossés par les courants jusqu'aux îles Tuamotu, à de très grandes distances de leur point de départ, et ne renfermant plus que des cadavres... Les Marquisiens sont d'une insouciance étonnante à la mer. Se fiant aux qualités nautiques de leurs baleinières admirablement construites, ils se laissent parfois porter au hasard par le flot, s'endormant tous quand la nuit vient, voire même le pilote ! Il arrive alors qu'une vague les engloutit ou qu'un courant les entraîne ; de toute manière c'est la mort, par la noyade ou par le supplice de la faim. Mais ces derniers sauvages se jouent du trépas le plus cruel.

Nous atteignîmes enfin la place d'Atuana, place immense, où étaient rangés par tribus plus de 2.000 naturels en grand apparat. Nous nous assîmes sous la vérandah de la vice-résidence, jolie case en bambous située à l'une des extrémités de la place ; nous avions à notre gauche et à notre droite des torrents qui délimitaient le champ des fêtes ; derrière nous la mer, devant nous la foule pittoresquement groupée sous les arbres et, comme toile de fond, un arrière-plan de montagnes bleuâtres, de plus de 1.000 mètres de hauteur. Le soleil éclairait toute la scène, répandant la poussière d'or de ses rayons sur le feuillage découpé des maïorés, sur les palmes des cocotiers, sur les mille bras des banians aux troncs énormes. Des oiseaux de différentes espèces, perruches vertes (Kuku), perruches topazes (Pihiti), rossignols des Marquises (Konako) au chant mélodieux, voltigeaient en bandes joyeuses sous ces abris épais. C'était la grande nature, et aussi sauvage que possible.

Devant la case que nous occupions, pied-à-terre du résident à Atuana, s'étendait une plaine parfaitement débroussée où chaque tribu devait, suivant un tour fixé à l'avance, exécuter ses danses particulières et chanter sa oupa-oupa.

Des prix étaient réservés aux vainqueurs de cette lutte courtoise consistant en un concours de danses et de pantomimes, divertissements aussi vieux chez les Kanaques que chez nous, mais qui restent conformes à la tradition en Océanie, tandis que dans nos salons le pas gracieux du menuet a été remplacé par des sauterics sans caractère.

Nous nous tenions assis sur une estrade ; le capitaine C... présidait, ayant à sa droite la jeune reine Vaekau. Elle m'avait demandé d'aller à côté d'elle, comme ami de son père Stanislas. D'Artimon et un sous-lieutenant administrateur de l'île Fatu-Hiva complétaient le jury, composé ainsi de cinq membres, dont un seul compétent mais non désintéressé... Quand les gens de Tahuata vinrent en scène, elle trépignait sur sa chaise, cette chère petite reine !

J'avais derrière moi plusieurs chefs et un interprète kanaque, vieillard au tatouage compliqué, qui me donnait des explications. — Suivant lui, cette fête avait l'apparence et l'allure des koikas d'autrefois, les costumes n'ayant pas encore changé à la Dominique ; seules, les femmes d'Atuana portaient le peignoir d'indienne rose ou blanche avec pois de couleur, comme les Tahitiennes. Les autres n'avaient que des tapas indigènes, diversement drapées, et n'en étaient que mieux.

Il faut avoir assisté à un pareil spectacle, en pleine Océanie, pour en comprendre toute l'étrangeté. Pour ma part, j'étais tellement surpris de me trouver en un pays encore si primitif, en présence de peuplades aussi barbares, que je

me croyais le jouet d'une illusion, d'une étonnante féerie.

La reine de Tahuata vient me rappeler à la réalité en me pinçant le bras : « Regarde donc Atuana ! » me dit-elle. — En effet, les gens d'Atuana s'avancent dans l'arène et en bon ordre. Les hommes, au nombre de deux cents environ, portent un simple *houmi* (ceinture passant entre les jambes) et une écharpe en liane. Leur tatouage les revêt assez pour que cette nudité ne soit pas choquante. Ils marchent à pas lents, comme autrefois avant leurs sanglants sacrifices, la longue traîne de leur *houmi* se balançant derrière eux ; ils frappent dans leurs mains, en psalmodiant sur un rythme uniforme des airs larmoyants. Il sont, en somme, profondément ennuyeux ; nous les faisons défiler... — Alors arrivent les jeunes filles de la même tribu, renommées par leur beauté et leur grâce. Comme des danseuses d'opéra, elles exécutent avec un ensemble parfait une sorte de ballet accompagné de chansons en notre honneur. Elles célèbrent aussi les travaux de la nouvelle route et leurs Dieux et l'amour, amalgame incompréhensible comme tous les chants de oupa-oupa. Elles avaient, en un clin d'œil, à l'entrée en scène, transformé leurs peignoirs montants en petits cotillons courts, laissant la poitrine libre. Leur coiffure ressemble à celle de la reine Vaekau.

Elles dansaient, ces bayadères, rivalisant entre elles de souplesse et de légèreté, quand le spectacle changea à vue... Une femme, fort alerte, en jupon de tapa jaune d'or, les cheveux relevés et surmontés d'un immense éventail en plumes de frégate, avec aigrettes rouges en plumes de phaëton, la poitrine couverte de chevelures de guerriers, survint tout à coup, sautant sur un pied et piaillant comme un oiseau de proie.

« Onou ! Onou ! Onou ! » s'écrie toute la foule. C'était la danse de l'*oiseau* qui commençait, exécutée par les filles



DANSE DE L'OISEAU

de Puamau et d'Anaménu, deux des tribus les plus sauvages de l'île. Ces danseuses portent une écharpe en sautoir

et un jupon très court, faits en tapa de *huté* (écorce de mûrier), la plus fine des étoffes indigènes. Leurs jambes frottées à l'*éka* (safran délayé dans l'huile), couvertes de dessins finement tracés, reluisent au soleil. Leurs joues sont fardées avec le fruit rouge du rocou, très commun aux Marquises ; leurs cheveux, ornés de plumes et de couronnes en dents de marsouins. Un collier en graines de pandanus, soutenant une grosse dent de cachalot, pend sur leur gorge de statue grecque. Elles ont à chaque main, retenue par un anneau en tapa rose, des aigrettes en plumes de paille-en-queue qui doivent simuler des ailes. Les trois ou quatre plumes allongées qui les composent ont une grande valeur. Le *phaëto phœnicurus* ou oiseau des tropiques, ou encore paille-en-queue a, pour se gouverner dans les airs, une plume longue de dix à quinze centimètres au moins, qui fait son malheur aux îles Marquises ; j'ai déjà dit que les naturels allaient le dénicher jusque dans son trou de rocher, aux endroits les plus élevés et les plus escarpés des falaises, pour la lui arracher.

Nous avons donc sous les yeux deux corps de ballet esquissant des pas tout différents : « Atuana » qui continuait à s'agiter de plus belle, et « Puamau » qui follement se livrait à cette danse de l'oiseau, la plus gracieuse de toutes celles que j'ai vues en Océanie. Suivant des yeux chacun des mouvements de l'aigle, (première danseuse), la troupe effarée des oiselets plane et s'abat, voltige à tire d'aile ou se se rend, selon que la poursuite est plus ou moins pressante. Mérance n'a jamais rien créé de plus vivant.

Puis vinrent les mimes de l'île Tahuata, d'une souplesse de jarret étonnante, imitant à s'y méprendre les castagnettes avec leurs mains. La petite reine était ravie en

nous entendant décerner l'un des trois prix du concours à « son peuple ». — Elle avait écrit au résident, avant la fête, ces seuls mots : « Je vous amènerai mon peuple ! » L'île Tahuata a, à peine, 600 habitants !.. Les Kanaques aiment l'emphase orientale.

Les hommes d'Anaménu, en costume bizarre, plumes de coq aux jambes et tignasses un peu partout, exécutèrent à leur tour une danse bouffonne assez cocasse. Les tribus qui comparurent ensuite, eurent aussi des improvisations originales, mais inférieures cependant aux premières. Les gens de Puamau arrivèrent « *pour le bouquet* ». Dansant en désordre, ils aboyaient comme les chiens sauvages de leurs montagnes. Ce singulier concert eut un succès fou ; toute la foule se mit à hurler. Nous n'eûmes que le temps de prendre la fuite en nous bouchant les oreilles ; il était, d'ailleurs, l'heure du dîner, et les vainqueurs devaient venir dans la soirée recevoir leurs récompenses à la résidence.

« Atuana » avait remporté le premier prix ; les femmes de Puamau le deuxième, pour la danse des oiseaux ; les balladins de Tahuata obtenaient le troisième prix. Ceux de Fatu-Hiva qui étaient venus de fort loin et avaient, du reste, très bien joué leur partie dans cette pièce à grand spectacle, étaient désolés de ne pas avoir, au moins, un prix d'encouragement... On leur promit un demi-verre d'eau-de-vie à chacun, et ils se calmèrent. Depuis l'insurrection, l'importation des spiritueux à Ivaoya est formellement interdite ; le résident a seul du tafia de ration. Un petit verre est la plus agréable récompense qu'il puisse donner à ses administrés.

Le dîner à la résidence fut très gai et coupé par un intermède. Les émigrants des îles Gilbert, attachés aux planta-

tions de M. Kings, vinrent dans le costume de leur pays exécuter des exercices extraordinaires, entre autres une lutte au bâton très curieuse. Ces *Aorais* sont d'une laideur repoussante et contrastent singulièrement avec les Marquisiens dont le type est si régulier. A huit heures du soir, les tribus d'Atuana, de Puamau et de Tahuata arrivèrent en chantant et en gesticulant, sur deux longues files, devant la maison du résident. La reine distribua les prix. Cette cérémonie donna lieu à de nombreux incidents. Pour satisfaire les lauréats, il nous aurait fallu les embrasser tous suivant la règle locale, nez contre nez, en renflant légèrement.

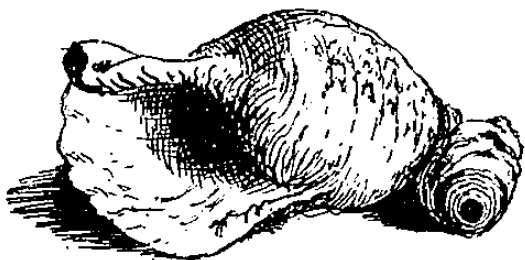
Après la répartition des récompenses, les Kanaques entonnèrent à l'unisson un *kaoh* de bonne année pour finir cette belle journée, puis l'on se sépara. Je partis de Tauku pour Anaiapa avec d'Artimon vers dix heures du soir, à pied et sans guide, mais nous étions éclairés par un clair de lune qui illuminait toutes les montagnes.

Nous laissions derrière nous la foule et ses rumeurs, au moment où la fête allait se transformer en saturnales.

Quel calme sur les hauts plateaux, pendant cette marche nocturne à travers les méandres de la montagne, quelle fraîcheur dans ces chemins étroits creusés en plein roc, couverts d'un perpétuel berceau de verdure ! — Arrivés au centre de la vallée d'Anaiapa, nous ne pûmes résister à l'envie de nous plonger dans les ondes cristallines d'une vasque profonde qui forme là comme une vaste baignoire naturelle. Un couple kanaque, attardé au milieu de cette solitude, aperçut nos silhouettes comme nous sortions du bain, et s'enfuit en poussant des hurlements de terreur.

L'endroit où nous nous trouvions pouvait paraître propice à des apparitions surnaturelles ; il dominait l'ancienne place

publique de la tribu, où les *revenants* auraient beau jeu pour tourmenter les pauvres humains, car elle rappelle ces sacrifices que d'abominables coutumes autorisaient dans le pays avant la venue des Français. Ce forum servait de rendez-vous aux guerriers quand le grand prêtre avait déclaré qu'il fallait partir en expédition contre une peuplade voisine ; c'était là aussi que se célébraient les *koikas* d'autrefois, au milieu de débauches indescriptibles, et c'est encore là qu'ont



TROMPE DE GUERRE

(De la collection ethnographique de l'auteur.)

lieu les réjouissances d'aujourd'hui, tempérées par la présence des *mutois* et des gendarmes.

La place d'Anaiäpa est absolument typique : elle forme un rectangle de cent mètres de longueur sur soixante de largeur, entouré de roches plates disposées pour servir de sièges. Du côté gauche se trouve une esplanade en pierres, de quatre mètres de hauteur, sur laquelle s'élève la maison du grand prêtre ; les fragments de rochers qui constituent ce *paépaé tapu*, sont entaillés et l'un d'eux est même sculpté. Au milieu de la place s'étend un espace réservé, à l'ombre d'un banian séculaire, et limité par des pierres. Les chefs s'y tenaient pour boire le kava ou l'eau-de-vie de coco jusqu'à en rouler par terre ; à une petite distance, un emplacement était laissé aux joueurs de *pu ihu* (flûte nasale

à trois trous), de *ki* (sorte de sifflet), de *pu* (cornet à bouquin) et de *pao*, tambour fait d'un tronc d'arbre garni d'une peau de requin sur laquelle on frappe avec la paume de la main.

Au fond de la place s'élevaient en échafaudage quatre grosses poutres auxquelles étaient suspendues des pirogues sculptées où plusieurs cadavres se desséchaient en plein air, après avoir été préalablement soumis aux opérations d'embaumement que les Marquisiens du groupe S.-E. font encore quelquefois subir aux restes de leurs chefs les plus vénérés. Je n'ai pas à m'étendre ici sur les curieux usages funéraires des Kanaques des Marquises ; je les ai longuement exposés dans mon livre « *En Océanie* », en racontant certaine mésaventure que me valut mon ignorance du *tapu* porté sur les illustres crânes du grand-père et de la grand'mère de la reine de Tahuata.

CHAPITRE XII

TAHUATA ET FATU-HIVA

La vallée de Vahitau. — Le Père Pierre. — Mort de Halley et de Lafont de Ladébat. — Chez le fils du chef Mohuho. — De Vahitau à Hanatéténa. — Cueillette du fruit à pain. — Par monts et par vaux. — Ascension des falaises d'Hanatéténa. — Retour à Ivaoa. — Au fond de la vallée d'Atuona. — Trouvailles de bibeloteur. — L'île sacrée. — La secte des tauas. — Voyage nocturne. — En baleinière kanaque.

Le mouillage de Vahitau, à Tahuata, est dominé de tous côtés par des contre-forts de la chaîne centrale de l'île, dont l'ossature disparaît sous l'épanouissement des frondaisons puissantes qui s'échelonnent sans discontinuité de leur base jusqu'à leurs cimes les plus hautes, fougères arborescentes tapissant les sommets, *kakaos* aux feuilles rugueuses, et taros de diverses espèces poussant pêle-mêle dans la partie médiane des versants et au bord des coulées.

La vallée de Vahitau est habitée dans toute sa longueur, mais surtout le long de la mer. C'est là que demeure le seul missionnaire de l'île, vénérable vieillard très aimé des indigènes, que nous n'avons jamais connu que sous son mo-

deste nom de religieux : « Le père Pierre ». Cet homme partage depuis plus de trente ans l'existence des Marquisiens, représentant dignement auprès d'eux le généreux esprit français, se dévouant sans mesure, s'efforçant d'initier au spiritualisme les plus superstitieux des Polynésiens, en tous cas se rendant utile à la cause de la civilisation par l'éducation qu'il donne aux enfants et à celle de la charité par les soins qu'il prodigue aux malades. Esprit élevé, cœur vaillant, âme d'élite comme tant de nos compatriotes perdus depuis longtemps pour le monde qui les a oubliés, mais dignes de la reconnaissance des peuples auxquels ils ont tout sacrifié, famille et patrie !

La mission occupe le milieu du village ; elle comprend une petite église et plusieurs maisonnettes couvertes en ardoises (chose exceptionnelle aux Marquises...), entre autres la résidence de la reine de Tahuata, la jeune Vahékau, que nous avons vue à Atuona pendant la fête du 1^{er} janvier.

Le débarcadère se trouve dans un coin de la baie, sur le point où l'accostage est le moins difficile ; d'autre part, on découvre l'aiguade qui donne une eau de roche excellente. Une maison en pierre, ancienne caserne bâtie par des soldats d'infanterie de marine, sert actuellement de logement à l'unique gendarme dont la présence suffit pour maintenir l'ordre dans toute l'île.

Si Tahuata est tranquille maintenant, ce n'a pas été cependant sans coup férir de notre part. Comme tous les Marquisiens, ses habitants sont d'une nature très belliqueuse. Je connais l'histoire vraie de nos débuts dans cette île, grâce à l'amabilité de l'un de mes camarades du *Mistral* qui a bien voulu me communiquer le journal de son père, embarqué en 1842 comme enseigne de vaisseau sur la corvette la *Bous-*

sole, chargée de mettre notre pavillon sur les terres de l'archipel marquisien.

Tahuata était occupée depuis quelques mois déjà par le commandant Halley, qui avait en même temps sous ses ordres le brick de guerre le *Bucéphale*, quand, le 22 septembre 1842, les officiers de la *Boussole*, alors en rade de Taïo-Haé à Nuka-Hiva, virent arriver la chaloupe du brick en question. Elle était commandée par l'enseigne de vaisseau Prouhet qui venait demander du secours ; le roi Youtaté n'avait pu s'entendre avec Halley et une catastrophe était survenue.

Poussé par différents chefs kanaques, notamment par Mohuho tout-puissant à Tahuata, le roi Youtaté usait de son influence pour exciter ses compatriotes à un soulèvement. Halley en fut informé et somma Youtaté de quitter la baie de Vahitahu ; ce dernier demanda à rester dans son district, offrant de renoncer au pouvoir. Le commandant refusa ; Youtaté lui envoya alors par sa fille les insignes de sa dignité. La ruse était trop évidente ; le roi kanaque cherchait simplement à gagner du temps et il devenait urgent de prévenir l'attaque des naturels. Halley déclara alors la guerre à Youtaté et forma immédiatement ses hommes en deux colonnes qui marchèrent sur la case du chef, la première sous le commandement du lieutenant de vaisseau de Ladébat, la seconde sous ses propres ordres. Ces colonnes n'avaient pas d'éclaireurs, faute grave en pareil pays. Ladébat s'engagea à travers un vallon rempli de buissons épais, dans l'intention d'entourer l'habitation de Youtaté. Une voix lui cria tout à coup de ne pas avancer davantage ; il répondit en déchargeant son fusil et tomba, mortellement frappé de deux balles au front. Les Kanaques avaient des fusils qui

leur venaient d'un baleinier anglais. — Halley survint pour porter secours à son malheureux camarade ; il se penchait sur son cadavre pour lui fermer les yeux quand il tomba à son tour, tué d'une balle au front.

Excités par la mort de leurs ennemis les plus redoutés, les naturels se précipitèrent alors en masse sur la poignée de soldats qui leur était opposée. Les Français se retirèrent dans un blockhaus construit à la hâte sur la montagne quelques jours avant, mais pendant la nuit les Kanaques s'emparèrent de toutes les hauteurs qui dominaient cette position. Un lieutenant d'infanterie de marine, resté chef du détachement, les en chassa par des sorties vigoureuses et en occupant lui-même un point supérieur. Prouhet arma à ce moment la chaloupe du *Bucéphale* et malgré la distance qui sépare Tahuata de Nuka-Hiva parvint heureusement à son but ; l'arrivée de la corvette la *Boussole* en rade de Vahitahu mit fin aux hostilités. Youtaté se rendit, mais nous avions perdu deux officiers de distinction et quelques braves gens. Le roi Youtaté est mort depuis longtemps ; un de ses descendants m'a donné le bandeau royal qu'il portait pendant le combat de Vahitahu, sorte de diadème en feuille de cocotier couvert, de plumes de tourterelle verte et ayant au centre une pièce carrée de drap rouge. Ce don historique était accompagné d'un ornement extrêmement curieux qui servait jadis d'insigne aux chefs les plus puissants, longue corde en cheveux tressés sur laquelle sont enfilées des figurines en ivoire représentant la tête hideuse du dieu Tiki. Je garde ces objets dans ma collection de « *kanaqueries* ».

J'ai vu, à Hapatoni (Tahuata), le fils du fameux Mohuho qui inspirait à Youtaté sa haine des étrangers. La femme de ce Mohuho *junior*, également très influent dans son

pays, m'a procuré un ballot de tapa très fine parfumée au santal, en échange de quelques bibelots que je lui offris en recevant l'hospitalité sous son toit. Cette Marquise, très gracieuse, et formée à nos usages par son époux qui a eu le temps de goûter les bienfaits de la civilisation pendant un long exil à Tahiti, a déjeuné avec nous dans sa maison, contre toutes les habitudes de sa race, et cela dans des assiettes en porcelaine ! Nous avons même bu dans des verres ! — Jamais pareille aubaine ne m'était encore arrivée aux Marquises.

Hapatoni est le village le plus peuplé de Tahuata après Vahitahu ; je l'ai visité avec Cypriano, l'oncle de la reine, qui m'avait presque défié, pendant un dîner au carré des officiers, sur le *Mistral*, de faire en sa compagnie certaine promenade assez dangereuse dans la partie méridionale de l'île ; j'avais déjà parcouru toutes les baies du Nord. Il s'agissait d'aller à Hanatéténa, en longeant la côte, et de revenir en franchissant la montagne ou arête dorsale de l'île ; ce qui exigeait l'escalade de falaises absolument droites et mesurant trois cents mètres de hauteur, un tour de force que le père Pierre et le gendarme français faisaient seuls parmi les Européens résidant à Tahuata.

Nous étions partis de Vahitahu dès cinq heures du matin, Cypriano, le mari de la reine et moi, en suivant le chemin de la baie de Hanamiai, puis nous avons traversé les vallons d'Anapoo et de Hanaté qui sont habités auprès de la mer. C'est l'époque de la cueillette des fruits de l'arbre à pain ; tous les Kanaques étaient nichés dans les bois, détachant, avec une sorte d'avaneau muni d'un bord en fer coupant, les *mei*, qu'ils jetaient ensuite dans un filet en cordellettes de coco attaché aux branches.

Du haut de la colline qui sépare Hanatépau de Hapatoni, nous considérâmes cette belle baie, où des troupes nombreuses de marsouins prennent continuellement leurs ébats sans craindre d'être inquiétés, le mouillage étant d'abord assez difficile. Les chants des Kanaques qui travaillaient dans la forêt arrivaient jusqu'à nos oreilles, lentement rythmés, tandis que ceux du rossignol des Marquises éclataient sur le chemin de la montagne, dans tous les buissons, en notes perlées et sonores. Le grand bruit de la mer qui se brisait le long des grèves formait un accompagnement grave à ces mélodies sauvages.

La cueillette des fruits savoureux qui, sous le pilon des femmes kanaques, se transforment en popoi, le mets national des Marquisiens, était autrefois l'occasion de réjouissances exceptionnelles, de festins qui duraient plusieurs jours de suite et pendant lesquels on dévorait un nombre incroyable de cochons. On en mangeait tant que les chefs étaient obligés, après, de mettre l'interdit ou *tapu* sur la race porcine afin d'empêcher son extinction complète. Le peuple restait quelquefois, par suite du *tapu*, plusieurs années sans toucher à la viande de porc ; ce *tapu* de « conservation » était appliqué aussi à certains fruits, à diverses espèces de poissons, etc., suivant les circonstances, et jamais Kanaque n'aurait osé enfreindre la prohibition. Les *chefs* et les *prêtres* étaient seuls à s'en moquer, prenant en tout temps les meilleurs morceaux pour leur table.

En sortant de Hapatoni, il faut remonter la montagne, opération qui coupe les jambes et à laquelle on se livre à huit reprises différentes en allant à Hanatéténa. Mais j'ai les jarrets solides, Dieu merci ! J'étais toujours en avance de près d'un kilomètre sur Cypriano et sur le mari de la reine.

Arrivé aux sommets qui dominant Hapatoni, Cypriano me montra plusieurs forts kanaques construits en pierres brutes et, au piton le plus élevé, des excavations dans lesquelles on plaçait les dépouilles des morts après le combat, « au moins les os que l'on ne mangeait pas ». — Les jeunes vaincus, me disait un jour la petite reine Vaékau, « *les jolis* », (lisez les plus gras...), étaient amarrés comme des cochons par les mains et par les pieds à une traverse en bois et portés par les guerriers vainqueurs dans les cases *tapu* où ils étaient abattus d'un coup de casse-tête, cuits et mangés, souvent même dévorés avant d'être rôtis à point.

De l'endroit où je me trouvais, sur un plateau fort élevé, je voyais toutes les découpures de la côte, Hanaépo, Hana méito, Hanaété, et Hanatuana où perçaient, au milieu des feuillages, les toitures d'un village. Nous laissâmes alors à notre gauche *l'aiguille Sud* en passant près d'une montagne singulièrement percée à jour. La route, de ce côté, est mal tracée et fait de longs détours parfaitement inutiles. Le chemin qui descend dans la vallée de *Hanatéio* est dix fois trop étendu ; le gendarme qui en a donné le plan aux Kanaques n'avait pas le sens commun. La chaleur était accablante ; je me jetai sur le premier filet d'eau que je rencontrai et bus à même l'onde du ruisseau. Je trouvai heureusement bon gîte et bonne table dans le village d'Hana-téténa où nous arrivâmes après des pérégrinations risquées, en suivant le long des falaises d'étroits sentiers de chèvres. Le chef du village, beau-père de la reine, excellent vieillard très hospitalier, nous reçut vraiment de son mieux. Il fallut ensuite penser au retour à Vahitahu par la montagne, c'est-à-dire à la fameuse escalade...

Le sentier n'est autre au début que le lit d'un torrent, puis, tout à coup, il s'arrête. La montagne, dont on ne voit pas la cime, se dresse alors devant le voyageur comme une muraille droite. Quelques crevasses par ci, par là, par hasard une marche naturelle dans le roc... voilà l'échelle à laquelle il faut grimper pour gravir trois cents mètres d'altitude.

Mes deux guides, devenus sérieux, me regardèrent, et voyant que je ne bronchais pas, me recommandèrent pour monter de retirer mes chaussures. Et en avant !...

Comment m'en suis-je tiré ? — Je ne recommencerais pas cette bravade...

Je suivais le mari de la reine qui, élevé dans ces montagnes d'Hanatéténa, connaît toutes les fissures de leurs pentes abruptes. Il me disait à tout moment dans son parler naïf : « Croche ici ! — Mets ton pied par là ! » et à chaque fois je m'élevais d'autant dans les airs. C'était effrayant.

Un moment j'eus le vertige en détournant imprudemment la tête et en apercevant la mer pailletée d'or, rayonnante sous le soleil couchant, bien loin derrière moi ; — l'impression ne dura que quelques secondes. — Je pus me retenir à une saillie de rocher dans laquelle ma main se trouvait engrenée. Quand la muraille naturelle était absolument droite et nue, nous nous hissions en nous cramponnant à d'énormes clous que l'intrépide missionnaire, le père Pierre, a lui-même enfoncés en se faisant tenir au bout d'une corde.

Enfin nous parvînmes au sommet, pour nous reposer dans l'échancrure d'une roche, sorte de créneau naturel que Cypriano nomme Pinaï (mont Kiano). Alors seulement je pus remettre mes souliers.

Nous trouvâmes en cet endroit isolé une plante à grosses graines remplies d'eau que Cypriano se mit à sucer avec acharnement pour se désaltérer.

Nous n'avions plus qu'à prendre la sente qui descend de la chaîne centrale, du côté de Vahitahu, pour regagner la plage où m'attendait un canot du *Mistral*. Les gens du pays peuvent seuls retrouver ce routin qui disparaît à tous moments au milieu des inextricables fouillis formés par les fougères arborescentes ; un Européen dépourvu de guide se perdrait immédiatement dans ce labyrinthe luxuriant où l'on ne voit plus le ciel, mais seulement de longues palmes enchevêtrées par le vent, des lianes et des mousses accumulées.

*
* *

Un séjour d'une semaine dans la baie des traîtres, à Ivaao, me permit d'explorer les territoires de Tauku, d'Atuona et de Taoo.

La route de Taoo est le triomphe des Kanaques d'Ivaao ; les longues chaussées en galéts et la tranchée qui distinguent cette voie, sont des travaux qui honoreraient fort des paysans de nos campagnes de France ; ils dénotent beaucoup de patience et d'habileté manuelle.

A Taoo, un Chinois, un de ces *citoyens du monde* que l'on rencontre dans les îles les plus ignorées de l'Océanie, vint me demander, avec des supplications félines, de visiter son *store*, pauvre boutique où il débite des indiennes, étoffes légères aux dessins de mauvais goût, destinées à faire des pagnes, et diverses conserves de viande et de poisson venues

de San-Francisco. Cet exilé du Céleste-Empire m'exposa, avec des larmes dans les yeux, qu'il lui était impossible de vendre de l'eau-de-vie et, partant, de faire fortune à Ivaóa, cette île se trouvant en état de siège et tous les spiritueux étant formellement prohibés depuis la dernière insurrection. La mesure a sa raison d'être, car les Kanaques ne deviennent dangereux qu'en état d'ivresse.

Notre bon Chinois, avec le génie commercial qui est spécial à sa race, ne doit pas moins se consoler de ce contre-temps en accaparant tout le coton, le coprah et le fungus de la région. Cette dernière denrée d'exportation ne se trouve que dans quelques îles océaniques, aux Marquises surtout, et a une certaine valeur par suite de sa rareté.

En revenant à Tahuku je fus précédé, tout le long de la route, par un énorme taureau aux allures inquiétantes, conduit par des Kanaques, et chargé de paniers remplis de *ma* (popoi conservée), pour les enfants de l'école d'Atuona. Ces enfants, confiés aux missionnaires dès l'âge de cinq ans et souvent jusqu'à douze ou treize ans, continuent à être nourris par leurs parents naturels ou adoptifs qui, régulièrement, apportent leurs contingents de vivres à l'école.

J'étais entouré par toute une caravane d'hommes en costume très rudimentaire, superbes gaillards d'un mètre soixante-quinze centimètres de hauteur en moyenne, merveilleusement musclés, luttant avec intrépidité contre la bête indomptée qui mugissait sourdement sous le poids de son fardeau et se levait sur ses pattes de derrière avec des bonds furieux, comme pour se précipiter du haut de la falaise dans l'Océan en entraînant ses conducteurs à sa suite.

L'excursion que je fis au fond de la vallée d'Atuona est une des plus curieuses que l'on puisse tenter à Ivaóa, où

j'ai cependant visité des régions peu connues en suivant toutes les côtes de l'île, Hanaménu et Puamau entre autres.

J'ai rarement vu de sauvages aussi franchement sauvages que ceux qui ont élu domicile au village de Taiāpaoo, au fond de la vallée d'Atuona, si pittoresque avec ses eaux courantes, ses deux cascades et la variété des essences qui la parent, bourreaux aux larges fleurs jaunes, bois de rose, *temanu* gigantesques, *toa* aux fibres d'une dureté extraordinaire et dont les branches servent aux indigènes pour fabriquer des armes redoutables, *mahii* dont les petites baies sont les bonbons des enfants de la vallée, *tiaé* ou gardénias aux fleurettes blanches et embaumées, sans compter les arbres à fruits comestibles que nous connaissons déjà.

Il y a si peu de temps que les Français occupent réellement Ivaoo, que les naturels de cette île en sont encore à regarder « comme une bête curieuse » l'officier qui s'aventure dans l'intérieur de leur pays.

La crainte du fusil Gras empêche seule ces Kanaques du bon vieux temps de vivre comme dans leur jeunesse ou même comme il y a seulement quelques années, en guerroyant de vallée à vallée, et en se régaland de la chair des vaincus, après avoir offert le plus dodu à leurs dieux. Si nous venions pour un motif quelconque à abandonner, ne serait-ce que provisoirement, la surveillance que nous exerçons sur les terres du groupe Sud-Est, il est bien certain que les scènes d'anthropophagie recommenceraient, dès que l'eau-de-vie de coco, fabriquée sans contrainte, aurait replongé les naturels dans leurs fureurs bachiques.

La fille du chef de Taiāpaoo, blanche et rondelette comme une nourrice normande, s'enfuit en voyant pour la première fois une petite glace de poche que je lui offrais.

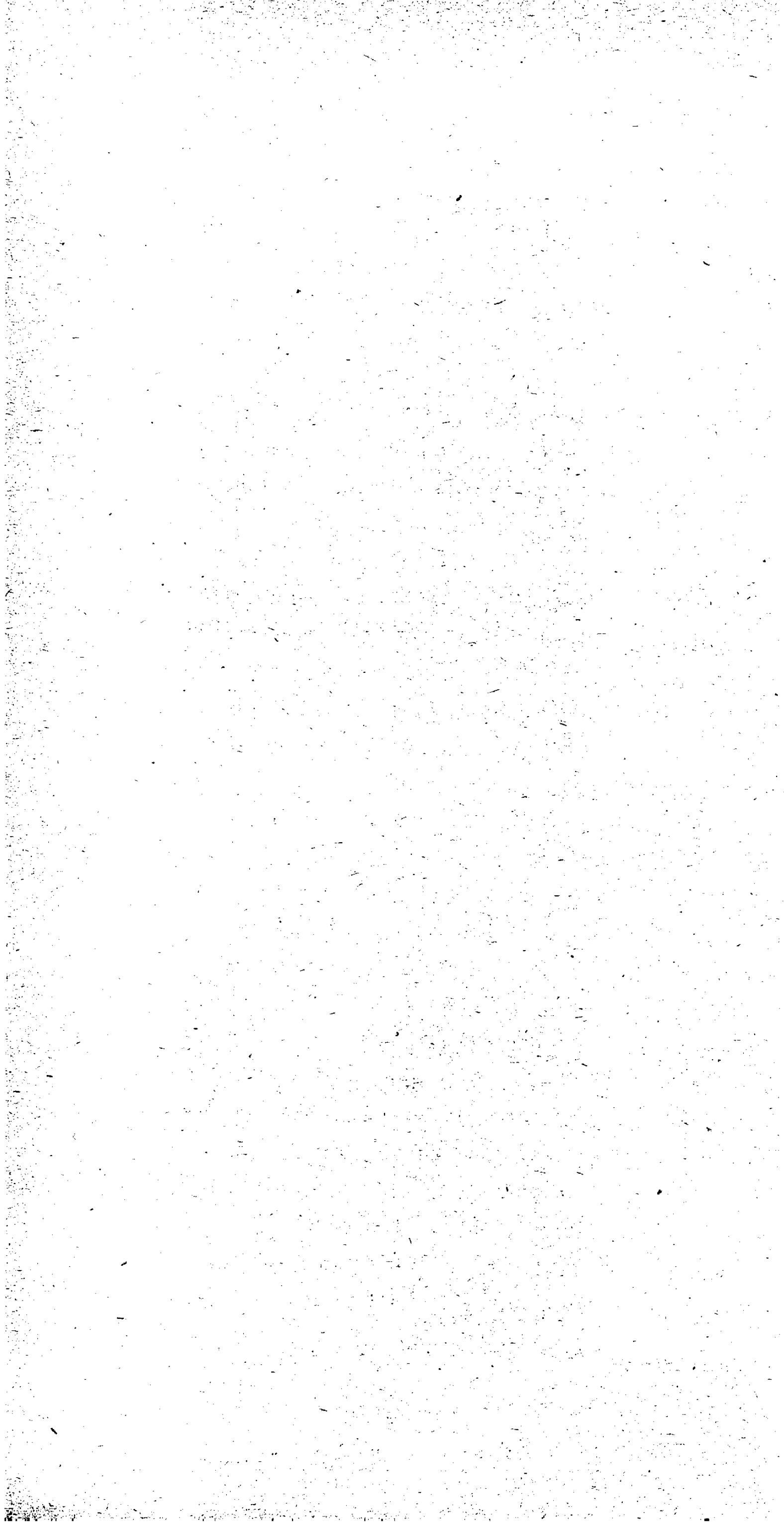
Elle avait une grande peur de sa propre image et courait en criant « au revenant ! » — Sur les instances de son mari, un peu honteux de cette extrême naïveté, elle revint pourtant devant moi pour me montrer son petit enfant et le mettre sur mes genoux, marque de haute confiance dans un pays où l'amour maternel est aussi développé que parmi nous, quoi qu'on en dise. Je me permets cette réflexion à l'adresse des théoriciens qui, sur le canapé du carré, jugent souvent les mœurs d'une population sans avoir encore mis les pieds à terre. Ils prétendent que « l'instinct de paternité et de maternité » ne peut exister chez des sauvages qui ont fait une coutume, une règle même, de l'adoption de l'enfant dès sa naissance.

Afin de combattre cette opinion, le meilleur ami de nos Kanaques, le père Pierre de Vahitahu, m'a donné des explications que j'accepte comme s'accordant parfaitement avec les mœurs des Marquisiens.

Pour bien saisir le motif de l'adoption aux îles Marquises, il faut se reporter à l'histoire du pays avant son occupation par notre Marine. L'adoption d'un enfant crée avant tout, ici, un lien d'amitié, de parenté même entre le père et mère de l'adopté et l'adoptant, d'où alliance entre les deux familles qui, au besoin, se prêtent aide et protection contre leurs ennemis. A l'époque de l'affaire d'Anaïapa (1880), les vengeances de tribu à tribu, de district à district, décimaient la population. La nuit, des bandes d'égorgeurs, ivres d'eau-de-vie de coco, se répandaient à l'improviste dans les vallées, immolant à leur rage furieuse les premiers passants qu'ils rencontraient. A Atuona, un jeune homme avait juré, par bravade, de tuer « pendant les ténèbres », (*te po*), l'homme qu'il trouverait sur son chemin. Il frappa ainsi



VUE D'HANAVAVÉ



mortellement son propre père, et quand il reconnut le cadavre ne témoigna aucun chagrin.

« Nous faisons la guerre pour la guerre, me disait Mohuho, chef d'Hapatonî à Tahuata ; avant l'arrivée de Dupetit-Thouars et de ses marins, *on ne dormait pas* dans nos îles ! » Cette phrase suffit à peindre la situation...

Les femmes et tous les faibles qui étaient forcés d'aller se cacher, pendant la nuit, au sommet des cocotiers ou dans les arbres à pain, sont naturellement très heureux de la tranquillité que leur vaut maintenant notre présence dans le groupe S.-E.

Le vieux chef de Taïapaoo, avec lequel j'ai déjeûné, personnifie mieux que personne, dans cette mystérieuse vallée d'Atuona, le type de l'ancien Kanaque guerroyeur. Son corps est couvert de cicatrices qu'il montre fièrement. Je me suis fait de lui un ami en présentant à sa famille, dès mon arrivée sous son toit, quelques cadeaux de bienvenue ; il m'offrit à son tour un grand mantelet en chevelures et une barbe de vieillard. Nous savourâmes ensemble un coq de bruyère et deux *meis* cuits sur des cailloux rougis au feu, n'ayant que nos mains pour toute fourchette, une feuille de bananier en guise de nappe, et comme nectar le tafia de ma gourde mélangé à de l'eau de coco.

En allant voir les deux superbes cascades qui se précipitent dans la vallée d'Atuona, je me procurai par échange plusieurs objets de collection devenus *extrêmement rares* aux Marquises, notamment une boîte crânienne disposée en forme de coupe pour boire le kava ; les prêtres l'utilisaient aussi comme coiffure pendant les sacrifices humains. Le dessus de ce crâne est tatoué en relief. Le fils de la reine de Nuka-Hiva, Stanislas, ayant appris que j'avais cette pièce

parmi mes bibelots kanaques, déclara qu'elle était unique et me dit un jour très sérieusement que je devais ensorceler les chefs pour obtenir d'eux les souvenirs les plus précieux des temps héroïques des Marquises. — Je n'ai pourtant jamais usé de maléfices... Il m'a toujours suffi d'être bon pour les petits enfants et aimable avec tous les naturels sans distinction, pour être reçu partout à bras ou-



IDOLE DOUBLE, EN PIERRE
trouvée par l'auteur à Taïpaoo.

verts et pouvoir négocier des échanges ; j'avoue qu'à mon départ des îles toute ma lingerie y avait passé ou à peu près, malgré les ressources de mon trousseau..... — Les chemises, les pantalons de toile et les tricots de coton sont surtout appréciés des Kanaques.

*
* * *

Nous devons finir nos travaux hydrographiques aux Marquises en traçant la carte de Fatu-Hiva, et je me faisais une joie de séjourner sur cette terre, la moins connue de l'archipel, la plus variée en ses aspects tourmentés, la plus

curieuse pour l'excursionniste qui cherche en ses promenades à saisir des bribes des anciennes coutumes, la plus riche pour le collectionneur de « *kanaqueries* », et la moins civilisée, car la mission d'Hanavavé ne date que de 1878.

Chaque baie de cette île est encadrée dans un cercle infranchissable de montagnes imposantes aux nuances fauves ; les communications de village à village ne peuvent avoir lieu que par embarcation. Un chemin unique existe entre Omoa et Hanavavé, encore s'enfoncé-t-il au centre des terres pour se plier au système orographique de l'île en suivant les capricieux détours des vallées intérieures.

J'ai visité toutes les baies habitées de Fatu-Hiva, sauf celle de Ouïa. On en compte huit : quatre à l'ouest, Omoa, Hanaua, Oi et Hanavavé ; quatre à l'est, Hanamoohé, Hana-téoué, Hanaoua et Ouïa.

Omoa et Hanavavé sont les centres principaux de l'île, qui ne compte plus que six cent cinquante habitants. Nous trouvâmes à Omoa l'hospitalité la plus cordiale chez le sous-lieutenant d'infanterie de marine chargé des fonctions de résident. Le missionnaire habite Hanavavé. Ce mouillage, où s'est perdue la goëlette de l'Etat la *Mésange*, n'est pas aussi sûr que celui d'Omoa ; pour y entrer à la voile, il faut se défier du courant qui porte sur les roches à droite ; mais la baie offre un aspect remarquable grâce aux falaises si hardies qui limitent ses abords au Nord et à ce défilé dont l'ouverture béante s'ouvre d'une part sur les terrains vagues de la côte et de l'autre sur la profonde vallée d'Hanavavé. Quand on passe en bateau devant ce paysage, l'effet est saisissant ; c'est un splendide décor d'opéra.

Les baies qui m'ont le plus attiré, en dehors de celles

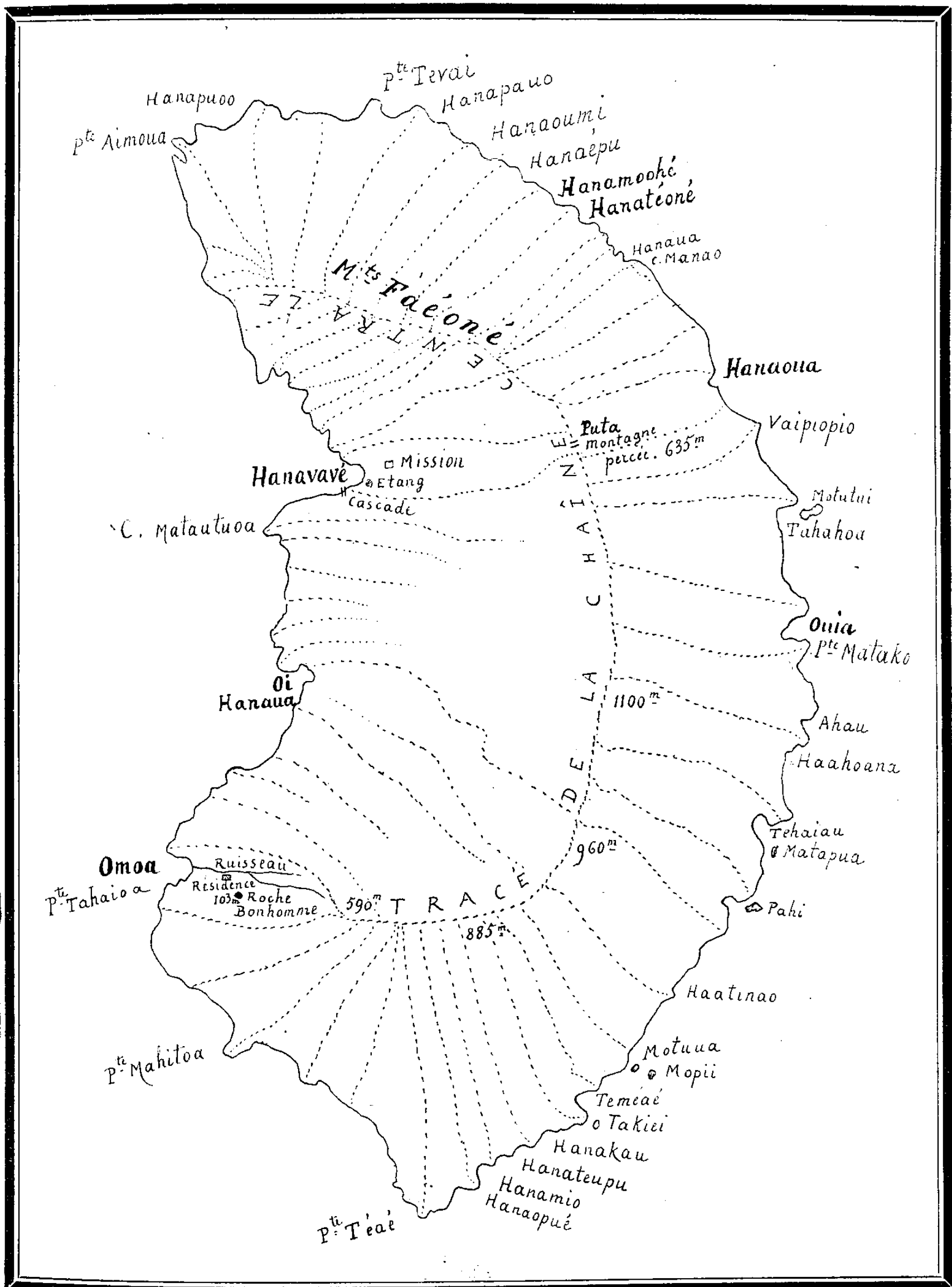
d'Omoa et d'Hanavavé que je connais dans tous leurs coins et recoins, sont celles de Oi et de Hanaoua.

Fatu-Hiva est l'île sacrée des Marquisiens ; Hanaoua sert, depuis un temps immémorial, de sépulture aux principaux chefs et aux grands prêtres. Le *tapu* le plus sévère défend encore effectivement les mystères des ravins et des montagnes d'Hanaoua... Malheur à l'imprudent qui chercherait à se glisser au milieu des sépultures pour en retirer quelque bibelot kanaque !

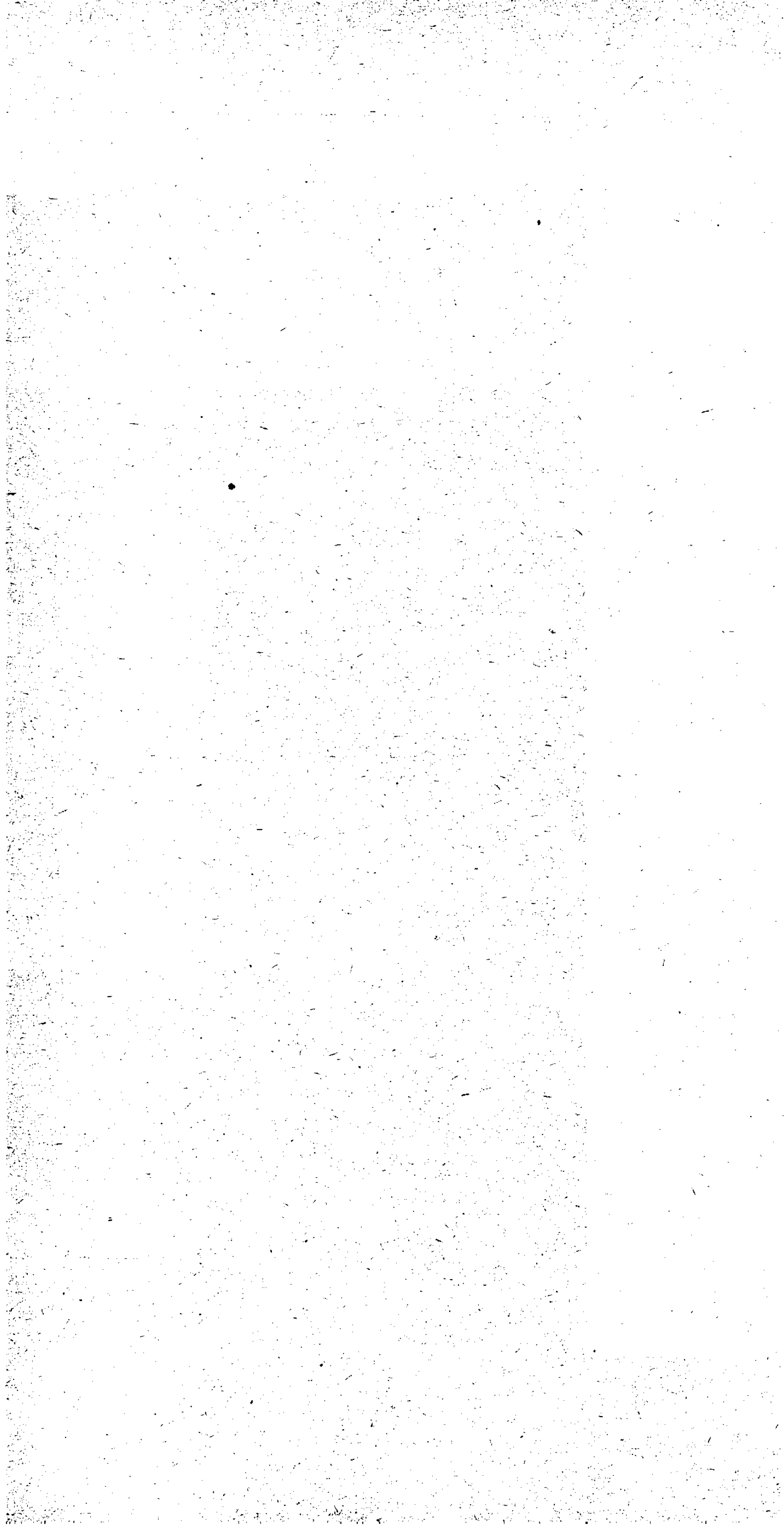
Oi a été, dix-huit mois avant notre arrivée, le théâtre d'une scène de sauvagerie épouvantable. Les gens d'Hanavavé s'y transportèrent une nuit, « *par vengeance de guerre* », et y surprirent quatre hommes et trois femmes qui furent égorgés et en partie mangés. Une de ces trois femmes traînait à sa suite, en fuyant, un petit enfant d'un an ; les Hanavaviens l'emportèrent. Sur la route, ils rencontrèrent une vieille qui avait eu, dix ans auparavant, son fils dévoré dans la baie de Oi. Cette mégère se jeta comme une bête fauve sur le pauvre bébé, et lui coupa un pied avec ses dents.

De pareils exemples prouvent assez la sauvagerie de ces Marquisiens, qui me paraissent rebelles à toute civilisation, et disparaîtront un à un avant de subir l'empire de nos habitudes.

Tiki, à la tête grimaçante, aux bras croisés ou tenant son menton dans la main, idole de leurs aïeux et symbole de la force brutale, est toujours le dieu de la plupart des Marquisiens. Ils ont bien la notion d'un être infini et surtout d'un au-delà inconnu où les âmes doivent se rencontrer un jour, mais l'espoir du bien, la tendance à l'immortalité heureuse leur échappent ; les manifestations de ce monde supérieur ne



CROQUIS DE L'ILE FATU-HIVA, d'après le journal de l'auteur
 (Les montagnes sont indiquées au pointillé.)



sont que des méchancetés de revenants. Leurs traditions mériteraient une étude spéciale ; celle du déluge est répandue dans toutes les îles, et a toujours la même base quoique les développements diffèrent sensiblement dans les récits du phénomène : les Dieux, irrités contre les hommes qui avaient cessé de remplir leurs devoirs envers eux, résolurent de les noyer tous en ébranlant la terre et en la renversant dans les eaux. Quelques humains échappèrent au désastre en montant en pirogue.

Ils se font une idée assez exacte de la formation des archipels polynésiens. Pour eux, les îles sont ces points culminants que la mer, dans sa fureur, n'a pu engloutir, ou que les éruptions volcaniques ont élevés au-dessus des ondes, au moment du grand bouleversement du monde.

Les peuples océaniens, sauf les habitants de l'île de Pâques, n'ont aucune tradition écrite. Leur histoire est renfermée dans leurs chants de oupa-oupa ou dans les discours de ces sorciers kanaques dont les derniers ne tarderont pas à succomber sous le poids des ans. Il est très difficile de saisir nettement quelques points de ces racontars du bon vieux temps. Ce qui m'a surtout frappé, en questionnant les anciens prêtres des Dieux à Hanavavé et à Omoa, c'est leur grande mémoire. Ils ont, d'ailleurs, pour suivre le fil des généalogies et des traditions, un moyen mnémotechnique assez curieux. Il consiste en un faisceau de cordelettes en fibres de coco, avec une foule de nœuds de grosseurs différentes, chacun d'eux rappelant un homme ou un événement important depuis la création de la terre, laquelle est figurée à l'extrémité de cette espèce de martinet par une boule en fils tressés. Quand un prêtre, jadis, se sentait gravement malade, il appelait auprès de lui son fils ou un ami

ayant toute sa confiance et il s'enfermait avec lui dans sa case pendant quelques jours, pour l'initier à tous les secrets de la corde mnémotechnique. Ils ne sortaient même pas pour prendre leur nourriture dehors, ayant eu soin de faire à l'avance dans leur maisonnette une grosse provision de popoi, et l'entrée de leur réduit était interdite par un *tapu* spécial à tous les habitants du village, même aux hommes. Les femmes, en temps ordinaire, ne pouvaient jamais, du reste, pénétrer chez le serviteur des Dieux ; la compagne du prêtre demeurait elle-même dans une case séparée.

Ces prêtres avaient toute une hiérarchie à part. Le grand-prêtre était généralement un chef puissant regardé par tous comme inviolable et revêtu d'un caractère sacré, presque dieu lui-même. D'un geste il ordonnait la guerre, et les sacrifices humains dépendaient de ses caprices. Il commandait aux prêtres sacrificateurs et à de jeunes initiés destinés à devenir prêtres à leur tour et le plus souvent astreints au célibat pendant plusieurs années. Pour entrer dans cette classe privilégiée, il fallait réunir certains droits de naissance ou avoir été reconnu *inspiré des Dieux* par le peuple ; Atua, esprit supérieur et invisible, devait « avoir pénétré en vous et s'être logé dans vos entrailles... »

Les inspirés répandaient la terreur autour d'eux ; ils se mettaient le plus souvent en état de délire furieux en absorbant de fortes doses d'eau-de-vie de coco, et dans leur ivresse tenaient des discours insensés aux profanes qui les proclamaient prêtres. C'était une caste d'hommes influents et de roués.

Après un dîner chez le résident, j'eus le désir, certain soir, de visiter tous ces endroits *tapu*, places des sacrifices et sépultures, dont il m'avait parlé ; on ne pourrait, à

Omoa, chercher à les voir pendant le jour sans commettre une sorte de « sacrilège kanaque ».

Je me glissai donc, vers minuit, hors de la *résidence* où j'avais ma chambre, vêtu d'une simple ceinture du pays ou *houmi*, courant à travers les brousses comme un indigène, avec un guide qui en connaissait toutes les cachettes. La lune, à son premier quartier, n'éclairait que très faiblement la montagne; on ne pouvait, d'ailleurs, me reconnaître à mon accoutrement.

L'homme que j'avais pris pour m'accompagner dans cette promenade nocturne, était un naturel de Rarotonga, (archipel de Cook), et ne partageait en rien les superstitions des Kanaques des îles Marquises. Il se moquait, comme moi, du *tapu* le plus redoutable.

Il nous fallut gravir la montagne et suivre la crête du contre-fort qui entoure la vallée d'Omoa au nord. Nous avions à faire une marche de plus d'une heure à travers les hautes herbes et les arbustes épineux, n'ayant en somme pour nous garantir contre leurs atteintes qu'un pagne en *tapa*; mais l'air était tiède après une journée brûlante et, en dépit des ronces qui nous déchiraient parfois au passage, nous étions heureux de marcher sans être rôtis par le soleil.

Arrivé devant un tronc d'arbre mort, tout blanchi par le temps et les pluies, mon guide me fit signe d'abandonner le sentier et nous nous enfonçâmes dans les fourrés où je trouvai plusieurs roches disposés en pierres tombales supportant, à l'air libre, des crânes parfaitement conservés. J'en pris trois que je mis dans un sac de toile à voile dont je m'étais muni, en y joignant une idole en bois, d'une antiquité incontestable, que j'aperçus sous les racines d'un arbre. Ces *tikis* en bois sont les divinités protectrices des

lieux *tapu* et non des fétiches que les Marquisiens adoraient. Ils ne rendaient un culte extérieur qu'à des images grossières taillées dans les pierres dites *de sacrifice* et placées au centre des *paépaés* sur lesquels on immolait les victimes.

Au premier chant des coqs sauvages, je rentrai à la résidence, sans incident. Personne ne s'était aperçu de mon escapade.

Comme je racontais au résident les détails de cette excursion nocturne et lui demandais ce qu'il pensait vraiment des rigueurs du *tapu* aux îles Marquises, le sous-lieutenant prit un air grave et me raconta plusieurs faits qui démontrent que cette interdiction a encore beaucoup de force à Ivaoya et à Fatu-Hiva.

Un exemple entre cinquante : les baleinières et les pirogues sont *tapu* et défendues aux femmes. Il y a quelques mois, un chef s'aperçut que la loi sacrée avait été transgressée par une malheureuse qui, surprise près de la mer par une bourrasque, s'était retirée dans une embarcation mise à sec sous un hangar et y avait allaité son enfant. Ce chef fit brûler toutes les baleinières qui se trouvaient au même endroit, comme étant souillées par suite de la violation du *tapu*, et la pauvre femme fut tuée le lendemain, par derrière, d'un coup de hache sur la nuque ; pas une voix ne s'éleva dans la tribu pour blâmer cette exécution sommaire.

Quelques mois plus tôt, cette femme, avant la naissance de son enfant, était elle-même protégée contre tout accident par un *tapu* des plus touchants. Les naturels des Marquises sont sensibles à la décadence de leur race et l'attente d'un enfant est une véritable joie pour tout le village. La future maman est choyée au possible.

Le hasard m'amena, dans une de mes promenades au fond de la vallée d'Omoa, à passer devant la case du dernier grand prêtre de l'île. J'avais déjà eu l'occasion de le rencontrer plusieurs fois et nous avons causé ensemble assez amicalement. Il m'estimait particulièrement parce que je m'exprimais assez bien dans la langue de son pays et que je m'intéressais vivement aux mystères du culte antique des Maoris; j'étais, pour lui, un philosophe de bonne composition, et il me traitait avec égard.

En me voyant paraître au seuil de sa maisonnette *tapu*, il sourit dans sa barbe blanche et me fit un grand discours sans bouger du coin où il se tenait étendu pour fumer la pipe. Il me dit, sur un ton convaincu, qu'il avait rêvé que l'esprit d'Atua était entré dans ma poitrine...

Ce compliment si flatteur m'était bien dû, car j'avais pris soin la veille, en le voyant à la résidence, de lui raconter très sérieusement tout ce que je savais sur les sacrifices humains aux Marquises; mon érudition kanaque avait frappé le bonhomme.

M'invitant à entrer dans sa case, le vieux grand prêtre se leva, vint à moi en me tendant aimablement la main, et me pria de me coucher à la mode marquisienne sur cet horrible lit de Procuste que l'on trouve dans toutes les habitations des îles. A l'une des poutres de la toiture étaient suspendus le collier en défenses de sanglier et la coiffure des sacrifices, objets devenus presque introuvables aux Marquises. Je demandai au *taua* de mettre son bandeau sacré et son collier, puis de me narrer à sa façon l'histoire de la création du monde. — Me faisant comprendre qu'il était souffrant et trop fatigué pour entreprendre de traiter un sujet aussi important, le vieillard alla chercher la coiffure

dont il ornait sa tête pour assister aux terribles sacrifices « avant l'arrivée du Dieu des chrétiens », la posa sur mon front, et entourant mon cou de son collier s'exprima en ces termes : « Tiens, mon ami, toi qui causes avec un vieux, au lieu de te moquer de ses infirmités, tu es un homme bon et sage. Je vais bientôt mourir, le temps des Dieux que je sers est sans doute passé ; prends ces *kaohs* (présents), en souvenir du prêtre d'Omoa, mais cache-les bien ! »

Je mis ces *trésors* sous mon veston de flanelle, les dérobant aux regards des Kanaques, et revins triomphant chez le résident, qui m'avoua avec dépit n'avoir jamais pu se procurer les deux objets rarissimes que je devais à un bout de causerie avec le taua. Ce même jour, le grand chef de l'île Fatu-Hiva, mon ami Tama, me fit cadeau d'un tambour de forme très ancienne, orné de vertèbres humaines sculptées.

Pendant notre séjour en rade d'Omoa arrivèrent deux baleiniers américains, le *Reinder* et le *Mabel* de New-Bedford, que je visitai avec plaisir, n'ayant encore jamais vu de bâtiment armé pour la pêche à la baleine. Les capitaines nous reçurent parfaitement, et nous montrèrent des collections d'instruments de pêche, harpons de tous modèles et fusils à balles explosibles, puis les fourneaux et les cuves servant à l'extraction de l'huile. L'adoption de nouveaux modes d'éclairage, des essences minérales surtout, ayant supplanté l'usage autrefois très répandu de l'huile de baleine, les armements pour cette pêche sont devenus très rares en Europe. En France on n'en fait plus, voire même à Saint-Malo. Les Américains continuent seuls ce commerce, aussi pénible qu'aléatoire, car les baleines deviennent très rares en dehors des régions polaires. J'ai vu cependant

quelques cachalots dans l'Océanie centrale, au milieu des passes de l'archipel Tonga notamment, et toute une bande de baleines sur les côtes du Chili ; cette intéressante famille composée du père, de la mère et de trois petits, a suivi le *Mistral* pendant six jours, s'amusant à passer et à repasser continuellement sous la quille du navire avec une vitesse prodigieuse. L'officier chargé des canons-revolvers sollicita l'autorisation d'essayer la portée de ces engins aux dépens des monstres marins, mais le commandant défendit qu'on leur fit aucun mal.

Je tenais, avant de dire adieu à Fatu-Hiva, à profiter d'une belle nuit pour faire par terre le trajet d'Omoa à Hanavavé. Je décidai le sous-lieutenant résident à m'accompagner, et il se fit suivre d'une escorte de Kanaques chargés de cocos destinés aux rafraîchissements pendant la route.

Le chemin n'est pas encore terminé et le voyage est difficile de nuit, mais je n'hésitai devant aucune des objections de mon compagnon car la chaleur était alors si accablante pendant le jour qu'elle nous aurait privés de tous les charmes de l'excursion. Le ciel était, d'ailleurs, d'une pureté merveilleuse quand nous partîmes à minuit.

J'étais enchanté de voir l'intérieur de cette île fortunée, par un clair de lune tellement intense que les côtés éclairés de la route semblaient soumis à des projections de lumière électrique ; tous les détails de la montagne se détachaient avec une netteté parfaite ; des bois épais couvrent ses flancs, des champs d'ananas sauvages s'étalent sur les plateaux. Partout, à côté et au-dessus de nous, la végétation tropicale s'épandait riche à l'excès, envahissant les pitons, profitant de la moindre fissure dans le roc, du plus léger apport de terre, pour y enfoncer ses racines et s'élever

trionphante parmi ces masses granitiques étrangement convulsées, caractéristique des paysages marquisiens. Les fougères arborescentes, peu communes dans nos possessions françaises de la Polynésie, poussent plantureusement au cœur de Fatu-Hiva, en pleine montagne.

Au centre de l'île, après bien des montées pénibles et des descentes vertigineuses, la route s'arrête brusquement au-dessus de la vallée d'Hanavavé. On est entouré là de précipices en forme d'entonnoir et profonds de plus de mille mètres. Vus de nuit, à la lueur blanche de la lune, ces gouffres étaient fantastiques.

Après avoir franchi une dernière colline, nous avons enfin rejoint le bord de la mer en nous laissant glisser tout le long d'une falaise, sur une pente extrêmement rapide et revêtue de galets qui se détachaient du versant sous notre poids.

Il était quatre heures du matin.

Les Kanaques du village, éveillés par les appels que notre escorte avait poussés du haut de la montagne, (cri particulier : « Ouhi ! ouhi ! » qui s'entend à de grandes distances), nous attendaient au bas des falaises avec une baleinière qui nous conduisit à terre devant la maison du chef. A quelques pas de là se trouvait un étang d'eau douce où je pris un bain délicieux qui me remit immédiatement des fatigues de cette nuit blanche.

On nous reçoit dans la case... Le résident, qui ne partage pas mon enthousiasme pour les marches, va s'étendre immédiatement sur une natte et y ronfle au bout de cinq minutes. Je l'abandonne pour aller rendre visite au missionnaire qui m'invite à prendre une tasse de café ; il met dedans le contenu d'un œuf cru et m'engage à avaler ce

brevage. Le mélange du brave abbé est certainement très réconfortant, mais, en toute franchise, il ne flatte pas le palais ; c'est détestable !

Après avoir parcouru la vallée d'Hanavavé qui, large et très profonde, est habitée sur toute sa longueur, je voulus escalader la montagne pour me rendre à Anaoua, la baie sacrée. Je désirais profiter d'un passage que les Kanaques appellent la « *puta* » (trou), sorte de lucarne percée dans la chaîne centrale de l'île. Le missionnaire m'en dissuada.

Il m'assura que cette entreprise était beaucoup plus dangereuse que l'escalade des falaises d'Hanatéténa à Tahuata, et qu'aucun européen n'avait pu la tenter. Il faut, pour parvenir à la *puta*, à 800 mètres de hauteur, grimper le long de la muraille à pic de la montagne, sans aucun secours. Tantôt on monte verticalement et tantôt on rampe sur une corniche de deux pieds de largeur, sans avoir rien autour de soi pour se soutenir. Avant d'arriver à la trouée, on doit se hisser à force de bras, et à plusieurs reprises, sur des grandes lianes dont l'une a plus de quarante mètres de longueur. Les Kanaques sont d'intrépides montagnards, d'une force sans égale dans les exercices du corps ; le missionnaire d'Hanavavé n'en connaît pourtant que trois, entre autres un mutoi, qui aient l'habitude de passer par la *Putu* pour aller à Anaoua.

Ne voulant pas, aussi inutilement, risquer de me rompre le cou, je pris le parti de faire comme le commun des mortels et de me rendre à Anaoua par mer, en contournant la partie septentrionale de l'île. Le missionnaire me prêta sa baleinière et le résident mit à ma disposition un équipage de huit Kanaques, bons marins, que dirigeait un mutoi chargé de l'aviron de queue.

Nous avions vent debout, plus de quatre heures de voyage pour aller jusqu'à Anaoua, et la mer était très forte ; mais les Kanaques sont des *canotiers* hors ligne, et notre coque de noix fit merveille au milieu des grosses lames écumantes qui rejaillissaient des roches avec fracas.

J'avais pris la précaution d'emporter un coco plein de tafia et j'en distribuais de temps en temps à mes matelots qui, pour une gourde de plus, auraient bien ramé pendant vingt-quatre heures.

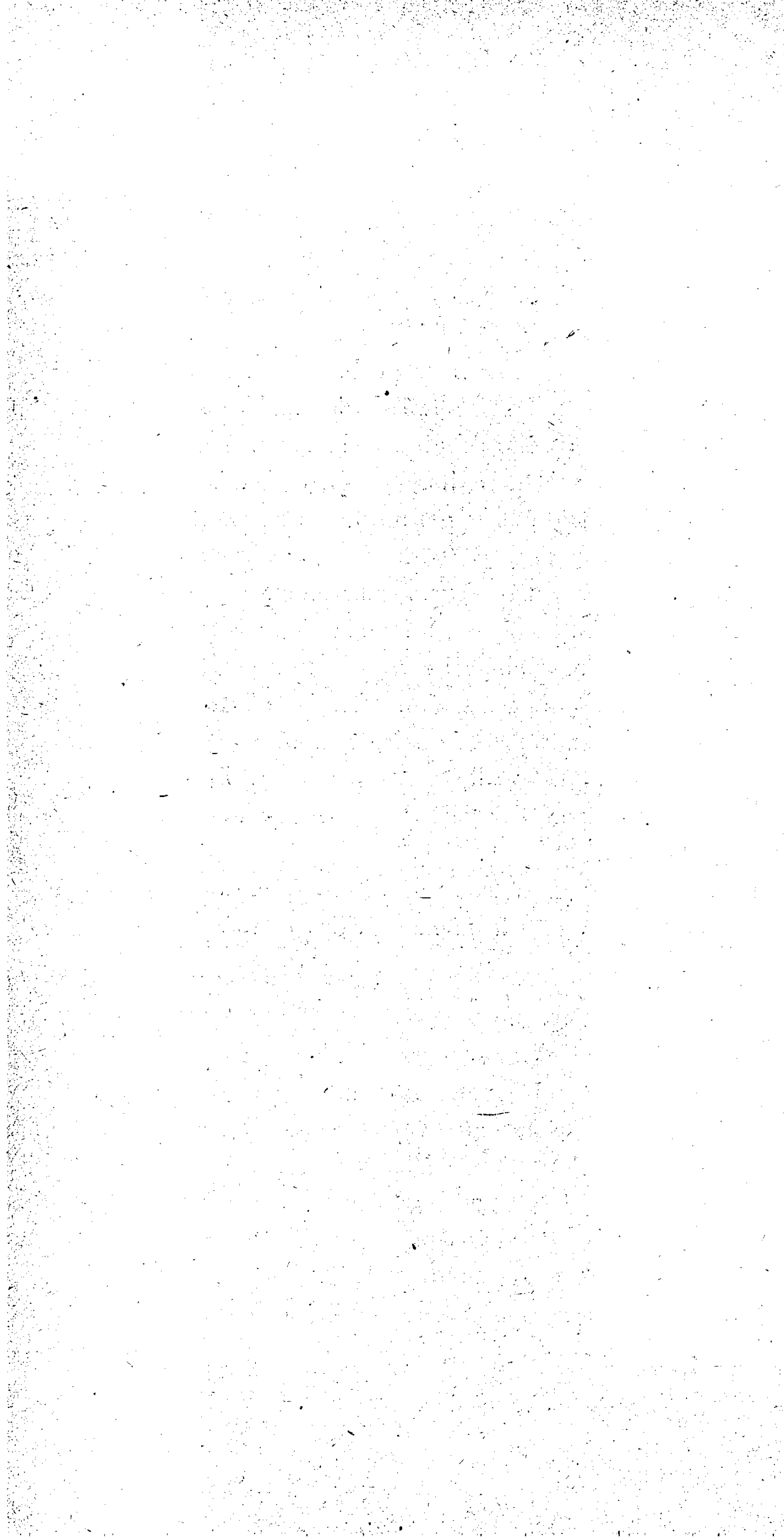
Les villages d'Hanamohoé et d'Hanatéoné ne nous arrêtent que quelques moments ; les arbres à pain n'ont rien produit sur la côte Est, cette saison, et les gens valides ont tous émigré à Hanavavé. L'accostage à Anaoua est très dur, mais je tiens à descendre. Malgré les *rouleurs* qui secouent notre embarcation à la rompre, je saute à terre et je contemple les hauteurs qui cernent la baie, ces fameuses collines *tapu* où sont cachés les crânes des chefs principaux qui se sont succédé dans l'île, de père en fils. Je regrettai vivement de ne pouvoir passer la nuit dans ces solitudes pour visiter, sans être vu, les fameuses sépultures, mais j'étais fatigué par mes vingt-quatre heures de pérégrinations sans relâche et j'avais promis au résident de rentrer à Anavavé vers minuit pour le tirer d'inquiétude. Cet excellent homme n'aime pas beaucoup les parties en canot par grosse mer et les redoute également pour ses amis.

Je pris le temps de voir les cases de la baie qui sont misérables et remplies de Kanaques affligés, les uns de la lèpre léonine, au *facies* repoussant, les autres de la lèpre mutilante également horrible. Pendant ce temps mes matelots dévoraient gloutonnement leur popoi, tout en faisant cuire pour mon dîner, sur des cailloux brûlants, un poulet

étique, cadeau de la chefesse d'Anaouha. La plus belle chefesse du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

En remontant dans ma baleinière pour revenir à Anavavé je tombais de sommeil. Je me contentai d'adresser quelques recommandations aux Kanaques et, sans plus me soucier du danger, je m'endormis au fond de l'embarcation malgré les furieux sauts de carpe qu'elle faisait sur la lame. Vers onze heures du soir des cris m'éveillèrent. Notre baleinière était entourée de pirogues de pêche portant toutes à l'avant, sur un plateau, un brasier ardent dont les lueurs attiraient les poissons, aussitôt harponnés avec une merveilleuse dextérité. Cette scène de nuit frappa mon imagination ; je me rendormis et j'eus un rêve singulier. Je me retrouvai à Paris, à la première représentation d'un opéra dont j'avais écrit le livret, et devant mes yeux défilaient, au milieu des bravos des spectateurs, une flottille marquisienne tout illuminée dont les marins chantaient triomphalement quelques refrains de oupa-oupa...

Ce fut ma dernière promenade aux îles Marquises. Nous allions, en effet, rentrer dans le monde civilisé et voir le Pérou.



CHAPITRE XIII

SÉJOUR AU PÉROU

Relâche au Callao. — La cité des rois. — Un pays ruiné par la guerre. — Souvenirs de la lutte entre le Pérou et le Chili. — Batailles navales. — Mathé et Coca. — Le Pérou d'autrefois. — Poétique figure. — L'Amazonie péruvienne. — Départ pour Guayaquil.

En arrivant dans les parages du Pérou nous remarquâmes, sur un espace de près de cent lieues marines, un phénomène des plus curieux. La mer, devenue noire à l'approche des terres, était couverte de longues traînées de mousse blanchâtre dont chacun cherchait à expliquer l'origine. Les uns prétendaient que c'était du guano détaché des rochers, les autres affirmaient que c'était du frai de poisson. Le microscope du docteur donna raison à ces derniers.

Nous pûmes recueillir de l'eau de mer dans laquelle se trouvait en suspens un paquet de cette espèce de mousse. Une gouttelette, grosse comme la moitié de la tête d'une épingle, fut soumise au microscope. Nous vîmes distinctement

se détacher dans cette particule une douzaine de poissons entourés d'une raie rousse et de forme parfaitement déterminée; on distinguait même à travers leur enveloppe transparente les organes de la respiration.

Peut-on se figurer, d'après ce fait, l'immense quantité de poissons qui peuplent les abords des côtes du Pérou ?

Aussi ce pays est-il fréquenté, plus que tout autre, par les oiseaux de mer dont les troupes innombrables s'établissent sur les îlots et rochers à fleur d'eau du littoral, et procurent au Pérou une de ses plus grandes richesses, le *guano*.

Avant d'entrer dans la rade du Callao, nous passâmes devant l'île San-Lorenzo, triste amas de dunes, entourée d'écueils recouverts d'une couche grise de guano.

Un phare domine l'île de San-Lorenzo, juché sur un sommet rocheux, à plus de six cents mètres de hauteur.

Notre relâche au Callao ne devait durer que quelques jours; je fus obligé de consacrer une partie de ce temps à des occupations peu distrayantes, mais n'en fis pas moins de fréquentes excursions à terre. Le Callao n'offre rien de bien particulier à noter. Comme tous les grands ports de l'Amérique du Sud, c'est une ville cosmopolite sans caractère.

On y achète et on y vend. — Pas de couleur locale... quelques danses espagnoles dans les rues borgnes le soir, au son de nombreuses boîtes à musique; des maisons au toit plat et au balcon couvert, avec des murs en lattes assez élastiques pour résister aux tremblements de terre; une population misérable formée de races bizarrement croisées, Indiens, Nègres, Chinois, Européens de toute provenance, grouillant au milieu de rues sales que l'on arrose de chlore pour en chasser la fièvre jaune... Voilà le Callao

comme ville ; comme port, cette place est des plus importantes.

A Lima, c'est tout autre chose.

Quoique bien déchue de son antique splendeur, la *Cité des rois* est encore une des villes les plus remarquables de l'Amérique du Sud. On va du Callao à Lima en vingt minutes, par un chemin de fer qui conduit le voyageur au centre même de la capitale.

Construite sur un plateau, la ville de Lima jouit d'un climat d'une douceur exceptionnelle. L'hiver ne s'y distingue de l'été que par des brumes qui ne refroidissent pas très sensiblement l'atmosphère. Les tremblements de terre jettent de temps en temps une certaine panique chez les habitants, mais leurs effets ne sont jamais bien terribles.

Je me suis souvent promené en flâneur dans les rues de Lima qui se coupent toutes à angle droit, déterminant des quartiers d'une régularité parfaite. Après notre long séjour aux îles Marquises j'éprouvais une singulière satisfaction à revoir des êtres civilisés et des monuments, à visiter une ville qui évoque tant de souvenirs. Je ne manquais jamais d'aller le soir faire un tour sur le pont du Rimac, où les jeunes gens viennent prendre le frais, et d'examiner, avant de rentrer à l'hôtel, les boutiques illuminées de la *Plaza mayor* ; sur cette place se trouvent la cathédrale élevée par Pizarre, le palais du gouvernement et d'anciens et curieux hôtels soutenus par d'épais piliers se développant en arcades. Le centre de la place, qui est très vaste, forme square ; au milieu des bosquets, s'y détachent une élégante fontaine et des statues en marbre blanc. Dans les rues, je m'arrêtais souvent devant les églises, les couvents, et quelques demeures particulières dont l'architecture dénote la

plus haute antiquité ; les façades en sont très artistement fouillées ; au centre des colonnes torsées, des sculptures hardies qui les décorent, s'élèvent des images de saints d'une physionomie peu avenante.

Je n'essaierai pas ici de décrire la vieille ville de Lima, qui tend, d'ailleurs, à disparaître, les palais des premiers conquérants étant remplacés à mesure que le temps les abat par des constructions d'un goût tout moderne. Les jolies pages de Max Radiguet sur les couvents de la curieuse cité de Pizarre m'ont ravi à un tel point que je ne chercherai pas à reprendre les sujets traités par ce fin lettré dans son « *Amérique Espagnole* » ; je me contente de renvoyer à cet ouvrage les lecteurs qui voudraient avoir une idée complète du Pérou d'autrefois.

« *Limena Carinosa* », dit-on dans l'Amérique du Sud ; « la Liménienne est charmante », et jamais compliment ne fut plus juste ; mais je reproche un faible à ces gracieuses filles du Pérou, une manie, leur abus de la poudre de riz. La consommation de *veloutine* doit être vraiment extraordinaire à Lima.

Lors de notre passage au Pérou, les femmes du pays, dont l'ardent patriotisme vaut celui de leurs époux, avaient cessé de s'habiller à *la française* et de porter des toilettes brillantes. Peut-être cette réforme somptuaire eut-elle surtout pour motif une sage raison d'économie. — *Tapadas* ou grandes dames avaient également repris l'ancienne mante de laine noire qui enveloppe toute la tête et dont l'un des pans est négligemment rejeté sur l'épaule.

Les élégantes la portent en crêpe de Chine ; elle est de couleur noire pour la rue, blanche et souvent tout en dentelle pour la maison.

La société liménienne est particulièrement affable pour les étrangers, et j'ai reçu dans plusieurs maisons de la capitale des témoignages de sympathie que je n'oublierai jamais.

Les Français qui résident au Pérou sont assez nombreux pour former une colonie bien distincte ; les magasins tenus



JEUNE FILLE DE LIMA

par nos compatriotes abondent à Lima. Dans la rue principale ou *rue des marchands*, on ne voit que des noms français.

L'*Hôtel Cardinal* et l'*Hôtel de France et d'Angleterre*, les meilleurs de la ville, sont dirigés par des Parisiens. Les Liméniennes, pour toutes les questions de mode, n'ont con-

fiance qu'en notre bon goût ; j'ai vu beaucoup de jeunes femmes de la société à l'heure de la promenade, avant le dîner, allant faire leurs emplettes chez les parfumeurs, chez les bijoutiers et aussi chez certain libraire qui venait de recevoir par le courrier les derniers romans parus, rien que des ouvrages écrits en français. Les Liméniennes de la classe riche ont toutes vu Paris pendant les Expositions universelles, et s'expriment parfaitement en notre langue.

Rien de plus gai que ces réunions de femmes sur la *Plaza mayor* ; les groupes s'abordent en caquetant, avec de beaux rires sonores et des embrassades sans fin. Entre dames, on se dit bonjour en se frôlant joue contre joue, bien délicatement pour ne pas enlever la veloutine et la pointe de fard...

Les Liméniens étaient jadis fous de plaisir et ne pensaient qu'aux bals et aux courses de taureaux ; mais ils viennent de passer par de terribles épreuves qui les ont ruinés en partie, la guerre suivie de la révolution.

Le Pérou se relève avec peine de la lutte meurtrière qu'il a soutenue avec la Bolivie contre le Chili et dans laquelle, malgré les efforts de ses généraux, des défaites successives, sur son propre territoire, à Pisagua, à Dolores et à Tarapaca, à Tacua, à Arica, à San Juan et à Chorillos, enfin à Miraflores aboutirent à l'occupation de Lima et à une crise commerciale désastreuse.

La guerre entre les deux républiques américaines a surtout été remarquable sur mer, où plusieurs combats des plus brillants ont fait valoir, à un degré égal, le courage et l'habileté des officiers qui dirigeaient leurs flottes. L'affaire d'Iquique et celle d'Angamos resteront célèbres dans les annales maritimes.

La journée d'Iquique (21 mai 1879), suivit d'un mois la déclaration de guerre.

Deux navires en bois, la corvette *Esmeralda* et la goëlette *Covadonga*, à peu près hors de service, avaient été laissés devant Iquique par l'amiral chilien Rebolledo avec la mission de maintenir le blocus de ce port, tandis que le reste de l'escadre se dirigeait vers le Callao pour offrir la bataille aux Péruviens. Les cuirassés péruviens le *Huascar* et l'*Independencia* furent envoyés dans les eaux d'Iquique par le président Prado qui espérait surprendre les deux bâtiments chiliens ; en les apercevant, dans la matinée du 21 mai, don Arturo Prat, commandant de l'*Esmeralda*, et don Carlos Condell, commandant de la *Covadonga*, tinrent conseil, et décidèrent avec leurs états-majors de combattre jusqu'à la mort plutôt que de se rendre.

L'*Esmeralda* avait une machine en si mauvais état qu'elle pouvait à peine évoluer ; la *Covadonga* n'avait que quelques hommes d'équipage.

Le *Huascar* s'avança sur l'*Esmeralda* tandis que l'*Independencia* poursuivait la goëlette.

Arturo Prat, avec un sang-froid admirable, dirigea contre le monitor tous les feux de son artillerie mais sans pouvoir entamer le blindage qui le protégeait, tandis que sa corvette était percée à jour par les boulets ennemis. Voyant que l'*Esmeralda* tenait vaillamment la mer en dépit des bordées furieuses que lui envoyait le *Huascar*, le commandant Michel Grau résolut d'en finir et de percer la corvette avec l'éperon de son cuirassé. Deux fois la manœuvre du *Huascar* fut habilement évitée par l'*Esmeralda* ; à la troisième, le commandant Prat croyant que son navire était définitivement perdu, s'élança sur le pont du *Huascar*, au moment

de l'abordage, suivi du lieutenant Serrano et d'un matelot, appelant à lui tous les siens. Malheureusement les deux bâtiments, qui n'étaient pas sérieusement engagés, vinrent alors à se séparer et l'équipage de l'*Esmeralda* ne put suivre son chef. Après une lutte héroïque contre les Péruviens qui se trouvaient sur le pont du monitor, les trois Chiliens restés seuls furent mitraillés par les hommes placés à l'intérieur du réduit central qui les visaient à la distance de quelques mètres. Excités par ce spectacle, les braves marins de l'*Esmeralda* résistèrent jusqu'au moment où leur vieille corvette reçut un terrible coup de bélier qui entr'ouvrit ses flancs ; elle s'abîma alors dans les flots à leurs cris répétés de « Vive le Chili ! »

Pendant ce temps l'*Independencia* serrait de près la petite *Covadonga*, qui tournait autour du colosse, répondant fièrement à toutes les décharges des Péruviens avec ses deux petits canons, impuissants à percer un cuirassé, mais si bien pointés qu'ils causaient de grands ravages dans l'équipage ennemi occupé aux manœuvres sur le pont. Don Carlos Condell se serait pourtant inutilement dévoué avec les quelques braves qui l'entouraient, comme son camarade Prat, s'il n'avait eu un éclair de génie ; très maître de lui et ayant une grande expérience de l'hydrographie de ces parages, confiant d'ailleurs dans le faible tirant d'eau de sa goëlette, il se rapprocha tout à coup de la côte, passant sans aucune avarie au-dessus d'un fond de roches et entraînant l'*Independencia* derrière lui. La frégate tomba dans le piège et vint s'abîmer sur les récifs ; complètement désemparé, incapable d'opposer désormais aucune résistance, le grand navire fut achevé par les deux canons de la *Covadonga*, qui semblait se jouer au milieu des roches

sous-marines. Le *Huascar* accourut bien au secours de l'*Independencia* après avoir coulé l'*Esmeralda*, mais la frégate était déjà perdue sans ressource et la *Covadonga* hors d'atteinte.

La victoire navale d'Iquique encouragea les Chiliens à poursuivre une guerre qui semblait devoir tourner contre eux, à ne considérer que leur infériorité numérique, très sensible au début des hostilités ; celle d'Angamos décida de leur succès définitif en leur livrant le monitor le *Huascar*.

Le commandant Grau, après s'être signalé à Iquique, était devenu le véritable chef de la flotte péruvienne en tenant continuellement la mer et en infligeant à ses adversaires des pertes sensibles sur la côte septentrionale du Chili ; la capture du vapeur chilien *Rimac* qui portait un escadron de cavalerie, avait mis le comble à sa réputation et justifié la faveur dont l'avait honoré le gouvernement de Lima en l'élevant à la dignité de contre-amiral. Le combat d'Angamos, pendant lequel il perdit la vie, fut le couronnement de sa belle carrière de patriote, mais infligea le coup de grâce au Pérou. Dans cette affaire, Grau se retrouva en face de Latorre, l'ancien commandant de la canonnière chilienne *Magellanes*, qui, trois mois avant, avait osé tenir tête au *Huascar* en attendant l'arrivée du cuirassé le *Cochrane*, pour protéger le *Matias Cousino*, transport de la marine chilienne activement poursuivi par le monitor. Latorre pouvait, cette fois, lutter à armes supérieures contre son rival, car le cuirassé chilien *Cochrane*, dont on venait de lui confier le commandement pour le remercier de ce signalé service, était plus fort que le *Huascar*. — Grau dirigeait la manœuvre de son navire dans la tour blindée du centre, qui servit de point de mire aux canonnières du *Co-*

chrane ; la tour fut mise en pièces et le vaillant défenseur du Pérou, l'illustre marin qui depuis le commencement de la guerre tenait en suspens la fortune des armes, tomba mutilé à son poste de combat. Ses deux premiers lieutenants s'y firent tuer successivement, sans que le courage de leurs hommes faiblît un moment ! Mais après une lutte héroïque, le *Huascar* fut placé entre deux feux, le cuirassé chilien *Blanco Encalada* étant venu à l'aide du *Cochrane*, et les Péruviens durent se rendre non sans avoir, mais vainement, essayé de couler leur vaisseau.

Le souvenir de ces combats si émouvants est resté profondément empreint dans l'esprit des nationaux et même de tous les étrangers installés au Pérou, spectateurs neutres des divers actes du drame qui s'est déroulé devant eux pendant les années 1879 et 1880, et dont le dénouement, au commencement de 1881, fut la prise de la vieille *citè des rois*. Les principaux épisodes de la guerre m'ont été racontés par un de nos compatriotes, chez lequel j'allais causer de temps en temps ; depuis longtemps fixé au Pérou où le retient une importante industrie qu'il a fondée dans le pays, ce témoin oculaire de l'occupation de Lima par les Chiliens, quoique très attaché à sa patrie d'adoption, n'a jamais cessé de vanter devant moi les fortes qualités du peuple chilien et sa modération dans la victoire. — Les Péruviens, me disait-il, se croyaient sûrs du succès, comme nous au début de l'année terrible en France... Leur gouvernement les abusait pour éviter une révolution qui survint, plus funeste, après Miraflores. Vous ne pouvez vous imaginer, maintenant que tout est rentré dans un calme relatif ici, quel désarroi régnait partout. Le peuple, affolé par la capitulation de Lima, se rua sur les maisons des riches et dé-

vasta complètement le quartier des marchands où étaient entassées d'immenses richesses, égorgeant tous ceux qui cherchaient à opposer la moindre résistance, mettant le feu aux maisons après les avoir pillées. La colonie française se distingua pendant ces tristes journées, unissant ses efforts à ceux des autres étrangers pour former des patrouilles et contenir la populace. — L'impuissance du gouvernement péruvien, à ce moment de bacchanale sanglante, fut déplorable ; à vrai dire il n'existait plus. Les Chiliens, au contraire, ont constamment montré, en ces années si dures, beaucoup de respect pour leurs chefs et de confiance dans l'administration de leur pays, sagement organisée. Et tout en s'animant, tant le sujet de la conversation lui tenait au cœur, mon hôte me forçait à avaler certain breuvage qu'il qualifiait de thé américain.

— Vous seriez bien aimable de m'expliquer ce que vous entendez par thé américain, lui dis-je à une troisième rasade, trouvant cette infusion assez désagréable...

— Ignorez-vous donc, me répondit-il, que l'on trouve au Paraguay une herbe appelée *maté*, ou « *Ilex paraguariensis* », définie par Geffroy Saint-Hilaire : une herbe qui procure à tous les Américains du Sud une boisson essentiellement hygiénique, tonique, stimulante sans excès ? un aliment d'épargne plus précieux que le café et l'alcool, le thé, la noix de kola, voire même que la coca de notre cher Pérou ?

— Cette herbe fait-elle l'objet d'un commerce suivi ?

— Parfaitement. On en exporte annuellement du Paraguay plus de cinq millions de kilogrammes et du Brésil et de la République Argentine une quantité à peu près égale... mais d'une valeur moindre. Cette plante croît sans culture et enrichit les gens qui l'exploitent ; un yerbatero intelli-

gent, bien secondé par ses hommes de peine, réalise de 4 à 500.000 francs les bonnes années. Le métier est dur, il faut vivre en forêt, cueillir la *yerba*, la faire sécher, la transporter dans des sacs... mais les ouvriers touchent environ 15 centimes par arrobe de feuilles coupées et grillées, et l'arrobe est payé au yerbatero par les marchands en gros à raison de 4 fr. à 4 fr. 50. Vous ne me paraissez pas très amateur de maté ; j'étais comme vous en arrivant au Pérou et je m'y suis fait. Je trouve très délicat l'arôme de ce breuvage, qui rappelle le foin coupé ; le maté se recommande aux personnes nerveuses qui ont à travailler intellectuellement, il me permet de veiller sans me causer ensuite d'insomnies, et je lui dois ma santé, car c'est le meilleur des remèdes contre l'anémie. Prenez-en d'une manière suivie et vous m'en direz plus tard des nouvelles, si nous nous retrouvons jamais en ce monde...

— Vous avez fait allusion à la *coca*, dis-je à mon interlocuteur, en parlant des aliments d'épargne. Croyez-vous aux merveilleux effets de cette plante péruvienne ? La simple mastication des feuilles de l'*Eritroxylon Coca* suffit-elle, d'après votre expérience du pays, pour voyager pendant plusieurs jours dans les Cordillères sans autre nourriture ?

— Je ne crois pas à la vertu de la coca comme aliment, mais elle insensibilise assez l'estomac pour *tromper la faim* pendant un assez long temps. C'est une substance anesthésique ; d'ailleurs, ses propriétés sont utilisées en médecine, car la *cocaïne* n'est que l'alcaloïde de la coca.

— Pouvez-vous me donner quelques détails sur la récolte de la coca ?

— J'ai assisté, l'année dernière, à la cueillette des feuilles de coca chez un de mes amis, propriétaire d'une *hacienda*

dans la vallée de Santa-Ana. De nombreux ouvriers indiens sont retenus pour la circonstance dans les villages voisins ; ils s'installent autour des *cocales* sous des huttes en bambous ou *rancherías* où ils vivent à la manière sauvage, se contentant des racines de la *montana* et de la viande salée que leur distribue tous les dimanches l'*hacendado*. La plan-



PAYSAN PÉRUVIEN

tation des graines pour former le *cocal*, le repiquage des arbrisseaux, les soins à donner à la plante jusqu'à la maturité des feuilles donnent beaucoup de peine au propriétaire de l'exploitation et à ses aides européens ; les Indiens dont il loue accidentellement les services ne s'occupent que de la récolte des feuilles et de leur préparation au soleil. Il faut que la précieuse feuille soit mise à l'abri de l'humidité pour garder toute sa valeur, et séchée sur des pierres ; on

demande pourtant, dans certaines régions du Pérou, de la *coca pisada* ou coca noircie, mais cette modification s'obtient après un assèchement préalable ; les Indiens font la *pisada* en retournant avec leurs pieds, mouillés d'eau, la *cacha* ou coca verte et sèche.

— Quelle est la valeur actuelle de la coca et comment les Indiens s'en servent-ils ?

— On la paie à l'hacendado, dans la province de Tacna, environ cinquante francs les vingt kilogrammes, mais le cours varie. Les Indiens mâchent continuellement la feuille de coca avec un alcali qu'ils portent dans une courge suspendue à leur cou. Les feuilles sont renfermées dans un sac en cuir. Les peuplades de la *montana*, qui font abus de la coca, attachent une idée superstitieuse à l'emploi de cette plante que leurs aïeux mâchaient déjà avant la conquête espagnole et offraient à leurs divinités dans les cérémonies si bizarres de leur culte séculaire...

L'étude des antiquités péruviennes m'aurait passionné si j'étais resté plus longtemps à Lima ; le compatriote dont je viens de traduire les impressions assez curieuses sur la fameuse *coca* de la *montana*, me conduisit un jour, dans un petit musée où sont rassemblés des *spécimens* des objets recueillis dans les tombeaux des Incas et de leurs sujets, au milieu des vastes nécropoles de la côte, à Ancon et à Truxillo notamment.

A côté des corps des anciens Péruviens, desséchés comme les momies d'Égypte, entourés de sacs en paille tressée qui ne laissent passer que des têtes grimaçantes encore couvertes d'une chevelure épaisse, on retire des *huacas* (sépultures indiennes) quantité d'objets qui leur ont servi pendant leur vie, ustensiles en terre, pièces d'étoffes, armes,

bijoux et vases d'or fin ou d'argent d'un travail surprenant, petites statuettes en bronze, et jusqu'à des poupées habillées suivant la mode du temps. M. d'Orbigny qui a étudié la céramique du vieux Pérou, fait remarquer avec raison que les terres cuites sont souvent ornées de figures qui dénotent une réelle entente du dessin, et atteignent à un degré vraiment extraordinaire de vérité, de perfection et de finesse dans les traits. Les personnages appliqués contre le corps de certains vases munis de tuyaux sont exécutés avec beaucoup de verve ; les postures sont quelquefois grotesques et toujours amusantes. Les bijoux en métal précieux sont ciselés avec un art remarquable et plusieurs mériteraient d'être étudiés et imités par nos ouvriers français si habiles. Des fouilles très importantes ont été opérées sous la direction de M. Viéner sur divers points de la côte du Pérou, et nos musées français bénéficieront des patients efforts de ce diplomate doublé d'un savant.

On connaît l'histoire merveilleuse de la conquête du Pérou par Pizarre, l'aventurier le plus extraordinaire parmi tous ceux qui envahirent l'Amérique, et celle de sa victime Atahualpa, qui était maître de richesses incalculables... Dans ce pays aux trésors fabuleux où les Incas vivaient dans l'éblouissement de l'or, au milieu d'un peuple agenouillé, les Espagnols avaient établi leur conquête avec une audace qui tient du prodige ; l'histoire de leurs exploits nous produit aujourd'hui l'effet fantastique d'un conte de veillée.

Ils étaient venus, conduits par Pizarre, de la sombre Espagne où sous un joug trop dur les imaginations travaillaient follement, courant à travers mille difficultés inconcevables vers la magie de l'inconnu.

Là-bas, disait-on, était le pays de la fortune, et tous ceux qui n'avaient rien y rêvaient nuit et jour.

Les chefs qui les enrôlaient en Europe déployaient à leurs yeux avides des images merveilleuses, et peut-être sans cette attirance des lointains auraient-ils eu moins de courage téméraire.

Le raisonnement qui nous guide exclusivement aujourd'hui, n'existait point pour eux.

Pizarre et ses hommes n'étaient que des aventuriers pauvres, sans nom, leurs appétits seuls les menaient comme des bêtes fauves qui fondent sur leur proie et les rendaient tels à l'heure du triomphe.

Lorsqu'ils arrivèrent à Cuzco, ils furent stupéfaits : c'était bien là la Terre Promise, la ville féerique dépassant même leurs espérances par sa somptuosité.

Le palais des Incas s'y dressait en pierres noires, brillantes comme du marbre, avec des jardins splendides où toute la flore des deux Amériques s'épanouissait plantureuse, tandis que la faune s'éboudissait dans des cages immenses habilement dissimulées par les feuillages.

Le temple du Soleil étincelait ; ses murs étaient revêtus d'épaisses plaques d'or ; une guirlande immense, de même métal, courait autour de l'édifice, rutilante sous les caresses de l'astre enflammé ; les portes en étaient admirablement fouillées, tandis que le sommet en bois se trouvait couvert de plantes exotiques soigneusement renouvelées, qui mettaient leur note de verdure joyeuses au milieu de ces munificences.

A l'intérieur, sur l'autel tourné du côté de l'Orient, formé d'une table d'or fort épaisse, flamboyait l'image du Soleil entourée des momies des anciens Incas, assis sur

leurs trônes, revêtus d'habits magnifiques, étranges, impassibles dans leur éternelle immobilité ; leurs visages noircis faisaient des taches sombres dans ces clartés vives et prenaient sous le bandeau sacré des expressions menaçantes.

En pénétrant dans le sanctuaire, les vainqueurs poussèrent un immense cri de joie.

Un étonnement inouï les arrêta un moment, mais le délire de la possession s'empara d'eux et ils pillèrent sans merci.

Les Indiens, eux, donnaient à l'or une valeur fictive sacrée bien supérieure à sa valeur vénale. Les conquérants tirèrent au sort : un soldat gagna l'image du Soleil et follement la perdit aux dés en un seul jour.... Il fallait jouer ! D'ailleurs la ville entière regorgeait de richesses, et ensuite les mines n'étaient-elles point là ?

Autour du temple s'élevaient cinq palais, demeures des prêtres. Le premier était consacré à la Lune, femme du Soleil. Tout y était en argent pur.

Le second, orné d'argent aussi, était voué aux constellations attachées au service de la Lune. Les restes des reines mystérieusement enveloppées de gazes brillantes, y dormaient du perpétuel sommeil.

Le troisième, surchargé de dorures, était consacré aux Tonnerres et aux Éclairs.

Le quatrième, plus riant, à l'Arc-en-Ciel.

Enfin le dernier était la salle des délibérations du Sacerdoce.

Un jardin artificiel, où les fleurs et les plantes étaient ciselées avec finesse en métaux précieux, et même émaillées si l'on en croit certains vestiges, entourait les bâtiments sacrés.

Les Espagnols y cueillirent des bouquets merveilleux, qu'ils jouèrent ou brisèrent ensuite, gorgés par la profusion des richesses.

Non loin, soigneusement clos, le cloître des vierges chargées du feu et du culte sacré attirait leur cupidité.

Elles étaient quinze cents vestales occupées sans cesse par les cérémonies et l'entretien du temple.

Elles tissaient les étoffes lamées que revêtaient les Incas, filaient la laine, préparaient les libations et pendant de longs mois les fêtes de l'Yntip-Raymi ou solennité première du Soleil.

Les ustensiles du cloître, jusqu'aux plus ordinaires, étaient d'or ou d'argent, les doigts purs des vierges ne devant jamais se souiller au contact d'un métal vulgaire.

Les Incas prenaient parmi elles leurs nombreuses épouses ; toutes caressaient l'espoir d'être reines un jour et soignaient dans ce but leur beauté.

La fête du Yntip-Raymi était une longue procession conduite par l'Inca lui-même qui, marchant seul en tête, portait le premier anneau d'une chaîne d'or de sept cents pieds de long soutenue par sa suite.

Un masque étrange de condor ou d'animal fantastique cachait la plupart des visages. Une musique bruyante rythmait la marche solennelle jusqu'au lever du soleil. — Chacun, à l'aspect du globe empourpré, tendait les bras comme pour l'appeler, les ramenait ensuite sur la poitrine, les baisait, et renvoyait ce baiser au dieu de la lumière.

Le souverain offrait alors à l'astre adoré le divin breuvage, buvait lui-même, puis se rendait au temple pour immoler l'agneau noir, et allumer le feu sacré confié aux Vestales.

Neuf jours consécutifs se passaient ensuite en danses, en représentations théâtrales, en pantomimes qui, grâce au vin de palmier, à la boisson de miel mélangée de graines de maïs fermentées, dégénéraient rapidement en bacchanales.

Avec les Espagnols, l'Yntip-Raymi disparut sans retour, les temples furent violés, abattus, le cloître sacré des vestales abandonné, et les vierges errantes, échevelées, échappées à grand'peine au massacre, se réfugièrent dans les replis les plus secrets des Cordillères des Andes, pleurant sans trêve le deuil et la profanation des lieux consacrés.

Les conquérants se livraient aux actes les plus barbares, pressurant les Indiens pour obtenir toujours et encore de l'or, les condamnant à un dur esclavage, les égorgeant sans pitié ; puis, un moment rassasiés, ils portaient leurs soupçons les uns sur les autres, se trahissaient mutuellement, s'égorgeaient sans formes de procès... Rien n'est plus triste que le tableau des années qui suivirent cette conquête ; l'anarchie la plus complète régnait dans ce pays si heureux jadis. D'autre part, les Indiens étaient dévorés par la soif de la vengeance et, gardiens farouches des cultes antiques, cachés dans leurs grottes près des Lacs Sacrés, ils avaient rasé eux-mêmes les fortes murailles du dernier sanctuaire du Soleil et jeté dans les eaux muettes les derniers trésors convoités par leurs cruels vainqueurs. Ceux-ci, sans honte, s'abandonnaient à tous les vices, à toutes les violences de leur appétit sauvage, et l'esprit du mal régnait sur cette terre riante où les Espagnols mêlaient un catholicisme superstitieux aux actes les plus répréhensibles, méritant l'accomplissement de cette parole prophétique de l'Évangile de

paix transformé par eux en Evangile de guerre : « Celui qui tire le glaive périra par le glaive. »

A ces heures sombres, brille parfois consolante une pure lumière, et comme Jeanne d'Arc parut dans nos ténèbres du Moyen-Age, Rose des Flores vint au Pérou.

Elle naquit à Lima, la *ville neuve des rois*, en 1586, cinquante ans après la conquête. Son père se nommait Gaspard des Flores ; sa mère, Marie d'Oliva. Elle était la dernière de dix enfants ; ses parents, nobles d'origine, n'avaient pas de fortune et élevaient péniblement leur nombreuse famille. On la baptisa le jour de la Pentecôte, qui est la *Pâque des Roses*, « *Rosarum Pascha* » dans le pays. Sa grand'mère, Isabelle de Herrera, la tint sur les fonts baptismaux et l'appela Isabelle. — Ce nom ne lui resta point.

Elle devait pousser comme une petite fleur et porter aussi un doux nom de fleur, répandant un suave parfum au milieu de cette société avide, corrompue, folle de plaisirs, où les efforts des missionnaires étaient presque stériles.

Elle appartenait à la race des vainqueurs, comme pour réparer par son amour de la pauvreté leur cupidité insatiable et par ses pénitences volontaires leurs débauches et leur faste insolent.

Un matin que sa mère la contemplait endormie dans son berceau, elle vit près de son mignon visage une rose à peine entr'ouverte, d'une nuance pâle et fine, dont le reflet nuançait cependant les traits délicats, comme illuminés, de la nouvelle-née. Etonnée, elle admira longuement la fleur et l'enfant, les trouvant ravissantes toutes deux et formant un délicieux bouquet, puis, triomphante dans son amour

maternel, elle saisit sa fille dans ses bras, la couvrit de caresses et s'écria : « Tu es la rose que le ciel m'a donnée et je te nommerai ainsi désormais * . »

Cette décision causa un vif mécontentement à l'aïeule qui considéra comme une offense l'abandon du prénom d'Isabelle, et par la suite la pauvre petite eut souvent à souffrir de ce malentendu des deux mères, chacune fort autoritaire, ne sachant jamais à quelle appellation répondre.

D'une constitution frêle qui exigea des soins infinis et des traitements parfois douloureux, elle avait dès sa première enfance la candeur d'un chérubin, souriant à tous dans l'auréole de ses cheveux blonds. Elle ne jouait guère et se déroba tout à coup du milieu des rondes joyeuses pour se promener dans un recueillement profond, ses petites mains croisées sur sa poitrine. Elle n'aimait point les poupées, trouvant qu'elles ressemblaient fort à ces vilaines idoles qu'adoraient encore certains Indiens.

Un jour, comme elle courait avec des amies et son frère Fernand, ce dernier, fort malicieux, lui jeta une poignée de sable sur les cheveux ; Rose se fâcha, en secouant ses longues boucles poussiéreuses.

« — Ma sœur, lui dit l'espiègle, pourquoi t'irrites-tu ? Ignores-tu que les belles boucles des jeunes filles sont des lacs au moyen desquels le mauvais esprit s'empare de celles qui ne sont pas sur leurs gardes ? »

Rose rougit, le considéra un moment, puis s'enfuit éperdue. — Elle éprouvait une grande peine, la pauvre, car elle était en effet très fière de sa chevelure soyeuse. Mais

* NOTE. — La poétique légende de sainte Rose m'a été racontée à Lima par une vieille femme du peuple. J'ai essayé de la reproduire ici, en respectant sa forme naïve.

reconnaissant cette faiblesse, sans hésitation, avec une sorte de fièvre, elle saisit des ciseaux et coupa ses cheveux jusqu'à la racine, relevant avec joie sa tête mutilée.

Cet acte lui attira une punition sévère de la part de sa mère, très fière des charmes physiques de ses enfants.

Marie d'Oliva qui, semblable à toutes les femmes de Lima, avait des recherches d'une extrême coquetterie, lui présenta quelque temps après un fard précieux pour entretenir la pureté de son teint, avec un crayon pour augmenter l'ombre de ses cils et l'éclat de ses prunelles. — Rose prit silencieusement les boîtes odorantes et, restée seule, les brûla avec mépris. Elle substitua à l'onguent une pâte acide, et au crayon du poivre de Cayenne qui lui mit les yeux en feu. Le lendemain, pour la fête projetée, on la trouva défigurée.

Essentiellement droite, elle dédaignait tous les artifices.

C'était une de ces natures d'élite, une de ces âmes passionnées qui visent plus haut que ce monde et, prévoyant peut-être les déceptions humaines, s'en vont d'un seul élan vers l'idéal divin.

Les bijoux dont sa mère voulait la voir luxueusement parée, lui devinrent des instruments de torture ; les colliers et les bracelets serrèrent son cou et ses poignets délicats jusqu'à les meurtrir. Ne représentaient-ils pas le pain des misérables ? — Elle pleurait en les considérant.

Les guirlandes fleuries qui ornèrent son front, sur l'ordre maternel, cachèrent des épines aiguës, et un voile de gaze très richement brodé dont on l'enveloppa suivant la mode élégante du pays, fut ceint d'un bandeau d'argent qu'elle arma de pointes intérieures.

Rose était alors remarquablement belle, mais elle pouvait ainsi, sans crainte d'être enivrée de louanges, suivre sa fa-

mille dans le monde ; ses traits étaient d'une remarquable finesse, son teint d'une blancheur transparente, ses yeux noirs, profonds, avaient une expression mystérieuse, pleine d'*Au-delà*, sa bouche mignonne s'ouvrait en un sourire d'exquise mansuétude. — Elle unissait les charmes de l'Espagnole aux grâces de la Liménienne, s'ignorant elle-même, simple, très humble ; l'âme, le cœur, les yeux en haut ; d'une douceur enveloppante pour tous ceux qui l'approchaient.

Dans une de ces fêtes où on la conduisait de force, un jeune homme de haute naissance la remarqua et la « souhaita ardemment pour épouse ».

Dès le lendemain, sa mère, en pompeux appareil, vint demander la main de Rose à Gaspard et à Marie des Flores. Cette union superbe et inespérée remplit cette dernière d'une joie exubérante ; pouvait-elle douter de l'acquiescement de sa fille qui serait ainsi placée au premier rang des femmes nobles et riches de Lima, et mettrait désormais sa famille à l'abri des soucis, des embarras d'argent ?

Le père, très flatté, consentit sans surseoir ; les frères et les sœurs bâtirent sur ces espérances les rêves les plus brillants. Rose refusa. Les représentations, les prières, les menaces, les moqueries demeurèrent vaines. La lutte fut longue, pénible, déchirante. Sa mère aveuglée, déçue, la maltraita. La jeune fille resta inébranlable. Elle était depuis longtemps la fiancée du Christ ; elle courut même au cloître pour y cacher sa vie, mais en route, comprenant son erreur, elle revint docile vers les siens qui pleuraient déjà son absence, et leur promit de se consacrer à eux s'ils la laissaient libre de renoncer au mariage. Le pacte fut conclu ; les beaux projets furent à jamais rejetés, et la douce fille pour

compenser leur sacrifice se dévoua aux siens, se mit à travailler sans relâche afin de les aider. Non seulement les soins les plus vulgaires du ménage ne la rebutèrent point, mais elle broda de ses mains fines les parures qu'elle refusait pour elle, et les vendit avec succès.

Sa mère comprit peu à peu les mystérieuses aspirations de cette âme vierge et les respecta ; chacun fut touché de son abnégation, de l'emploi de sa vie remplie jusqu'aux pleins bords par la charité, et la seconda de bonne grâce.

Son frère Fernand lui construisit dans leur jardin un oratoire rustique où elle aimait à se retirer ; là, comme saint François d'Assise, elle conviait candidement les bêtes et les plantes à célébrer le Seigneur avec elle, et les arbres s'inclinaient sur son passage dans un harmonieux frémissement, les oiseaux se posaient sur ses épaules et chantaient un cantique d'allégresse que Rose conduisait jusqu'à ce qu'elle fût « hors d'elle-même », nous dit la tradition. Poète naïf, elle célébrait naïvement son pur amour :

« Eléments, cieux, animaux, plantes, fleurs, venez à mon aide, Dieu est amour, l'amour est Dieu.

« Volez, messagers agiles, vers le maître adoré, vers le Christ ; demandez-lui pourquoi il tarde et se tient éloigné de nous.

« Loin de lui, mon cœur est vide de joie, lui seul me donne le repos et me procure le bonheur.

« Volez, chers messagers, volez, je languis en son absence et sa Rose sera plongée dans la douleur jusqu'au moment où elle le possédera. »

Un rouge-gorge s'envolait à ces plaintes vers les nuages pour revenir le lendemain à l'aurore.

Elle cultivait avec soin des fleurs rares qu'elle envoyait

au marché chaque semaine ; ses parents étant devenus infirmes, il fallait subvenir à leurs besoins. Les œillets multicolores, les jasmins au ton d'ivoire, les camélias aux pétales de cire, les grandes passiflores sanglantes poussaient superbes sous ses mains. Les dames de Lima s'arrachaient les merveilles de la « demoiselle des Flores ».



MENDIANT PÉRUVIEN JOUANT DE LA FLUTE

La vice-reine en désira. Rose lui fit porter un romarin en arbre, très robuste, dont les rameaux avaient poussé vivaces, en forme de croix ; la souveraine satisfaite voulut s'en occuper elle-même, mais bientôt les feuilles jaunirent et l'arbuste se dessécha. Elle pria la jeune jardinière de le guérir.

« Ah ! dit Rose en recevant la plante flétrie, apparem-

ment que les croix ne peuvent vivre au milieu des pompes de la cour et du commerce frivole des gens du monde ! »

Malgré son existence laborieuse, les occupations constantes qui la retenaient au logis, les ouvrages d'art qu'elle brodait, les longues heures de prières et de méditation, elle trouvait le temps de s'en aller par la ville et la campagne, soigner les malades, secourir les pauvres, recueillir les abandonnés, les esclaves maltraités, indiens ou nègres qu'elle ramenait dans sa cellule malgré les préjugés de sa caste, pour les relever, les encourager, les instruire, leur rendant par sa bonté patiente et sa gaieté enfantine qui s'épanouissaient librement au milieu d'eux, un peu d'énergie et d'espérance.

Une malheureuse négresse nommée Speranza devint sa commensale ; elle était atteinte d'une maladie repoussante. Gaspard des Flores voulut la renvoyer ; les frères de Rose accusèrent même la pauvre d'idolâtrie malgré ses dénégations.

Sa charitable gardienne la défendit vaillamment et la garda, mais demeurée seule, elle s'approcha de son propre lit où elle l'avait couchée et lui dit : « C'est vrai, Speranza, tu n'es pas chrétienne, mais tu le deviendras. » La pauvre créature avoua son mensonge et Rose fut sa marraine.

Dès l'aube, furtivement, au sortir du sanctuaire, Rose se risquait hors des portes de Lima à la recherche des Indiens captifs, et au soleil levant, sa course, charitable parfois jusqu'à l'héroïsme, était achevée ; elle retournait alors aux devoirs de la maison paternelle, ramenant des pensionnaires.

Elle vécut ainsi jusqu'à l'âge de trente ans, petite et douce, se cachant sous l'habit blanc et noir des tertiaires

de Saint-Dominique, que sa mère lui avait enfin laissé revêtir, châtiant rudement en secret son corps délicat et demandant naïvement au Ciel de lui donner des joues vermeilles aux jours de jeûne.

Vers la fin de sa vie, un soir qu'elle contemplant les étoiles sous le beau ciel pur de son pays, elle vit près d'elle un élégant cavalier admirant aussi la nuit étincelante, qui se mit à lui parler avec une fougueuse éloquence. Rose reconnut sans peine un piège du « malin », s'éloigna avec horreur, puis pour toute réponse saisit une lourde clef de fer et s'en frappa le front ; le sang jaillit et la vision disparut.

Le citronnier où s'était appuyée un instant la main satanique fut brûlé, nous dit la légende, par cet attouchement, et cependant des fleurs poussèrent au printemps suivant sur son tronc desséché.

Rose des Flores mourut paisible, malgré d'atroces souffrances. Elle rayonnait.

Comme le son d'une cloche résonne au loin dans la campagne, le bruit de ses vertus se répandit par le Pérou. Le peuple accourut, criant : « C'est notre Rose ! »

Ses funérailles furent un cortège triomphal. Sur une couche de brocart semée de fleurs, le front couronné de roses, un bouquet sur le cœur, enveloppée dans sa robe blanche et à demi voilée, symbole de pureté et de béatitude, elle traversa la ville portée par les sénateurs, soulevant les *Hosannah* à son passage, ralliant autour de sa litière funèbre resplendissante les puissants devenus humbles tout à coup, les nobles, les riches ouvrant leurs bourses à leurs frères les pauvres, les conquérants et les vaincus unis en un même enthousiasme, les Indiens anciens adorateurs du Soleil voyant enfin la vraie lumière reflétée

sur cette chaste figure, les maîtres et les esclaves, les blancs et les noirs les mains unies, tous émus par cette vision mystérieuse de l'éternité entrevue.

Durant trois jours elle resta exposée à la vénération publique, et pendant ce temps les Péruviens crurent respirer une céleste odeur de rose.

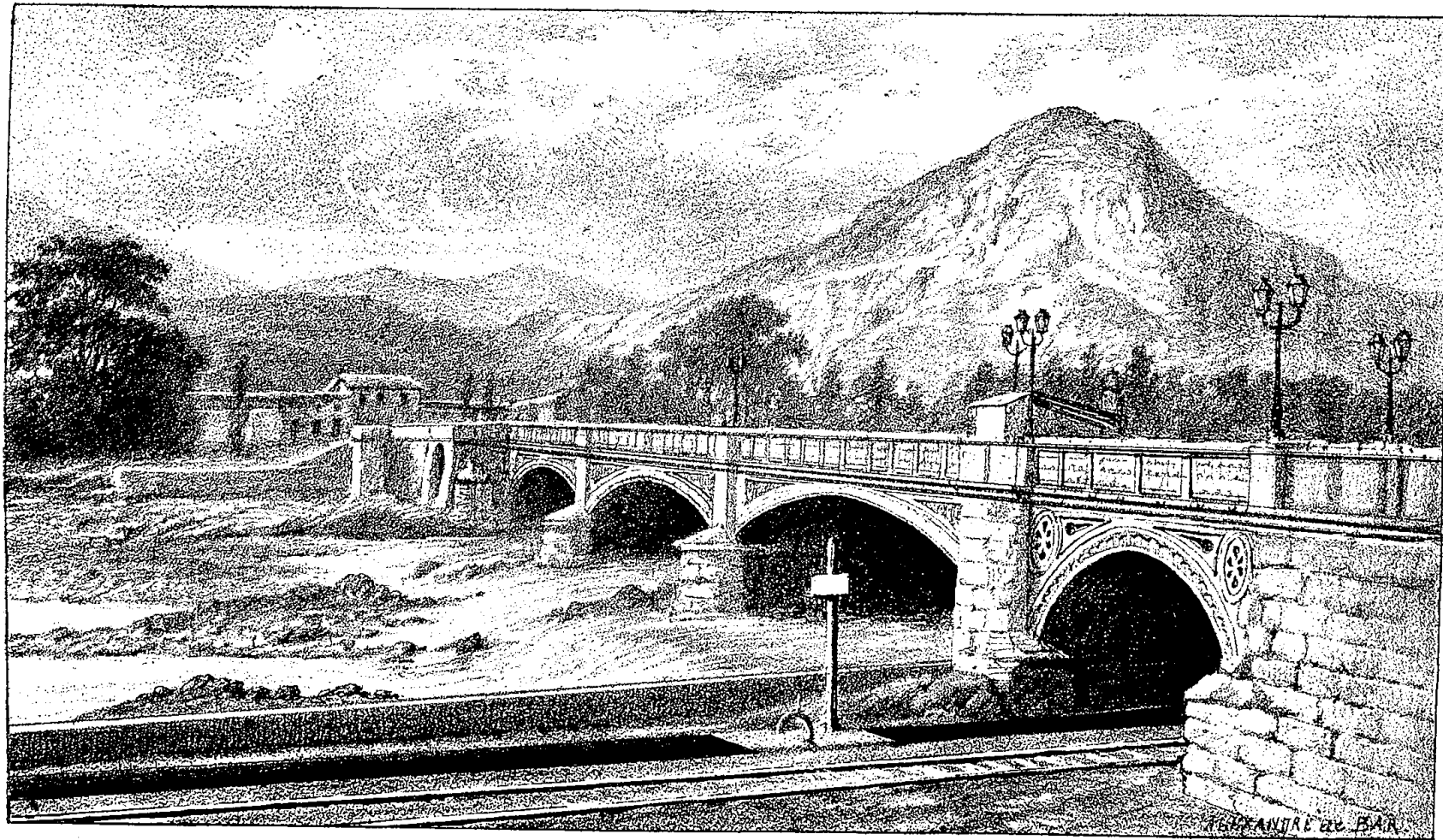
Elle fut enterrée dans l'église San-Domingo. Son sanctuaire existe encore ; elle est la patronne de l'Amérique du Sud, et tout bon Péruvien se découvre à son nom.

Tandis que lentement, dans les montagnes, les lourdes pierres disséminées des anciens temples se rongent sous l'action continue du soleil, qu'il plane un grand oubli sur les grands souvenirs du passé, que les poussières espagnoles se mêlent, sous les fortes brises des Andes, aux antiques poussières des Incas, Rose des Flores demeure dans l'immortel éclat de sa charité.

Ravissante et suave figure, toute faite d'idéalisme et d'amour, mystique ardente, mais mystique d'action, qui s'en revint du chemin du cloître dans le chemin du monde « parce qu'elle y pensait mieux faire son devoir en besognant pour ses parents ».

*
* *

Lima personnifie si bien dans notre imagination le Pérou romantique, que les Français appelés à visiter les ports du Pacifique se contentent ordinairement de décrire la cité de Pizarre, négligeant de parler de l'Amazonie, cet immense territoire qui communique par le rio Hallaga et l'Amazone



PONT DU RIMAC A LIMA



avec le port brésilien de Para sur la côte de l'Océan Atlantique. Ayant l'intention de profiter largement de mes voyages, tant pour m'instruire moi-même sur tout ce qui concerne la géographie économique que pour instruire les autres, je me suis toujours attaché, en pays étranger, à acquérir sur place les notions les plus exactes concernant les parties éloignées du territoire où il m'était impossible de pénétrer ; dans cet ordre d'idées, j'ai été mis en relations par le cercle français de Lima avec un ingénieur attaché au chemin de fer de la Cordillère, qui a eu l'occasion de parcourir les hautes régions du Pérou en une longue excursion à travers les régions habitées par les Indiens, et qui m'a fort obligeamment raconté les principaux épisodes de son voyage. J'ai pris, séance tenante, quelques notes sur la récolte du caoutchouc, la grande richesse de ces vastes provinces situées à l'est des Andes.

Le caoutchouc a été décrit pour la première fois par des Français, les savants Bouguer et La Condamine, envoyés en 1736 au Pérou par l'Académie des sciences pour mesurer un arc du méridien terrestre. C'est une résine tenue en suspens dans la sève de plusieurs plantes, des euphorbiacées notamment. Pour obtenir cette gomme, les Indiens de la Sierra, véritables sauvages qui ont gardé leur religion primitive et habitent par familles au milieu des forêts, pratiquent près de la racine de l'arbre une entaille transversale assez profonde pour traverser l'écorce et arriver jusqu'à l'aubier du bois ; la sève s'écoule de cette ouverture et se fige dans des récipients en terre ou des sacs en tissu très dense. Le caoutchouc se solidifie en moins de quarante-huit heures, mais n'arrive au degré de siccité nécessaire qu'au bout de six à huit mois, par suite de l'éva-

poration lente de l'eau contenue dans ses pores. L'arbre entier est d'ailleurs *vidé* complètement, car après avoir épuisé la partie inférieure du tronc, les *cahucheros* incisent



CHEF INDIEN DE L'AMAZONIE

toute la tige du haut en bas, sous la forme d'une rainure verticale qui sert de point de départ à des coupures obliques ; le lignite sort du cœur de l'arbre par ces coupures, suit leur sillon, arrive enfin dans le conduit central qui le mène jusqu'au récipient posé au pied de l'arbre. Un caoutchoutier

adulte rapporte en moyenne 15 kilos de caoutchouc et peut être exploité par un homme en 5 heures ; mais l'arbre est perdu après cette opération.

La récolte du caoutchouc est fort rémunératrice, cependant l'Européen qui s'y livre gagne bien son argent, car il doit dire adieu au confort de la civilisation pour vivre avec les naturels, en pleine forêt vierge ; ces Indiens ne connaissent généralement pas la valeur de l'argent, mais il les récompense facilement de leurs services en leur donnant en échange des objets utiles, armes ou articles de quincaillerie, et des pièces d'étoffes. A cet homme perdu dans les immenses et profondes solitudes de l'Amazonie péruvienne, il faut une santé de fer, car les fièvres y sont tenaces, et une énergie de tous les moments, jointe à beaucoup de bienveillance pour imposer à ses ouvriers et en même temps les attacher à son exploitation.

Les Indiens qui recueillent le caoutchouc dans les forêts de la Sierra sont vraiment farouches, mais les tribus que l'on trouve dans la province de Loreto et les pays avoisinants (Indiens *Quechos*) sont d'un commerce plus facile et se livrent à certaines industries, entre autres à la fabrication des chapeaux de Panama. Ils cultivent aussi le tabac.

*
* *

Nous sortîmes de la rade du Callao, salués au départ par l'air de la *Marseillaise* que jouaient suivant l'usage les musiciens du croiseur prussien le *Moltke* et de la corvette italienne le *Carracciolo*... Nous avons l'ordre de nous rendre le plus

rapidement possible du Callao à Guayaquil. En quittant le Callao, le commandant avait reçu par l'intermédiaire du ministre de France à Lima une dépêche alarmante de notre vice-consul à Guayaquil ; le pays était bouleversé par une révolution, on craignait le pillage de la ville.

Nous naviguâmes à la vapeur au milieu de cette zone de *calmes* qui s'étend tout le long de la côte sur une largeur de plus de 20 lieues marines. A 15 lieues de terre, quand le ciel n'était pas trop brumeux, la chaîne des Cordillères se détachait majestueusement devant nous en grosses masses bleuâtres.

Le 16 mai, à la nuit, nous passions devant le phare de la petite île de Santa-Clara dans le golfe de Guayaquil et entrions dans la rivière de ce nom, le plus grand des cours d'eau de la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Nous étions dès lors dans le territoire de la République de l'Équateur, située entre 1°50 de latitude nord et 5°30 de latitude sud, et entre 70°30 et 83°20 de longitude ouest, bornée par le Grand Océan, la Nouvelle-Grenade, le Brésil et le Pérou.

CHAPITRE XIV

DANS L'EQUATEUR

*La république de l'Equateur. — Sur le Guayaquil... — La station de Puna.
— Au port de Guayaquil. — Une révolution espagnole. — Le dictateur
Veintimilla. — La colonie française. — Histoire du siège de Guayaquil
par l'armée des patriotes. — Grandeurs et décadence d'un Président de
République.*

François Pizarre se rendit maître en 1534 du royaume de Quito et le réunit à la vice-royauté du Pérou ; détaché du Pérou en 1718 et réuni à la Nouvelle-Grenade, ce royaume s'appela « Présidence de Quito ».

Après la libération des états de cette partie de l'ancienne Amérique espagnole par Bolivar, l'Equateur fut annexé à la Colombie en 1822 et devint en dernier lieu république indépendante sous la présidence de Florès en 1831.

La principale ville de « l'*Ecuador* », la curieuse cité de Quito, s'élève sur les Andes à deux mille neuf cent cinquante mètres de hauteur, tout près de l'équateur. L'antique capitale des rois de la seconde monarchie péruvienne jouit d'un climat délicieux qui contraste avec l'atmosphère embrasée de la plaine. C'est à Quito que furent envoyés La Condamine,

Bouguer et Godin en 1736 pour mesurer un degré du méridien.

Les centres les plus importants de l'Equateur, après Quito, sont le port de Guayaquil dont nous ferons une étude particulière, et Cuenca (vingt mille âmes) capitale de l'Azuay, Loja, Ibara au pied du volcan d'Imbabura, Rio-Rambo reconstruit auprès des ruines de l'ancienne cité complètement détruite par un tremblement de terre en 1797.

Ces villes sont isolées les unes des autres par les contreforts des Andes et ce n'est qu'au prix de fatigues et de peines inouïes que le voyageur peut passer de l'une à l'autre.

Il faut huit jours à un touriste pour aller de Guayaquil à Quito ; les courriers ne mettent que trois jours mais en profitant de sentiers connus d'eux seuls et en se pressant.

Les Andes parcourent du N. au S. la partie occidentale de l'Equateur ; sur cette chaîne se détachent le Chimborazo dont la hauteur est de plus de six mille cinq cents mètres, le Cotopaxi le plus terrible des volcans en activité, l'Antisana, le Pichinoha (montagne de Quito), et le Cayambé sur la ligne équatoriale.

Ce pays de volcans est riche en or, argent, fer, mercure, plomb, étain, zinc, cuivre, antimoine, manganèse, soufre, sel, etc... On y trouve les plus belles mines d'émeraudes connues. Malheureusement les voies de communications par terre manquent, et les frais d'exploitation des mines demandent des déboursés si considérables, au début des entreprises, que les plus audacieux renoncent à tenter fortune dans l'Equateur, faute de capitaux en commençant. L'instabilité du gouvernement rend défiants ceux qui pourraient s'associer aux chercheurs d'or en les soutenant de leur crédit et de leur bourse.

Outre ces richesses minérales, l'Équateur offre des productions précieuses aux colons. Le cacao, le quinquina, le tabac, les bois de construction et d'ébénisterie, l'ivoire vé-



(Équateur)
INDIENS CHERCHEURS D'OR

gétal y sont renommés ; le cacao à lui seul est une source de revenu considérable.

Cette dernière denrée et les chapeaux *dits* de Panama (faits par les Indiens de la province de Manabi) constituent les $\frac{4}{5}$ ^{es} des exportations de l'Équateur.

Guayaquil, en temps de paix, est le centre d'un com-

merce important avec l'Angleterre, la France, l'Allemagne, et le Chili.

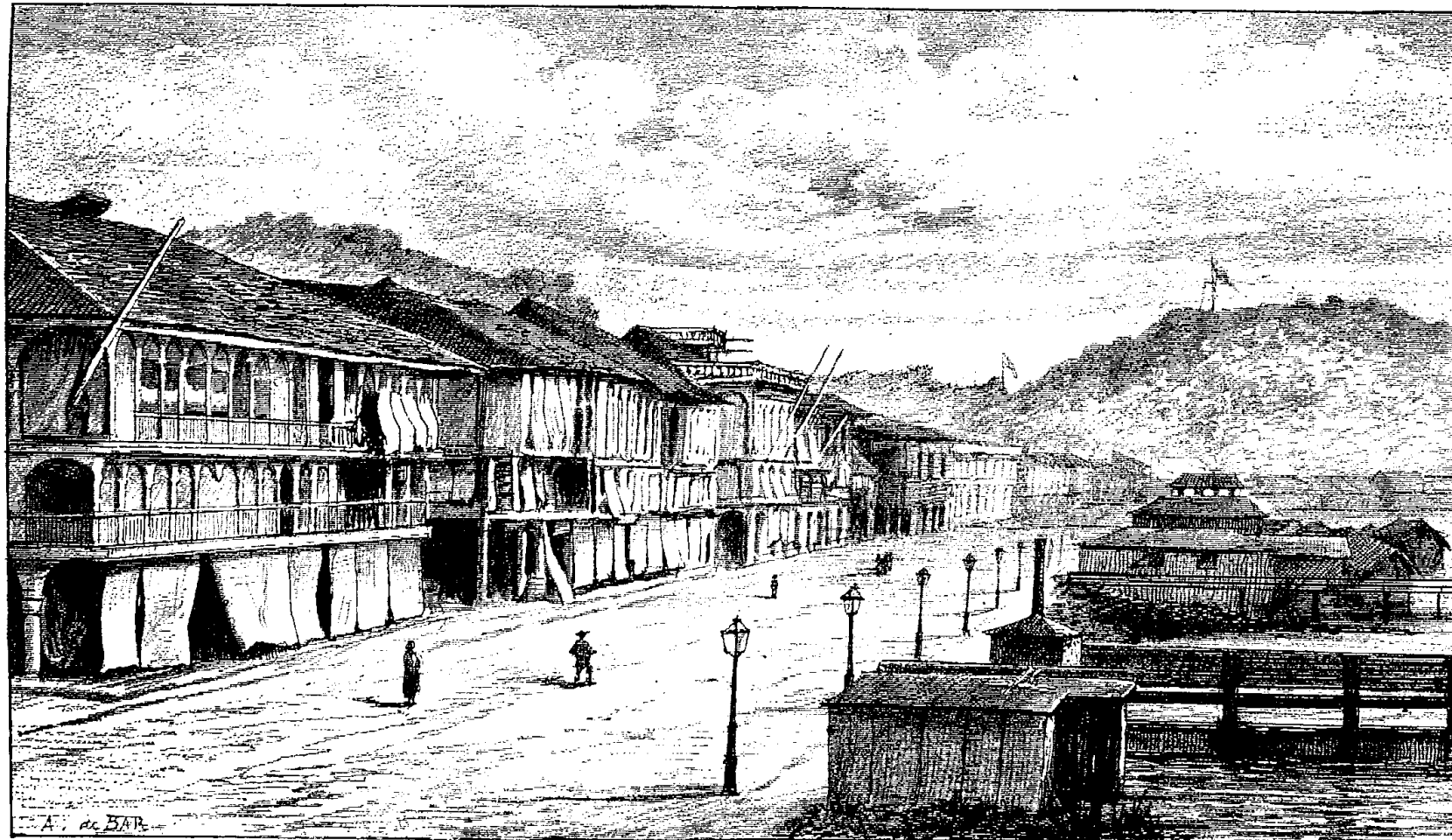
Les navires de la Compagnie Borde, de Bordeaux, (nous en avons vu trois en un mois), arrivent à Guayaquil chargés d'étoffes de soie, d'articles de mode, de bijouterie, de librairie, de vins de Champagne et de Bordeaux, de conserves alimentaires, etc. (Un million d'affaires par an).

La distance qui sépare Santa-Clara de la ville de Guayaquil est de plus de soixante milles. Nous étions obligés de mouiller en route; le *Mistral* ne pouvant s'engager pendant la nuit au milieu des bancs de sable de la rivière où, sans pilote, il se serait certainement échoué, le commandant se décida à aller jusqu'au village de Puna, dans l'île de ce nom, que nous avions à notre gauche. Nous arrivâmes facilement au mouillage, grâce aux feux de Punta-Arenas et de Puna.

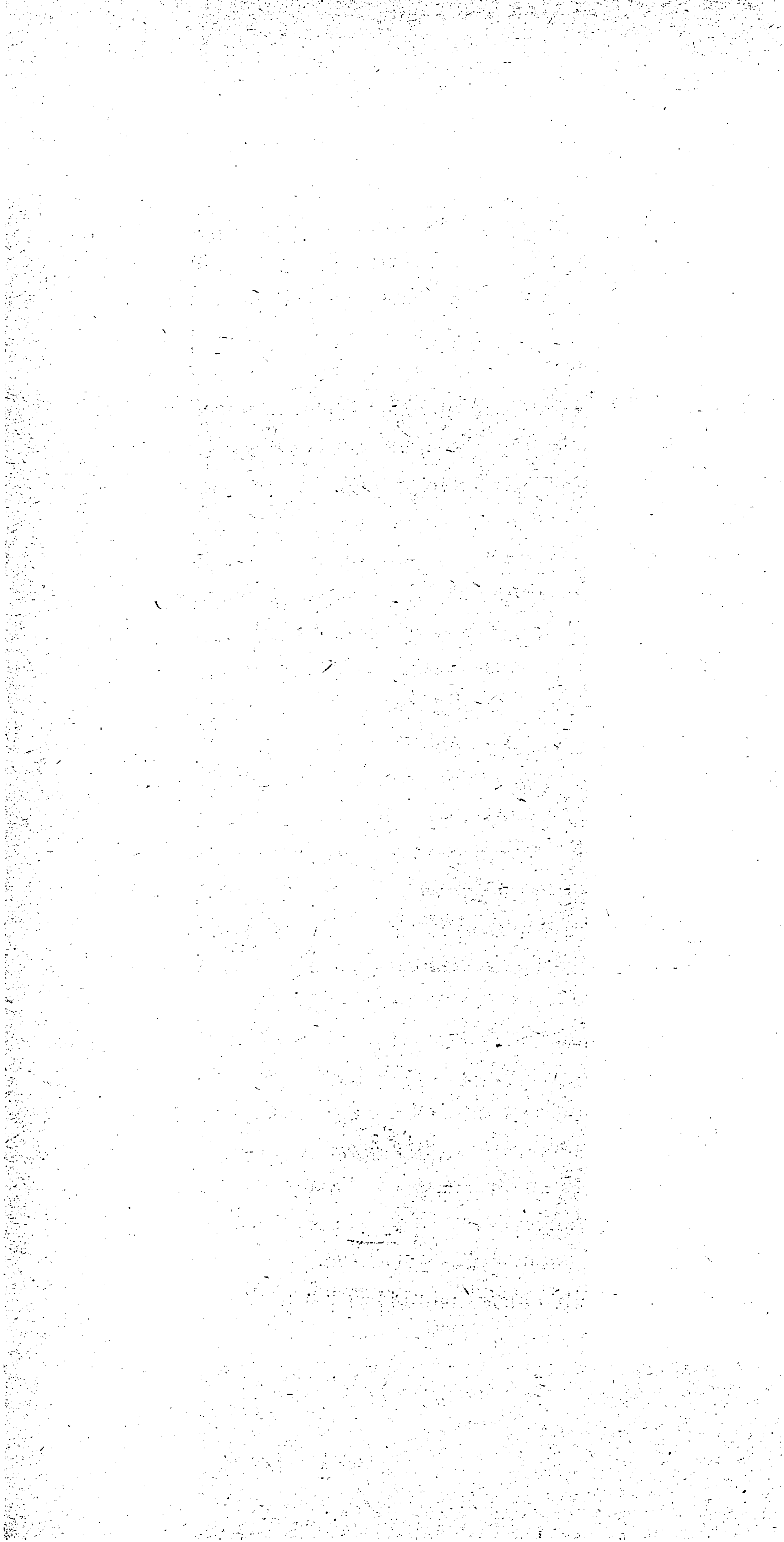
Le lendemain matin, je pus me rendre compte de l'étendue de la rivière que j'avais mal vue le soir. Devant nous étaient groupées sur une petite falaise les maisons et cases de Puna, constructions légères, couvertes en tuiles, entourées de verdure : quelques pirogues, ressemblant à celles des Océaniens mais un peu plus larges et *sans balancier*, étaient à sec sur la plage, à l'embouchure d'un petit affluent du Guayaquil.

Le bon air de Puna est renommé à Guayaquil, pays de fièvres, ville malsaine et brûlée par le soleil. Les malades viennent à Puna en convalescence et les gens bien portants y prennent des bains ou y font des parties de chasse.

J'ai vu là des villas espagnoles bien installées, avec des jardins où des marmots frais et joufflus errent en liberté. Le *Mistral* s'est arrêté à ce mouillage en revenant de Guayaquil; invité par un compatriote, M. Cazaneuve, à descendre



LE QUAI MALÉCON A GUAYAQUIL
(D'après une photographie.)



quelques moments chez lui, j'ai eu l'occasion d'être présenté à M^{me} P... et à sa sœur, deux charmantes jeunes femmes, filles d'un pharmacien français de Guayaquil, M. Gaut, et d'une Equatorienne.

Nous prîmes un pilote à Puna et continuâmes notre route vers Guayaquil ayant contre nous le courant, mais profitant de la mer haute pour franchir un banc situé au delà du village, obstacle sur lequel nous n'aurions pu passer à marée basse.

De chaque côté de la rivière s'étendent à perte de vue des bois de palétuviers et les hautes futaies, couvertes de lianes, de la forêt vierge. Ces régions que défendent des marais impraticables, sont remplies de cerfs, de chats-tigres et d'une foule d'oiseaux au riche plumage, depuis les plus gros perroquets jusqu'aux plus petits oiseaux-mouches. D'Artimon, qui a voyagé en Cochinchine, compare cette belle rivière à celle de Saïgon et la trouve plus étendue encore que cette dernière ; le Guayaquil, devant le port même de ce nom, n'a pas moins de 900 mètres de largeur.

Après deux heures et demie de marche, nous vîmes enfin les clochers des églises de la ville au tournant du fleuve, puis les mâts des navires mouillés en rade, enfin la longue promenade du Malécon, beau quai devant lequel s'alignent des maisons de forme identique, à deux et trois étages, avec fenêtres arrondies et arcades comme les maisons de la rue de Rivoli ; ces constructions sont entièrement en bois ; les cloisons, faites de lattes en bambou, ont une légèreté et une élasticité qui leur permettent de résister aux secousses des tremblements de terre, mais elles deviennent trop facilement la proie de l'incendie. Les fenêtres de la plupart de ces maisons s'ouvrent sur une vérandah ou salon en plein

air garni de hamacs en fils d'aloès dans lesquels sont étendues à toute heure du jour les gracieuses Equatoriennes d'une indolence à nulle autre pareille. De grands stores en toile blanche préservent ces galeries des ardeurs du soleil et ne sont levés que vers cinq heures du soir, quand l'air commence à devenir moins chaud. Nous arrivons en plein hiver à Guayaquil ; la chaleur n'en est pas moins assez forte pendant le jour pour qu'il nous soit *impossible* de sortir avant quatre heures !

Sur rade, des bateaux de commerce anglais, français, allemands et italiens ; — devant la ville, au centre du mouillage, deux croiseurs ; une corvette anglaise, la « *Constance* » et une corvette italienne, le « *Vittor Pisani* ».

Le *Mistral* mouilla juste en face du consulat français, tout près du quai. Les commandants des navires de guerre envoyèrent aussitôt un officier porter leurs compliments au commandant ; ils allaient se trouver en relations fréquentes avec lui par suite de leur mission de protection. Ils avaient les mêmes ordres : veiller aux intérêts de leurs nationaux sans se mêler aux affaires du pays, à moins d'être appelés par les deux camps à la fois comme arbitres ou négociateurs de la paix.

Le dictateur Veintimilla, maître de Guayaquil, fit transmettre au commandant « ses souhaits de bienvenue » par le capitaine du port qui lui est dévoué et dont il a fait un colonel. Dans ses instructions, l'amiral commandant en chef la station du Pacifique prescrivait à l'état-major du *Mistral*, qui seul pouvait descendre à terre à Guayaquil, de garder la plus stricte neutralité et de ne pas sortir de la ville.

Un signal de convention, pavillon pendant le jour, fanal rouge pendant la nuit, devait être hissé au consulat pour

nous donner l'alarme en cas de prise de la ville et demander des secours. Un détachement de la compagnie de débarquement était prêt, si le besoin s'en faisait sentir, à aller défendre notre drapeau contre toute insulte. On craignait le pillage et l'incendie de la part des assiégeants comme de celle des assiégés, bandits sans foi ni loi et n'ayant qu'à pêcher en eau trouble.

Avant d'entrer dans l'étude rapide des faits politiques qui nous obligent à stationner à Guayaquil, parcourons rapidement la ville.

Toutes les maisons paraissent être, comme celles du *Malécon*, de construction italienne.

Les Italiens sont au nombre de plusieurs milliers à Guayaquil et ont, en grande partie, construit la ville neuve. Les Péruviens, les Colombiens, les Chiliens ont également des colonies nombreuses dans cette ville cosmopolite. Les Français, (cent personnes environ), jouissent de l'estime de la population, et nous avons remarqué avec plaisir qu'ils la méritent. Plusieurs négociants d'origine française vinrent nous faire de fréquentes visites à bord et se lièrent avec nous ; leur complaisance pendant toute la durée de notre séjour a été sans bornes.

Citons pour ne pas oublier leurs noms, MM. Pazèze et Gaut, pharmaciens ; Maulme, bijoutier ; Guarrier, armurier, etc...

Les principales rues de Guayaquil, *Calle del Thédtro*, *Calle del Comercio*, *Calle Nueva*, présentent un aspect uniforme ; les trottoirs y sont toujours abrités, formant cloîtres au-dessous des maisons que soutiennent des piliers en bois ; une chaussée en pierre où marchent les piétons, au milieu de la rue, semble avertir les étrangers qu'il est peu

prudent de s'aventurer sous les fenêtres des habitations ; des jets d'eau peu odorants en tombent souvent, projetés par la main des ménagères qui vident sans pudeur tous les produits de leur case sur la voie publique. C'est une des causes de l'insalubrité de cette ville où règnent pendant les grandes chaleurs de terribles épidémies de fièvre jaune, de dyssenterie, etc...

L'eau de Guayaquil n'est pas saine ; nous avons tous été plus ou moins influencés par elle ; le docteur a eu à soigner plusieurs dyssentériques.

Le long des quais, où pourrissent toutes sortes d'immondices, et même au centre de la ville, le soir surtout, le vent apporte par bouffées des miasmes délétères.

La *vieille ville* à Guayaquil est d'une saleté repoussante.

Les cholos, les nègres, les Chinois, etc., y ont élu domicile.

L'intérieur des cases est d'une pauvreté qui fait pitié ; l'indispensable hamac en est le plus souvent le meuble unique. La vie des Equatoriennes se passe tout entière là-dedans ; elles s'y balancent en attendant leurs fiancés qui ont de bonne heure l'autorisation de faire leur cour. Une fois mères, c'est encore là qu'elles s'étendent pour nourrir leurs enfants. Moutards, parents et grands-parents abusent souvent ensemble de l'hospitalité du complaisant hamac, dont les fils d'aloès résistent à leur poids ; ce filet résume toute la maison.

Les Equatoriens sont généralement d'assez petite taille, leur peau est cuivrée comme celle des Indiens, leurs membres grêles indiquent une race abâtardie et misérable.

Les gens du peuple, étiolés par les privations, sont d'un négligé dans leur mise qui les rend hideux.

Les familles de la société, qui descendant de race espagnole ou italienne, ont un type remarquable; — les dames se couvrent la figure de poudre de riz comme les Péruviennes, même pour aller à l'église. Leur costume est peu varié : jupe noire, camisole blanche rayée et plissée comme un surplis de prêtre, jaquette noire et manta, quand elles ne se promènent pas en cheveux, ce qui est *très bien porté*.



EQUATORIENNE

Dans ces temps de trouble, les dames de Guayaquil vivent chez elles sans oser mettre le nez à leur porte.

Notre temps de séjour dans ce port, (28 jours !) a été en somme des plus tristes. Les habitants de Guayaquil ont la réputation d'être très hospitaliers, mais les bals, les parties de plaisir à la campagne, les simples visites même, devenaient impossibles à cause du siège. Les moindres réu-

nions étaient défendues par le Dictateur ; d'ailleurs, il n'y avait pas une famille de la ville qui n'eût un de ses membres, père, fils ou gendre, dans le camp des patriotes, auprès du général Salazarre, et ces séparations forcées jetaient l'inquiétude dans tous les esprits.

Devant une antipathie aussi nettement accusée, il y avait lieu de s'étonner de voir Veintimilla installé à Guayaquil, en plein centre hostile. Il n'avait guère, à vrai dire, que trois ou quatre cents partisans dévoués dans cette ville de 22.000 âmes. Doué d'une énergie peu commune, ce chef de bande opposait aux cris de ses adversaires le dédain le plus absolu ; si les journalistes allaient trop loin, il les faisait bâtonner, comme le publiciste Volverte, de Quito, qui a reçu 300 coups de bâton et était encore en prison à Guayaquil quand nous y arrivâmes.

L'histoire de Veintimilla est celle d'un certain nombre de présidents des Républiques de l'Amérique du Sud.

Appelé au pouvoir par une révolution, ancien ministre de la guerre d'un président sexagénaire et sans force pour lutter contre les factions qui divisaient la République, Veintimilla fit légitimer son avènement par un plébiscite et, pendant quatre années, durée légale de sa haute magistrature, gouverna l'Equateur. A l'expiration de son temps de présidence, et à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, cet ambitieux qui tenait à garder le pouvoir, source de beaux revenus pour un administrateur peu scrupuleux, se proclama *dictateur* et gouverna pendant quelques semaines sans opposition à Quito.

Un mouvement insurrectionnel eut lieu à l'instigation du général Salazarre et de l'avocat Sarrasti, aidés par les journalistes, parmi lesquels se trouvait le malheureux Valverte.

Les frères Florès et Alfaro, personnages influents de l'Équateur, joignirent leurs gens aux amis de Salazarre et formèrent un gouvernement provisoire en proclamant la guerre civile au nom de la constitution. Ce gouvernement provisoire fut bientôt assez fort pour assiéger Quito. Veintimilla fit une sortie malheureuse contre l'armée des patriotes ; — complètement battu, il regagna la capitale avec ses troupes en désordre, protégé dans sa retraite par les canons de la ville que pointaient des artilleurs commandés par une intrépide jeune fille, sa nièce Marietta, « *la Nina* » — comme l'appelaient les soldats.

Forcé d'abandonner Quito, Veintimilla s'enfuit avec un bataillon resté fidèle à sa fortune et entra sans difficulté à Guayaquil ; il avait là entre les mains la clef de l'Équateur, tout le commerce de la République avec les nations étrangères se faisant en cette place. Gens d'affaires et de négoce, les Guayaquiliens, faute de résistance, sont toujours dans les révolutions du pays les dindons de la farce. Ils acceptent Veintimilla comme ils ont déjà reçu plusieurs présidents hors la loi, puis jettent les hauts cris quand la ville en état de siège, menacée par le parti contraire, a tout à souffrir de la présence du perturbateur. Les transactions avec l'intérieur du pays sont alors forcément entravées ; obligés de payer les cargaisons qui leur arrivent de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'après des commandes anciennes, et n'ayant plus les moyens d'écouler ces produits, les commissionnaires du port sont bientôt dans le marasme ; les petits négociants font faillite, les gros perdent beaucoup.

Les denrées nécessaires à la vie deviennent alors d'un prix inabordable et l'on maudit, mais un peu tard, l'auteur

de tous ces maux. Veintimilla qui avait le calme d'un fataliste, s'inquiétait peu de toutes ces récriminations ; il était parvenu à reconstituer son parti et s'était fortifié dans Guayaquil.

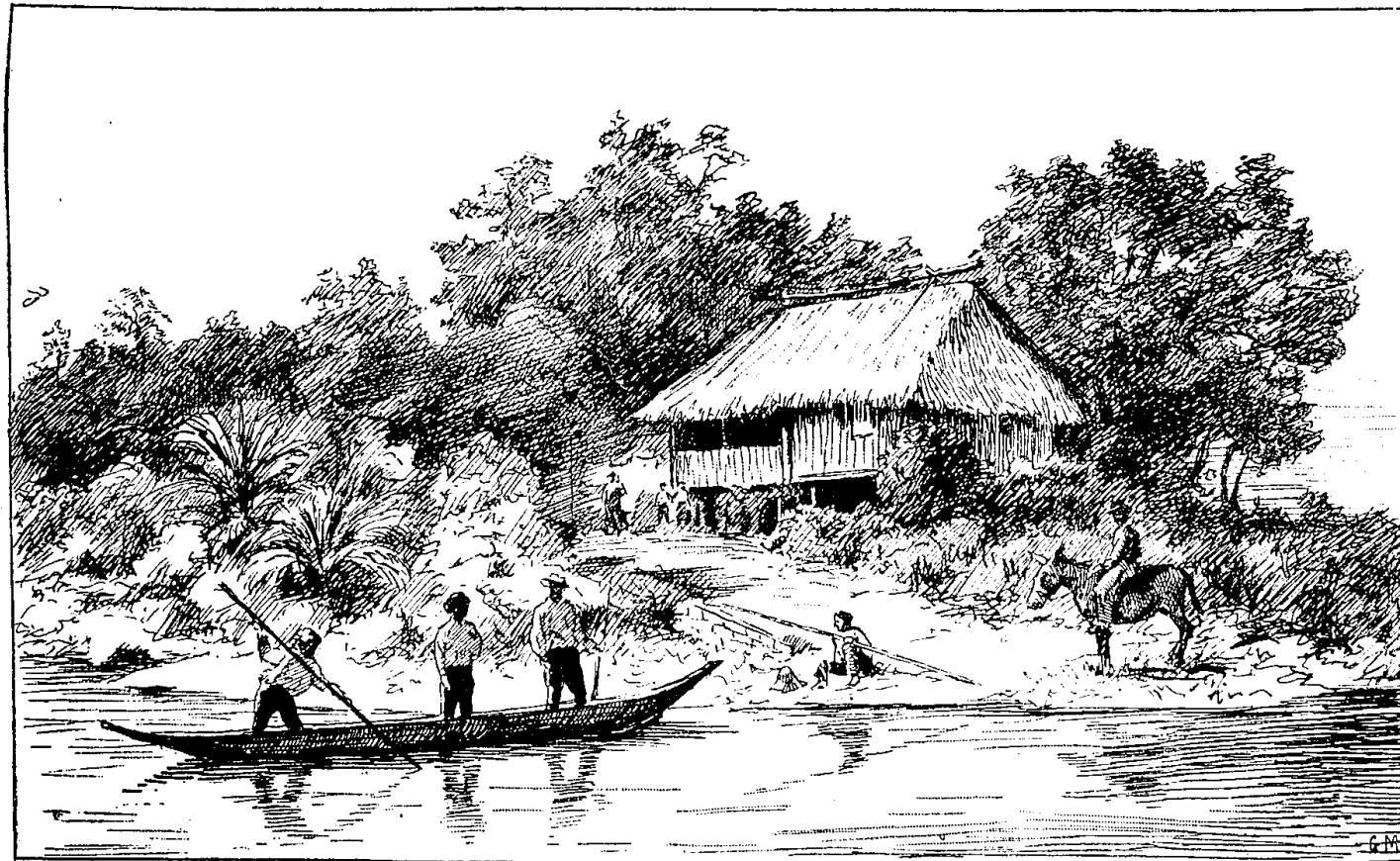
« J'attends, nous disait-il un jour. Je ne sais quand mes adversaires me feront l'avantage ou le désavantage de m'attaquer. » Peu lui importait le reste...

Les revenus de la douane de Guayaquil dont il s'était emparé, lui fournissaient des fonds pour entretenir son armée et la munir de fusils *Gras* ou de carabines américaines. Ces troupes, composées de gens du pays raccolés dans les rues de Guayaquil et internés de force dans les casernes du Dictateur, étaient inexpérimentées et montraient peu d'enthousiasme, sauf deux ou trois bataillons privilégiés ou trop compromis depuis longtemps pour reculer à la dernière heure.

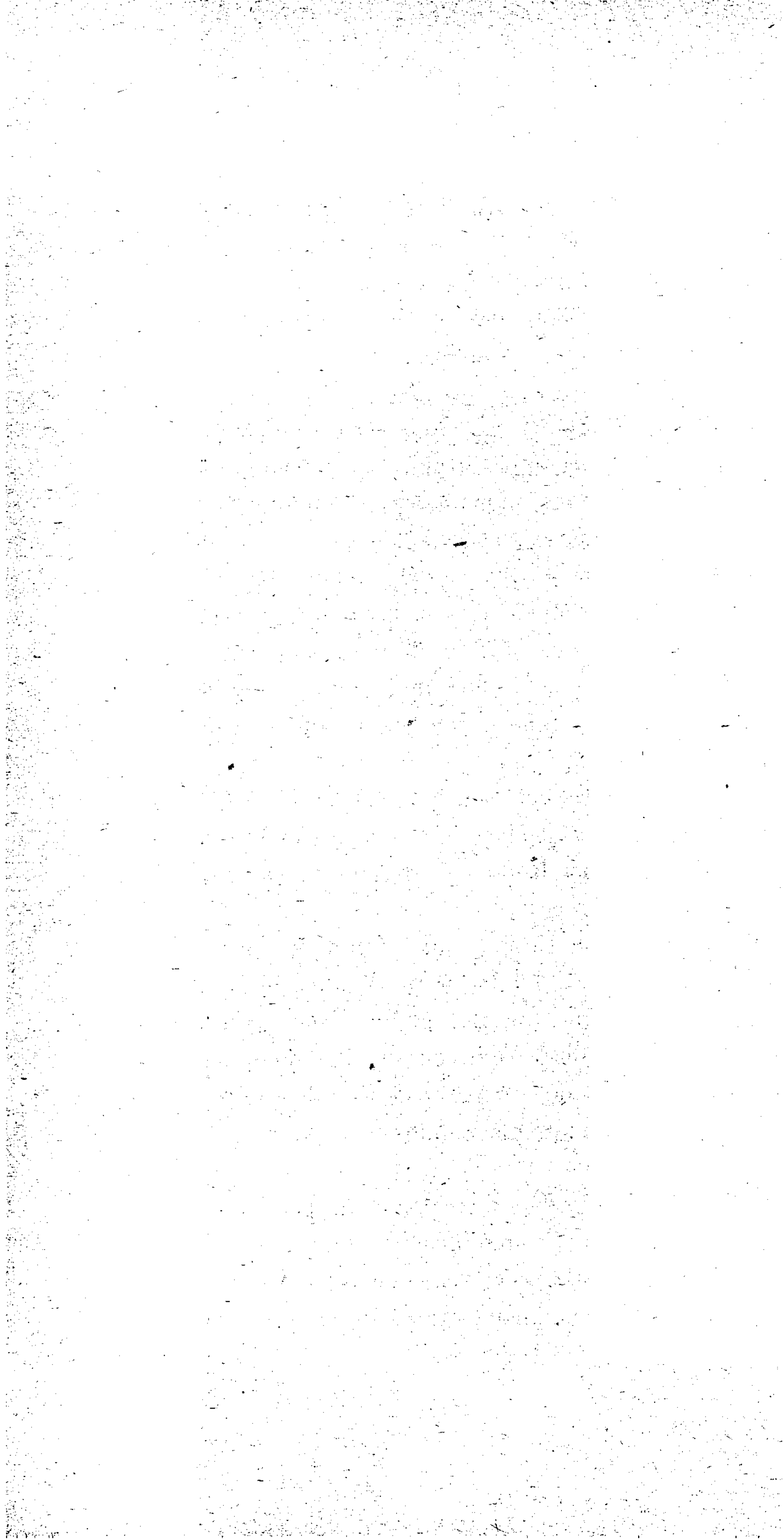
Coiffés de vieux casques prussiens, vêtus d'un veston rouge et d'un pantalon blanc, ces soldats commandés par de nombreux colonels et officiers de tous grades, avaient un peu les allures des grenadiers du général Boum.

Les partisans de Salazarre, que plusieurs officiers (envoyés comme parlementaires par les commandants des navires de guerre, devenus *arbitres*) ont vus dans le camp ennemi, n'avaient même pas d'uniformes. Ils se contentaient tous de porter, comme signe distinctif, d'immenses panamas communs ornés de rubans avec inscriptions patriotiques : « Por la constitucion », « à muerte el Tyranno ! »

J'ai écrit sur mon calepin de bord quelques notes qui résument mes conversations avec les Français habitant Guayaquil, relativement à la situation des deux camps ennemis à l'époque de notre séjour dans le port. Je ne saurais



UNE FERME SUR LES BORDS DU GUAYAQUIL



mieux faire, pour donner une idée de cette révolution américaine, que de les transcrire ici sans commentaires :

« ... La ville est située entre le fleuve au Sud, un bras de mer (Estero salado) au Nord, des chaînes de collines très boisées à l'Est, et des plaines marécageuses, très étendues, à l'Ouest.

La place est imprenable à l'Est. Les cerros sont élevés, couverts d'une végétation impénétrable, et défendus par une batterie de trois canons, plus une redoute munie d'un canon. Les patriotes exposés à la fusillade des troupes de Veintimilla et obligés de se frayer un passage dans la brousse pour tenter l'escalade de ces hauteurs, y resteraient certainement tous et sans profit pour leur cause. La partie O. est défendue par un fort qui compte une quinzaine de pièces dont cinq canons rayés, entre autres trois Armstrong.

Salazarre ne tentera probablement rien encore de ce côté, quoique les pièces du fort soient très mal servies et que Veintimilla n'ait pas de poudre de guerre pour ses canons. Il se sert de poudre de chasse !

Restent les parties S. et N. de la ville, délimitées par le fleuve et par l'estero salado. L'attaque du côté du S. est très difficile pour Salazarre qui a à craindre les trois vapeurs armés de canons et les *ferry-boths* remplis de soldats par le tout-puissant Veintimilla, usant sans scrupule du droit de réquisition qu'il s'est attribué comme « Gouvernement régulier ! »

Salazarre n'a que quelques petits bateaux à vapeur, inférieurs comme échantillon et comme armement à l'escadrille du dictateur ; ses troupes, qui ne pourraient débarquer qu'à l'aide de radeaux en bambou, seraient exposées au feu

des navires de Veintimilla et à celui des bataillons qui défendraient le quai Malécon.

Les efforts des assiégeants tendent donc tous à forcer la place du côté du Nord. Le sommet du serro le plus rapproché est occupé par Alfaro qui est parvenu à y placer un canon. Ce canon, servi par d'anciens marins français, a déjà démonté deux pièces des batteries de Veintimilla.

La maison des bains est occupée par les troupes de Veintimilla.

De part et d'autre, à 5 ou 600 mètres de distance, patriotes et soldats du dictateur se canardent toute la journée. Ce sont des feux de peloton perpétuels ou des coups isolés partant des lignes de tirailleurs déployées derrière les palétuviers qui poussent sur les rives de l'estero salado.

Les négociants français que nous connaissons à Guayaquil et qui sont en relations journalières avec le camp de Salazarre, chef du parti de l'ordre dont ils forment l'appui moral ici, prétendent que l'intention du généralissime est d'entrer à Guayaquil en franchissant l'estero salado. D'énormes radeaux faits avec des bambous, gros comme des troncs d'arbres, ont été, après de pénibles travaux, transportés par les patriotes près du bras de mer : Salazarre attend une nuit favorable pour les faire mettre à l'eau. Il ne parviendra pas, si noire que puisse être cette nuit, à tromper la vigilance des sentinelles avancées de Veintimilla et des postes qui gardent la rive de l'estero du côté de la ville ; de toutes façons il y aura donc bataille si la paix n'est pas conclue à l'amiable.

Salazarre, Sarrasti, Alfaro et les Florès ne sont plus d'accord ; ils ont chacun leurs partisans ; les choses vont donc mal de ce côté... Les fièvres paludéennes font de grands ra-

vages dans les rangs des patriotes, tous gens de l'intérieur et montagnards accoutumés à un climat sain et tempéré, subitement transportés dans un milieu tout autre et à moitié découragés après plus d'un mois passé inutilement à cinq cents mètres de Guayaquil. Les moustiques, insupportables dans ces vastes plaines marécageuses qui entourent la ville, se joignent aux maladies pour exaspérer ces braves paysans pressés de retourner chez eux, d'aller cultiver leurs terres et revoir leurs familles. La situation est ainsi très tendue du côté qui, numériquement, paraît le plus fort. Veintimilla a pour lui sa ferme volonté et l'unité de commandement ; ses meilleurs amis d'autrefois l'ont tous abandonné, il ne compte plus que sur lui et c'est une grande force dans la lutte suprême ; il connaît les dissentiments qui règnent dans le camp de ses adversaires et sait que si Alfaro tient pour la guerre, les autres chefs inclinent vers la paix. Sous prétexte d'échanger des prisonniers, Salazarre a déjà fait des ouvertures à Veintimilla par l'intermédiaire des consuls résidant à Guayaquil. Ces consuls étant en très mauvais termes avec le dictateur, sauf M. Higgins, consul général du Chili et vice-consul de France, les négociations, reprises plusieurs fois pendant notre séjour à Guayaquil, ont toujours été conduites par les commandants des trois bâtiments de guerre en rade. Ces médiateurs avaient pour eux leur impartialité reconnue par les deux partis en présence. Les dernières propositions faites par les chefs des patriotes au parjure Veintimilla, au dictateur manquant à tous les principes de la constitution de son pays, étaient vraiment exceptionnelles ; Veintimilla, en ne les acceptant pas, montre bien son intention de vaincre ou de mourir, sa fuite en cas d'insuccès étant devenue assez difficile aujourd'hui. On offrait

au dictateur, pour lui et ses partisans, la vie sauve et les honneurs de la guerre à sa sortie de la ville ; ses partisans seraient maintenus dans leurs fonctions ou grades avec les mêmes soldes ; il pourrait lui-même, après s'être éloigné pendant quelques mois pour laisser aux esprits le temps de se calmer, reprendre tous ses droits d'éligibilité à la présidence — ses biens et ceux de ses fidèles seraient respectés — ses emprunts *forcés* faits à la banque de Guayaquil seraient intégralement remboursés...

Il n'aurait pour sa part qu'à renoncer au pouvoir illégitime qu'il a usurpé. Malgré des conditions aussi favorables, cet aventurier, qui semble vouloir tout ou rien, répond aux offres de ses adversaires par des insultes et ordonne à ses canonniers de bombarder les positions avancées des patriotes près de Guayas, à ses forts de continuer le feu. Sa confiance se tourne en aveugle témérité et il est à peu près sûr d'être fusillé s'il a le dessous.

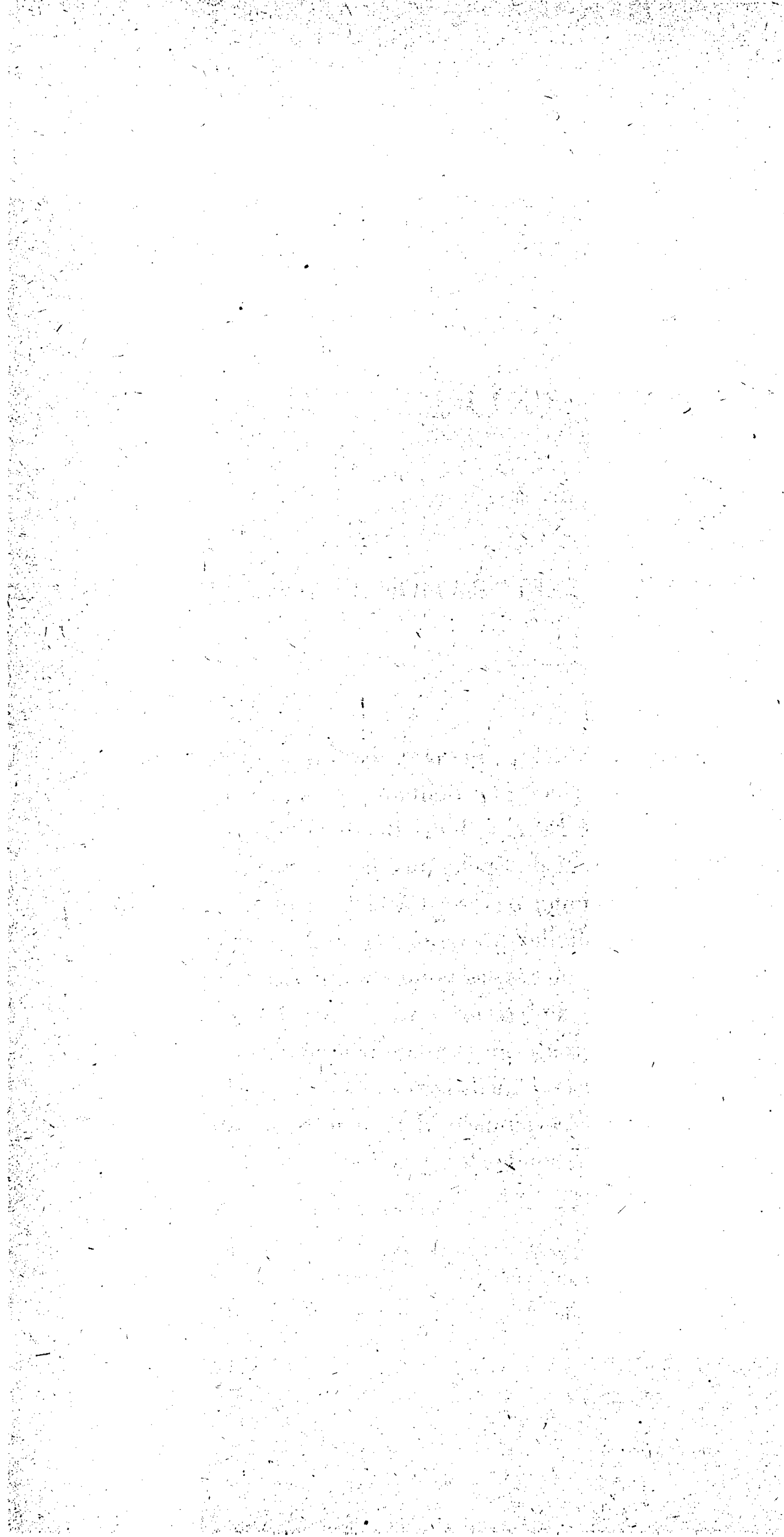
J'ai visité tous les forts ou batteries que Veintimilla a fait élever autour de Guayaquil : les canons sont, pour la plupart, de vieilles pièces de marine se chargeant par la bouche ; un colonel d'artillerie qui a l'estime du dictateur m'a demandé un jour : « combien de livres de poudre il fallait mettre dans ces canons-là ». Il ne s'en doutait pas ! C'était au fort qui domine l'entrée de la rade et les plaines de l'ouest. Deux boulets tirés de ce fort sont tombés dans les faubourgs de la ville au lieu de tomber au milieu des positions d'Alfaro sur le cerro que visaient les artilleurs... Tous les soldats de ces batteries, enrôlés de force dans les rues de Guayaquil, vivent sous des paillettes avec leur famille, mère, femme, sœurs, enfants. C'est la coutume dans ce pays-ci et dans les républiques de l'Amérique centrale. Les

femmes font la soupe ou le coup de feu avec leurs maris suivant les circonstances.

*
* *

Le *Kerguelin* vint nous relever de notre corvée avant que les Veintimilliens et les patriotes eussent eu le temps de se rencontrer en une bataille sérieuse.

Trois mois après notre départ de Guayaquil, nous apprîmes, en lisant un journal, que les partisans de Salazarre étaient parvenus à entrer dans la place par l'*estero salado*, et l'avaient enlevée d'assaut après une mêlée sanglante. Pendant que ses troupes se faisaient décimer par l'armée victorieuse, Veintimilla s'était réfugié avec sa nièce Marietta sur un paquebot qui les avait transportés au Pérou en attendant le passage du courrier d'Europe. Le prudent dictateur aurait eu soin, paraît-il, de confier depuis longtemps, par traites, à des banquiers de Londres, les millions provenant de ses économies... Nous le retrouverons, sans doute, quelque jour aux Champs-Élysées, roulant carrosse au milieu de cette grande cohue parisienne où vont se perdre tant d'anciennes célébrités exotiques.



ÉTUDE

SUR LES

PRÉPARATIFS D'UNE EXPLORATION EN AFRIQUE

La lecture des journaux des principaux explorateurs du continent africain au XIX^e siècle, de Denham et Clapperton dans le Soudan central en 1822, d'Henri Barth, d'Edouard Vogel, de Richard Burton et de Speke aux lacs Tanganyka et Victoria-Nyanza, de Samuel Baker à l'Albert-Nyanza, du docteur Livingstone, de Stanley, de Cameron, de Marche et du marquis de Compiègne, de Savorgnan de Brazza, du marquis Antinori, de Soleillet, de Trivier, du capitaine Binger, nous permet d'apprécier toutes les difficultés matérielles qui entourent ces périlleuses expéditions et ont failli parfois faire échouer les mieux organisées. L'élan enthousiaste qui incite les plus braves à sonder les mystères de ces soli-

* NOTE. — Cette étude de M. Aylic Marin, parue dans la *Revue universelle*, renferme de précieux conseils pour tous les explorateurs. Les lecteurs nous sauront gré de l'avoir annexée au récit de ses voyages. — (*Les Éditeurs*).

tudes de l'Afrique centrale dont Stanley nous fait de si merveilleuses descriptions, ou porte même les esprits les plus pratiques à chercher des débouchés au commerce européen, ne peut que s'accroître avec le temps, et on a déjà maintes fois songé à préparer des instructions où les voyageurs puiseraient avec certitude des renseignements utiles avant de se mettre en route. Les Sociétés de géographie de Paris, de Berlin, de Rome, ont patronné plusieurs auteurs d'ouvrages fort intéressants, mais écrits dans un but spécial, envisageant, les uns le point de vue des observations scientifiques, les autres l'hygiène, l'histoire naturelle, etc... Nous nous proposons, dans le travail que nous entreprenons, de généraliser ces études particulières et d'y ajouter un certain nombre de données qu'on ne peut avoir qu'en faisant des recherches difficiles ; cet exposé des préparatifs d'une expédition dans l'Afrique centrale sera forcément *très concis*, vu le cadre dont nous disposons, mais embrassera successivement les diverses questions que comporte l'étude préliminaire d'un voyage devant avoir une durée d'un an.

Nous nous occuperons d'abord des approvisionnements en matériel et en vivres.

L'explorateur doit s'assurer un abri pour ses courses à travers l'Afrique. Il trouvera généralement un toit hospitalier dans les centres habités, quand il saura se faire valoir auprès des chefs de peuplades par ses cadeaux et au besoin par sa fermeté, — dans chaque village du Soudan et du Gabon une case est réservée aux voyageurs, — mais dans les régions désertes il lui faudra recourir au *gourbi* en paille que les noirs élèvent très rapidement, asile insuffisant contre la pluie, ou à la *tente*.

La tente est indispensable à l'explorateur qui change de

campement fréquemment; c'est la « *maison* » qu'il doit emporter sur son dos. Pour être en rapport avec son but, cette habitation réunira deux qualités : la légèreté et une ampleur suffisante. Sa forme se prêtera, en outre, à une aération facile. Les tentes employées par nos officiers au Soudan pèsent de 12 à 20 kilogrammes et sont ordinairement de la forme dite *bonnet de police*, à deux portes, de façon à permettre à l'air de circuler librement. La tente *bonnet de police* avec porte-rabat, dont la partie antérieure peut se relever complètement, est également commode. Beaucoup d'explorateurs emportent des tentes de la forme *marquise*; elles se prêtent aussi fort bien à l'aération et sont plus vastes.

J'ai examiné ces divers types de tentes chez M. Flem, dont la maison m'a été indiquée par plusieurs grands voyageurs africains comme réunissant les principaux articles de campement nécessaires dans l'Afrique centrale. La tente est en toile doublée, bleue ou verte, mais elle ne suffira pas à abriter son possesseur contre les ardeurs du soleil; il devra la placer sous un arbre, en l'orientant du côté de l'Est ou, à défaut d'arbre, la couvrir d'une couverture mouillée.

Le mobilier sommaire de la tente se compose d'un pliant, d'une petite table démontable et d'un lit.

La meilleure couchette pour l'explorateur en marche est le *lit-cantine*, dont nos officiers font usage en Afrique. Il tient lieu, avantageusement, des nombreux systèmes décrits dans les récits des voyageurs et se compose d'une forte toile rectangulaire munie d'œillets en métal pour le passage des cordes qui la relie à deux bâtons ou montants reposant sur les poignées *verticales* de deux malles de campement ou cantines. On peut substituer aux œillets de larges

ourlets solidement cousus dans lesquels passent les montants en bois. La toile du lit-cantine peut être matelassée, mais de manière à ne pas trop alourdir l'appareil.

Il existe, chez les spécialistes, plusieurs formes de lits portatifs variant comme poids entre 6 et 10 kilos. On les garnit d'un oreiller-galette ou d'un oreiller en caoutchouc, quand un simple vêtement plié en quatre ne suffit pas au dormeur.

Les explorateurs les plus fameux de l'Afrique centrale nous ont donné la description de leurs lits. Livingstone reposait sur une toile imperméable couvrant un matelas d'herbes sèches séparé du sol par des planches. Stanley, plus modeste, s'offrait ordinairement quatre planches rembourrées avec des feuilles de palmier et munies d'un sac en cuir en guise d'oreiller. Burton préconise l'usage du matelas de crin toujours accompagné de deux couvertures. l'une épaisse, l'autre très mince, servant suivant la température, et d'une large moustiquaire; il joignait à cette literie ses effets de voyage renfermés dans un sac de nuit et le tout, protégé par une toile imperméable, ne constituait, au moment de la marche, qu'un seul ballot fortement serré avec des courroies.

En tous cas, il faut absolument éviter de coucher *sur le sol* qui dégage, surtout à l'approche de la saison des pluies, des miasmes engendrant la fièvre et est trop souvent hanté pendant la nuit par des animaux malfaisants, les fourmis par exemple, les serpents, etc...

La *moustiquaire*, en tulle blanc, est le complément nécessaire de ce matériel de campement. Quand on couche en plein air, mieux vaut l'avoir en toile légère, en cotonnade d'échange ou *guinée* que l'on a toujours dans sa pacotille.

Non seulement ce voile préserve des attaques des moustiques, mais il est précieux pour garantir le visage contre l'air de la nuit, la température variant sensiblement du jour à la nuit. D'aucuns prétendent que c'est même une garantie contre la fièvre.

Un des compagnons de Savorgnan de Brazza me disait dernièrement que la moustiquaire de tête, sorte de sac en mousseline recouvrant complètement la tête, était aussi utile, dans le centre africain, pendant la veille en marche, qu'au repos pour dormir en paix. Ce voyageur, qui a parcouru le Congo en tous sens, ne s'est jamais servi que d'un hamac comme lit ; il est vrai que son champ d'exploration était ordinairement boisé, le hamac supposant avant tout deux arbres comme supports, à moins d'appareils trop compliqués pour être d'un transport pratique.

Quels sont maintenant les vêtements que l'explorateur aura à emporter ? Cette garde-robe ne peut contenir que le strict nécessaire ; aussi faut-il la composer avec un soin minutieux et d'après des renseignements parfaitement exacts.

Les effets seront, condition de durée, absolument *neufs* et de première qualité. Ce conseil paraîtra puéril à bien des gens ; il n'est pourtant pas inutile. Combien de voyageurs emportent des vieux vêtements pour les user ! Je veux parler de ces habits faisant partie de notre existence intime depuis longtemps, commodes, dont on a peine à se séparer comme d'anciens serviteurs trop fatigués.

Les effets légers étant insuffisants pour la nuit, il est nécessaire de se munir de vêtements chauds.

En somme, la garde-robe de l'explorateur comprendra au moins :

Une couverture en laine grise, très souple, mesurant 2^m,25 sur 1^m,80, pesant environ 2 kil. 500. Cette couverture doit avoir assez d'ampleur pour être mise en double en cas de grande fraîcheur.

Un manteau ou burnous en laine.

Un pantalon en flanelle de Chine de premier choix et deux pantalons en coutil fort.

Deux vestons ou vareuses en flanelle blanche.

Trois chemises en soie de Chine.

Une ceinture en flanelle rouge d'une longueur de 4^m,20 sur une largeur de 0^m,40.

Quelques gilets de flanelle, ou de préférence des *tricots de coton*. Le linge de coton vaut beaucoup mieux dans les pays tropicaux que le linge de toile parce qu'il absorbe plus facilement la sueur et n'expose pas aux refroidissements occasionnés par les tissus de lin ou de chanvre quand ils ont été soumis à l'humidité; la flanelle même est agréablement remplacée en Afrique par les tissus de coton qui transmettent moins de chaleur à la peau et ne déterminent jamais d'éruptions si l'on a soin de changer fréquemment de linge.

Un casque en liège ou en feutre résistant à la pluie, très large de bord et le plus léger possible. Cette coiffure est la seule qui soit vraiment recommandable pour la marche au soleil; le *salaco* ou chapeau indo-chinois, le chapeau mou employé au Mexique, les chapeaux de paille ne peuvent y suppléer.

Outre le casque que l'explorateur doit avoir la précaution de garnir de feuilles ou d'un linge mouillé, pendant la marche, pour en garder l'intérieur frais au-dessus de sa tête, il lui faudra une casquette ou *chechia* (bonnet turc), coiffure du soir au campement.

Quoi qu'en ait dit Baker, qui déclare préférer les souliers aux bottines lacées, les meilleures chaussures de marche, en Afrique comme en Europe, sont *les souliers de chasse*, fortes chaussures en *cuir fauve* et à lacets, que l'on complète pour traverser les brousses remplies de serpents, en se couvrant les mollets avec des houseaux. Pour se délasser, une fois en halte, le soir surtout, quand la chaleur du jour est tombée et que le sol est refroidi, le voyageur aura des chaussures en toile, de préférence des espadrilles à semelles en cordes. Le pied se gonfle pendant la marche, augmente même de 3 à 4 centimètres cubes, et il est prudent, si on veut fournir une longue course le lendemain, de le mettre à l'aise dès que la tente est dressée. Les souliers en cuir seront munis de semelles d'une épaisseur moyenne, mais garnies de clous. Des sacs en toile imperméable contiendront les rechanges.

Pour l'entretien des chaussures en cuir fauve, il est bon d'employer une graisse qui rend le cuir imperméable tout en lui donnant beaucoup de souplesse, recette donnée par M. le docteur Nicolas dans son excellent *Guide médical* pour l'Afrique centrale : elle se compose de suif de mouton (120 gr.), d'axonge (60 gr.), de cire jaune (30 gr.), d'huile d'olive (30 gr.) et d'essence de térébenthine (30 gr.). La chaussure est enduite de ce mélange après avoir été bien lavée et essuyée fortement, puis mise au soleil et frottée.

Après avoir acheté le nécessaire comme objets de campement et vêtements, le futur explorateur pensera à se procurer un certain nombre d'ustensiles indispensables au long voyage qu'il veut entreprendre dans des régions où la civilisation commence à peine à pénétrer ; il s'occupera tout d'abord du harnachement de sa monture, s'il compte se diriger vers

un pays où il pourra se servir, comme au Soudan par exemple, de cheval, ou de mulet, ou d'âne. Au Sénégal, le cheval est le seul moyen de transport à partir de Diamou, le chemin de fer en exploitation s'arrêtant là. Le harnachement peut être fabriqué sur commande par tous les selliers, mais M. Flem et M. Lefèvre (inventeur d'une voiture spéciale en usage pour le Haut-Sénégal) sont en mesure de fournir immédiatement des bâts de chevaux ou de mulets, avec accessoires, qui conviennent parfaitement aux expéditions africaines. Dans toute l'Afrique du Nord (jusqu'au Soudan) la monture-type des caravanes est le chameau, mais le voyageur qui a pour objectif cette partie du *continent noir*, n'a pas à se préoccuper, avant de quitter l'Europe, de l'achat du harnachement ; il trouvera le nécessaire dans l'endroit même où il fera l'acquisition de la bête. Nous reviendrons plus loin sur l'étude de la question des moyens de transport en Afrique.

Après le harnachement il faut songer aux malles dites *cantines*, qui contiendront les nécessaires d'objets de cuisine et de table.

Le voyageur qui adopte comme couchette de route le *lit-cantine*, doit avoir deux malles-cantines, chaque caisse servant de support aux montants en bois du lit, à la tête et aux pieds. La cantine type, pour les voyages en Afrique, est la cantine dite d'officier, en usage dans le corps expéditionnaire du Haut-Sénégal.

Quand on adopte tout autre mode de couchage que le *lit-cantine*, la marmite-popotte, garnie des ustensiles de cuisine et de table les plus nécessaires, supplée aux malles-cantines ; enfermée dans un sac en toile, elle se transporte facilement et tient fort peu de place. Le nécessaire de la

marmite-popotte est composé pour trois ou six personnes, suivant les circonstances.

La vaisselle devra être *émaillée*, les chaudrons et casseroles *en cuivre* et les gobelets pour boire *en argent*.

Outre les malles et marmites-popottes, il existe encore, chez les fabricants spéciaux, des sacs très commodes pour cantine, en toile imperméable ou en cuir, qui s'adaptent à la selle. De toute façon, ces cantines ne pourront dépasser comme poids total 25 à 30 kil. au maximum, au cas où les porteurs indigènes seraient obligés de s'en charger, dans les régions où il n'existe pas de moyens de transport.

Les autres objets indispensables à l'explorateur sont ; *Un filtre de poche au charbon*, ou simple cylindre en charbon, garni d'un tube en caoutchouc vulcanisé, avec embout en bois, ce tube faisant siphon. Les soldats de l'armée anglaise sont tous munis d'un filtre semblable en Afrique et évitent ainsi bon nombre de maladies microbiennes. L'eau des marais peut encore être purifiée au campement, par l'ébullition, et bue sous forme d'infusion de thé. L'alun (0 gr. 10 par litre d'eau) est employé utilement pour débarrasser l'eau des matières terreuses.

Deux seaux en toile pour le service de campement.

Un tube en caoutchouc vulcanisé, mesurant au moins 0^m,65 de diamètre et pouvant se plier facilement.

Un fanal, un photophore, des bougies, des allumettes ou, pour y suppléer, *un briquet et de l'amadou*. Il est également pratique de recourir à une lentille pour allumer le feu.

Un étui à couture, garni de fils de diverses grosseurs, d'une paire de ciseaux, d'aiguilles, d'un dé, etc.

Des *conserves noircies*, pour les yeux. Des *jumelles*.

Un nécessaire pour écrire, avec papier teinté, plumes,

crayons et *encre en poudre* (dite *Petite-Vertu*, à 25 centimes le paquet pour un litre, chez M. Houtret-Bernard). Des cartes en blanc.

Quelques paquets de cordes assorties, des pointes, clous à crochet, pitons et cadenas pour fermer les colis. La même clef doit pouvoir ouvrir tous les cadenas, afin d'éviter des complications.

Deux haches de campement, l'une à tête-marteau pour enfoncer les piquets, l'autre à tête en pointe pour faire le bois et pratiquer les tranchées.

Des cordes de campement, à piquets ferrés, en frêne.

Des griffes pour monter aux arbres à tronc lisse. (Appareil en fer forgé, doublé en peau, avec courroies.)

Une ceinture à valeurs en coutil.

Une ceinture de sauvetage en liège, l'appareil le plus simple étant toujours le meilleur en voyage.

Un couteau-nécessaire (avec fourchette, cuillère, etc.) de première qualité.

Une corne d'appel.

Une gourde recouverte de feutre épais ou mieux une *gourde « peau de bouc »* préalablement avinée, de la contenance d'un litre au moins.

Quelques kilogrammes de *savon de Marseille*, tant pour la toilette que pour le lavage du linge. Le savon indigène, que l'on trouve dans certaines contrées de l'intérieur de l'Afrique, communique au linge une odeur insupportable et tenace. Certain haut administrateur de l'Ogooué me donnait ce renseignement tout dernièrement et ajoutait en riant : « N'en déplaise aux inventeurs du *Savon du Congo!* »

Parmi tous ces objets qui s'imposent à l'explorateur africain, je n'ai pas placé les instruments de précision et de

collection, dont le voyageur se munit suivant ses aptitudes et le but spécial qu'il poursuit. L'achat d'instruments, tels que le sextant, l'horizon artificiel, le chronomètre, est fort coûteux et n'est utile qu'aux gens de science. Le voyageur devra, toutefois, emporter une bonne boussole et apprendre à s'en servir, si peu érudit qu'il soit, *au cas où il se trouverait isolé*. En caravane dans le Sahara ou le Soudan, en expédition dans le centre africain, l'expérience du guide indigène suffit à l'explorateur pour s'orienter ; sa connaissance des astres, sa longue et patiente observation du ciel, de jour comme de nuit, lui permettent d'arriver à un *flair merveilleux* pour la conduite des étrangers à travers un pays dont il connaît, d'ailleurs, la configuration.

CHOIX DES ARMES. — Le futur explorateur apportera un soin tout particulier au choix de ses armes qui devront être irréprochables. Cet armement sera aussi simple que possible et se composera d'un fusil de chasse, d'un revolver, d'un couteau de chasse et d'un sabre d'abatis ou *machete* à lame solidement emmanchée.

L'arme à emporter doit être légère, à tir rapide, à grande pénétration. Elle sert en effet à la guerre aussi bien qu'à la chasse, elle doit percer la peau épaisse des pachydermes et des grands carnassiers, elle ne doit pas fatiguer outre mesure celui qui la porte et qui déjà résiste à la lutte de chaque jour contre les naturels, le climat, la maladie et la marche.

L'arme classique pour ainsi dire, que tout le monde connaît du reste, est la *carabine* Winchester à répétition.

Le dernier modèle est la carabine calibre 10^{mm}, 10 coups, percussion centrale, canon rond (65^{cm}), poids 4 k. 300.

Puis vient la carabine Martin à extraction de côté et à

sûreté, calibre 11^{mm}, 14 coups, percussion centrale, canon rond 60^{cm}, 3 k. 200.

Enfin le fusil le plus recommandable est « l'Express » qui a l'avantage d'employer les cartouches du fusil Gras dont on se sert dans toutes nos colonies, ce qui permet à l'explorateur dépourvu de munitions de se remonter dans un dépôt. Cet avantage n'est pas le seul : la rayure du canon est progressive, ce qui donne à la balle une vitesse supérieure pendant les 250 premiers mètres. Grâce à cette vitesse, la bête visée n'est pas prévenue par le bruit, et la balle l'atteint sûrement.

La fermeture est à *Té* anglais, *double griffe*.

C'est une excellente arme de guerre et de chasse.

La douille pour les différents fusils dont nous venons de parler doit être en métal. Il serait dangereux d'user de cartouches faites avec des douilles en carton.

Un bon couteau de chasse et un revolver d'ordonnance complètent le nécessaire d'armement. La *machete*, étant destinée principalement à couper les hautes herbes et les lianes, ne pourra pas toujours être remplacée par le couteau dont la lame est trop courte. La plupart des explorateurs emportent les deux instruments, quitte à confier leur *machete* à l'un des porteurs qui frayent la route.

APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES. — Rien ne donne mieux la note exacte d'un pays que les épreuves photographiques avec lesquelles il est facile ensuite de faire des dessins pour illustrer les récits du voyageur. L'explorateur peut, sans augmenter sensiblement sa charge de bagage, emporter un appareil de poche avec deux ou trois douzaines de plaques au gélatino-bromure.

OBJETS DE PACOTILLE. — L'argent européen n'ayant cours que dans certaines villes du littoral africain, l'explorateur devra se munir à son départ de France d'une pacotille suffisante pour effectuer les échanges nécessaires à l'acquisition des vivres du pays (riz, froment, mil, pois chiches, poivre, sucre, café, huiles de coco et de palme, viandes de bœuf et de mouton, lait frais, fruits.....) et à l'achat des articles d'exportation, poudre d'or, ivoire, plumes d'autruche et de marabout, coton, arachides, résines diverses, nattes, pelleteries et objets de curiosité. C'est également avec sa pacotille *qu'il payera ses guides et ses porteurs indigènes*, qu'il achètera les animaux de trait ou de selle dont il se servira suivant la région.

Les marchandises les plus demandées par les indigènes du centre de l'Afrique sont les armes qu'on fabrique spécialement à Liège, fusils à pierre ou à piston, pistolets, sabres, — les rasoirs et couteaux, les verroteries, le cuivre, le corail, les parfums, les pipes et le tabac, le papier, les *cotonnades et mousselines*, les *vêtements en laine* ou en soie. Sur les côtes, il faut ajouter à cette liste les alcools et liqueurs, les objets de quincaillerie, les étoffes de l'Inde.

Nous pouvons, en ce qui concerne le Congo et les régions limitrophes, donner des renseignements sur les fournitures à emporter comme matières d'échange.

Nous devons ces indications à des maisons de commerce qui fournissent les comptoirs de la côte occidentale d'Afrique.

Pour la zone du bas Congo, il faut acheter des tissus imprimés assortis de dessins, du coton écri, des tissus teints en rouge, des tissus dits *domestiques* (rayés), des serviettes-pagnes en coton croisé à raies rouges, des couteaux à dé-

brousser ou *machetes* pesant environ 500 grammes, des *barrettes* en fil de laiton pesant 30 grammes, du fil de laiton ordinaire de 0^{mm},5, des couteaux droits de différentes grandeurs, des petites glaces rondes ou carrées à cadre doré avec ornements en verroterie, des perles de corail, des chapeaux de feutre gris assortis de peintures, des bonnets de laine rouge ou multicolores, du papier à lettre et des enveloppes.

Pour la région du haut Ogooué, on adjoint à ces articles des chemises de traite, des sonnettes dites Saint-Antoine, des *boubous* et pantalons en satin de Chine, des ceintures en satin et en flanelle rouge, des chapeaux de paille (très appréciés des piroguiers du Congo), des plats en cuivre dits *neptunes*, précieux objets d'échange, des chaudrons en laiton, des pipes Gambier, de la parfumerie de traite, des boutons blancs ou bleus en porcelaine que fabrique spécialement M. Bapterosses, des verroteries de Venise ou de Bohême (*anghésis*, *tombos*), perles tubulaires bleues ou blanches.

Les naturels attachent la plus grande importance à la nuance de ces verroteries (*anghésis* et *tombos* surtout), et on ne saurait les choisir avec trop de minutie en recourant, pour les échantillons types, aux maisons de commerce qui sont en relation avec les traitants du pays.

Les cadeaux destinés aux chefs des tribus indigènes doivent être riches, car les Anglais les ont habitués à un certain luxe à cet égard. Les étoffes de soie, les armes à feu et pipes de prix, les parapluies avec manche incrustés d'or et d'argent, le vin de Champagne, sont les présents auxquels ils se montrent le plus sensibles.

VIVRES. — L'explorateur ne peut songer à emporter des provisions de bouche pour la durée de son voyage et devra, en s'acclimatant, user des ressources du pays en viandes fraîches, légumes et fruits. L'étude des aliments que l'Afrique offre aux voyageurs européens a été faite avec beaucoup d'attention par M. le D^r Nicolas. Quant aux vivres que le futur explorateur veut emporter de France, leur approvisionnement doit être très limité, vu les difficultés du transport dans le centre africain. Citons parmi les aliments dont se chargent d'ordinaire les voyageurs ayant l'habitude de vivre dans ce dur pays, l'endaubage ou bœuf conservé en boîte, le biscuit de mer, le lait concentré, le café, les purées de légumes *Tacot*, les juliennes desséchées, les *extraits de viande*, le thé, la coca, le chocolat, les fécules, les gelées de groseille et de coing, les pruneaux et le *sel* dont la rareté dans certaines parties de l'Afrique est telle que l'on en fait une matière d'échange de grande valeur. Comme boisson, nous avons toujours vu les voyageurs expérimentés employer uniquement l'eau filtrée, soit froide, soit très chaude et légèrement additionnée de thé, de café ou de mathé; mais il est nécessaire d'emporter quelques bouteilles de bon cognac et de vin pour les malades.

Les provisions, biscuits, farines, légumes secs, etc..., doivent être emballées avec le plus grand soin.

EMBALLAGE DES APPROVISIONNEMENTS. — Nous arrivons ici à une importante question. Les caisses de vivres ne peuvent être faites qu'en métal pour éviter les attaques des insectes qui percent tous les fûts en bois; les emballages pratiqués jusqu'à présent pour les *denrées* et les *médicaments* destinés au centre africain consistent en caisses de fer-blanc garanties

par des contre-caisses en bois. Les dimensions des boîtes en fer-blanc varient entre 0^m,60 ou 0^m,70 de longueur sur 0^m,25 ou 0^m,30 de largeur ; elles sont de forme cubique toutes les fois que les marchandises le permettent. Les contre-caisses en bois sont munies aux deux bouts de poignées en corde qui facilitent beaucoup le transport. Il est de toute nécessité que les caisses en métal soient soudées avec les plus grandes précautions pour éviter les infiltrations si elles venaient à tomber à l'eau au passage d'une rivière, accident fréquent. La moindre fissure dans l'enveloppe métallique causerait la perte des denrées qu'elle protège. Les marques apposées sur les contre-caisses s'effacent très rapidement dans les transports si on ne les applique pas à chaud sur le bois. Les emballages métalliques ont un énorme inconvénient, leur poids ; aussi serait-il à souhaiter qu'un inventeur ingénieux parvînt à trouver un meilleur moyen de garantir les substances craignant à la fois et l'humidité et les attaques des insectes.

Pour les tissus d'échange, cotonnades, vêtements confectionnés, etc., l'emballage sous toile est depuis longtemps le seul adopté. La méthode suivie par la maison Saint-Frères nous paraît présenter de très sérieuses garanties quant à la solidité et à l'*imperméabilité* des ballots. Plusieurs enveloppes imperméables fermées *au moyen d'un système spécial* et recouvertes d'une toile de jute défendent absolument les étoffes contre l'humidité ; le ballot peut séjourner dans l'eau pendant plusieurs jours sans que son contenu soit détérioré le moins du monde.

On a soin de ménager des oreilles aux quatre coins du ballot pour faciliter les manipulations et éviter que les chargeurs et déchargeurs, soit au moment des camionnages

aux gares, soit à l'embarquement et au débarquement, ne se servent de crochets pour saisir le paquet. Il est bon de mentionner sur le ballot que l'usage de ces crochets détériorerait tout le contenu.

Le poids des ballots d'étoffe *ne doit jamais dépasser 25 kilos*, car on a toujours à prévoir le cas où le transport se fera difficilement et à dos d'homme.

TRANSPORTS EN AFRIQUE. — Nous sommes conduit par le sujet lui-même à parler immédiatement des transports des bagages en Afrique. Ils se font, suivant les régions, à dos de chameau (*dans tous les pays du Nord*), ou à dos de cheval, de mulet et d'âne, ou enfin à l'aide de porteurs indigènes. Dans l'Afrique australe jusqu'au Zambèze, on se sert des bœufs, soit comme bêtes de trait, soit comme porteurs, mais leur lenteur est telle qu'il vaut mieux acheter des mulets ou des ânes que l'on trouve à peu près partout. Quelques voyageurs ont enfin employé avec succès certains véhicules en les faisant traîner par des mules, parfois même en y attelant des nègres. Nous allons passer en revue ces divers moyens de transport.

Il existe deux variétés de chameaux, le *camelus bactrianus* à deux bosses, le *camelus dromedarius* qui n'en a qu'une, et se trouve seulement en Afrique, depuis l'Égypte jusqu'au Sénégal. Parmi les nombreuses espèces de dromadaires on distingue les chameaux de selle et ceux de bât, les premiers d'une allure très rapide et trottant généralement à l'amble, les autres plus forts et marchant avec un mouvement d'épaule qui les fait osciller en donnant le *mal de mer* aux étrangers assez inexpérimentés pour les prendre comme montures. Les Arabes appellent les chameaux de selle

hedjins et les classent en plusieurs catégories ; les plus connus sont : le *méhari* des Touaregs, capable de trotter pendant quatre ou cinq jours de suite sans prendre de repos, et le *dromadaire* des pasteurs bicharys, fort intelligent et résistant à des fatigues inouïes.

Les caravanes marchandes ont une vitesse de quatre kilomètres à l'heure en partant, mais cette allure se ralentit et devient en moyenne de trois kilomètres à trois kilomètres et demi par heure.

Les chameaux peuvent rester de trois à sept jours sans boire, suivant la saison, et deux jours sans manger, mais il faut savoir les soigner car ils sont délicats.

Le dromadaire n'est guère employé que dans les caravanes qui traversent le Sahara ; le cheval ne se rencontre, en dehors des régions du Nord, que dans le Soudan et dans le sud de l'Afrique, il ne peut vivre dans le centre même. Le bœuf est attelé par les Boërs à des chariots qui contiennent la famille et son modeste bagage, mais il ne peut *porter* une charge supérieure à 100 kilos. Le mulet et surtout l'*âne* sont les animaux qui rendent le plus de services en Afrique ; le premier porte facilement 100 kilos, le second 50 kilos. A défaut de bêtes de trait ou de bât, c'est le nègre africain lui-même qui remplit l'office de porteur.

Le prix de ces moyens de transport varie avec le pays. Au Soudan on se sert beaucoup des ânes, lesquels sont faciles à nourrir et ne coûtent que 100 francs ; les bœufs porteurs valent le double dans cette région. Les noirs enrôlés au moment du ravitaillement des postes militaires du haut Sénégal, chaque année, exigent avant tout la ration ; on ne les paye guère qu'un franc par jour. La solde donnée aux porteurs indigènes dépend absolument de la région que l'on

explore. La plupart demandent comme salaire des objets d'échange, surtout des étoffes, des verroteries et du cuivre en barrettes.

Les résidents du littoral et les voyageurs qui ont déjà parcouru le centre de l'Afrique peuvent seuls renseigner les voyageurs sur ce point si spécial.

C'est du transport à dos d'homme que le voyageur du centre africain a le plus souvent à se préoccuper, car il lui est impossible de se servir d'animaux domestiques dans la région où vit le terrible insecte appelé *Tsetsé*, inoffensif pour l'homme *et les animaux sauvages*, mais dont la piqûre est mortelle pour les bœufs, chevaux, mulets et ânes.

PRÉCAUTIONS HYGIÉNIQUES. BOITE DE MÉDICAMENTS. — Nous avons passé en revue les divers objets de matériel et les approvisionnements dont l'explorateur se munira avec plus ou moins d'abondance selon les ressources qui sont à sa disposition et la nature de la campagne à entreprendre ; nous avons maintenant à nous occuper des précautions dont il devra s'entourer pour arriver à son but sans être arrêté comme tant de hardis pionniers de la civilisation dans l'Afrique centrale, par les maladies et les accidents de la route.

Nous ne pouvons entrer, ici, dans l'examen minutieux des affections spéciales aux pays chauds. Nous n'énoncerons que quelques principes d'hygiène et de médecine d'après les conseils qu'a bien voulu nous donner spécialement un ancien médecin en chef de la marine qui a séjourné pendant plusieurs années au Gabon, puis au Sénégal.

La première condition pour réussir dans une exploration au centre de l'Afrique, c'est d'avoir un bon estomac et... un

moral solide. Il faut avoir la vigueur d'un tempérament sain, capable de résister aux privations, à la fatigue prolongée, et cette prudence qui fait éviter les excès, porte même à prévenir la maladie en l'enrayant dès les premières indispositions. Tout en soignant le plus possible sa table, le voyageur se gardera d'abuser de son estomac en prenant une trop grande quantité de nourriture, les fonctions digestives n'ayant pas dans les régions équatoriales la vivacité que leur donne un climat froid. Nous avons dit que les boissons alcooliques étaient dangereuses, que tout liquide même inoffensif mais pris trop abondamment était nuisible ; il faut s'en tenir au café, au thé, au mathé ou autres infusions chaudes. Il est indispensable de tenir le corps dans un état de propreté constante, de combattre la sueur, sinon par des bains, au moins par des lavages avec une grosse éponge, et de changer de linge pour la nuit. Les insulations et les coups de chaleur s'évitent grâce au casque en liège et aux vêtements qui préservent la tête et toutes les parties du corps des atteintes des rayons solaires, pendant la marche, et grâce à un abri *bien aéré* quand on est au repos.

Quand le malade perdra connaissance, en cas d'insolation, on lui enlèvera ses vêtements, en jetant de l'eau froide sur la peau, en le frictionnant... ; on donnera un purgatif énergique (jalap, 1 gr. 50) accompagné de lavements au sulfate de magnésie ; les membres inférieurs et la poitrine seront garnis de sinapismes Rigollot ; on mettra derrière les oreilles des ventouses scarifiées (les ventouses peuvent être remplacées par un petit vase quelconque ; on opère les scarifications *légèrement* avec la pointe d'une lancette).

Le sulfate de quinine (1 à 2 gr.) et le café seront employés en même temps. Quand la première période du mal cesse,

et qu'aux convulsions et à la perte de connaissance succède le coma il faut faire ingérer au malade du café ou du thé chaud avec du cognac et user de révulsifs violents.

Le sulfate de quinine est la panacée universelle pour le voyageur africain si souvent exposé à des fièvres terribles.

Pour combattre la *fièvre paludéenne*, il faut étudier son intermittence et prendre, l'avant-veille et la veille du retour de l'accès, 1 gramme environ de quinine en trois fois (0 gr. 75 au moins), en absorbant la troisième prise six heures avant ce retour.

Dans le cas de *fièvre pernicieuse* s'annonçant soit par des convulsions soit par de la difficulté à respirer et des douleurs au cœur, ou bien par des selles cholériformes, il faut donner de gré ou de force au malade, par la bouche ou en lavement, *deux* à *trois* grammes au moins de quinine, en plusieurs prises. On accompagnera cette médication de révulsifs et de frictions.

Les *fièvres bilieuses* demandent moins de quinine que les fièvres pernicieuses violentes (1 gr. à 1 gr. 50) mais exigent un vomitif (1 gr. 50 d'ipéca) ou une purgation (sulfate de soude, 30 à 40 gr.).

Le malade prendra, en outre, pendant quelques jours, 2 à 4 grammes par jour de bicarbonate de soude. Ces fièvres bilieuses se reconnaissent par des douleurs au foie. — L'emploi, aux mêmes doses, du sulfate de quinine, de l'ipéca, du bicarbonate de soude est prescrit pour combattre l'*embarras gastrique* dont on est généralement affligé en même temps que les fièvres paludéennes.

La quinine, à dose de deux à trois grammes, est employée contre la *fièvre bilieuse hématurique* (ictère, douleurs au foie, douleurs aux reins, urines rouges ou noires), et à moindre

dose comme préventif pour éviter de nouveaux accès. Les vomissements bilieux s'arrêtent avec 1 gr. 50 d'ipéca (en une ou deux fois). Pour faire uriner le malade on emploie les infusions de thé, de café ou bien du lait et, quand il vomit, les lavements.

L'usage de la quinine est excellent, même quand on ne ressent aucun mal, mais à titre préventif, dans les régions fiévreuses. On la prend alors à la dose de 0 gr. 25 à 0 gr. 30 par jour.

Les morsures de serpents exigent une action prompte et l'explorateur doit toujours avoir sur lui, dans sa trousse, les moyens d'y remédier immédiatement.

En cas de morsures ou de piqûres venimeuses, la seule *assurance* que l'on ait contre la mort consiste dans la cautérisation rapide *par le feu* ; l'emploi de l'ammoniaque, du nitrate d'argent, etc., n'offre jamais la même garantie. Le Dr Moser a inventé un *crayon-feu* que je puis recommander ; ce cautérisant n'est autre qu'un morceau de charbon de composition chimique spéciale, qui s'enflamme au contact d'une simple allumette et peut être appliqué sans aucun danger. Quand on se sent piqué ou mordu, il faut d'abord interrompre la circulation du sang entre le membre atteint et le cœur, en faisant avec un cordon une ligature serrée *au-dessus de la plaie*, puis on allume le charbon Moser qui rougit pendant qu'on lave la plaie et qu'on en extrait le plus possible, par pression ou succion, le sang vicié. Quand l'extrémité du crayon est ardente, on l'applique prestement et profondément dans la plaie, qu'il est nécessaire d'élargir à la lancette si elle est trop étroite. Pour allumer le crayon Moser on le tient au-dessus de l'allumette enflammée, puis on souffle légèrement sur le charbon qui arrive

en quelques secondes au rouge vif. — Le crayon-feu du Dr Moser se vend dans un étui avec rechange ; il est monté sur un manche en bois.

M. Kaufmann instituait dernièrement dans la *Revue scientifique* un autre traitement pour les morsures de serpents venimeux. Après la ligature du membre, il injecte aux points de pénétration des crochets, par trois ou quatre fois à quelque distance, trois gouttes d'une solution dans laquelle entrent le permanganate de potasse et l'acide chromique. Comme traitement général, il administre en outre au malade du cognac et de l'ammoniaque liquide à petites doses répétées.

L'acide phénique est utile pour neutraliser le poison *dans le cas de piquûre par une flèche empoisonnée*, après ligature du membre atteint (*au-dessus de la blessure*), et extraction de la flèche. Il faudra aussi appliquer une ventouse.

Si l'asphyxie survient, on pratiquera la respiration artificielle par le mouvement des bras et on réchauffera extérieurement et intérieurement le malade. Les purgatifs aideront enfin à éliminer le poison.

L'approvisionnement médical destiné à une exploration en Afrique, voyage devant durer un an environ, doit être fait avec beaucoup de minutie, en éliminant tout médicament d'une utilité *secondaire*. Nous avons pris sur ce point l'avis d'un pharmacien du cadre colonial, d'une haute compétence, et il a bien voulu nous donner la liste des médicaments, spécialités et ustensiles nécessaires à une expédition d'une certaine importance ; les quantités sont indiquées *pour un voyageur*.

Médicaments : Alcool à 90° (300 gr.). — Bicarbonate de soude (200 gr.). — Bromhydrate de quinine soluble pour

injections hypodermiques (25 gr.). — Calomel (20 gr.). — Chlorhydrate de morphine (de 5 à 10 gr.). — Chlorhydrate de cocaïne (5 gr.). — Huile de croton (6 gr.). — Huile de ricin (200 gr.). — Laudanum de Sydenham (200 gr.). — Pelletière Tanret (contre le *tania*, 6 doses). — Poudre d'Ipéca (35 gr.). — Perchlorure de fer (50 gr.). — Sulfate de magnésie (250 gr.). — Sulfate de quinine (150 gr. *au moins*). — Sous-nitrate de bismuth (150 gr.). — Acétate triplombique (80 gr. Sert à faire de l'eau blanche pour panser les plaies, en l'étendant de 15 fois son poids d'eau). — Teinture d'iode (100 gr.).

Si l'on veut réduire cet approvisionnement au *strict nécessaire*, il faut emporter du sulfate de quinine, de la poudre d'Ipéca, du laudanum, du calomel, de la teinture d'iode et du bromhydrate de quinine.

Spécialités diverses : Cataplasmes Robin (10 feuilles). — Sinapismes Rigollot (10 feuilles). — Salicylate de bismuth, 50 gr., (marque Schlumberger, contre la dysenterie, la fièvre typhoïde, le choléra ; 1 gr. dans un demi-verre d'eau, au début de la maladie).

Objets et ustensiles : Charpie, bandes à pansement, ouate boriquée, diachylon, baudruche. — Seringue Pravaz pour injections sous-cutanées. — 2 Compte-gouttes. — 1 Trousse garnie (lancettes, bistouris, ciseaux, pince).

Il faut emporter les médicaments *dosés à l'avance*, en paquets, et les renfermer, suivant le cas, soit dans des boîtes en fer-blanc, soit dans des flacons en verre bouchés à l'émeri.

Nous aurions voulu faire suivre ces conseils pratiques de considérations morales sur les précautions que doit prendre

l'explorateur en abordant une peuplade, mais nous sommes forcés d'abrégéer...

L'expérience des voyages en pays dénués de toute civilisation nous permet cependant de résumer notre pensée en quelques mots : Soyez toujours ferme mais prudent vis-à-vis du sauvage, respectez *sa religion*, sa famille, ses biens et vous ne serez jamais inquiété par les peuples sédentaires. Comme protection contre les hordes de pillards qui parcourent certaines régions de l'Afrique centrale et vivent aux dépens des villages d'agriculteurs ou de pasteurs, ayez recours aux chefs arabes dont l'influence est toute-puissante et méditez les quelques pages écrites par le capitaine Trivier sur sa périlleuse traversée de l'Afrique.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

| | PAGES |
|---|-------|
| DÉDICACE. — A mon fils. | 5 |
| CHAPITRE PREMIER. — DÉBUTS DE CAMPAGNE. — Comment j'appris que j'allais faire campagne. — Mon journal. — Le croiseur Le Mistral. — Mes camarades de carré. — Arrivée à Ténériffe. — Promenade à Santa-Cruz. — Le Tage. — Coup d'œil sur les Canaries ; leurs habitants. | 7 |
| CHAPITRE II. — LA VIE A LA MER. — De Ténériffe à Montévidéo. — Les distractions du bord. — En vue des îles du Cap-Vert. — Le pot au noir. — Les fêtes de la Ligne. — La gamelle est à sec. — Spectacle d'un pampeiro | 33 |
| CHAPITRE III. — SÉJOUR A MONTÉVIDÉO. — Flânerie à Montévidéo. — La manie de la photographie. — Les Orientales. — La Matriz. — L'armée de l'Uruguay. — Un intérieur franco-espagnol. — Douce hospitalité. — Les visites du docteur. — Au Paseo-del-Molino | 43 |
| CHAPITRE IV. — LE DÉTROIT DE MAGELLAN. — En vue des Malouines. — Navigation dans le détroit. — Descente à Punta-Arénas. — Colons et Patagons. — Port-Famine. — Baie Saint-Nicolas. — Les Fuégiens. — Excursion dans la baie Borja. — Port-Agosto. — Les fantaisies de Robin | 73 |
| CHAPITRE V. — DANS LES CANAUX LATÉRAUX. — L'entrée des canaux latéraux. — Porto-Bueno. — Le havre Molyneux. — Havre Gruppler. — Un campement de sauvages. — Réception fué-gienne. — Havre Eden. — Havre Gray. — Le golfe de Pénas. — Lota | 103 |

| | |
|--|-----|
| CHAPITRE VI. — EN RADE DE VALPARAISO. — Arrivée à Valparaiso. — Coup d'œil sur le port. — Causerie au Cercle français. — L'instruction au Chili. — Entre marins français et chiliens. — La musique de la police. — Soirée dans les « Quebradas ». — Les beaux quartiers. — Le Panthéon. — Pompiers mondains. — L'île de Robinson. — Notions économiques | 129 |
| CHAPITRE VII. — ARRIVÉE AUX ILES MARQUISES. — En rade de Taïo-Haé. — A Nuka-Hiva. — Le Chef Stanislas. — La langue marquisienne. — A bord du « Prowler ». — La chéferie à Akahui. — Promenade dans la vallée. — La cascade. — Soirée kanaque. — Le camp fortifié | 155 |
| CHAPITRE VIII. — A NUKA-HIVA. — Excursion à travers les montagnes de Nuka-Hiva. — Les Haupatas. — Les Taïpis et leur chef Paruru. — Ravages de la petite vérole à Nuka-Hiva. — La légende des anguilles. — Le panorama d'Atichéu. — Mésaventures d'une belle-mère. — La famille de Kuamua l'anthropophage. — Chasse aux chèvres. — La baie Collet. — Anciens sacrifices | 173 |
| CHAPITRE IX. — EN PLEINE SAUVAGERIE. — Conversation avec des tatoueurs. — La lèpre. — Voyage à l'île Masse. — Tournées dans les baies du Nord à Nuka-Hiva. — Mon adoption par Kuamua. — Le cuisinier de Louis-Philippe. — Les Puas. — Mets marquisiens. — Le capitaine-clown. — Les créneaux. — M ^{gr} Dordillon, évêque des Marquises. — La Noël à Taïo-Haé. | 195 |
| CHAPITRE X. — LA RACE MARQUISIENNE. — Séjour à Ua-Po. — Configuration de l'île. — Un pays dépeuplé. — Dans l'anse de Vaïeo. — En allant à Hakehau. — Perdu dans la brousse ! — Première ascension d'un cocotier. — Karoro. — Le ministre indigène d'Anéou. — Mort de soif. — L'île Ua-Uka. — L'élève des bestiaux. — Cultures à tenter aux Marquises. — Colonisation. — Considérations sur la race marquisienne et sur ses aptitudes | 223 |
| CHAPITRE XI. — O-IVAŌA. — Aspect général de l'île. — Au mouillage d'Anaïapa. — L'insurrection kanaque. — Excursion d'Anaïapa à Tauku. — La grande « Koïka » du 1 ^{er} janvier à Atuona. — Danses et chants des Kanaques du groupe S.-E. — La place « tapu » à Anaïapa | 247 |
| CHAPITRE XII. — TAHUATA ET FATU-HIVA. — La vallée de Vahitau. — Le Père Pierre. — Mort de Halley et de Lafont de Ladébat. | |

| | |
|--|-----|
| — Chez le fils du chef Mohuho. — De Vahitau à Hanatéténa. — Cueillette du fruit à pain. — Par monts et par vaux. — Ascension des falaises d'Hanatéténa. — Retour à Ivaoa. — Au fond de la vallée d'Atuona. — Trouvailles de bibeloteur. — L'île sacrée. — La secte des tauas. — Voyage nocturne. — En baleinière kanaque. | 269 |
| CHAPITRE XIII. — SÉJOUR AU PÉROU. — Relâche au Callao. — La cité des rois. — Un pays ruiné par la guerre. — Souvenirs de la lutte entre le Pérou et le Chili. — Batailles navales. — Mathé et coca. — Le Pérou d'autrefois. — Poétique figure. — L'Amazonie péruvienne. — Départ pour Guayaquil | 301 |
| CHAPITRE XIV. — DANS L'ÉQUATEUR. — La République de l'Équateur. — Sur le Guayaquil. — La station de Puna. — Séjour à Guayaquil. — Une révolution espagnole. — Le Dictateur Veintimilla. — La colonie française. — Histoire du siège de Guayaquil par l'armée des patriotes. — Grandeur et décadence d'un Président de République | 335 |
| ÉTUDE sur les préparatifs d'une exploration en Afrique. | 357 |